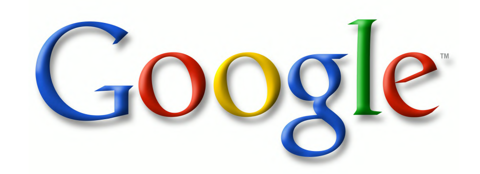
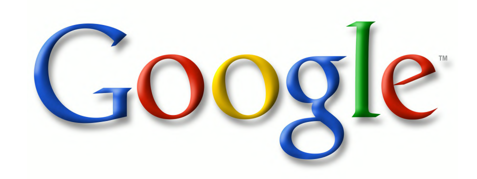
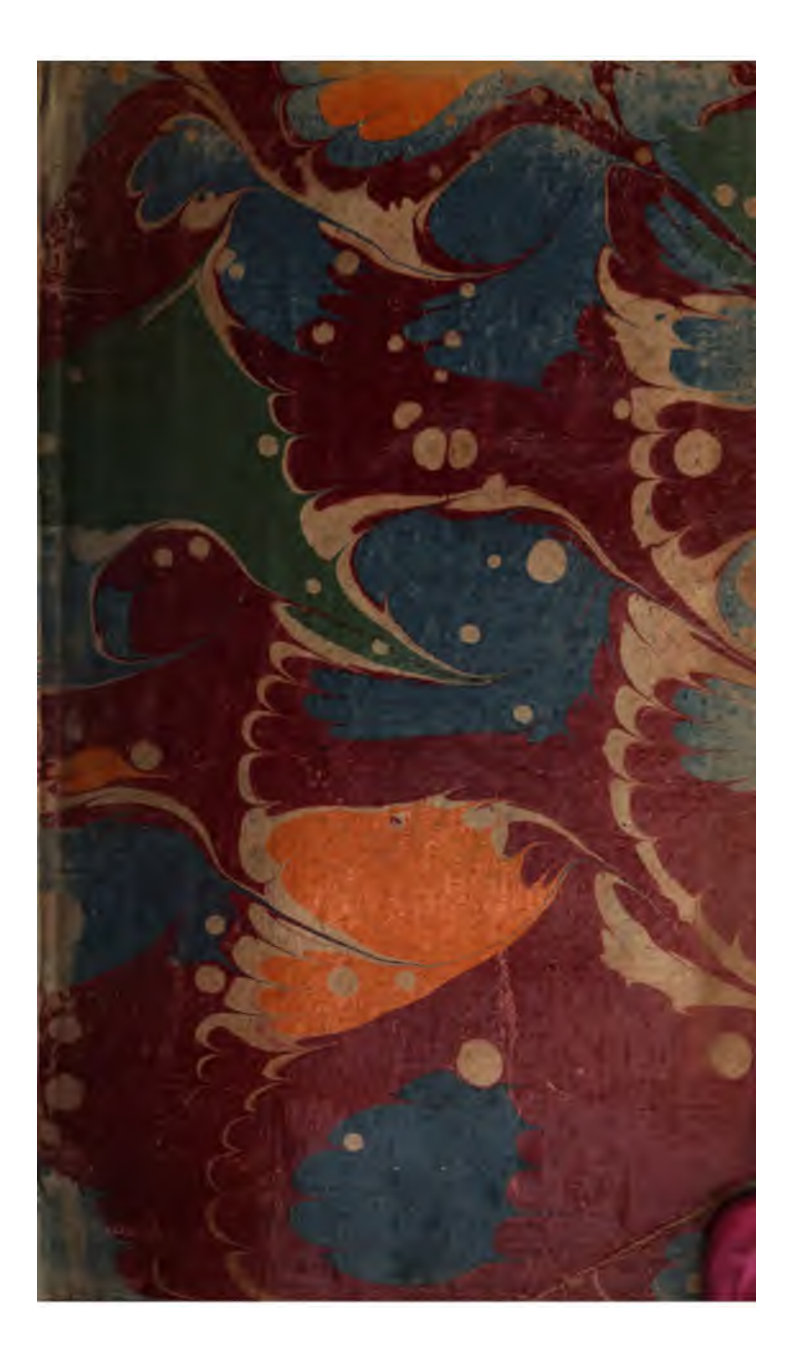







SE TAIRE ET FAIRE



PRINCIPES
DE
MORALE,
DEDUITS DE L'USAGE DES FACULTÉS
DE
L'ENTENDEMENT HUMAIN.

Jean Henri Samuel
PAR MR. FORMEY.

M. D. S. E. Prof. en Philos., Sec. perpetuel de l'Ac. R. des S. & B. L. de *Prusse*, Membre des Acad. Imp. de *St. Petersbourg*, & des Curieux de la Nature de la S. R. de *Londres*, de l'Inst. de *Bologne*, de la S. R. Allem. de *Göttingue*, de celles de *Greiffswald*, de *Jena*, & de *Helmstaedt*, & de la S. Litt. de *Châlons*.

TOME SECOND.



A LEIDE, & se trouve à PARIS;

Chez
DURAND, Libraire, rue St. Jacques.
DESAINT ET SAILLANT, Libraires, rue St. Jean de Beauvais.
LE CLERC, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXII.


SE TAIRE ET FAIRE

TABLE
DES
CHAPITRES
Contenus dans ce
TOME SECOND.

Fin des Chapitres du Tome second.



PRIN-

PRINCIPES DE MORALE,

DEDUITS DE L'USAGE DES FACULTÉS DE L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE II.

Des Vertus intellectuelles.

CHAPITRE I.

Des Vertus intellectuelles en général.

Nous appellons *Vertus intellectuelles*, les habitudes qui nous mettent en état de faire un bon usage de notre Entendement dans la connoissance de toutes les choses qui peuvent en être l'objet, de façon que nous distinguions toujours avec exactitude le vrai du faux, le certain de l'incertain, & le probable de ce qui est dénué de probabilité.

L'ENTENDEMENT nous a été donné pour connoitre; & afin qu'il parvint à ce but, les facultés inférieures & intermédiaires ont été, pour ainsi dire, chargées de lui présenter les objets, & de lui en transmettre les idées, telles qu'elles sont après que les sens, l'imagination, la mémoire, l'attention, & la réflexion ont exercé leurs fonctions. Si ces facultés sont des ministres infidèles, qui négligent de faire leurs rapports, ou qui en fassent de faux, l'Entendement est dans le cas d'un Prince mal servi & mal conseillé; il ne sauroit tenir avec succès les rênes du Gouvernement. Les Vertus intellectuelles exigent donc & présupposent certains actes des différentes facultés susdites, desorte que si quelques uns de ces actes manquent, ou qu'il y régne du desordre, de la confusion, notre Ame ne posséde pas les vertus dans lesquelles consiste la perfection de son Entendement.

ON peut considérer ces vertus sous deux points de vuë principaux, ou entant qu'elles se rapportent à l'Entendement seul, abstraction faite des choses mêmes dont la connoissance fait l'objet

de

de l'Entendement, que l'on considére alors simplement comme propre à acquérir une connoissance droite de choses quelconques; ou bien entant qu'elles embrassent les objets mêmes. Les premieres se nommeront *Vertus intellectuelles formelles*; les secondes *Vertus intellectuelles matérielles*. *Aristote* n'a parlé que de celles-ci, sans avoir aucun égard aux autres. De là vient que dans tous les Philosophes qui ont suivi ses principes, le nombre des vertus intellectuelles est trop restraint, & doit être augmenté, comme il va l'être dans la suite de ce Traité. Il est bien vrai que les vertus matérielles ne peuvent pas exister sans les vertus formelles; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse considérer celles-ci séparément & par voye d'abstraction. Ce n'est point là une vaine subtilité, ou une frivole ostentation. Ceux qui voudront nous suivre dans le cours de ce Chapitre avec l'attention qu'il mérite, se convaincront que cette distinction est non seulement utile, mais même nécessaire.

Commençons par établir l'obligation indispensable dans laquelle tout homme

ſe trouve d'acquérir les vertus intellectuelles qui ſont en ſon pouvoir, & de les pouſſer au plus haut degré dont elles ſoyent ſuſceptibles. Comme le fondement de ces vertus ſe trouve dans les diſpoſitions naturelles, & que celles-ci ne ſont pas au même degré dans tous les hommes, il en réſulte d'abord une différence entr'eux par rapport au terme où ils arrivent dans l'acquiſition des vertus intellectuelles. Celui qui ne peut bâtir que ſur un mauvais terrain, ſur un ſable mouvant, n'y élevera jamais un édifice pareil à celui qu'il auroit conſtruit ſur la pierre & ſur le roc. Une autre ſource de différence vient des occaſions qui ne ſont pas les mêmes pour tous les hommes, & dont le défaut prive la plus grande partie d'entr'eux des moyens de cultiver leur Entendement. C'eſt le cas de toutes ces Nations ſauvages, de tous ces Peuples barbares, qui ne connoiſſent pas ſeulement les vertus intellectuelles, non parce que la Nature leur a refuſé les diſpoſitions propres à les acquérir, mais à cauſe qu'ils vivent dans un état de Société imparfaite, où l'éducation & tous les autres ſecours, qui contribuënt à former l'eſ-

l'esprit, leur manquent. De là vient que l'on voit dans le monde des révolutions qui portent des lumieres & les Sciences dans des lieux où elles étoient inconnuës, & d'autres qui en privent les régions où elles fleurissoient. *Socrate*, s'il revenoit au monde, verroit avec le même étonnement l'état actuel d'Athenes, & celui de ces Capitales du Nord, qui jusques dans le voisinage du Pole ont des Lycées célébres.

De tous les motifs le plus puissant, c'est celui que fournit l'obligation naturelle à ceux qui la connoissent bien, & qui y joignent l'idée de la Volonté de Dieu, considéré comme Auteur de la Nature, & Legislateur des créatures intelligentes. Mais, quoique ce motif soit assez général & commun, il n'y a pourtant qu'un très petit nombre de gens qui l'analysent avec exactitude, & surtout qui y fassent entrer la nécessité d'acquérir les vertus intellectuelles, comme un préalable absolument essentiel à l'acquisition des vertus morales. Il y en a même qui poussent à cet égard l'ignorance ou l'illusion jusqu'à prétendre que ces abstractions & ces spéculations, bien loin

d'être avantageuſes à la vraye vertu, lui ſont préjudiciables, & que la piété les rejette entierement. La routine, & pour ainſi dire, le méchaniſme, ſont leurs ſeuls guides, qui bientôt les conduiſent à l'erreur & au fanatiſme. A cela ſe joignent ce nombre innombrable de préjugés qui entrent en nous par mille portes, & auxquels nous n'oppoſons aucune réſiſtance. Leur diſcuſſion nous meneroit trop loin; il n'y a qu'à recourir aux Auteurs qui ont traité de la fauſſeté des vertus humaines, pour y voir tous les ſubterfuges, tous les déguiſemens, dont les hommes ſe ſervent pour ſubſtituer le fantôme à la réalité, & revêtir l'extérieur de la Vertu, ſans avoir aucun des principes ſur leſquels elle ſe fonde. Mais d'où vient cette maſcarade du genre humain, ſi j'oſe employer cette expreſſion, d'où vient que les hommes ſe bornent à paroître, ſans ſe ſoucier d'être, ſinon de ce que l'Entendement eſt pour l'ordinaire chez eux une région négligée & inculte, tandis qu'ils rapportent tout aux ſens & à l'imagination, & qu'ils vivent dans l'eſclavage des paſſions. L'obligation naturelle pour le gros des hommes conſiſte

à

à suivre leurs appétits, quels qu'ils puissent être, & quoiqu'il puisse en arriver. On en voit même qui entreprennent de prouver fort sérieusement, que c'est là en effet obeïr à la voix de la Nature, & suivre ses directions.

On ne fait bien, soit dans l'intention, soit dans l'exécution, que ce que l'on fait avec le sentiment du devoir. Ce sentiment est l'ame des actions vertueuses, comme la piété, ou le sentiment de l'amour de Dieu, est l'ame des actions religieuses. Mais ce sentiment n'est point une impression confuse, une détermination vague; tout au contraire il est proportionné à la vuë distincte, à la connoissance intime que nous avons, de ce qui fait l'essence de nos devoirs, & de ce qui doit nous engager à leur observation.

Corriger la Volonté, sans avoir éclairé l'Entendement, c'est une tentative infructueuse; c'est vouloir trouver dans les ténébres de la nuit l'issuë d'un bois coupé par mille routes différentes. On doit sans contredit louër le zele & les bonnes intentions de ceux qui travaillent sincèrement à rendre les hommes meilleurs,

qui consacrent leurs talens, leurs forces, leur vie même, à prêcher la Vertu & à propager leur Religion. Ce sont de bons Citoyens, & de vrais Chrêtiens: il seroit à souhaiter que tout le monde leur ressemblât. Cependant si un certain degré de lumieres leur manque, ils peuvent tomber dans diverses erreurs ou fautes, qu'un Entendement mieux cultivé leur auroit fait éviter. L'Histoire Ecclesiastique nous en a conservé plusieurs preuves de fait. Les *Cyrilles*, les *Athanases*, les *Jerômes*, les *Augustins*, ne sont pas indignes du nom de Saints qu'ils portent encore aujourd'hui. Mais, soit en lisant leurs Ecrits, soit en examinant leur conduite, on ne sçauroit méconnoitre que leur zele n'a pas toujours été accompagné de Science, qu'il les a souvent emportés au delà du but, & qu'en général toutes les fois qu'ils ont voulu éviter une extrémité, ils n'ont guères manqué de tomber dans celle qui lui étoit opposée.

DISONS-LE donc hardiment: sans les vertus intellectuelles, il n'y a point de véritables vertus morales; & quiconque aspire à celles-ci, doit commencer par acquérir celles-là, en donnant tous ses soins

à la perfection de son Entendement. En effet les vertus morales sont des habitudes de l'Entendement; mais les premieres ne sçauroient exister que les secondes ne les ayent précédé; & c'est au défaut de celles-ci qu'il faut attribuer les imperfections & les irrégularités qui se trouvent dans la conduite de quantité de personnes, dont les intentions ne sont pas mauvaises, & qui ne laissent pas de se borner à des vertus fausses, ou apparentes, tandis qu'elles pourroient en acquérir de vrayes & de réelles. On ne sçait dire autre chose sur un mal aussi commun & aussi funeste, sinon que c'est un effet de l'infirmité humaine, sur laquelle on ne cesse de faire des plaintes aussi vagues que mal fondées. Car on n'auroit droit de les faire, qu'après s'être assuré que l'homme est ce qu'il peut être, & va jusqu'où il peut aller. Or qui sont ceux qui pensent à se procurer cette certitude, en ne négligeant rien de tout ce qui pourroit les rendre meilleurs? Mais il faut remarquer cette différence; c'est qu'il y a des hommes qui croyent de bonne foi que leur capacité se borne à pousser les lumieres & les vertus jusqu'où

ils les ont pouffées; au lieu que d'autres s'apperçoivent qu'il y auroit des moyens de faire mieux, mais la pareffe, ou des habitudes vicieufes trop enracinées, les arrêtent, & les détournent de tout travail tendant à leur perfection.

CEPENDANT c'eft leur propre bonheur qu'ils négligent; & auquel ils renoncent en quelque forte, lorfqu'ils tiennent cette conduite. Les vertus intellectuelles nous ouvrent le chemin à la félicité; & il n'y a qu'elles qui puiffent l'ouvrir; motif fans contredit propre à nous faire vaincre des difficultés bien plus grandes encore que celles qui fe rencontrent dans leur acquifition. Le premier fruit qu'on en recueille, c'eft cette volupté pure & inaltérable qui nait de deux fources également fécondes, la vuë de la vérité, & le fentiment de fa perfection. Les vertus intellectuelles font les biens de l'efprit. Or la fimple connoiffance d'un bien, d'une chofe bonne & parfaite dans fon genre, eft déja une idée agréable à laquelle l'ame fe délecte; mais cette idée acquiert une toute autre force, quand on s'apperçoit que ce bien qui nous plaifoit déja par lui-même, eft à nous, &

que

que nous pouvons compter sur sa possession. Plus nous nous en formons de hautes idées, & plus notre joye s'accroit. Or quiconque augmente journellement le trésor de ses idées distinctes, & de ses vertus intellectuelles, sent aussi journellement combien ce trésor l'emporte sur tous les autres, & se félicite d'autant plus de l'avoir en sa puissance. Ce genre de volupté est de tous ceux dont l'homme est susceptible, celui qui lui est le plus naturel ; il est même inséparable de sa nature. C'est de cette supposition que M. *de Tschirhausen* est parti, lorsque, dans l'Ouvrage qu'il a intitulé *Medecine de l'Ame*, il propose l'Art de découvrir, *Artem inveniendi*, qui est le plus haut degré des vertus intellectuelles, comme le souverain bien de l'homme, à cause de la volupté supérieure à toutes les autres, dont il remplit l'Ame.

Une des prérogatives de cette volupté, c'est qu'elle est nécessairement innocente, c'est à dire, qu'il ne peut jamais en résulter aucunes suites desavantageuses, ou desagréables à ceux qui la possedent. Ce n'est pas qu'on ne puisse abuser de quelque vertu intellectuelle en particulier;

au contraire l'expérience montre tous les jours des hommes doués de grands talens, qui les deshonorent en donnant dans des écarts plus grands encore, & qui s'attirant par là des chagrins très amers, ne retirent en effet que du mal des avantages qui les distinguent du vulgaire. Mais, outre qu'il ne faut jamais confondre l'abus avec l'usage, les vertus intellectuelles sont dans le cas des vertus morales, un lien indissoluble les unit, on ne sçauroit les séparer; & comme celui qui péche en un point, péche en tous, celui qui manque d'une vertu intellectuelle, ou qui en néglige l'exercice, pervertit aisément toutes les autres. Mais il demeure toujours vrai que chacune de ces vertus, considérée à part, & entant qu'on en fait un légitime usage, est une source de plaisir pur, & exemt de toute amertume. Dans les notions confuses il faut distinguer soigneusement ce qu'elles renferment, pour ne pas tomber dans l'erreur d'attribuer à un sujet ce qui ne lui convient que par la rélation ou l'association dans laquelle il se trouve avec d'autres. L'Ame humaine parvenuë à l'usage & à l'exercice de ses différentes

fa-

facultés, est une notion extrèmement confuse, pour ceux qui ne se sont jamais attachés à la déveloper, ils ne connoissent, ni toutes ces facultés, ni leurs rapports & leurs différences, ni leurs limites; & ainsi confondant l'une avec l'autre, ou leur usage avec leur abus, ils en portent des jugemens contraires à la réalité. Les vertus intellectuelles bien connuës ne sont autre chose, que les moyens naturels & acquis d'arriver à la connoissance solide des choses.

Pour être déterminé à rechercher les vertus intellectuelles par l'attrait du plaisir qu'elles procurent, il faut d'abord en croire sur leur parole ceux qui nous les recommandent, parce que l'on ne sçauroit avoir aucune idée d'un plaisir qu'on n'a jamais éprouvé. Cet obstacle arrête le plus grand nombre des hommes; affectés continuellement par des impressions agréables, qui se présentent sans effort, & dont la plûpart même s'introduisant avec violence, usurpent une espece de tyrannie, ils ne peuvent guères penser à un plaisir inconnu, ou s'ils y pensent, ils n'ont pas le courage de franchir l'intervalle, & de vaincre les difficultés

 qui

qui leur en interdisent actuellement la possession. Après cela l'autorité de ceux qui le leur recommandent, ne leur paroit le plus souvent pas d'un grand poids. Un homme livré à la mondanité, qui vit dans le faste & dans les prétendus plaisirs, que les dignités & les richesses peuvent lui procurer, regarde d'un œil de mépris un Sage modeste, placé dans une condition fort inférieure, qui l'avertit qu'il y a des plaisirs qui valent infiniment mieux que ceux auxquels il se borne, & qui lui offre de le mener par l'unique route propre à y conduire. De ces causes réunies vient l'indifférence presque générale que les hommes ont pour les plaisirs intellectuels, avec lesquels il ne faut pas confondre ces plaisirs de l'esprit qu'on trouve dans des lectures amusantes, dans des compagnies spirituelles, à la représentation des Spectacles. Tout cela, si le vice n'y rencontre point d'aliment, vaux mieux qu'une ignorance grossiere, & une vie sauvage; mais tout cela n'est point encore le droit & véritable usage de l'Entendement, on n'y voit aucunes traces de vertus intellectuelles, & ces vertus, ont, généralement parlant, plus de-

de peine à se déveloper dans ceux qui ont un bel esprit superficiel, que dans ceux qui n'ont que le bon sens privé de culture. Il n'y a point de Petit-maître qui n'eut infiniment plus de peine à devenir bon Philosophe, que n'en a eû ce Païsan Saxon, dont plusieurs Journaux ont donné une idée si avantageuse.

MAIS, si l'on est obligé de se déterminer sur *la foi* d'autrui, dans les premiers pas vers la Vérité, par rapport au plaisir qui y est attaché, cette privation ne dure pas longtems, & l'on ne tarde guères à sentir ce plaisir naître & s'accroitre continuellement au dedans de soi. C'est alors qu'il devient un motif, & un motif des plus efficaces, à tourner toutes ses vuës, & à consacrer toute son application au travail le plus profitable qu'il y ait sous le Soleil. Qu'on en juge par l'ardeur qu'excite souvent le simple amour de l'étude, par les charmes puissans qu'y trouvent ceux qui en ont une fois pris le goût, par la facilité avec laquelle ils renoncent à tout ce qu'on appelle amusement & divertissement, préférant leur Cabinet aux lieux qu'on a coûtume d'appeller enchantés. Cependant, parmi les études dont les Savans or-

ordinaires s'occupent, il y en a plusieurs qui ne menent à rien, ou qui ne servent qu'à découvrir des vérités stériles, qu'il vaudroit autant ignorer. La route que ces Savans suivent dans la recherche de semblables vérités n'est point celle qui tend à perfectionner l'Entendement, & former en nous les vertus intellectuelles. A plus forte raison donc ceux qui prennent cette derniere route, rencontrant des avantages tout autrement précieux, doivent-ils s'y affectionner au point de ne tenir aucun compte du reste. C'est le cas du Chrêtien, qui regarde comme dommageable tout ce qui pourroit le détourner de l'excellente connoissance du Sauveur. Le vrai Philosophe tient dans l'état de la nature le même rang que le vrai Chrêtien dans l'état de la grace. Il pense comme lui, & agit conséquemment. A ses yeux une seule chose est nécessaire, c'est de devenir meilleur.

L'ÉTAT ordinaire de ceux qui cherchent le bonheur par d'autres voyes, est un état mixte où certains agrémens sont contrebalancés, & dès là empoisonnés par certains desagrémens. On peut fort bien comparer la félicité mondaine à la temperature des saisons: il y a des jours qui

qui paroissent brillans & serains; mais au fort de cette clarté se forme en secret quelque orage, qui vient bientôt se montrer à l'extrémité de l'horizon, & s'élevant rapidement, fond avec impétuosité sur les têtes mêmes qui se croyoient les moins exposées à la foudre. Un beau Printems donne des fleurs que les ardeurs dévorantes de l'Eté fanent & dessèchent bientôt: les jours rians de l'Automne font place aux tristes frimats de l'Hyver. Toutes ces alternatives ne se rencontrent point dans la jouïssance des plaisirs intellectuels; celui qui a des connoissances solides, & des vertus réelles, trouve toujours un plaisir également vif dans leur possession; & si les caprices du sort l'envelopent dans quelcune de ces tempêtes dont nous venons de parler, il porte avec lui tous ses biens, qui échapent au naufrage, par lequel les richesses des autres sont englouties. Celui qui est heureux de cette maniere, ne peut devenir malheureux; parce qu'il n'a pas attaché son bonheur aux objets qui constituent celui des hommes vulgaires. Tout ce que les Stoïciens ont dit mal à propos de leur prétendu Sage convient au nôtre; parce qu'il est

est le ſeul qui connoiſſe la meilleure fin à laquelle l'homme doit tendre, & les meilleurs moyens par leſquels il peut y arriver.

Nous avons dit qu'il faloit réunir toutes les vertus intellectuelles, parce qu'elles forment un tout dont les parties ſont inſéparablement liées, & qu'il n'eſt pas poſſible d'en acquérir quelques unes, ou du moins de les conduire à leur véritable point de perfection, en négligeant les autres. Quand on conſidère la Morale pratique, telle qu'elle eſt actuellement établie dans le monde, on s'apperçoit ſans peine qu'il n'y a rien à quoi les hommes penſent moins, qu'à joindre toutes les vertus enſemble, & remplir tous les devoirs ſans exception. Tout au contraire on oſe parler de vertus, ou de devoirs d'état, comme s'il y avoit une Morale à part pour le Politique, une autre pour l'Homme de Guerre, une troiſième pour l'Eccleſiaſtique, & ainſi du reſte. Quiconque a ſuivi les maximes, & ſouvent les fauſſes maximes, les préjugés de ſon état, a droit de ſe dire honnête homme, homme vertueux; il eſt reconnu ſans difficulté pour tel. Les Ecrits de Morale ordinaire ne vont guères au de-

delà: & pour les Pieces de Théatre, & les Romans, tout y repose sur cette base, desorte que les plus grandes Vertus qu'on y trouve préconisées, ne sont souvent autre chose que les plus grands écarts, & les excès les plus condamnables. Il est bien plus aisé encore de se faire illusion au sujet des Vertus intellectuelles, dont on connoit à peine le nom & les usages. Chacun tâche d'acquérir celle qui lui plaît, ou qui convient le plus à ses vuës, laissant de bon cœur à d'autres celles dont il méconnoit l'utilité. Cela vient de ce que l'on n'a aucune idée de l'Entendement & de sa perfection. Un Père & une Mère sont inconsolables s'il leur nait quelque enfant qui apporte au monde une défectuosité frappante, qui soit privé de quelque membre, d'un bras, d'une jambe. Mais, quand il s'agit de Raison & d'Entendement, on ne se met guères en peine que ces facultés qui constituent seules l'Homme, & auxquelles est attachée toute l'excellence de notre nature, soyent & demeurent pour toujours mutilées & estropiées.

Il est vrai que les Vertus intellectuelles, auxquelles nous avons donné le nom

de

de matérielles, peuvent être reſtreintes au genre de vie que nous avons embraſſé, & même qu'il y a obligation de ne pas les étendre au delà, ſi cela ne peut ſe faire ſans préjudice de notre devoir. Qu'un Gentilhomme, par exemple, qui après avoir reçu une éducation ordinaire, s'eſt attaché à l'œconomie, parce que c'eſt de la culture de ſes terres que dépend ſa ſubſiſtance & celle de ſa famille, ſoit tellement abſorbé par les détails œconomiques, qu'il ne puiſſe cultiver davantage ſon eſprit, en le tournant vers d'autres objets, cela eſt fâcheux en un ſens; mais, bien loin que ce Noble campagnard ſoit blâmable, il eſt au contraire digne de louange, & il violeroit ſes devoirs en tenant une autre conduite. De même encore, qu'un Eccleſiaſtique ſoit tellement abſorbé par la multitude de ſes fonctions, jointe aux bornes étroites de ſa capacité, qu'il ne puiſſe tourner ſes vuës ſur aucun autre objet, & s'attacher à d'autres études qu'à celles de ſa profeſſion, c'eſt encore la loi du devoir qui parle ici, & il auroit tort de l'enfreindre. Ceux même auxquels leur loiſir & leurs talens permettent d'aſſocier à

leurs

leurs travaux nécessaires & prescrits des occupations accessoires, se mettent dans le cas d'une juste censure, lorsque cet accessoire, comme cela n'arrive que trop souvent, l'emporte sur le principal, & qu'il arrive à un Ecclesiastique de négliger la cure des ames, à un Medecin celle des corps, à un Jurisconsulte & à toute personne en place, le soin des affaires qui leur sont confiées, pour jouïr du plaisir déplacé, ou de la gloire illicite, d'être bon Antiquaire, habile Physicien, ou de primer dans quelque autre département des Sciences & des Lettres. Mais ni l'un, ni l'autre des cas, que nous venons d'indiquer, ne sont pas du nombre de ceux qui arrivent le plus communément. Les hommes ont pour l'ordinaire du tems & des forces à leur disposition, dont ils négligent de faire usage. Quantité d'heures s'écoulent dans l'oisiveté, ou même dans un ennui qui les rend à charge, sans qu'on s'avise de les remplir d'une maniere utile, & qui bientôt deviendroit très agréable. Un Négociant qui, les bras croisés, attend toute la journée des chalans qui sont en fort petit nombre, n'auroit qu'à s'occuper de lectures qui le tireroient

roient d'une ignorance crasse où il ne fait pas scrupule de vivre. Il en est de même de l'Officier dans sa Tente, ou dans quelque Garnison: rien n'est plus facile pour lui que d'y devenir Savant, au moins dans tout ce qui concerne sa profession. Et pour les personnes qu'on regarde comme les plus occupées, il y a toujours bien des vuides, & des momens qui réunis ensemble, formeroient des sommes de tems beaucoup plus considérables qu'on ne se l'imagine. La chose de toutes la plus précieuse, & dont la perte est la plus irréparable, est précisément celle dont on tire le moins de parti, qu'on méprise, & dont on semble embarrassé. Le tems s'enfuit, & nous laisse au bout d'une longue carrière aussi bornés dans nos connoissances, aussi foibles d'entendement, que si nous étions à l'entrée de notre carrière. Qu'est-ce que vivre, si ce n'est pas penser, réfléchir, étendre la sphère de ses idées, & en augmenter la netteté? Tout ce qui ne se rapporte pas à ce but, appartient plutôt à la végetation qu'à la vie.

S'IL y a des cas où l'on peut se dispenser d'acquérir certaines vertus intellectuelles, il n'en est pas de même par rapport

port aux vertus morales; tous les hommes, quelque genre de vie qu'ils embrassent, sont obligés de les pratiquer, de les cultiver, de les pousser aussi loin qu'il est possible, rélativement aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. En effet les vertus morales entrent continuellement dans le plan de la vie commune, & influent sur toutes les actions. Ce sont elles qui produisent le sentiment du devoir, sans lequel on ne fait rien de bon. L'Expérience fait assez voir, combien le défaut des vertus morales cause d'écarts & de desordres dans tous les genres de vie. Rien ne peut suppléer à ce défaut; l'esprit & les connoissances rendent au contraire plus dangereux & plus nuisible à la Société ceux pour qui la vertu n'est qu'une chimère. Le plus habile Politique n'est alors qu'un détestable Machiavelliste; le plus grand Guerrier, qu'un redoutable Brigand; le plus éloquent Ecclesiastique, qu'un vil Charlatan, le plus savant, le plus ingenieux Citoyen de la République des Lettres, qu'un lâche Empoisonneur. Qu'on suive en effet toutes ces personnes dans le détail de leurs actions, on verra que, lors mê-

même qu'elles paroissent avoir le plus d'éclat, & que le stupide vulgaire leur prodigue la plus vive admiration, il faut néanmoins leur appliquer cette comparaison de l'Evangile, que ce sont des Sépulchres décorés extérieurement; mais remplis au dedans de pourriture. Les Controverses des gens de Lettres confirment fréquemment ce que nous avançons. Ceux d'entr'eux qui n'ont ni mœurs, ni vertus, (& le nombre n'en est malheureusement que trop grand,) s'y prostituent honteusement. Après s'être tirés du pair par leur esprit, leurs talens, leurs succès littéraires, ils se mettent au dessous des plus vils humains par la noirceur de leurs procédés, & par la bassesse qui régne dans toute leur conduite. Tout ce que les Poëtes ont dit de l'Envie, & des noires Furies, se vérifie à la lettre en eux. Le poison qui roule continuellement dans leurs veines, distille de leurs plumes; & leurs productions sont véritablement marquées au coin de l'Enfer. Si quelque chose pouvoit favoriser le paradoxe qu'on a soutenu contre l'utilité des Sciences & des Lettres, ce seroit sans doute des excès aussi monstrueux.

ſtrueux. Mais c'eſt toujours l'objection tirée de l'abus, qui ne peut jamais prévaloir contre l'uſage. Les connoiſſances ſolides ne porteront jamais par elles-mêmes ceux qui les poſſedent à fouler aux pieds les vertus : au contraire elles les leur feront conſtamment regarder comme le fruit le plus précieux, l'unique même, qu'ils puiſſent retirer de ces connoiſſances.

L'OBLIGATION de cultiver les vertus intellectuelles matérielles, entant qu'elles ſont néceſſaires pour la culture des vertus morales, eſt donc une obligation générale & indiſpenſable, à laquelle on ne peut ſouſtraire aucun genre de vie, puiſqu'il n'y en a aucun où l'on ne ſoit obligé d'être vertueux. C'eſt une choſe vrayement horrible, & bien flêtriſſante pour la Nature humaine, qu'il y ait des Sociétés entieres, des Corps autoriſés par la forme du Gouvernement, où le brigandage, les cruautés, les barbaries les plus inhumaines, ſoyent avoués, & regardés comme licites. Par les Sociétés, j'entens les Arabes Bedouïns, & d'autres Nations ſemblables, qui ne vivent que de vols & de rapines ; & par les Corps, je déſigne ces Troupes, qui, en tems

de guerre, n'ont d'autre fonction que de désoler les contrées, piller tout ce qu'elles peuvent emporter, détruire ce qui n'est pas susceptible de pillage, & exercer sur les personnes mêmes les énormités les plus criantes, les horreurs les plus contraires à la nature & à l'humanité. Tandis que j'écris ceci, de vastes Provinces subissent ce déplorable sort, & sont tellement ravagées qu'elles transmettront à nos neveux les tristes vestiges de leur désolation. Mais il n'est guères possible d'espérer que jamais les lumieres naturelles se dévelopent par tout au point de ne laisser aucun azyle sur la Terre à ces monstres qui la ravagent, monstres bien plus funestes que ceux que les Hercules & les Thesées détruisoient dans l'Antiquité. C'est donc aux paisibles Citoyens des Villes policées qu'il faut inculquer les Maximes sur lesquelles roulent nos réflexions, dans l'espérance que les douceurs de la Société dont ils jouissent pourront en inviter quelques uns à chercher le principe essentiel de ces douceurs, le moyen unique de les conserver & de les accroître, dans la pratique d'une Vertu épurée & solide.

QUAND

QUAND un Ouvrier aiguise & accommode bien ses outils, il travaille d'autant mieux, & conduit ses ouvrages à une plus grande perfection. Il en arrive de même à quiconque cultive les vertus intellectuelles dans l'intention de les appliquer aux progrès des vertus morales; il trouve à l'égard de celles-ci une facilité proportionnée au degré auquel il a poussé celles-là. C'est ici la these directement opposée à celle que M. *Rousseau* de Geneve a renduë si spécieuse, que de paradoxe qu'elle étoit, peu s'en faut que la nôtre ne le soit devenuë à son tour. Les Historiens ont en effet remarqué que la plûpart des Nations barbares se sont mieux trouvées d'avoir ignoré les vices, que les Nations policées d'avoir connu les vertus. D'un autre côté les Savans, comme nous l'avons déja plus d'une fois remarqué, n'ont pas contribué à donner une idée avantageuse de l'influence des connoissances sur les mœurs. Le faste & l'arrogance, l'orgueil & l'envie, la médisance & les invectives, sont des choses si communes parmi eux, qu'on est souvent tenté de douter, que l'étude ait adouci le carac-

tère des hommes. Les Allemands ont un proverbe qui dit que plus un homme ſçait, moins il vaut. De bonnes ames mêmes, en voyant à quel point ce Siècle, qui ſe pique de tant de lumieres, eſt libertin, profane, impie, ont du penchant à croire, que les Sciences en ſont la cauſe, & qu'à force de les creuſer, on en a tiré ces maux; à peu près comme lorſque des Mineurs percent dans quelques endroits les entrailles de la terre, il en ſort une vapeur maligne qui les ſuffoque. Mais ceux qui penſent ainſi, confondent encore l'abus avec l'uſage, la licence avec la liberté; ils ne connoiſſent pas aſſez, ni les vertus intellectuelles, ni la pratique morale, ni le concours des facultés de l'ame néceſſaire pour la rectitude des actions humaines. Il faut bien prendre garde que nous n'affirmons pas ſimplement que le degré des vertus morales répond toujours au degré des vertus intellectuelles; mais nous ajoutons pour condition, entant qu'on rapporte la culture des vertus intellectuelles à la culture des vertus morales. Cela fait une différence capitale. Le plus grand nombre de ceux qui étudient, ne penſent

qu'à

qu'à acquérir de la réputation, à parvenir aux Emplois, ou à remplir d'autres vuës humaines; il ne leur vient pas dans l'esprit que le premier but de toutes les études est de devenir meilleur, que tout doit aboutir là comme à une derniere fin, & que, quand on n'y arrive pas, il vaudroit mieux n'avoir pas étudié, tout comme il vaudroit mieux n'être pas né, que d'avoir négligé le salut auquel Dieu veut nous conduire.

Les vertus intellectuelles matérielles différant entr'elles suivant la nature de leurs objets, elles ne peuvent servir de rien aux vertus morales, à moins que ces objets ne soyent précisement les mêmes qui entrent dans la théorie & dans la pratique de la Morale. De même qu'un bon Peintre n'est pas par là même un habile Danseur; de même un grand Chymiste, un excellent Mathématicien, n'en est pas plus avancé dans la Science intérieure du bien & du mal. Il n'y a point de théorie étrangere à la Morale, qui influë directement & par elle-même sur les habitudes vertueuses. Il y a plus: la Science même de la Morale diffère de la pratique, parce que celle-ci

exige l'habitude, que la Science seule ne donne pas. Cela est vrai en général: tout Ouvrier qui n'a que la théorie, à quelque point qu'il la possede, peut être mal-habile, & le sera effectivement; jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'actes réitérés l'ayent formé à la pratique. La vertu morale, plus encore que tout autre art, ne s'acquiert que par l'exercice; & la raison en est sensible, c'est que, plus que tout autre art, elle rencontre des obstacles qui rendent cet exercice lent, pénible, difficile à changer en habitude. Voilà bien des choses que ne savent point les hommes ordinaires, tant savans qu'ignorans, & qu'ils dédaignent même de sçavoir, quoiqu'ils n'ayent rien de plus important à apprendre.

On ne sçauroit donc aspirer aux vertus morales, sans y tendre par la route des vertus intellectuelles; & tout homme qui a un vrai desir de bien faire, ne peut se passer de celles-ci. Cette assertion s'étend à toutes les actions humaines, soit qu'on les considére du côté physique, ou du côté moral. En effet ces actions se rapportent à quelque fin; & comme on n'y parvient qu'à l'aide de quel-

quelque moyen, on appelle rectitude physique la convenance de ce moyen avec la fin. Cette rectitude peut être séparée de la moralité de l'action, & on lui attribuë alors une bonté propre, dont l'idée plaît, quoique l'action même soit mauvaise & criminelle. Notre Seigneur nous en fournit un exemple bien remarquable, lorsqu'il louë l'habileté de l'Oeconome infidele, & qu'il exhorte les Chrétiens à l'imiter. Il propose aussi la prudence des mondains comme un exemple dont les vrais fideles peuvent profiter. Ainsi ceux qui soutiennent que la culture des vertus intellectuelles poussée trop loin devient nuisible à la vertu & à la piété, s'appuyant pour cet effet sur la méchanceté & les vices de personnes distinguées d'ailleurs par leurs talens, confondent la rectitude physique avec la rectitude morale, & ne font pas attention que le défaut de rectitude morale ne doit pas être attribué aux vertus intellectuelles mêmes, mais à la mauvaise volonté des hommes, qui procéde de causes entiérement différentes.

CHAPITRE II.

Des motifs à l'acquisition des Vertus intellectuelles.

QUAND on a férieusement résolu de mener la vie la plus parfaite dont l'homme soit capable, n'y fut-on déterminé que par un motif de gloire, on doit regarder la néceffité des vertus intellectuelles pour arriver aux vertus morales, comme un motif suffifant de les acquérir, & de faire toutes les études qu'elles exigent. Ce motif n'agit cependant guères sur les hommes, parce que ce n'est que dans des cas tout à fait particuliers qu'ils s'avisent de souhaiter plus de lumieres qu'ils n'en possedent, qu'ils sentent l'avantage actuel qui en résulteroit. Un Officier qui a négligé d'apprendre le Génie, ou l'art des fortifications, y aura du regret, s'il se présente une occasion, où cette Science lui auroit fait honneur, & auroit pû contribuer à son avancement. Quand on n'a pas des principes plus solides, ni des vuës plus étenduës, on ne va

va guères loin dans la perfection de l'Entendement. Cependant le feul defir de la gloire fuffiroit pour faire franchir les bornes ordinaires, fi les hommes connoiffoient au moins la véritable gloire, & en faifoient leur objet. Cette gloire confifte uniquement dans l'approbation des honnêtes gens, des juges éclairés & intégres, qui, fans fe laiffer éblouir par de vaines apparences, n'eftiment & ne louënt que ce qui procede d'un fonds réel de vertu, que ce qui tend à la perfection de l'homme, & au bien de la Société. Quiconque a cette gloire en vuë, ne fera jamais que des actions propres à la mériter, & par conféquent il fuivra la route que nous avons prefcrite, c'eft à dire, qu'il acquerra les vertus intellectuelles néceffaires pour arriver aux vertus morales. Toute réputation bâtie fur d'autres fondemens eft en effet fujette aux viciffitudes, & dépend principalement des caprices de la fortune. Les *Alexandres* & les *Cefars* ne vivent dans l'Hiftoire que par les fuccès éclatans de leurs armes; des revers qui les euffent terraffé dès l'entrée de leur carrière auroient éteint leur mémoire, ou leur auroient affigné un rang

parmi les malfaiteurs & les brigands. Voilà pourquoi les gens d'un caractère solide ne se soucient point d'une grande réputation; ils se contentent de l'avoir bonne, & préfèrent une vie innocente, passée dans une heureuse obscurité, aux scènes brillantes qui se jouënt sur le grand Théatre de l'Univers. Il ne faut pas même un degré considérable de réflexion, ni de sagesse, pour entrer dans ces idées: les Poëtes aussi bien que les Philosophes en sont remplis, & vantent à l'envi les avantages d'une vie tranquille & retirée. Il est vrai que l'on débite souvent dans ses Ecrits bien des Maximes que la pratique ne justifie pas. Rien n'est plus aisé que de moraliser au sein de l'abondance & des plaisirs. On peut même dans certains momens y souhaiter avec sincérité un état médiocre, une paisible retraite; mais il est presque toujours de ces souhaits, comme de celui du Bucheron qui appelle la Mort à son secours, & qui, lorsqu'elle paroit, la supplie de l'aider à recharger son fardeau. Cette inconstance, ces variations perpétuelles dans la maniere dont les hommes envisagent les choses, viennent des défauts de leur En-

tendement : ils n'ont pas de justes idées du prix des choses, ils se bornent à en juger par des impressions machinales, & comme ces impressions dépendent de circonstances changeantes, les jugemens qui s'y fondent, changent avec elles.

La distinction entre la *coulpe* & le *dol* est connuë. Le *dol* vient de l'intention ; la *coulpe* d'une négligence plus ou moins inexcusable. Mais cette négligence prend sa source dans un défaut de lumieres & de capacité qu'on auroit pû éviter en acquérant les connoissances & les talens propres pour s'acquitter avec plus de succès des choses à l'égard desquelles on tombe en faute. Ainsi on peut dire en général que sans les vertus intellectuelles, les fautes sont inévitables, & retombent à la charge de celui qui les commet, parce qu'il n'a tenu qu'à lui d'acquérir ces vertus. Y a-t-il rien de plus ordinaire dans le monde que d'entendre les regrets de gens, qui ont mal employé leur jeunesse, & qui ont laissé passer les premieres & les plus précieuses années de leur vie, sans se mettre en état de trouver des moyens honnêtes de subsister pendant le reste de leur carrière. Ces re-

grets ſont trop tardifs, & ne ſervent pour l'ordinaire qu'à aggraver le mal. Mais il faut les étendre beaucoup plus loin qu'on n'a coûtume de le faire. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir banni cette ignorance groſſière, qui rend inutile & mépriſable dans la Société; ce n'eſt pas aſſez d'avoir, à la faveur de quelques connoiſſances plus ſuperficielles que ſolides, obtenu quelque poſte qui donne dequoi vivre; ſi l'on ne le remplit qu'imparfaitement, ſi tous les jours on bronche en quelque point, il en réſulte une raiſon légitime de ſe faire des reproches proportionnés à l'importance des fautes commiſes. Mais c'eſt à quoi perſonne ne penſe, chacun croit toujours faire aſſez bien ce qu'il fait, & en ſçavoir aſſez pour ſon état. Les moins capables payent d'effronterie; & l'adminiſtration publique en ſouffre. Il y auroit bien des choſes à dire là deſſus. Le principal tort vient aſſurément des Chefs de la Société, de ceux qui diſtribuent les emplois, & qui les accordant preſque toujours à la faveur plutôt qu'au mérite, découragent par là ceux qui voyent qu'on ne leur tiendroit aucun compte de leurs efforts. Mais d'où vient que ces diſpen-

ſa-

fateurs des graces tiennent eux-mêmes une conduite aussi déraisonnable, & tombent dans la plus énorme de toutes les fautes, c'est celle de confier les intérêts les plus précieux de la Société à des sujets incapables, & même indignes. Cela vient surtout du peu de solidité d'esprit dans les Grands, de la médiocrité de leurs propres talens, & du mépris décidé que la plûpart d'entr'eux ont pour tout ce qu'on appelle Raison & Jugement.

CEPENDANT le motif à bien faire pris du témoignage intérieur de la conscience, l'emporte encore de beaucoup sur celui qui procéde du témoignage d'autrui, & même de la véritable gloire. L'homme vertueux se suffit à lui-même; & quoiqu'il lui soit très agréable de recueillir les approbations & les éloges de ceux qui sont dignes d'en donner, rien n'égale pourtant la douceur, le sentiment exquis, de cette voix intérieure qui lui dit qu'il a rempli son devoir, & qu'il s'en est acquitté le mieux qu'il lui étoit possible. Il trouve en même tems dans cet état l'asyle le plus assuré contre tous les faux jugemens, & contre les procédés injustes auxquels la vertu se voit si souvent exposée.

 sée.

sée. Les fureurs d'une populace irritée, les menaces d'un tyran féroce, n'ont rien de redoutable pour lui : ce sont des vagues qui viennent se briser au pied d'un rocher. Mais, pour jouir d'une situation aussi digne d'envie, il faut pouvoir se convaincre soi-même qu'on y est effectivement, & qu'on ne se berce point de vaines illusions ; il faut sçavoir à fonds ce qui est requis pour l'entiere rectitude des actions morales ; connoitre en quoi consiste le bien, & même le mieux, afin de décider d'une maniere sûre, si l'on a fait tout ce que l'on devoit & tout ce que l'on pouvoit faire. Or cela suppose les vertus intellectuelles, dont celles que nous avons nommées *formelles*, nous fournissent les principes généraux de ce qu'il faut faire, ou éviter en toute occasion ; & celles qui sont désignées par le nom de *matérielles*, nous instruisent dans les cas particuliers de ce qui est nécessaire pour ne pas commettre les fautes possibles par la nature de ces cas. Un Jurisconsulte, par exemple, doit sçavoir ce que c'est que le droit & l'équité, quelles sont les obligations naturelles & positives, en quoi consistent les droits parfaits

faits & imparfaits, &c. Mais, s'il est appellé à juger d'une affaire qui demande encore les connoissances de certains droits, ou coûtumes, propres aux lieux, dans lesquels elle se décide, il ne doit pas prononcer sans être instruit de ces circonstances, & sans y avoir égard: autrement avec toutes les notions primitives de la théorie la plus saine, il se rendroit coupable d'injustice. Les moindres formalités même, lorsqu'elles sont une fois établies, doivent être observées; & ceux qui les négligent, sous prétexte que ce sont des formalités, en voulant montrer une certaine supériorité d'esprit, ne montrent qu'un défaut de jugement. Mais les hommes sont ainsi faits: ils n'envisagent guères les choses que par une de leurs faces, & ne font aucune attention aux autres.

Les mortels jusqu'à un certain point croyent & veulent bien faire. Une représentation confuse du bien & du mal occupe leur esprit, toutes les fois qu'ils agissent; mais cela ne les empêche pas de donner dans les plus grands écarts, en prenant le mal pour bien & le bien pour mal. La fausse honte, par exemple, est un

un amas de préjugés de cet ordre, qui engagent à tirer vanité d'actions très mauvaises, & à n'oser en faire de très bonnes, dans la crainte de quelque ridicule qu'on croit y être attaché. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus louable que l'union conjugale; de plus pur & de plus innocent que d'avouër hautement les douceurs de cette union? Cependant on a sçu obscurcir cette notion au point qu'un Mari craint d'être soupçonné de trop d'attachement pour sa femme, & ne veut pas même paroître en public avec elle. La Société est remplie d'opinions aussi monstrueuses, qui nous ôtent tout droit de nous récrier sur les pratiques les plus bizarres des Nations sauvages. L'obstacle qui arrête l'esprit humain & l'empêche de juger plus sainement, c'est le défaut de lumieres dans l'Entendement. En évoquant de semblables causes au tribunal d'une Raison judicieuse, on verroit bientôt quel est le parti qu'il faut prendre, quelles sont les erreurs auxquelles on doit renoncer. Tout Epoux sensé comprendroit qu'il y a de la folie à sacrifier les charmes de l'état qui influë le plus sur notre bonheur temporel

aux

aux caprices de ſes ſemblables; & qu'il n'y a pas la moindre ombre de compenſation entre ce que la conduite qu'il tient lui fait gagner d'un côté, & ce qu'elle lui fait perdre de l'autre. Mais malheureuſement rien n'eſt plus rare que la Raiſon parmi l'eſpece des animaux qui ſe ſont appropriés le nom de raiſonnables.

Les repréſentations confuſes du bien & du mal ſont dans les ſens & dans l'imagination; il faut ſoumettre ces repréſentations à l'examen de l'Entendement, afin qu'enſuite notre volonté ſe régle ſur les déciſions de celui-ci, & qu'il régne entre nos facultés inférieures & nos facultés ſupérieures cet accord parfait dans lequel conſiſte la Sageſſe & le bonheur. Les ſens & l'imagination, en nous offrant certaines repréſentations agréables, déguiſent les deſagrémens qui s'y trouvent joints, ou qui y ſuccédent immédiatement; & de même, en nous offrant certaines repréſentations deſagréables, elles déguiſent les agrémens, les avantages réels & ſupérieurs qui y ſont attachés, & que nous perdons en ſuivant des répugnances purement machinales.

CE qu'il y a de plus difficile dans la Morale pratique, c'eſt de concilier toujours les ſens & l'imagination avec l'Entendement, afin de faire ceſſer ces combats de la chair contre l'eſprit, dans leſquels celui-ci eſt ſi ſouvent vaincu. Quand les vertus intellectuelles ne ſerviroient qu'à nous rendre, comme elles le font, beaucoup plus propres à cet ouvrage, cela ſuffiroit pour leur donner un très grand prix, & rendre leur étude indiſpenſable. Cependant les Philoſophes n'ont juſqu'à préſent preſque point tourné leurs vuës de ce côté là; tandis que le vulgaire, dans certains cas particuliers, réuſſit avec un ſuccès vrayement admirable à ſoumettre les ſens à la raiſon, en ſuivant la Logique naturelle, & en profitant des ſecours que l'Expérience lui fournit. On peut tirer de là une obſervation très importante, c'eſt que les notions communes à tous les hommes ſont la vraye ſource des vérités & des devoirs, & que ſi l'on s'attachoit à remonter à cette ſource dans toutes les diſcuſſions qui concernent ces vérités & ces devoirs, on trouveroit encore bien des choſes peu connuës, & cependant très utiles pour l'ac-

l'accroissement des Sciences. Mais peu de gens sont capables de ce travail: le talent de simplifier les idées, & de remonter analytiquement jusqu'aux notions primitives, est un des talens les plus rares. Le gros des hommes, & même des Philosophes, traite de vaines spéculations & de subtilités frivoles toutes les recherches qui ont quelque profondeur, & qui vont au delà des bornes où l'on a coûtume de s'arrêter. C'est ce qui fait qu'on regarde comme inaccessibles & impénétrables des choses dont la connoissance ne surpasse cependant pas notre portée. La cause de cette façon de penser n'est autre chose que le défaut des vertus intellectuelles, dont la culture est trop négligée. On n'aime pas à penser, parce qu'on ne sçait pas penser.

Si l'ignorance seule ne nous paroit pas un mal assez redoutable pour travailler à nous en délivrer, en voici un autre, qui doit nous réveiller plus efficacement. C'est l'esclavage, la servitude morale, l'assujettissement au joug honteux & funeste des passions déréglées. Il seroit superflu de s'arrêter à décrire les maux qui en résultent: la Terre en est vraye-

ment

ment inondée. Si tous les hommes possédoient une raison éclairée, il ne resteroit presque de mauvaises actions, que celles qui viennent de la fragilité humaine, ou de quelques surprises passageres. Dans tout autre cas le nom de liberté plait infiniment aux hommes, & les engage quelquefois aux plus puissans efforts pour revendiquer cette prérogative. Ici tout au contraire, ils tendent volontairement les bras aux chaines, & s'empressent de soumettre leur col au joug. On peut les comparer à ces gens possedés de la fureur du jeu, qui, après avoir joué tous leurs biens, se jouent encore eux-mêmes, & consentent à devenir les esclaves de ceux qui les ont gagnés. Faut-il se récrier contre une semblable manie, tandis qu'on voit à toute heure des gens, qui n'ont aucun repos jusqu'à ce qu'ils ayent ruïné toutes leurs forces, détruit toutes les facultés de leur ame & de leur corps, & qui semblent s'applaudir, à mesure qu'ils avancent dans l'exécution de cette belle entreprise? Ces gens-là ne raisonnent point, disent ceux qui les considérent de sens froid. Mais pourquoi ne raisonnent-ils point? C'est qu'ils n'ont ja-

jamais appris, ni voulu apprendre à raisonner; c'eſt que les vertus intellectuelles ne leur ſont pas plus connuës que les Terres Auſtrales. Auſſi arrive-t-il quelquefois, que quand on réuſſit à porter la lumiere dans les ames, quand on leur fait connoitre dans l'ordre convenable & avec la clarté néceſſaire tous les principes qui combattent leurs égaremens, ils rentrent en eux-mêmes, ſentent une ſalutaire confuſion, & tâchent de réparer leur conduite paſſée. Ce retour vaut ſans doute infiniment mieux que l'endurciſſement final; mais ne vaudroit-il pas encore mieux n'en avoir pas beſoin, & prendre dès l'entrée de ſa carrière la route qui mène l'homme droit au but de ſa deſtination? Or c'eſt ce qu'on ne ſçauroit faire, ſi l'on ne connoit diſtinctement cette route, c'eſt à dire, ſi l'on n'eſt en état d'impoſer ſilence à la voix tumultueuſe des ſens & des paſſions, pour prêter l'oreille à celle de la Raiſon.

Nous avons parlé ci-deſſus avec aſſez d'étenduë des obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de l'Entendement. Il en réſulte par une conſéquence immédiate,

te, que ces mêmes obſtacles nuiſent à l'acquiſition des vertus intellectuelles, & peuvent nous en priver entièrement. Comme nous avons indiqué en même tems les remèdes propres à détruire ces obſtacles, nous n'y reviendrons pas. Seulement nous ajoûterons qu'outre cette volonté ſincère & conſtante de bien faire, que nous avons exigée comme une diſpoſition eſſentielle, une condition indiſpenſable, dans celui qui travaille à ſa perfection, il faut encore un courage d'eſprit, une force d'ame, qui ne s'effraye pas aiſément à la vuë des difficultés, & à qui rien ne paroiſſe inſurmontable que ce qui l'eſt effectivement. Le découragement ôte plus de partiſans à la vertu que l'amour du vice. Quantité de vicieux ſont ennuyés de leur état; ils voudroient en ſortir; mais ils croyent fermement que, quoiqu'ils faſſent, ils n'en viendront pas à bout. Cependant ils n'auroient qu'à vouloir. Ils rencontreroient à la vérité des difficultés; mais où n'y en a-t-il pas? Leur état actuel eſt mille fois pire que les travaux qu'ils redoutent; & à ces travaux ſuccéderoient bientôt, d'abord un allégement ſenſible, & enſuite

des

des douceurs bien propres à les dédommager de toutes leurs peines.

Si tous les hommes agiſſoient de concert dans la recherche de la Vérité, & dans la pratique de la Vertu, ces biens ineſtimables ne leur coûteroient rien, parce que la nature nous y porte d'elle-même, & que toute diſpoſition contraire eſt originairement une violence que nous nous faiſons à nous-mêmes. Quand il exiſte dans la Société générale quelque Société particuliere, où régne un eſprit non de ſuperſtition, mais de véritable vertu & de piété réelle, on y voit abondamment fleurir tout ce qui eſt digne d'eſtime & de louange; c'eſt à qui ſe diſtinguera en faiſant le mieux. Tels étoient les premiers Chrêtiens; & telles ont été quelquefois certaines fondations religieuſes, mais qui ont eu le malheur de dégénerer. Un Etat peuplé de gens de bien ſeroit le ſeul Pérou, ſi je puis m'exprimer ainſi, digne d'exciter la cupidité de l'homme: il faudroit aller s'y établir, à quelque ſacrifice que cela pût nous engager. Mais par malheur cet Etat eſt au nombre des *Utopies*, de ces Républiques imaginaires, qui n'exiſtent que

que dans le cerveau de leurs Inventeurs.

CEPENDANT un homme à qui l'acquisition des vertus intellectuelles & morales tient à cœur, peut ſuppléer au défaut dont nous venons de parler, en ſe formant à lui-même une Société choiſie, où il puiſſe eſpérer de trouver les ſecours propres à éclairer l'eſprit & à former le cœur. Nous ne nous étendrons point ici ſur une matiere auſſi connue que l'eſt celle de l'utilité des bonnes compagnies, & du danger des mauvaiſes. Mais ce qui eſt moins connu, ou du moins ce que l'on n'approfondit pas autant qu'il le mériteroit, c'eſt l'avantage infini que l'on pourroit retirer dès le commencement & pendant tout le cours de ſa vie de liaiſons formées avec choix & avec ſageſſe. Comme un enfant tire le plus pur & le plus ſalutaire des alimens du ſein d'une bonne nourrice, on ſuceroit véritablement la Raiſon & la Vertu, on s'en nourriroit, en ne converſant qu'avec des gens qui poſſedent ces deux ſources de tous nos vrais biens. Auſſi n'y a-t-il point de préjugé plus favorable pour un jeune homme, que de le voir s'abſtenir des

des commerces de pure frivolité pour se lier & s'entretenir avec des personnes solides & sensées. Car enfin la Vertu s'apprend avec les gens vertueux, tout comme l'Art militaire avec d'habiles Guerriers, la Politique avec des Ministres consommés dans le maniment des affaires, l'Oeconomie avec ceux qui en ont toujours fait leur objet. Il en coûte bien moins de perfectionner l'éducation d'un enfant, qui n'a jamais ouï que de bonnes choses, & vû que de bons exemples. Mais, comme il s'en faut beaucoup que tout le monde ait eu cet avantage, & qu'au contraire les premieres années de la vie se passent le plus souvent de la maniere la plus desavantageuse aux suivantes, ceux qui s'apperçoivent de bonne heure du dommage qu'ils en ont reçu, doivent se hâter de le réparer, en formant les utiles liaisons que nous venons de recommander.

Ce n'est pas à dire pourtant qu'il faille tellement compter sur la force des bons exemples, & sur notre application à les imiter, qu'on doive négliger la réflexion & le raisonnement. Agir ainsi, ce seroit tourner le dos au but. En vivant avec

des gens raisonnables & vertueux, on n'apprend à bien agir que parce qu'on apprend à bien raisonner. Chaque conversation est une leçon, qui, quoique dépouillée de l'apparat didactique, fournit des principes & des conséquences, dont la force est manifeste. La fréquentation des sages rend sage, c'est à dire, qu'elle met en état de se conduire par soi-même, & donne de justes idées de tout ce qu'il faut sçavoir & faire pour tenir une conduite digne de notre nature & de notre vocation. Quiconque veut marcher d'abord seul, se passer de tout secours, se frayer à soi-même des routes particulieres, n'arrivera jamais à la perfection, que les hommes n'obtiennent, au moins celle dont ils sont capables, qu'autant qu'ils réunissent leurs forces, & se prêtent des secours mutuels. Les Anciens ont bien connu ces vérités, & ont fréquemment insisté sur la nécessité de former des liaisons utiles, & de vivre dans des Sociétés où l'on put devenir meilleur. Les Ecoles de Philosophie étoient proprement destinées à cet usage, quoique la plûpart s'en soyent fort écartées. Il ne s'y passoit rien de semblable à nos

Eco-

Ecoles, Colleges, ou Univerſités. C'étoient des entretiens entre le Maitre & les Diſciples, ſur les objets de nos connoiſſances, mais principalement ſur la Vertu & ſur le Bonheur. Les faux principes ſur leſquels les Philoſophes bâtiſſoient leur doctrine, altéroient ſans contredit beaucoup la pureté des conſéquences qu'ils en tiroient. Cependant c'étoit encore un bien pour le genre humain que ce degré de lumiere y fut conſervé; on peut le regarder comme une révélation naturelle, comme une diſpenſation de la Providence en faveur des Payens. Que ſeroit-ce donc aujourd'hui, ſi les hommes vouloient profiter de toute l'étenduë des lumieres, & de toute la force des ſecours qui ſont à leur portée? Que ne pourroit-on pas même eſpérer, ſi les Magiſtrats & les Eccleſiaſtiques agiſſant de concert, n'avoient en vuë que les intérêts de la Vertu & de la Religion, & formoient un Corps, une Société d'hommes étroitement unis pour inculquer, recommander, faire connoitre & obſerver à ceux qui ſont confiés à leur adminiſtration les devoirs qui ſe rapportent à leur perfection? Ce ſont là les ſeules meſures qui

pourroient faire fleurir la Société; toutes les autres donneront bien quelque accroissement, quelque lustre passager à telle ou telle partie du Gouvernement public; mais ou ce succès ne sera pas de durée, ou une partie prospérera aux dépens des autres, c'est à dire, à la ruïne du tout.

Il est aisé de démêler dans la foule du genre humain ceux qui possédent les vertus intellectuelles: leurs discours & leurs actions les distinguent assez du reste des hommes. Ils ne jugent qu'avec connoissance de cause: ils n'agissent que conséquemment. Les discours seuls à la vérité peuvent être une preuve équivoque: une certaine ostentation de raison, si je puis m'exprimer ainsi, un étalage affecté de beaux sentimens, ne prouvent pas toujours la solidité du caractère de celui qui revêt ces apparences. On connoit des Ecrivains qui ont rempli plusieurs de leurs Ecrits de maximes excellentes, & dont le cœur n'en est pas moins détestable. Il est donc essentiel, surtout en entrant dans le monde, de ne pas se laisser leurrer au premier appât, & de sçavoir qu'il y a des Anges de ténébres qui

qui se déguisent en Anges de lumiere. Mais, quand un homme ne s'est jamais démenti, ni dans la sagesse de ses propos, ni dans la régularité de sa conduite, il mérite toute notre confiance; & nous devons nous estimer infiniment heureux, s'il veut bien nous accorder la sienne. A l'aide d'un semblable guide, nous affermissons nos pas dans les sentiers de la droiture & de la justice; nous évitons surtout ces premiers écarts, ces premieres chûtes, qui ont une si grande influence sur le reste de la vie; nous pouvons nous appliquer ce que le Psalmiste dit au Pseaume I. du bonheur de ceux qui n'ont point vécu dans la Société des pécheurs.

J'AVOUE que pour faire un choix aussi prudent & aussi utile, il faut avoir déja soi-même l'Entendement formé jusqu'à un certain point; car il n'est guères possible de desirer & de goûter ce qui n'a aucun rapport avec nos idées, ce qui ne s'accorde point avec notre façon de penser. De là vient aussi que les gens sensés, & qui ont une gravité décente, déplaisent tant aux jeunes gens legers & évaporés; ils les fuyent comme ce qu'il

y a de plus ennuyeux, ou s'ils ne peuvent les éviter, ils s'en moquent plus ou moins ouvertement, & les tournent en ridicule. Jamais surtout le caractère de frivolité & le ton de suffisance ne furent plus communs parmi la jeunesse que de nos jours. Autrefois l'attention & la déférence pour les personnes recommandables par leur savoir, par leurs emplois, ou par leur âge, entroient dans le plan de toute bonne éducation; & il y a eu des Etats où l'oubli de ces bienséances étoit un crime formel, & punissable par les Loix. A présent toute barrière est levée; il ne faut que de la fatuité & de l'imprudence pour être en droit de rompre en visiere aux personnes devant lesquelles on devroit garder un silence respectueux, afin de tâcher de profiter de leurs discours & de leur commerce. Le remède à un aussi grand abus seroit sans contredit de veiller sévérement à cet égard sur les premieres années de la jeunesse, pour lui faire prendre un pli tout opposé. Mais l'on prend précisément le contrepied en remplissant l'esprit des éleves qui sont de quelque distinction, ou qui ont quelque bien,

bien, d'idées fausses & vaines, en leur inspirant un sot mépris pour ceux qu'on appelle leurs inférieurs, quoiqu'ils soyent réellement leurs supérieurs par les endroits qui peuvent donner une supériorité réelle. Le moyen qu'une jeune Linote ainsi sifflée répéte d'autres airs que ceux qu'elle a appris? Le moyen qu'un Petit-maître tout rempli de lui-même aille chercher des leçons de vertu & de sagesse, dont il ne se soucie point, chez des gens dont il se soucie encore moins? Pour mettre donc les hommes en état de rechercher de bonne heure le commerce des personnes intelligentes & raisonnables, on doit leur donner à eux-mêmes quelques degrés d'intelligence & de raison, aussi-tôt que leur ame est capable de les acquérir.

L'ACQUISITION des vertus intellectuelles se rapporte à l'acquisition des vertus morales; mais c'est cette partie de la Philosophie qu'on nomme la *Morale*, ou la Science des mœurs, qui doit enseigner comment les premieres étant bien dirigées servent à rendre les secondes aussi parfaites qu'elles peuvent l'être. En remontant aux notions primitives sur

ce sujet, on voit que l'homme doué de liberté est en état de régler ses actions d'une maniere conforme à la Loi naturelle, & par là même de cultiver toutes les vertus, qui ne sont autre chose que des habitudes d'agir suivant cette loi. Après quoi, l'on peut entrer dans un plus grand détail, s'occuper de la recherche des motifs particuliers qui influënt sur la pratique, aussi bien que de celle des moyens propres à chaque espéce d'actions, des caractères de rectitude qui conviennent à ces différentes espéces, des obstacles qui s'opposent à cette rectitude, & des moyens de les surmonter. Tout cela forme une théorie dont l'étenduë & l'importance demandent un Entendement dont les facultés soyent bien dévelopées, ou ce qui revient au même, un Entendement, qui posséde des vertus intellectuelles capables d'embrasser cette théorie & de la réduire en pratique.

CELA suffit donc pour répondre à ceux qui pourroient prétendre qu'on charge la Morale d'un appareil inutile, & qu'on y traite des matieres que personne ne s'est jamais avisé d'y faire entrer, en s'occupant aussi longtems que nous le faisons

de

de la perfection de l'Entendement & de la recherche de la Vérité. Cette méprise vient de ce qu'ordinairement on n'étudie pas, & l'on ne croit pas devoir étudier, pour devenir vertueux. On fait bien un Cours, un apprentissage, de toutes les Sciences & de tous les Arts; mais on n'en fait point de la Vertu. Aussi n'y a t-il rien de moins connu & de plus mal pratiqué. La Morale Philosophique n'a guères été jusqu'à présent qu'un recueil puérile de définitions & de distinctions, qui inspirent plus d'éloignement que de goût pour les objets qu'elles concernent. Et pour les Livres de Morale, s'ils sont trop sérieux, on les met au rebut: ou bien, lorsque quelques Auteurs ont eu l'art d'égayer ou d'orner les matieres, on lit leurs Ouvrages pour s'amuser. C'est donc une entreprise qui joint encore le mérite de la nouveauté à celui de l'utilité que celle d'associer la recherche de la Vérité à celle de la Vertu, & de mener à celle-ci par celle-là.

Comme rien n'est plus ordinaire aux hommes que de porter des jugemens précipités, & surtout d'appeller inutile ce

dont ils ne voyent pas l'utilité, on ne doit pas être surpris que les vertus intellectuelles ayent été jusqu'à présent si peu estimées & si négligées, rélativement aux vertus morales. Il n'y a qu'une lumiere dont l'évidence leur ouvre entierement les yeux, qui puisse changer leurs idées à cet égard; & c'est à produire cette lumiere que nous travaillons. Assurément si les plus petites choses, pour être bien faites, demandent des connoissances, de l'attention, & de l'habileté, il seroit bien étrange que la chose de toutes la plus importante, & à certains égards la plus difficile, l'art de bien vivre, ne tint, pour ainsi dire, à rien, qu'on put y réussir à tâtons, au hazard, en vivant, comme fait le gros des hommes, au jour la journée. Le préjugé ne sçauroit être plus grossier; mais il ne sçauroit en même tems être plus général, ni plus enraciné: ce qui nous engage à entrer dans tous les détails nécessaires pour le détruire & l'extirper, s'il est possible, entierement.

Les qualités acquises sont toujours entées sur les dispositions naturelles; elles les présupposent, & ne peuvent exister que

que dans un degré qui leur ſoit proportionné. Il réſulte de là que tous les hommes ne ſçauroient acquérir également les vertus intellectuelles, tant formelles que matérielles, parce que l'inégalité des diſpoſitions naturelles eſt une choſe manifeſte. Toute terre n'eſt pas propre à porter toutes ſortes de fruits: il y en a même qui refuſent entierement la culture, tandis que d'autres qu'on néglige de cultiver, ſeroient d'une extrème fertilité. Ces différences qui ont continuellement lieu entre les hommes, les rangent en pluſieurs claſſes, ou plutôt les diſtinguent individuellement, de façon qu'il n'y a pas un homme dont les idées & les connoiſſances ſoyent exactement ſemblables tant en nombre qu'en degré à celles d'un autre homme.

En général l'acquiſition des vertus intellectuelles eſt traverſée par des vices, ou défauts, oppoſés à ces vertus, & que nous nommerons à cauſe de cela *vices intellectuels*. Il y en a de *privatifs*, qui conſiſtent dans la ſimple privation des vertus intellectuelles; & il y en a de *poſitifs*, qui viennent d'un uſage dépravé de l'Entendement. Les premiers ti-

rent leur source de trois causes; du défaut des dispositions naturelles; du manque d'occasions; ou de la négligence dans les exercices nécessaires pour former l'habitude. Ces trois circonstances sont en effet la matiere ordinaire de toutes les questions que l'on fait, & qu'on peut faire, sur l'existence d'une habitude quelconque. Celui de qui on l'exige, a t-il eu la capacité, l'occasion, & la volonté de l'acquérir? Dès qu'une seule de ces conditions manque, l'habitude ne sçauroit avoir lieu. La liberté surtout y influë beaucoup, rien ne pouvant se former en nous qu'autant que nous le voulons, Mais cette volonté ne sçauroit pourtant être efficace qu'en présupposant la possibilité intrinséque, qui vient de la nature, & la possibilité extrinséque duë aux circonstances. Il est bon de faire attention à ces idées, qui répandront dans la suite un grand jour sur toute la Philosophie pratique,

Les vices intellectuels positifs ne sont autre chose que des violations, & pour ainsi dire, des aberrations des régles d'une saine Logique. Elles peuvent être commises par ceux auxquels la Logique est

eſt entierement inconnuë, ou par ceux qui en ſuivent une mauvaiſe qu'ils ont appriſe & adoptée à la place de la véritable, ou enfin par ceux même, qui ayant été inſtruits des préceptes d'une Logique exacte, ne ſe ſont pas ſuffiſamment affermis dans l'habitude de les réduire en pratique. Dans tous ces cas on paroit avoir la faculté de raiſonner, mais on raiſonne de travers, tantôt en poſant des principes erronés, tantôt en tirant des conſéquences illégitimes.

Après cette courte revuë des vices intellectuels, tant privatifs que poſitifs, diſons à l'égard des premiers, qu'ils ne ſauroient être imputés dans les deux premiers cas, c'eſt à dire, lorſque les diſpoſitions naturelles, ou les occaſions ont manqué, mais qu'ils ſont imputables dans le troiſième, entant qu'ils procedent de la négligence volontaire des exercices par leſquels on auroit pû acquérir les vertus oppoſées. Nous ajoutons au mot de négligence l'epithete de volontaire, parce qu'il peut y avoir une négligence forcée; mais alors le cas eſt équivalent à celui du défaut d'occaſions. En vain auroit-on le loiſir, les Maîtres, & tous les

autres secours propres à réussir dans les études les plus utiles, si des infirmités perpétuelles ne permettent aucune application. Il faut donc user de beaucoup de circonspection, quand il s'agit d'imputer les vices intellectuels à ceux en qui ils se trouvent, parce qu'il peut y avoir quantité de circonstances à charge, ou à décharge, de la connoissance desquelles dépend l'exacte détermination du degré d'imputabilité.

La violation des régles de la Logique dans laquelle consiste tout vice intellectuel positif, est aussi susceptible d'imputation, ou ne l'est pas, suivant qu'elle a pour cause une ignorance, ou une erreur, qui étoient invincibles, ou qui pouvoient être vaincuës. Tant que la Logique d'*Aristote* a été la seule connuë, il étoit impossible à ceux qui l'étudioient, & n'en pouvoient étudier d'autres, d'y trouver les secours nécessaires, pour distinguer le vrai du faux, le certain de l'incertain. Ce n'est pas une entreprise qui convienne à chacun, que celle de se créer une Logique, ou de réformer les défauts de celle qu'on a apprise. Nous ne devons donc pas être surpris, quand nous

voyons

voyons dans les anciens Auteurs, & même dans les Pères de l'Eglise, tant de raisonnemens vagues, confus, obscurs, ou manifestement erronés. Le respect que nous avons pour les derniers, ne doit point nous engager à chercher de mauvaises raisons pour défendre leurs mauvais argumens. Le plus court est d'avouër qu'ils ont mal raisonné; & qu'ils n'ont pas été en état de raisonner mieux. Mais cette excuse ne seroit pas recevable aujourd'hui; & ceux qui pouvant s'instruire des régles dont l'usage préserve infailliblement de toute erreur, les dédaignent, & s'obstinent à se payer & à vouloir payer les autres d'idées & de preuves destituées de toute solidité, sont très condamnables; & tiennent une conduite très pernicieuse aux progrès de la vraye Science.

Enfin, quand les vices intellectuels positifs viennent du défaut d'occasions, on n'en est pas responsable, au lieu qu'on le devient, dès que la négligence y entre pour quelque chose. Cela répond encore à une infinité de degrés, très difficiles à assigner dans les cas particuliers. Un jeune homme néglige telle étude

tude qui lui feroit fort avantageuſe; mais c'eſt parce que telle ou telle perſonne qui paſſe pour être fort en état d'en juger, & en qui il a une grande confiance, la lui a formellement déconſeillée. Peut-on dire que ce ſoit ſa faute? Il n'étoit pas encore en état de juger par lui-même du prix de cette étude; & il ne vouloit pas courir les riſques de perdre ſon tems. C'eſt un cas qui n'arrive que trop ſouvent. Les Savans, les Profeſſeurs d'une même Univerſité, ſe croiſent mutuellement, & cherchent à faire valoir les Sciences qu'ils enſeignent au préjudice des autres. Chacun en général blâme & décrie ce qu'il ignore. Au milieu de ces conflicts, & de ces contradictions, les Etudians les mieux intentionnés ſe trouvent dans un fort grand embarras, & doivent s'eſtimer heureux, lorſqu'un ſens droit leur a fait prendre le bon parti.

CHA-

CHAPITRE III.

Des Vertus intellectuelles formelles & d'abord de la pénétration.

A la tête des qualités déſignées ici par ce nom, nous croyons pouvoir placer à bon droit la *pénétration*; par laquelle nous entendons la faculté de diſtinguer dans un même objet pluſieurs choſes qui s'y trouvent, & qui échaperoient à un eſprit moins pénétrant. Cette faculté n'eſt enviſagée ici que par rapport à l'Entendement dans lequel elle réſide, ſans aucun égard aux différens objets ſur leſquels elle peut être exercée. C'eſt ſous ce point de vuë ſeulement qu'elle devient une Vertu intellectuelle formelle, abſtraction faite de tout ce qui peut la rendre matérielle, c'eſt à dire, en déterminer l'exercice de telle ou telle maniere. Ces termes & ces diſtinctions étonneront peut être le grand nombre des Lecteurs par leur nouveauté; mais on auroit tort de les confondre avec les ſubtilités de l'ancienne Scholaſtique.

Tout

Tout eſt réel ici, & fondé ſur des différences réelles; tout tend & contribuë à rendre nos idées plus diſtinctes, & ſans cette diſtinction il ne peut jamais y avoir ni théorie, ni Science. Les hommes n'ont eu que trop longtems le malheur de ſe repaître de notions confuſes, & de ne s'exprimer qu'en termes vagues. Toutes les découvertes du monde ne ſervent à rien; & n'étendent pas réellement la ſphère de notre Entendement, malgré la place qu'elles occupent dans notre imagination & dans notre mémoire, tant que nous ne faiſons aucun progrès dans l'analyſe des notions, & que nous ramenons tout à des principes dont nous ne ſaurions prouver l'exacte juſteſſe. Ces réflexions ſont néceſſaires pour préparer à la lecture de ce Chapitre, & des ſuivans, qui rouleront ſur les autres vertus intellectuelles formelles, pour engager ceux qui les liront à leur accorder toute l'attention qu'ils méritent, ſans ſe laiſſer ſéduire par de faux préjugés, ou rebuter par des difficultés qui ne ſont qu'apparentes.

Un homme pénétrant eſt donc celui qui eſt en état de diſtinguer dans les objets

objets de nos connoissances, ce qui s'y trouve effectivement contenu. C'est une idée empruntée de la vuë, ou de la faculté visuelle, qui est dite perçante ou pénétrante, lorsqu'elle découvre des choses que leur éloignement ou leur petitesse rend imperceptibles aux vuës moins fortes. Il est aisé de dégager cette expression de ce qu'elle a de rélatif aux sens, pour lui donner une signification qui convienne exactement à la nature de l'Entendement. Cette précaution est nécessaire, parce qu'il arrive très souvent à de prétendus Philosophes, dès qu'ils rencontrent un terme qui tire sa premiere origine de quelque fonction du méchanisme corporel, de vouloir le prendre à la lettre, & y attacher tout ce qui convient à ce sens primitif, quoiqu'on l'ait transporté à d'autres sujets qui n'en sont pas susceptibles. Les Scholastiques étoient au fonds plus habiles qu'on ne le croit ordinairement dans l'art de distinguer, c'est à dire, qu'ils ont été doués dans bien des cas d'une véritable pénétration. Plusieurs de leurs distinctions, & même d'entre celles qui au premier coup d'œil paroissent être l'obscurité mê-

même, peuvent être ramenées au ſens des diſtinctions réelles & ſolides, que la Philoſophie eſt indiſpenſablement obligée de conſerver. Ceux qui les enveloppent toutes avec mépris dans la même condamnation, ne le font que par legèreté & par ignorance. Mrs. *de Leibnitz* & *de Wolff* n'ont point commis cette faute: au contraire ils ont poſé les fondemens de leur doctrine philoſophique, en ſe ſervant de tout ce qu'il y avoit de vrai & d'utile dans les Philoſophes précédens, & en particulier dans les diſciples d'*Ariſtote*. Ceux qui ont crû faire merveille en ſe jettant dans l'extrémité oppoſée, & en voulant rébâtir tout à neuf, n'ont fait que bâtir en l'air, & ſubſtituer des chimères à la réalité. Mais on croit mal à propos que la véritable gloire eſt attachée à la nouveauté des idées, au lieu qu'elle conſiſte uniquement dans leur vérité, & qu'il vaut infiniment mieux perfectionner de bonnes choſes déja trouvées, que d'en inventer de mauvaiſes, qui ne font qu'embarraſſer de plus en plus la route des Sciences.

LA pénétration n'eſt autre choſe qu'un ré-

résultat de l'attention & de la réflexion. L'attention commence par s'attacher fortement à la considération des objets, en dirigeant successivement l'effort dans lequel elle consiste sur les différentes parties de ces objets pour ne rien laisser échaper de tout ce qui peut y être apperçu. A mesure que ces actes s'exécutent, l'ame reçoit les idées qui en naissent: car l'attention ne dépend pas de la simple perception, c'est à dire, de l'impression que les objets font sur l'organe; il faut que l'apperception s'y joigne, c'est à dire, que l'ame se représente les objets & leurs parties avec une netteté & une force qui répondent au degré de l'attention: On peut avoir les yeux fixés sur un objet sans que l'ame l'apperçoive, comme cela arrive aux personnes que de fortes distractions occupent. L'apperception suit donc le fil & la marche de l'attention; à mesure que celle-ci se fortifie, ou passe d'une partie de l'objet à une autre, l'ame sent la représentation devenir plus distincte, & s'étendre davantage. Il s'ensuit de là que la perception va plus loin que l'apperception; elle embrasse ordinairement une multitude de choses parmi

mi lesquelles il n'y en a que quelques unes que nous appercevons à cause de l'attention qu'elles excitent par elles-mêmes, ou que nous voulons bien leur donner. Un homme qui assiste à l'Opera voit tout le lieu du Spectacle, & ce qu'il contient; il entend divers sons, ou bruits que la multitude des Spectateurs peut causer; mais si le Spectacle lui plaît, & l'affecte vivement, il ne voit, ni n'entend, c'est-à-dire, il n'apperçoit que les Acteurs qui chantent actuellement, & l'harmonie qui accompagne leur chant. Toutes les parties d'une perception totale qui absorbe notre attention, obscurcissent par là même & offusquent celles qui les accompagnent, ensorte que nous ne sçavons point qu'elles existent actuellement, & que nous ne nous souvenons point dans la suite d'en avoir éprouvé l'impression.

Pour achever de disposer notre esprit à devenir pénétrant, il faut que la réflexion se joigne à l'attention, c'est à dire, qu'après que celle-ci nous a suffisamment représenté tout ce qui peut être démêlé & distingué dans les objets, celle-là compare entr'elles les diverses choses

qui ont été apperçuës, & tire de cette comparaison des idées exactement déterminées de leurs rapports & de leurs différences. Car la pénétration se réduiroit à fort peu de chose, si elle n'emportoit que le pouvoir de distinguer dans les objets ce qui est susceptible de distinction, sans en prendre occasion de juger par ce moyen quels sont les caractères distinctifs des objets ainsi connus, tant en eux mêmes que par rapport aux autres. L'illustre M. *de Réaumur* a peut-être donné le plus beau modele de pénétration dont on ait jamais eu d'exemple. Dans tout ce qui a fait l'objet de son attention, on peut dire qu'il a été beaucoup plus loin qu'aucun de ceux qui avoient tourné la leur du même côté, & qu'il paroit n'avoir rien laissé échaper de tout ce qui peut être apperçu. Mais il a été bien au delà de ce qu'il voyoit. Ses Ecrits seroient déja très précieux, quand ils ne contiendroient qu'un récit fidele des Observations exactes & détaillées qu'il a faites avec tant de sagacité & de patience. Cependant qui est-ce qui ignore qu'à ces détails instructifs il a joint une infinité de vuës admirables, qui lui ont été suggé-

rées

rées par la réflexion. Ce n'eſt donc qu'en uniſſant ces deux facultés, en bandant, pour ainſi dire, ces deux reſſorts, & les faiſant agir de concert, qu'on peut devenir vrayement doué de pénétration.

Il s'enſuit naturellement de là qu'on doit perfectionner ſoigneuſement l'attention & la réflexion, parce qu'on perfectionne en même tems & d'une maniere proportionnée la pénétration. Ce ſont des inſtrumens de la bonté deſquels dépend le ſuccès de l'ouvrage pour lequel on les employe; ce ſont des ſerviteurs, ou miniſtres, ſans le ſecours deſquels l'Entendement ne peut agir, ou n'agit du moins que très imparfaitement. Quel n'eſt donc pas le deſordre de la région intellectuelle, lorſque celui qui y commande connoit à peine ceux qui doivent lui obéïr; à peu près comme un Seigneur qui ne connoîtroit pas ſes gens, & n'auroit aucune idée de ce qui diſtingue les fonctions de ſon Sécretaire; d'avec celles de ſon Intendant ou de ſon Maître d'Hôtel? Cependant c'eſt là ſans exagération le cas où ſe rencontrent la plûpart des hommes. Si on leur propoſoit de faire les opérations intellectuelles, ils ne

ſe-

feroient pas moins étonnés que si l'on exigeoit d'eux des calculs d'Algébre. Cela vient en particulier de ce qu'un certain degré d'attention est fort rare parmi eux, & la réflexion infiniment plus rare encore.

Pour former donc de bonne heure des qualités aussi précieuses, il faudroit commencer par s'accoûtumer en général à rentrer en soi-même, & à observer ce qui s'y passe. C'est ce qu'on ne sçauroit faire de trop bonne heure, parce que la dissipation commence avec les premieres années de l'enfance, & qu'on se plaît souvent à l'entretenir comme un agrément, un avantage dans ceux qui y sont livrés. Un enfant paroit aimable par ses gentillesses, par ses vivacités; un air sérieux & posé lui attireroit beaucoup moins de caresses, on en tireroit même un préjugé desavantageux. Conséquemment à cette étrange supposition, on anime, on provoque les enfans à jaser sans régle, ni mesure, on applaudit à leurs saillies; & en les agaçant continuellement, aussi bien qu'en leur prodiguant des applaudissemens ridicules, on les détourne, & souvent pour toujours, de tout recueillement, de tou-

te application. Les Maîtres qu'on leur donne pour l'ordinaire trop tard, trouvent des sujets déja gâtés & incorrigibles; & avec cela ils ont affaire à des parens qui leur recommandent de ne pas fatiguer, ni gêner leurs éleves, & qui regardent la sévérité la plus raisonnable comme une barbarie. Que des sujets ainsi élevés soyent pendant le reste de leur vie de véritables girouëttes, prêtes à tourner au moindre vent, que les choses les plus importantes & les plus dignes d'attention ne fassent qu'effleurer la surface de leur esprit, sans y laisser de trace durable, & que la plus longue vie ne suffise pas pour leur donner des connoissances solides, c'est ce dont on n'a pas lieu de s'étonner. Une Plante dont le germe a été vitié, ou que la nielle a frappé, lorsqu'elle étoit encore tendre, ne vient jamais à maturité.

On doit toujours se souvenir, que nous considérons ici la pénétration indépendamment des objets sur lesquels elle s'exerce, & qu'il ne s'agit point de son usage dans un genre déterminé de connoissances. Ainsi nous disons en général, que plus un homme augmente le nombre

&

& la diſtinction de ſes idées, plus il multiplie auſſi les moyens, c'eſt à dire, les différens exercices qui ſervent à acquérir de la pénétration & à la perfectionner. Un homme qui a bien étudié l'Hiſtoire, la Geographie, la Chronologie, les Antiquités, & qui a joint ces études à celles du Latin & du Droit, s'eſt ſans contredit mis en état de porter ſes vuës ſur un plus grand nombre d'objets, que celui qui s'eſt borné au Latin & au Droit. Auſſi les *Patru*, les *Cochin*, & tous ceux qui ſe ſont diſtingués au Barreau, ne l'ont-ils fait que parce que c'étoient des hommes à peu près univerſels, qui d'un coup d'œil découvroient tout ce qui pouvoit ſe rapporter à la cauſe qu'ils avoient en main, & en tiroient le parti le plus avantageux. Mais, on ne ſçauroit trop le répéter, c'eſt, autant qu'il eſt poſſible, dès l'enfance qu'il faut contracter la précieuſe habitude de ſoumettre à la réflexion tout ce qui peut y donner raiſonnablement matiere. Cette diſpoſition ſe trouve naturellement dans les enfans, quand on ſçait l'y démêler de bonne heure, & la cultiver, au lieu de l'étouffer dès le berceau, comme on a coûtume de

le faire. Les enfans ſont tout à la fois curieux & raiſonneurs ; & ſi l'on veut s'accommoder à leur portée, on peut les conduire bien loin par cette double voye. Il eſt ſurtout eſſentiel de leur faire comprendre les raiſons de tout ce qu'on leur preſcrit, & leur enſeigne, auſſi bien que celles des récompenſes & des châtimens qui leur ſont diſpenſés: & dès qu'on prend cette peine d'une maniere convenable, l'effet avantageux s'en manifeſte ſenſiblement. Mais en fait d'éducation il n'y a preſque point de milieu; ou les enfans ſont gâtés par une complaiſance dangereuſe, ou ils ſont accablés par une ſévérité outrée: & ils ne peuvent, ni dans l'un, ni dans l'autre de ces états, déveloper le talent inné de la réflexion. Pour élever raiſonnablement, il faut être raiſonnable ſoi-même; & c'eſt ce qui manque malheureuſement à la plûpart des Parens & des Maîtres. Il n'eſt pas important, il eſt même quelquefois nuiſible, qu'un enfant ſache trop de choſes de trop bonne heure; la deſtinée des Savans précoces eſt rarement heureuſe; mais il eſt important, & conſtamment utile, qu'un enfant ſoit diſpoſé & formé

à la réflexion, dès que ſon ame en eſt ſuſceptible.

Ce n'eſt pas un moindre avantage que de n'être pas limité d'abord dans l'enceinte de quelques objets particuliers, uniquement propoſés à la réflexion; mais de pouvoir l'exercer librement & indifféremment ſur toutes ſortes d'objets. Tout ſujet qu'on a appliqué immédiatement à un genre déterminé de connoiſſances, aux Mathématiques, au Négoce, à quelque Art, eſt ordinairement ce qu'on appelle un ſujet borné, qui, mis hors de ſa ſphère, paroit une eſpece d'idiot. La Nature nous ayant donné une aptitude univerſelle à connoitre, nous devons la pouſſer auſſi loin qu'il eſt poſſible; & ce n'eſt qu'alors que nous ſommes en état de la diriger & de l'appliquer d'une façon particulière aux objets dont nous faiſons choix pour nous y fixer, & pour les ſoumettre à un plus grand degré de réflexion.

La pénétration s'étend à toutes les choſes dans leſquelles il eſt poſſible d'en ſaiſir, & d'en diſtinguer d'autres; par conſéquent elle ne ſe borne pas aux objets apperçus par les ſens & repréſentés

par l'imagination. Ceux-ci offrent, pour ainsi dire, d'eux mêmes les différentes parties qui peuvent y être connuës. Le Botaniste voit dans la fleur qui occupe ses regards tout ce qui entre dans la composition de cette fleur, surtout lorsque l'œil armé de la loupe en demêle jusqu'aux moindres parties. Mais il n'en est pas de même des objets qui sont purement du ressort de l'esprit & du jugement. Pourquoi n'est-on pas encore convenu des notions du Beau & du Goût? C'est que chacun réfléchissant à sa maniere sur ces notions, croit y voir, & prétend y faire entrer, telles choses préférablement à d'autres. De même s'agit-il de définir exactement certaines vertus, ou certains vices, l'humilité, le zele, le mensonge, & d'autres choses semblables? Il nait des contrariétes de sentimens & des disputes interminables. C'est cela même qui démontre l'utilité & la nécessité de la réflexion. Les actions humaines sont composées, & le sont souvent à un point qui demande les plus grands efforts d'attention & de réflexion pour les rapporter au genre, à l'espece, à la classe, où elles doivent être rangées. Ceux qui

qui n'ont jamais exercé leurs facultés que sur des objets sensibles, en sont d'autant moins propres à les appliquer aux objets de la raison & de l'entendement : ils sont même tentés de les prendre pour des chimères, parce qu'ils n'y apperçoivent aucun corps, aucune matérialité. C'est ici le cas de l'homme animal & terrestre, qui ne comprend point les choses spirituelles & invisibles. Et comme c'est en même tems le cas le plus général, & dans lequel presque tous les hommes se trouvent compris, de là vient que les Sciences qui ne roulent que sur des notions abstraites, dépouillées du secours de toute image ou représentation sensible, ont fait jusqu'à présent si peu de progrés.

La connoissance symbolique est un des principaux objets de la pénétration ; & elle y trouve une ample matiere à s'exercer. On appelle connoissance symbolique tous les moyens différens dont nous nous servons pour exprimer nos idées, comme les mots, l'écriture, les caractères de l'Arithmetique, de l'Algébre, & diverses autres especes de signes que les hommes ont inventé. Il y a dans tout cela une infinité de choses susceptibles

de diſtinction, mais qui demandent un eſprit pénétrant, ſans lequel on ne ſçauroit, dans bien des cas, comprendre ſuffiſamment les penſées des autres, ni exprimer les ſiennes; ce qui influë ſur les définitions, ſur les propoſitions, ſur les preuves, en un mot ſur tout ce qui conſtituë les Sciences. Tout diſcours eſt un aſſemblage de termes qui en forment les parties: ainſi, pour le comprendre, il faut ſçavoir d'abord le ſens de chacun de ces termes en particulier, connoitre enſuite leurs rapports dans la liaiſon où ils ſont placés, c'eſt à dire, le ſens entier des phraſes qui en réſultent, & former de tout cela l'explication du diſcours entier, à laquelle peuvent concourir encore bien des circonſtances acceſſoires priſes du caractère, des vuës, de la ſituation de celui qui prononce ce diſcours, ou qui l'a écrit. Cette multitude infinie de Commentaires, dont on a chargé tous les Ouvrages de l'Antiquité, & en particulier le Livre par excellence, ne viennent que du défaut de pénétration qu'on ſuppoſe dans les Lecteurs ordinaires, & auquel on veut remédier en leur fourniſſant tous les ſe-

cours qui peuvent déterminer le sens des termes, des phrases, & de tout l'Ecrit en faveur duquel on les employe. Malheureusement le gros des Commentateurs s'y est pris d'une maniere plus propre à répandre de l'obscurité sur les Textes qu'à les éclaircir. Cette pénétration qu'ils vouloient donner aux autres, ils ne l'avoient pas eux-mêmes; le discernement, ou pour mieux dire, le bon sens leur manque sans cesse dans le choix des explications qui conviennent le mieux aux passages sur lesquels ils exercent leur Critique. Mais, sans nous jetter ici dans aucune digression, il est manifeste que la connoissance des mots étant intimément & inséparablement liée à celle des idées, il faut exercer notre pénétration sur ceux-là, si nous voulons nous frayer une route assurée à celles-ci. De là vient le mérite de l'esprit grammatical, & son étroite liaison avec l'esprit philosophique. Nous ne pouvons proposer de meilleurs modèles dans ce genre que les Ecrits de M. *du Marsais*, c'est à dire, son *Traité des Tropes*, & les Articles qu'il avoit fournis pour l'Encyclopédie. On y voit la

Grammaire appuyée sur la Logique & sur la Métaphysique, & marchant, pour ainsi dire, de pair avec elles.

LE plus haut degré de perfection intellectuelle consiste dans l'art habituel de démontrer. Or une démonstration est une suite de plusieurs raisonnemens légitimement liés entr'eux, & qu'on peut comparer aux différentes parties d'un corps organisé, qui tiennent les unes aux autres, en se donnant mutuellement les secours nécessaires à la force & à la vie. Pour connoitre donc une démonstration, & en porter un jugement solide, il faut en connoître toutes les parties, & les parties même de ces parties, autant qu'elles sont susceptibles de décomposition; il faut avoir une idée de chacun des raisonnemens qui entrent dans la démonstration, de chacune des propositions qui forment les raisonnemens, de chacun des termes de l'assemblage desquels résultent les propositions. Si notre connoissance ne s'étend pas aussi loin, ou qu'elle laisse échaper quelcun de ces objets, nous pouvons prendre l'erreur pour la vérité, ou la vérité pour l'erreur; comme un Medecin qui ne seroit pas suffisamment

ment au fait de la ſtructure du corps humain, placeroit le ſiège du mal qu'il traite dans un endroit, tandis qu'il ſeroit dans un autre. Tout cela nous ramène à la néceſſité de la connoiſſance ſymbolique, & au degré de pénétration néceſſaire pour poſſéder cette connoiſſance de maniere à en tirer les uſages dont nous venons de parler. Ces raiſonnemens, ces propoſitions, ces ſujets & leurs attributs, ne ſont autre choſe qu'un aſſemblage de termes, qui doivent tous être ſignificatifs & préciſément déterminés; car s'il y en a qui ſoyent vuides de ſens, ou qu'on puiſſe prendre d'une maniere vague & équivoque, la démonſtration qui les renferme eſt un édifice fantaſtique, ou ruïneux. Surtout on doit être exactement au fait de l'ordre & de l'enchaînement qui régnent entre les propoſitions, auſſi bien qu'entre les raiſonnemens; puiſque c'eſt de là que dépend toute la force des démonſtrations. Ceux à la vérité qui ont une longue habitude de démontrer, peuvent ſe diſpenſer d'entrer dans ces détails, tout comme un Arithmeticien conſommé fait ſes calculs avec rapidité, ſans ſe rappeller toutes les régles ſur leſquelles

leur justesse se fonde. Mais il s'agit ici de ceux qui apprennent & qui veulent former leur esprit d'une maniere sûre à ces opérations; ils ne sçauroient se dispenser d'entrer dans les détails que nous venons d'indiquer, d'y appuyer, & de ne les pas perdre de vuë jusqu'à ce qu'ils ayent acquis cette force & cette facilité, que donne l'habitude. Or les Ouvrages ordinaires ne sont guères propres à favoriser de semblables exercices: il n'y a, comme nous avons eu occasion de le faire voir au long, que les Ecrits philosophiques, où l'on suit la méthode d'*Euclide*, dont on puisse tirer ce fruit.

LES actes que l'on appelle en Logique les trois opérations de l'ame, tirent donc des usages importans & un degré considérable de perfection de la pénétration, à proportion qu'elle est dévelopée & poussée jusqu'où elle peut aller. La premiere de ces opérations consiste dans la maniere d'acquérir des idées; & il est manifeste qu'un esprit pénétrant en acquiert de plus promtes, de plus étenduës, & de plus justes, que celui à qui cette qualité manque. On peut même rapporter les jugemens & les propositions destinées à

les

les exprimer à la premiere opération de l'ame, en tant que ces propositions peuvent être considérées simplement comme des êtres logiques; qui servent d'objets à nos connoissances, & dont les preuves sont comme autant d'attributs qu'on apperçoit dans un sujet. Un génie pénétrant, qui lit un Livre de raisonnement, y demêle le vrai & le faux par un acte qu'on peut appeller de simple perception; il saisit d'abord les conclusions justes & solides, aussi bien que celles qui sont vagues & sophistiques; tout cela s'arrange aux yeux de son esprit, comme les diverses parties d'un Tableau s'offrent à ceux du corps. Il est aisé de sentir combien cela influë sur les deux opérations suivantes, à quel point ce degré de pénétration dans la premiere, les abrège & les facilite. Voilà pourquoi il est si essentiel de s'attacher à bien voir, à bien entendre, à bien appercevoir de quelque maniere que ce soit, avant que de porter des jugemens & de former des raisonnemens sur ce qu'on a vû, entendu, & apperçu. Toutes les fois qu'il y a quelque défaut dans l'exercice de ces deux dernieres opérations, on peut pres-

que compter à coup sûr qu'il dérive du défaut de la premiere, & spécialement d'un défaut de pénétration. Ces distinctions ne doivent point paroitre trop subtiles; ceux qui les ignorent, ne sçauroient jamais s'assurer du degré de précision auquel ils parviennent dans les divers actes de leur ame, ni expliquer d'une maniere distincte l'influence que les facultés de cette ame ont les unes sur les autres. En définissant la pénétration, on ne sçauroit en employer trop pour rendre cette définition exacte.

Les connoissances supérieures qu'on désigne par le nom de Sciences, consistent dans le nombre & la liaison de certaines notions universelles, qui ne sont autres que celles des genres & des especes. On considére ici de nouveau ces notions génériques & spécifiques, comme autant de sujets auxquels conviennent les propriétés qu'on a trouvées dans tous les individus de l'espece, ou dans toutes les especes du genre. Quand il s'agit de généraliser & de simplifier de plus en plus ces notions, il faut une pénétration d'autant plus considérable que ce travail doit être poussé plus loin. On voit assez aisé-

ment

ment dans les individus, & dans les especes inférieures ce qui s'y trouve de commun, & ce qui les distingue. Le poisson se distingue de l'oiseau, l'arbre du métal, par des caractères frappans. Mais on est déja plus embarrassé à distinguer l'homme de la brute; & cet embarras augmente, quand il s'agit de poser des limites qui distinguent essentiellement les êtres materiels des êtres spirituels. Insensiblement les différences deviennent imperceptibles, & ne peuvent être apperçues qu'à l'aide d'une pénétration supérieure; à peu près comme certains objets d'une extrème petitesse, ou placés dans un fort grand éloignement, ne se montrent qu'à des yeux très perçans. Les êtres universels sont pourtant, comme nous l'avons insinué, l'objet & le fondement de toutes les Sciences; de même que les êtres singuliers forment l'assemblage de nos connoissances historiques. Puis que l'usage de la pénétration est donc également indispensable, tant dans la connoissance des êtres singuliers, que dans celle des êtres universels, on ne sçauroit concevoir de motif plus puissant à

de-

desirer cette pénétration, & à ne rien négliger pour l'acquérir.

C'EST de là surtout que résulte l'avantage le plus précieux dont l'ame puisse jouïr, celui de posséder des idées distinctes. Ces idées sont les matériaux de toutes les connoissances universelles, qui sans elles ne sont que des obscurités fatiguantes, ou de vains fantômes de notre imagination. Toutes les hypotheses non-seulement fausses, mais même ridicules & extravagantes, qui ont eu la vogue en divers tems & en divers lieux, ne seroient jamais nées, si leurs Auteurs avoient eu des idées distinctes, ou même avoient sçu en quoi elles consistent; & ce défaut d'idées distinctes n'est qu'un défaut de pénétration. Qu'on passe en revuë tous les exercices qui peuvent être requis pour acquérir une pénétration réelle & habituelle; on verra qu'ils ne consistent qu'à sçavoir former des idées distinctes, & à se mettre en état de les former d'une maniere promte & sûre. Afin d'y parvenir, il faut d'abord faire choix d'objets qui se prêtent, pour ainsi dire, à notre examen, quand même ces

objets

objets n'auroient pas un grand fonds d'utilité réelle; afin qu'après avoir fait sur eux notre apprentissage, nous puissions nous élever ensuite à des objets plus difficiles & plus importans. Les vertus intellectuelles sont en elles-mêmes indifféremment propres aux divers genres de connoissances; ce qui nous laisse les maîtres de les appliquer à notre gré, & doit par conséquent nous engager à faire cette application de la maniere la plus propre à en tirer tout le parti dont elles sont susceptibles. L'essentiel est de les rendre habituelles; car l'habitude vaut sans comparaison mieux qu'un degré de force supérieur auquel l'habitude manque. On voit des gens médiocres & bornés qu'une longue routine met en état de faire aisément, & de faire bien, diverses choses que des personnes beaucoup plus habiles, mais qui ne s'y sont jamais exercées, ne feroient qu'avec peine, & feroient mal. C'est ce qui fait que de très grands Génies sont quelquefois très inutiles à la Société, parce qu'ils n'ont dressé & assujetti ce Génie à aucun travail utile. Généralement parlant, le succès des affaires ordinaires est dû aux

esprits

esprits d'une classe subalterne, à qui l'habitude fraye les routes & donne les facilités nécessaires pour réussir. Mais aussi, quand un Génie supérieur sent l'utilité des habitudes qui dévelopent, & fortifient ses facultés naturelles, il va au delà de tout ce qu'on pourroit s'imaginer. C'est ce concours qui forme les grands Hommes; ce titre ne convient point à quiconque n'a pas reçu de la Nature des qualités distinguées; mais il ne convient pas mieux à celui qui n'a pas cultivé ces qualités par un travail assidu. *Jules-Cesar* étoit un grand homme; & *Alexandre* n'a mérité ce surnom que parce que le vulgaire en est le dispensateur. *Leibnitz* a été un grand homme; & ceux qui voudroient aujourd'hui l'égaler, ou même l'effacer, sont très éloignés de mériter ce titre, qu'ils usurpent si volontiers. Non seulement ils n'ont pas le génie de cet illustre Philosophe; mais ils n'ont rien qui approche de l'étenduë des connoissances qu'il avoit acquises, ni de la profondeur des méditations dont il faisoit son exercice continuel.

L'ACQUISITION des connoissances univer-

verſelles eſt ſans contredit très précieuſe; nous l'avons dit, & nous ne dirons jamais le contraire. Cependant le but de cette acquiſition, & ce qui la rend ſurtout recommandable, c'eſt de ſçavoir & pouvoir appliquer, toutes les fois qu'on eſt appellé à le faire, les vérités univerſelles aux cas ſinguliers. Une bonne théorie, bien rangée dans une tête, ne rend pas auſſi-tôt celui qui la poſſede, capable de ſe demêler de l'action & de la pratique. Un Politique profond n'eſt pas par cela même un excellent Négociateur; un Officier qui a lû avec réflexion tous les Auteurs qui traitent de ſon métier, n'en réuſſiroit pas mieux dans le Commandement de quelque action importante. Il faut de la pénétration pour apprendre, comprendre, & s'approprier les connoiſſances; mais il en faut auſſi, & il ſemble quelquefois que celle-ci ſoit d'un ordre différent, pour agir & diriger des opérations de fait. C'eſt pourquoi il ne faut pas tarder de conduire à la pratique ceux auxquels on enſeigne des théories, qui menent en effet à quelque pratique, & dont tout le prix conſiſte ſouvent à poſſéder cette pratique. Il n'im-

n'importeroit guères qu'on eut les plus excellens Traités sur l'Art de la Navigation, si aucun de ceux qui les auroient étudié à fonds, ne se trouvoient capables de construire une barque, & de conduire un gouvernail. Mais il arrive souvent que l'on ne veut acquérir que la théorie, & que tout fier de cette sublime connoissance, on dédaigne ceux qui s'abaissent jusqu'à la pratique, qui est pourtant tout ce qu'il y a d'intéressant, au moins pour la Société. Peut-être que la question de l'utilité des Sciences tient principalement à ce que nous remarquons ici. Indépendamment de toutes les notions fausses, ou même dangereuses, qu'on veut faire passer sous le nom de Sciences, & que les adversaires de celles-ci ont ensuite l'injustice de confondre avec elles; ceux-même qui possédent les vrayes Sciences pensent trop rarement à les rapporter à la pratique, à répandre & à faciliter cette pratique, autant qu'ils seroient en état de le faire. De là tant de plaintes en apparence fondées contre la sécheresse & la stérilité des Sciences, contre l'inutilité de ceux qui les professent. Il semble qu'un Homme
de

de Cabinet ſoit un homme perdu pour l'Etat; & cela n'eſt que trop ſouvent vrai. Qu'importe à une Ville que vint perſonnes s'y enfoncent dans les plus profondes recherches, s'y élevent aux plus hautes ſpéculations, s'il eſt encore à naître que cette Ville ait retiré le moindre fruit de leur travail! Qu'importe à un Diocefe que ſon Evêque ſoit un Savant diſtingué, ſi les ouailles n'en ſont pas mieux conduites, ou plutôt ſi elles le ſont beaucoup plus mal! Diſons donc les choſes comme elles ſont. On ne ſçait ce que c'eſt que la pratique dans la plûpart des Sciences; & la Morale elle-même, *la Science pratique* par excellence, n'eſt demeurée auſſi imparfaite & auſſi inefficace qu'elle l'a été juſqu'à préſent, que parce qu'elle s'eſt bornée à la partie théorétique, ſouvent même remplie de notions vagues & confuſes.

Si la pénétration eſt cependant néceſſaire quelque part, c'eſt aſſurément dans la pratique morale. Cette pratique dépend d'une théorie vaſte & compliquée, à laquelle doivent ſe rapporter tous les motifs particuliers qui nous portent à commettre ou à omettre telles ou telles

actions,

actions, les moyens nécessaires pour réussir dans la détermination de ces actions; les signes particuliers de la rectitude de nos actions, rélativement à chacune des especes sous lesquelles elles sont comprises, enfin les obstacles qui peuvent se rencontrer dans la pratique, & les remedes qu'il convient d'y apporter. Tout cela exige une application perpétuelle de principes bien prouvés, & de notions exactement déterminées; application d'autant plus difficile à faire que le cœur vient à la traverse, que les passions cherchent à nous suggérer de faux principes, & à obscurcir l'évidence des notions destinées à nous diriger. S'il faut de la pénétration pour s'acquitter de cette tâche à l'égard de soi-même, il n'en faut pas moins, & peut-être plus encore, lorsque chargés du soin de former les mœurs des autres, nous avons à étudier leurs caractères, leurs penchans, leurs habitudes, pour agir sur eux & les déterminer de la maniere la plus efficace. On croit que ce n'est rien que de se conduire soi-même, ou de conduire les autres. La premiere de ces fonctions est presque confiée au hazard: on vit au jour

la journée, comme on a toujours vêcu & vû vivre les autres. Pour la seconde, si l'on a l'autorité en main, c'est le seul secret qu'on employe; & à son défaut, on cherche à flatter & à gagner ceux qu'on veut amener à ses fins. De cette maniere les hommes en général se conduisent mal, & sont mal conduits; quoique pour l'ordinaire ils n'ayent aucun scrupule, aucun doute, sur leurs actions. Une connoissance plus distincte leur déplairoit même, parce qu'elle ne serviroit qu'à les gêner, & à leur ouvrir les yeux sur des défauts dont ils n'ont aucune envie de se corriger.

La rectitude d'une action suppose bien des actes intellectuels dont la plûpart des hommes n'ont pas seulement l'idée. D'abord une action ne sauroit être droite, si l'on n'a une notion suffisamment déterminée de l'espece d'action qu'on est appellé à commettre; ensuite il faut des principes qui servent à juger de la bonté & de la malice de l'action; il faut vouloir positivement l'action, si elle est bonne, ou ne la pas vouloir, si elle est mauvaise, de façon que la volonté soit déterminée par la bonté de l'action, ou la no-

lonté par sa malice, c'est à dire, que nous ne devons pas simplement agir par ces raisons ordinaires, qui nous font méconnoître les choses vrayement bonnes ou mauvaises, pour y substituer celles qui ne sont qu'apparemment telles; enfin notre corps doit exécuter tous les mouvemens propres à faire l'action dont il s'agit, & à la faire le mieux qu'il est possible; mouvemens qui doivent toujours être sincères & parfaitement d'accord avec nos dispositions intérieures. Voilà bien des caractères différens qui peuvent & doivent être distingués dans une action droite; & la pénétration n'étant autre chose que la faculté de distinguer les diverses choses comprises dans un objet, nous sommes en droit de conclurre qu'il n'appartient qu'à des génies fort pénétrans de juger d'une manière saine & exacte des actions morales. On admire les Parallèles de *Plutarque*; & c'est effectivement un Ouvrage recommandable à bien des égards. Mais il s'en faut pourtant beaucoup encore que ce célébre Auteur ait été en état d'analyser les actions de ses Hommes illustres, & de les apprécier suivant leur mérite réel. Il a représenté

présenté assez fidélement le Capitaine, ou le Legislateur; mais l'homme, c'est à dire, l'homme moral, lui a presque toujours été inconnu.

Si par bien faire on entend atteindre à la plus grande rectitude dont les actions soyent susceptibles, & ne s'en écarter jamais, c'est ce qui ne convient à aucun homme, dans l'état d'imperfection où nous vivons actuellement. Il n'y a point de Sage, il n'y a point de Juste, dans un sens rigoureux & complet; ceux qui prétendroient l'être, donneroient par là même la démonstration la plus convainquante qu'ils ne le sont pas. Mais cette Sagesse, cette Justice, cette entiere rectitude, sont tout à la fois & le but vers lequel l'homme doit tendre sans cesse, & le motif qui l'anime dans les efforts qu'il fait pour arriver à ce but. La beauté morale est la plus attrayante de toutes pour ceux qui la connoissent bien; elle est inséparable de la vraye Gloire; éguillon qui doit être bien puissant, si l'on en juge par l'empire que la fausse Gloire exerce sur les hommes. Mais malheureusement, quoique celle-ci fasse acheter bien cher ses récompenses à ceux qui les am-

bitionnent, comme elle est cependant compatible avec les penchans d'un cœur déréglé, & que souvent même elle les favorise, les hommes ne se plaignent point des sacrifices qu'elle exige, & se livrent à elle avec une espece d'enthousiasme aveugle; au lieu que la vraye Gloire ne pouvant être obtenue que par des actions véritablement bonnes, & exemtes de toute vuë étrangere, de tout motif équivoque, les hommes sont tout de glace pour elle, & abandonnent ses autels.

CEUX qui ont étudié la Logique & l'Ontologie, savent comment se forment les notions universelles, c'est à dire, par voye d'abstraction; de sorte que plus on pousse loin les abstractions, plus l'universalité des notions augmente. Il y a une échelle dans la formation des genres & des especes; & à mesure qu'on s'y éleve, on produit de nouvelles abstractions, qui mettent un nouveau degré d'universalité dans les notions qui en résultent. Le genre suprème est l'objet de l'Ontologie, ou de la Science de l'Etre; & c'est aussi dans l'Ontologie qu'on trouve les notions les plus abstraites. La

péné-

pénétration y trouve matiere à s'exercer, car il faut d'autant plus de cette qualité, que les notions devenant plus universelles, se simplifient, s'attenuënt pour ainsi dire, & deviennent imperceptibles aux yeux de l'Entendement, lorsque ces yeux n'ont pas la force requise, ou que l'exercice leur manque. Les Scholastiques avoient pris la subtilité pour la pénétration; ils avoient multiplié les distinctions; mais ils n'avoient sçu répandre aucun jour sur les notions. Il a falu les déterminer, & les rectifier à divers égards pour les rendre appliquables & utiles, comme M. *de Wolf* l'a fait dans son Ontologie, Ouvrage dont il est presque le créateur. Néanmoins sans cette Science il n'y a pas plus de Philosophie, qu'il peut y avoir de corps humain sans tête, ou d'édifice sans fondemens.

Quiconque souhaite sincérement de perfectionner sa pénétration, & de la pousser aussi loin qu'elle peut aller, doit s'attacher surtout à élever de plus en plus les notions universelles à un degré ultérieur de simplicité, en suivant l'échelle des abstractions. C'est le seul moyen d'étendre les Sciences, & de découvrir

avec facilité des chofes auxquelles le plus grand travail ne conduiroit pas. Le défaut général des Savans, c'eſt de s'arrêter aux principes particuliers des Sciences, de ne pas vouloir reconnoître la ſubordination où ces principes ſe trouvent à l'égard d'autres principes, plus univerſels dans leſquels ils vont ſe réſoudre, de rejetter ceux-ci comme chimériques, ou de les mépriſer comme inutiles. L'Ontologie eſt la ſource commune de tous les principes, quels qu'ils puiſſent être; quiconque n'eſt pas en état de ramener à cette ſource les principes de ſa Science, n'en connoîtra jamais la certitude, & à plus forte raiſon ne ſera pas en état de la démontrer. Il ſera réduit à de ſimples hypotheſes, à des principes précaires; tandis qu'il auroit pû légitimer ſa théorie, & en conſtater l'évidence. Il en eſt de ceux qui agiſſent ainſi, comme d'un Gentilhomme qui voudroit prouver ſa Nobleſſe, ſans ſe mettre en peine de rechercher les titres ſur leſquels elle eſt fondée.

LES notions générales dans toutes les Sciences ſont les ſeules qui doivent être nommées *directrices*; & c'eſt à force de ſe

ſe les rendre familieres qu'on parvient à poſſéder les Sciences mêmes & à les traiter avec ſuccès. Mais ces notions ne ſont véritablement directrices, que lorſqu'elles ont été ſuffiſamment déterminées: juſques là, quand même elles paroitroient diſtinctes & aſſez intelligibles, au lieu d'être directrices, elles ſont séductrices. Mais auſſi, quand les déterminations ont été pouſſées à la préciſion la plus grande dont elles ſoyent ſuſceptibles, les notions ainſi déterminées deviennent véritablement fécondes; & l'on eſt tout ſurpris de voir l'étenduë & la juſteſſe des conſéquences qui en réſultent. Alors, par une eſpece de retour, ces notions auxquelles on n'a pû parvenir qu'à l'aide d'une grande pénétration, ſervent réciproquement à augmenter & à perfectionner la pénétration de ceux qui les ont acquiſes. Cela vient ſurtout de l'habitude d'appliquer ces notions, & de la facilité d'y réuſſir que cette habitude nous procure. Il n'y a qu'à voir comment ceux qui étudient l'Arithmetique, & la Geométrie avec d'heureuſes diſpoſitions vont vîte, dès qu'ils ont une fois bien ſaiſi les premiers principes, & qu'ils

 en

en ont fait pendant quelque tems des applications exactes. Ils semblent alors voler plutôt que courir dans la carrière de ces Sciences. Il en seroit de même de toutes les autres, si elles avoient été enseignées de la même maniere. Mais les premiers principes ont été presque de tout tems, en Métaphysique, en Morale, en Droit Naturel, &c. des notions vagues & confuses, d'où chacun a déduit ce qu'il lui a plû, conformément à ses préjugés & à son tour d'esprit. Rien donc de plus important que d'inviter, que de solliciter, tous ceux qui étudient ces Sciences, à ne point suivre ces sentiers battus, qui menent droit à l'erreur, mais à s'en frayer de nouveaux, en augmentant de plus en plus le nombre, & en perfectionnant la précision des notions universelles qui doivent leur servir de guide. C'est en vain qu'on multiplie les raisonnemens, les hypotheses, les explications, les découvertes mêmes, tant qu'il faut tout rapporter à des principes qui ne rendent raison de rien, ou qui ne fournissent que des raisons imparfaites & insuffisantes. S'il n'étoit pas possible d'en acquérir d'autres, le titre

de

de Science avec le privilège de la certitude qui y eſt attaché, demeureroit reſtraint aux théories des nombres & des grandeurs. Auſſi y a-t-il bien des gens qui ſoutiennent cette reſtriction, ſi flétriſſante pour les autres objets de nos connoiſſances; mais c'eſt ſans aucun fondement, ou du moins ſur l'induction vicieuſe, priſe de la maniere dont ces Sciences ont été traitées juſqu'à préſent.

QUELQUE habitude que l'on veuille contracter, il faut l'acquérir par l'exercice, & commencer cet exercice par les actes les plus ſimples & les plus aiſés afin d'arriver ſucceſſivement & graduellement aux actes les plus compoſés & les plus difficiles. Ainſi, quand on ſe propoſe d'acquérir de la pénétration, en dévelopant & en perfectionnant les diſpoſitions naturelles qui exiſtent en nous, les premiers objets ſur leſquels nous devons nous exercer, ſont les objets ſenſibles, & en particulier les objets viſibles, comme les plus propres à être connus d'une maniere exacte & diſtincte. En conſidérant de ſemblables objets avec attention, on réfléchit ſur les diverſes choſes qui peuvent y être diſtinguées, ces réflexions nous

conduisent à en découvrir d'autres qui ne s'offroient pas à nos regards; & c'est en quoi consiste la pénétration. Un Général d'Armée voit un lieu propre à livrer bataille; il commence par le bien examiner, de façon qu'il n'y ait aucun recoin qui lui échape; il réfléchit ensuite sur le rapport qu'ont entr'elles les différentes parties de ce terrain, & sur la maniere la plus avantageuse d'y poster ses Troupes; enfin il prévoit les divers mouvemens qui pourront être nécessaires pendant le cours de l'action, & forme un plan détaillé de toutes les opérations propres à lui assurer le gain de la bataille. Or ce plan est plus ou moins juste ou complet, suivant le degré de pénétration dont ce Général est doué. C'est ce qu'on nomme ordinairement le coup d'œil; mais ce sont les yeux de l'ame, bien plus que ceux du corps, qui agissent dans de semblables occasions. Si l'on veut au reste user de toute la précision philosophique, il ne faut confondre, ni la réflexion, ni la faculté de former des abstractions, & de les pousser à de nouveaux degrés d'universalité, avec la pénétration. Ces trois choses concourent ensemble, & leurs actes ont quel-

que-

quefois une ſimultaneïté ſi rapide, qu'il n'eſt guères poſſible de les diſtinguer; cependant l'une n'eſt pas l'autre, & les deux premieres ne ſont, pour ainſi dire, par rapport à la troiſième, que l'office de Rapporteur. Ainſi, c'eſt de la force & de l'application de celle-ci que dépend proprement l'entier ſuccès de nos opérations intellectuelles. Mais il eſt bien rare que la réflexion & le talent de faire des abſtractions exiſtent dans un degré conſidérable, ſans que celui de la pénétration y réponde. On tire cet avantage très encourageant de la culture donnée aux vertus intellectuelles; c'eſt que ce qu'on fait pour l'une, eſt toujours utile pour les autres. Ce ſont comme des plantes ſéparées en diverſes tiges qui croiſſent enſemble.

La Morale pratique n'eſt à proprement parler qu'un aſſemblage de cas & de déciſions ſur ces cas. Mais quelle pénétration ne demande pas l'examen de ces cas, ſoit pour en déterminer exactement l'idée dans la théorie, ſoit pour les reconnoitre infailliblement, lorſqu'ils viennent à exiſter! On a des exemples continuels des défauts où les hommes

tombent à ces deux égards. Les uns n'ont point de théorie, ou n'en ont qu'une fausse & confuse; les autres admettent des principes suffisans, mais ils ne se font pas une juste idée des actions qu'ils doivent y rapporter. On peut, par exemple, ne sçavoir pas en quoi consiste l'avarice, & quels sont ses caractères; auquel cas on s'y livre faute de théorie. Mais on peut aussi connoitre l'avarice, & en avoir de justes idées, sans vouloir convenir qu'on est avare, & que les actions habituelles qu'on commet portent l'empreinte marquée de ce vice. Ainsi, quiconque veut faire marcher les hommes dans les sentiers de la Vertu, doit s'acquitter d'une double tâche; en les conduisant au degré de pénétration nécessaire pour connoître les caractères distinctifs des bonnes & des mauvaises actions, & en leur apprenant à démêler & à distinguer dans leurs propres actions ces caractères, afin de s'affermir dans la pratique de celles qui sont louables, & de renoncer à celles qui sont blâmables.

Au lieu de cela, les hommes se bornent à l'*empirisme*, à l'attente des cas semblables, qui leur tient lieu de régle & de prin-

principe. Tout leur art ſe réduit à l'imitation. Mais cette imitation eſt preſque toujours déraiſonnable & défectueuſe; parce que le retour de mêmes cas, au lieu d'être auſſi fréquent que les hommes ſe l'imaginent, eſt tout au contraire extrêmement rare; ſans compter que ceux qui ſuivent cette route n'ont pour l'ordinaire pas aſſez de jugement & de pénétration pour s'aſſurer de l'exacte reſſemblance qu'il leur plaît de ſuppoſer entre les cas. Ainſi, à parler exactement, agir ſuivant la reſſemblance des cas, & remettre ſes actions au hazard, c'eſt preſque la même choſe. Il eſt dans bien des occaſions impoſſible de comparer les cas; mais, quand on pourroit le faire toujours, cette comparaiſon, pour ceux qui voudroient s'en acquitter exactement, ſeroit un travail extrémement pénible. Il eſt beaucoup plus ſimple, plus abrégé & plus commode, d'avoir une théorie & des principes: il n'en coûte plus alors que de bien examiner les cas qu'on nommé *émergens*, ou actuels, pour les ſoumettre à ces principes, & agir en conſéquence d'une maniere certaine.

Les ſources d'un grand nombre d'er-

 reurs

reurs ſont auſſi cachées que celles du Nil. On a fait tant de chemin pour tomber dans ces erreurs, ou bien un ſi grand nombre de cauſes différentes y ont influé, chacune dans une certaine proportion, qu'il n'eſt pas donné à tout le monde de trouver les iſſuës d'un pareil Labyrinthe. Cependant il eſt d'une extrème utilité de découvrir ces ſources: on y apprend par l'exemple d'autrui à éviter les mêmes écarts; on juge auſſi du degré d'imputation qui convient à ceux qui y ſont tombés, ce qui met dans nos jugemens une équité dont on s'éloigne preſque toujours à l'égard des errans; enfin on évite une foule de controverſes inutiles, dont les Savans ſe ſont occupés de tout tems au préjudice de la Vérité qui ne pouvoit y rien gagner. Il eſt donc très important de diriger notre pénétration de ce côté là, & de l'exercer dans cette recherche. Les motifs étrangers qui y déterminent pour l'ordinaire, doivent être bannis; comme l'envie, la haine, le deſſein de nuire ou de ſe venger; non ſeulement parce que ce ſont des vices formels, mais auſſi parce qu'au lieu de contribuer au ſuccès de notre

tra-

travail, ils ne peuvent que nous en priver, en offusquant les yeux de notre esprit, de maniere que nous voyons moins ce qui est effectivement que ce que nous voulons voir. Pour juger sainement des erreurs des autres & des sources de ces erreurs, il faut se dépouiller de toute prévention & de toute passion; & c'est ce qui n'arrive presque jamais. Mais aussi, quand on est capable de ce généreux effort, le reste est beaucoup moins difficile, & la vérité dans bien des occasions s'offre comme d'elle-même aux recherches. L'excellent Ouvrage de feu M. *de Beausobre* le Père sur l'*Histoire du Manicheïsme*, en fournit des preuves nombreuses & frappantes. Ce grand homme, en remontant aux premieres Hérésies qui ont régné dans l'Eglise, en a très bien dévelopé les sources, & a rejetté tout ce que l'ignorance ou la partialité avoient fait imputer de monstrueux & d'extravagant, à des Hérésiarques qui s'égaroient sans doute, mais qui étoient bien éloignés du degré de folie, ou de méchanceté, qu'on s'est plû à leur attribuër.

La pénétration peut être poussée jusqu'à

qu'à la ſubtilité, (& alors ce dernier mot ſe prend dans un bon ſens,) lorſqu'elle met celui qui la poſſede en état de diſtinguer des choſes dont la différence eſt preſque imperceptible. Nous ne croyons pouvoir en alléguer un exemple plus convenable que celui du Livre de l'Abbé *Girard* ſur les Synonymes de la Langue Françoiſe. Ce n'eſt point un recueil de ſubtilités, mais c'eſt l'ouvrage d'une très grande ſubtilité; & l'on ne peut guères pouſſer plus loin l'art de demêler les différentes nuances que l'uſage a introduit dans la ſignification des termes. On peut auſſi rapporter au même talent la naiſſance de cette Geométrie ſublime qui, après avoir été inconnuë aux Anciens, tient un rang ſi conſidérable parmi les Sciences modernes. Quand on voit les d'*Alembert*, les *Euler*, les *Bernoulli*, percer continuellement dans la nuit où paroiſſent enſévelis tant de calculs abſtraits dont ils ſont les inventeurs, ou du moins qu'ils étendent & perfectionnent conſidérablement, on ne ſauroit douter que ces illuſtres Geométres n'ayent une vuë d'aigle, & n'en pouſſent la ſubtilité à un point inconcevable

vable pour tous ceux qui ne ſont pas verſés dans les mêmes connoiſſances. La Métaphyſique & la Morale ne demandent pas moins de capacité dans le même genre, quand on ne veut pas s'y borner à des connoiſſances ſuperficielles. Mais il faut remarquer que le long uſage contribue beaucoup à donner cette capacité; l'eſprit s'éguiſe à proportion de l'uſage qu'on en fait, pourvû que cet uſage ſoit bien réglé. Cela revient à un ſujet que nous avons déja traité au long; c'eſt celui du non-uſage de nos facultés.

On ne ſçauroit donc que ſe moquer de ceux qui craignent la pénétration pouſſée à une trop grande ſubtilité, la regardant comme un mal, & ſe jettant là deſſus dans de frivoles déclamations contre un des plus précieux avantages dont l'homme puiſſe jouïr. Il eſt aiſé à la vérité de comprendre que c'eſt à l'abus qu'ils en veulent; mais de quel droit confondent-ils l'abus avec l'uſage? Il y a ſans doute de miſérables Ergoteurs qui s'abſorbent dans des rafinemens inutiles, & qui entaſſant les ſophiſmes, conſacrent toutes les forces de leur eſprit à répandre des obſcurités & de l'incertitude ſur les vé-

rités

rités les plus évidentes. Mais qu'on se garde bien de les appeller des Raisonneurs subtils: ce sont au contraire des Raisonneurs très confus & très superficiels, qui ne sauroient être entendus, & ne valent pas la peine qu'on fasse des efforts pour les entendre, puisque pour l'ordinaire ils ne s'entendent pas eux-mêmes. Le *trop* est impossible dans la perfection des facultés intellectuelles; elles sont faites pour être toujours poussées à un degré ultérieur, dont la force est constamment une perfection, & ne peut jamais être un défaut.

A mesure qu'on fait des progrès dans quelque Science, la pénétration rélative à cette Science s'augmente, & parvient à un degré de subtilité, qui ne coûte, pour ainsi dire, rien à obtenir. Il y a telle solution de Problême qui est un jeu aujourd'hui, tandis qu'elle auroit été impossible aux Anciens, ou qu'ils n'y seroient parvenus que par la plus longue suite d'efforts pénibles. (On a vû des adolescens, tels que Mrs. *Clairaut* & d'*Alembert*, posseder les mystères de la Geométrie sublime, auxquels les *Wallis*, les *Fermat*, les *Barrows* avoient aspiré & frayé

frayé la route pendant tout le cours de leur vie. C'eſt la prérogative des Sciences; elles forment un dépôt commun, qui groſſit toujours au profit de ceux qui les cultivent, & qui en fait une eſpece d'hérédité, de patrimoine d'autant plus riche qu'on la fait valoir avec plus de ſuccès. On doit donc ſe féliciter, & rendre graces à la Providence, quand on a le bonheur de naître dans des ſiecles, & dans des lieux éclairés; cela vaut mieux infiniment que de naitre dans l'opulence & les grandeurs au ſein de la barbarie. L'eſprit humain peut être conſidéré comme un tout compoſé des différens génies qui ont exiſté de mémoire d'homme. Il arrive à l'égard de cet eſprit ce qui arrive au nôtre propre, à celui de chaque particulier. Les actes paſſés influent ſur les actes préſens; & s'ils ont été propres à perfectionner l'état de l'ame, ils le perfectionnent en effet, de façon qu'on ſçait d'autant plus qu'on a plus appris, & d'autant mieux qu'on a mieux appris. De même quand certaines conjonctures favorables ont diſſipé les ténèbres les plus épaiſſes, quand quelques bons eſprits ont découvert

vert les obſtacles, qui arrêtent dans la carrière des études, d'autres profitent de leurs ouvertures, & l'on ne tarde pas à bâtir de grands édifices ſur les fondemens qui ont été poſés. Si *Bacon* & *Deſcartes* n'avoient pas exiſté, on n'auroit probablement eu, ni *Newton*, ni *Leibnitz*. Et pour tous ces Philoſophes modernes, qui prétendent aller de pair avec les Inventeurs, parce qu'ils ont pouſſé un peu plus loin des connoiſſances déja toutes préparées, & ſi j'oſe ainſi dire, mâchées, ſans compter que la plûpart les ont plus gâtées qu'amplifiées, ce ſont de véritables Nains, montés ſur les épaules des Géants qui les ont précédé, où ils donnent le ſpectacle ridicule de la plus folle préſomtion.

Ce ne ſont pas ſeulement de plus grands Hommes que nous, des Hommes que nous n'égalerons jamais, qui peuvent par leurs enſeignemens & par leurs Ecrits faire à l'égard de notre ame ce qu'un flambeau allumé fait à l'égard d'un autre flambeau qui ne l'eſt pas; mais comme une paille, ou tel autre petit corps embraſé pourroit produire cet effet, de même des Maîtres fort ſubalternes, que

nous

nous ne tardons pas à égaler, & que nous laissons ensuite bien loin derrière nous, ne laissent pas de rendre un service essentiel à ceux qu'ils instruisent, en leur apprenant les premiers élémens des Sciences, & en leur servant de guides pendant quelque tems jusqu'à ce qu'ils puissent se conduire eux-mêmes. La plus grande force du genie le plus inventif ne va pas bien loin, quand elle ne reçoit aucun secours d'ailleurs. On a beaucoup admiré le célèbre *Pascal* d'avoir trouvé quelques propositions d'*Euclide* par lui-même; mais assurément, s'il avoit été obligé de continuer de la sorte, il n'auroit jamais donné les solutions dont on lui est redevable. Les premiers exercices donc, & les plus simples, à commencer par la lecture, sont indispensablement nécessaires pour conduire & élever l'ame par une suite de degrés à ces opérations supérieures, qui paroissent le *non plus ultrà* de la capacité humaine. Ceux qui les méprisent, & qui leur préferent la frivole gloire d'être αὐτοδίδακτοι, montrent en cela même un défaut de pénétration, qui suffit pour donner mauvaise

vaiſe opinion de toute celle dont il ſe vantent.

En général, quand on n'a pas de juſtes idées de la pénétration, de ſes avantages, de la néceſſité de la perfectionner, & des moyens d'y réuſſir, on la néglige, & par là même on ſe barre l'accès à tout progrès ultérieur. C'eſt néanmoins le cas plus ordinaire. Chacun ſe deſtine à quelque état, & pour y arriver, il apprend le plus vîte qu'il eſt poſſible ce qu'il croit néceſſaire pour remplir les fonctions de cet état. Il ſuffit de pouvoir ſoutenir un examen preſque toujours fort leger; après quoi on ſe met pour toute ſa vie à faire des choſes qu'on ne connoit que fort imparfaitement, & dont les idées, faute d'être cultivées, deviennent toujours plus obſcures en avançant dans ſa carrière; de ſorte qu'au lieu de trouver des perſonnes conſommées par quarante ou cinquante années de charges civiles, ou eccléſiaſtiques, on ne voit preſque que de vieux idiots. Cependant il n'en coûteroit preſque rien par des études habituelles & quotidiennes de devenir habile, eſtimable, de ſe diſtinguer dans ſa

pro-

profeſſion, & d'arriver avec honneur aux premieres places, au lieu de croupir dans les dernieres. La legereté ou la pareſſe rendront toujours les hommes incorrigibles ſur cet article: & il ne faut pas en être ſurpris, puiſqu'ils pouſſent cette criminelle indolence juſqu'à confondre l'ouvrage de leur ſalut avec les entrepriſes humaines, & même à le traiter beaucoup plus négligemment encore. Au moins vivent-ils comme s'il ne faloit pas le moindre acte d'attention ou de réflexion, pas le moindre degré de pénétration, pour conduire ſon ame au travers des écueils, & des tempêtes de cette vie juſqu'au port de la félicité immortelle.

Il y a des contrées où l'ignorance eſt, pour ainſi dire, dominante, & forme par là même une barrière inſurmontable aux Sciences. Je n'ai pas en vuë les Nations ſauvages; je parle d'États policés, & qui tiennent à d'autres égards les premiers rangs dans le Monde. Tels ſont les Royaumes où le redoutable Tribunal de l'Inquiſition a établi ſon Siège, & le vaſte Empire des Ottomans. On y poſe pour principe, pour loi fondamentale,

le, que l'esprit humain doit demeurer renfermé dans certaines bornes étroites, au delà desquelles il ne lui est, ni avantageux, ni même permis, de passer. Ces contrées environnées d'autres où la lumiere rayonne de toutes parts, y ferment volontairement les yeux; & l'on ne veille pas avec autant de soin à l'entrée des marchandises pestiferées, que les Chefs du Gouvernement y sont attentifs à éloigner & à étouffer tout ce qu'ils appellent nouveautés dangereuses. Il n'y a que quelque révolution inespérée qui puisse détruire ces obstacles, comme ils l'ont été ailleurs, surtout par l'ouvrage de la Réformation. Car, indépendamment de ce que cette Réformation a opéré par rapport à son objet direct, elle a certainement ouvert les yeux sur la crasse ignorance & sur les abus des siècles précédens, elle a obligé les hommes à réflêchir, à méditer & à exercer leur pénétration, qui étoit entierement engourdie, ou qui n'avoit d'autre objet que les vaines subtilités de la Scolastique.

IL y a néanmoins dans les lieux mêmes où la liberté de penser est autorisée, di-

divers préjugés à combattre, qui empêchent qu'on ne tire de cette liberté tous les avantages qu'elle pourroit procurer. Nous n'en indiquerons que deux principaux. Le premier consiste à croire que les Sciences peuvent s'apprendre par l'usage, qu'une espece de routine suffit, & qu'il n'y a que l'imagination & la mémoire dont on doive se promettre des services essentiels. Il est sûr que cette route est plus abrégée & plus commode; mais il n'est pas moins sûr que, si c'est à la Science qu'on veut arriver, elle n'y conduira jamais. L'Erudition s'acquiert & s'accroit ainsi; il suffit de beaucoup lire & de beaucoup retenir. Mais la Science est un assemblage systèmatique d'idées distinctes; & il n'y a pas une de ces idées qui puisse nous devenir propre, sans l'usage des facultés intellectuelles. En vain empruntons-nous de côté & d'autre des connoissances; quelque sublimes qu'elles puissent paroître, elles ne sont point à nous, tant que l'analyse la plus exacte ne nous y a pas conduit, & surtout tant que ces connoissances bien liées ensemble ne forment pas une théorie que nous sommes en état de proposer démon-

monſtrativement. Cela eſt ſi vrai que des gens qui paroiſſent d'ailleurs d'une profondeur conſommée dans certaines Sciences, faute de connoitre la liaiſon générale que les Sciences ont entr'elles, commettent des bévues étonnantes, en voulant faire uſage de la pénétration qu'ils poſſédent dans le genre auquel ils ſe ſont appliqués ſur d'autres genres qui ſont entierement hors de leur compétence. Tels ſont certains Analyſtes, qui excellent dans l'art d'intégrer des formules, & qui à cauſe de cela s'attribuent des yeux de lynx ſur tous les objets des connoiſſances humaines, portant un jugement déciſif ſur toutes les matières de Métaphyſique, ou de Phyſique, & ſe couvrant par là d'un ridicule ineffaçable. Dans les choſes mêmes qui regardent les Mathematiques pratiques, on les voit ſouvent pallier quelque tems leur ignorance par les plus mauvaiſes défaites jusqu'à ce qu'à la fin ils ſont réduits à un ſilence honteux. L'extrème pénétration qu'ils montrent dans leurs formules, on peut dire qu'ils l'ont acquiſe aux dépens de tous les autres genres de pénétration; & quand ils ſe mêlent de donner des directions

rections pour les chofes de fait, elles valent ordinairement beaucoup moins que les pratiques communes qui prennent leur fource dans l'*empirifme*. Il réfulte de là que ces prétendus génies tranfcendens nuifent plus aux Sciences qu'ils ne leur font utiles; s'ils font quelques pas dans les efpaces imaginaires, ils reculent bien plus dans les connoiffances réelles.

Le fecond préjugé qui fe préfente à combattre, & au fujet duquel nous avons déja fait quelques remarques, c'eft de croire que la pénétration pouffée à un degré fupérieur devient un défaut, qu'elle égare l'efprit au lieu de l'éclairer, qu'elle conduit à des chiméres, ou à des opinions dangereufes, & qu'ainfi le meilleur eft de renoncer volontairement à une prérogative pour le moins équivoque. Je crois trouver la caufe de cette façon de penfer dans l'idée que la Religion donne de la foi qu'elle exige de nous, & dans les caractères qu'elle lui attribuë. Un vrai fidèle fe montre tel en recevant avec une humble foumiffion les vérités, & en particulier les myftères que Dieu juge à propos de lui réveler; il ne doit point faire de vains efforts pour les fonder, c'eft

curiosité, c'est témérité; Dieu l'appelle à marcher ici bas par foi, & non par vuë. Il n'y a rien dans tout cela que d'incontestable; mais il n'y a rien non plus qui deroge aux droits & à la nécessité de la pénétration. Il en faut assurément, & même un degré supérieur, pour bien discerner & bien établir les caractères de la vraye Religion, pour juger si les Auteurs sacrés sont des témoins dignes de foi, pour discuter les faits miraculeux, & en constater l'authenticité, pour sçavoir même jusqu'où s'étend la connoissance que nous avons des mystères, & à quels égards ils sont les objets de notre foi; il faut, je l'avouë, une pénétration peu commune pour traiter ces matières avec une véritable solidité, & former des Ouvrages de raisonnement, de vrayes démonstrations, comme celles des *Abbadies* & des *Dittons*. Mais après cela j'avouë aussi que des esprits inquiets & audacieux se perdent tous les jours dans des spéculations frivoles, se livrent à des discussions purement contentieuses, & ébranlent les fondemens de la foi, en voulant creuser & dévoiler des choses que Dieu s'est réservées, & qui sont au dessus de la sphère actuelle de

nos

nos connoissances. Cependant qu'on se garde bien d'en accuser un excès de pénétration; il n'entre pour rien dans ces écarts, & quand on considere de près ceux qui suivent cette route, on s'apperçoit bientôt que ce sont des esprits superficiels, amoureux des nouveautés, en proye à une puérile vanité, des gens en qui les opérations intellectuelles ne sont guères developées, & qui surtout n'ont point une juste idée des forces de l'esprit humain, & des objets à l'étude desquels il convient d'appliquer ces forces. Voilà donc, si je ne me trompe, la pénétration suffisamment déchargée de tout blâme à cet égard; elle ne fut jamais le partage de tous ceux que de pitoyables sophismes jettent & affermissent dans l'erreur.

Si de la Religion nous passons aux Sciences, nous aurons à peu près les mêmes remarques à faire. Les Sciences sont des connoissances purement humaines, où la Raison seule peut nous servir de guide. Il s'agit d'étudier la Nature, de connoître le Monde, l'Homme, tout ce qui entre dans cet immense assemblage d'Etres créés par la puissance, & unis par la sagesse de l'Etre suprême. On voit bien

que la pénétration la plus grande, bien loin d'être à craindre ici, eſt au contraire le ſeul moyen de percer les obſcurités qui nous environnent, de lever quelque coin de ce voile ſous lequel tout ſemble être caché. Auſſi n'eſt-ce qu'à des Génies du premier ordre qu'on doit les principales découvertes qui ſervent de fondement à l'Encyclopédie actuelle de nos connoiſſances. Mais la Nature a auſſi ſes myſtères; & ceux qui s'efforcent de les pénétrer, le font ſouvent par un défaut de pénétration. Nous ne ſaurons jamais rien de l'origine du Monde au delà de ce que *Moïſe* nous en a appris; & cependant une foule de Philoſophes ont écrit des Coſmogonies, ingenieuſes, ſubtiles, je ne le conteſte pas, mais auxquelles un plus grand degré de pénétration les auroit empêché de travailler. Les ſpéculations qui concernent les élémens de la matière ſont preſque dans le même cas; il eſt certain que tout ce qui eſt compoſé, demeure diviſible, que cette diviſion dans des êtres finis ne ſçauroit être finie, & que quand on eſt arrivé aux derniers termes de la réſolubilité, on a trouvé les élémens. Mais que ſont ces élé-

mens? Quelles propriétés faut-il leur attribuër? Quelle idée doit-on se faire de leurs combinaisons primitives, & des combinaisons secondaires qui en résultent? Quiconque tourne de ce côté là les forces de son esprit, ne me paroit pas en connoître la vraye destination: quelque pénétration qu'il puisse avoir, elle se trouvera en défaut, parceque les objets qu'il lui soumet, ne sont pas faits pour être pénétrés, au moins par l'Intelligence humaine. Il seroit aisé de multiplier ces exemples; mais ceux qui viennent d'être indiqués suffisent, si je ne me trompe, pour convaincre tout Lecteur attentif, que l'on se méprend communément au sujet de la pénétration, en lui attribuant les inconveniens, dont elle préserve au contraire, ceux en qui elle se trouve. Les prétendus Philosophes, auxquels nous voyons faire tous les jours avec la plus grande confiance un pompeux étalage de brillantes chimères, seroient les premiers à en avoir honte, si les demi-vuës dont ils sont remplis, les fausses lueurs qui les égarent, venoient à se changer en une vuë étenduë, nette, &

 lumi-

lumineuse, des objets de nos connoissances.

POUR ne rien négliger sur une matière aussi importante, ajoûtons que ce qui confirme surtout dans le préjugé commun, qu'il y a un excès de pénétration dangereux, c'est que les esprits subalternes s'accordent à louër, à admirer ce qu'ils n'entendent pas, & à le regarder même comme un chef d'œuvre de génie, à proportion de la difficulté qu'ils trouvent à y comprendre quelque chose. Tel a été pendant longtems le cas du Spinosisme. On envisageoit ce système comme ce qu'il y avoit de plus redoutable & de plus difficile à combattre, parce qu'on ne se sentoit pas en état de suivre pied à pied la marche de *Spinosa*, & d'opposer de véritables démonstrations aux fausses démonstrations, qui composent sa doctrine. L'exemple de *Bayle* surtout paroissoit décourageant. Cet habile homme avoit entrepris la réfutation de *Spinosa* dans l'Article de son Dictionnaire qui concerne cet Athée; mais il avoit manifestement donné à gauche; & il n'y avoit point de Spinosiste qui ne pût répondre à tous les rai-

raiſonnemens du Lexicographe par un *Concedo totum.* On avoit crû après cela que perſonne ne devoit ſe flatter de réuſſir où l'un des plus forts Raiſonneurs du Siècle avoit échoué; & on s'eſt tenu depuis ce tems-là dans un ſilence craintif, qui étoit une eſpèce d'hommage rendu au Spinoſiſme, un aveu tacite de l'impoſſibilité d'en donner une bonne réfutation. Cependant on oſe dire qu'il n'y a peut-être rien de plus aiſé, toute la doctrine qui porte ce nom étant fondée ſur les définitions les plus fauſſes, & ſur les principes les plus gratuits. Ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer à cet égard dans aucun détail; il ſuffit de renvoyer à l'endroit de la Théologie Naturelle de M. *de Wolff*, où cette erreur eſt victorieuſement détruite. Il en eſt de même de tous ces cas, où l'on ne ceſſe de dire; Voyez ces grands Philoſophes, ces génies ſupérieurs: à quoi les a menés leur profond ſavoir, & leur rare pénétration? quels paradoxes! quels dogmes étranges ne ſoutiennent-ils pas? C'eſt préciſément le contraire: il faudroit dire: Voyez ces Philoſophes manqués, ces eſprits faux & vains, qui n'ayant que des idées va-

gues & confuſes, veulent juger, décider, & trouvent moyen d'en impoſer au crédule vulgaire. Le mot de *Terence* leur eſt parfaitement appliquable; *Faciunt ne intelligendo, ut nihil intelligant.*

NE nous laſſons donc point de le dire: l'eſprit d'un homme qui s'applique aux Sciences ne ſçauroit être trop pénétrant; & il y auroit contradiction qu'il le fût. Ceux qui le ſuppoſent, tombent dans une équivoque groſſière, mais cependant fort commune, en appliquant à l'Entendement une notion empruntée des choſes matérielles, & qui ne lui convient pas. Il eſt certain que dans les ouvrages de l'art on doit proportionner la ſubtilité & le trenchant des Inſtrumens aux choſes qu'on veut exécuter par leur moyen; de ſorte que quelques degrés de plus gâteroient une opération, au lieu de la perfectionner. Mais ce n'eſt pas ici le cas; la pénétration de l'Entendement n'eſt autre choſe qu'une vuë étenduë, nette, perçante, qui diſtingue & démêle tout ce qui peut être diſtingué & démêlé: & où eſt l'Artiſte qui ne fut charmé de poſſeder un avantage auſſi précieux? Bien loin de pouvoir lui porter quelque préjudi-

judice, c'est au contraire le seul moyen de guider la main, & l'instrument, dans les opérations quelconques.

DISONS quelque chose de décisif. Où se trouve le plus éminent degré de pénétration? Quel est l'Etre à qui cette qualité convient par excellence? C'est DIEU. L'Entendement fait à proprement parler son essence; & cet Entendement n'est autre qu'une vuë infiniment distincte, une connoissance adéquate, de toutes les choses tant possibles qu'existentes. L'homme qui accroît donc sa pénétration par tous les moyens qui peuvent y contribuer, s'éleve, comme il y est appellé, & s'approche de plus en plus de son Créateur, en perfectionnant un des principaux traits de son Image; ne pouvant, ni ne devant sortir, de la classe d'Etres, dans laquelle Dieu l'a placé, il s'y distingue au moins autant qu'il lui est possible, il anticipe en quelque sorte sur les prérogatives de cet état à venir, à l'espérance duquel la Raison conduit, mais dont la Religion seule donne la certitude. Voilà, si je ne me trompe, le plus grand & le dernier éloge qu'on puisse donner à la pénétration; Voilà le plus

puissant motif à l'acquérir & à la perfectionner. *Vous serez comme Dieux*, disoit le Tentateur à nos premiers parens. Promesse illusoire dont on trouve ici la réalité. Rien ne représente mieux la Divinité en terre qu'un esprit solide, pénétrant, occupé des connoissances qui peuvent conduire à la vraye sagesse, à la vraye vertu, & au vrai bonheur.

Les hommes aiment en général mieux paroître qu'être; ils abandonnent presque dans toutes les occasions le corps pour courir après l'ombre. C'est ce qui leur arrive en particulier ici. De tous les vrais avantages dont la pénétration est une source réelle, ils n'ambitionnent que celui de passer pour en être doués dans un degré supérieur; ils veulent à quelque prix que ce soit qu'on croye qu'ils ont approfondi les choses fort au delà des connoissances ordinaires, & qu'ils ont fait des découvertes, à la faveur desquelles ils marchent au grand jour, tandis qu'ils voyent les pauvres humains ensévelis au dessous d'eux dans une profonde nuit. Voilà d'où procédent en grande partie ces paradoxes révoltans, ces opinions profanes, qu'on a vues surtout dans nôtre

tre Siecle, se répandre & se multiplier au delà de toute expression. Comme les Esprits forts ont décidé qu'il faloit être la simplicité & la crédulité même pour croire la Religion, & en faire la régle de sa vie; c'est à qui fera le mieux voir qu'il a dépouillé tous ces vains préjugés d'éducation, & qu'il se rit de la foiblesse de ceux qui en sont encore la dupe. Quiconque se sent capable de lancer le moindre trait contre les choses sacrées, n'a garde d'y manquer; & ceux qui ont quelque talent pour l'ironie, en font un usage merveilleux sur les matières les plus respectables. Mais par malheur, à force de donner dans ces extravagances, elles sont devenuës si communes, qu'il n'y a plus moyen de se singulariser & de se distinguer par cette voye. Autrefois un Libertin étoit un animal rare, & un Athée passoit pour un monstre. Aujourd'hui ils pourroient dire aux Chrêtiens, ce que ceux-ci disoient autrefois aux Payens: Nous remplissons vos Villes, vos Places publiques, vos Armées, votre Senat; nous ne vous laissons que vos Temples. Cette contagion la plus funeste de toutes subsistera, tant qu'on ne sera pas

 bien

bien convaincu qu'il n'y a point d'esprit où le bon sens manque, & que la fausse pénétration diffère autant de la véritable qu'une hapelourde du diamant le plus précieux. Mais quand est-ce que cette conviction viendra? Les apparences ne lui sont encore guères favorables, quoique réellement on commence à se dégouter des excès qui ont été commis dans ce genre. On s'apperçoit que si, comme on y tend avec force, toutes les barrières sont enfin levées, il faut que la Société périsse, ou qu'elle soit un vrai brigandage, & que le commerce des hommes devienne plus dangereux que celui des Lions & des Tigres.

On est sûr de se faire écouter, au moins par un certain ordre de personnes, quand on dit des choses qui n'ont pas été dites, qu'on va au delà des bornes qui n'ont pas encore été franchies. La nouveauté & le merveilleux ont de grands attraits pour les hommes: ces deux forces réunies attirent presque tous les mortels; ceux qui y résistent, sont de vrais Sages; & la vraye sagesse est ce qu'il y a de plus rare. Les nouvelles opinions qui se répandent dans le monde, surtout celles

les qui ont quelque chofe de frappant, peuvent être comparées à ces étrangers qui fe tranfplantent d'un lieu dans un autre. Les trois quarts d'entr'eux font ordinairement de mauvais fujets, auxquels on ne peut faire du bien, ni fe confier, fans en être payé d'ingratitude. Cependant il y a d'honnêtes gens dans cette catégorie, quelque petit qu'en foit le nombre; & il feroit fâcheux qu'ils fouffriffent des torts d'autrui. On ne doit donc pas rebuter tous ceux qui fe préfentent; mais il faut de l'examen, de la circonfpection, des preuves, ou du moins de très fortes préfomtions pour fe déterminer. Voila précifément le cas des nouveautés en fait de doctrine. Les rejetter toutes, ce feroit renoncer pour jamais aux progrès de la vérité. C'eft ainfi que les premiers qui parlerent du mouvement de la Terre & des Antipodes, éprouverent des contradictions, & même des perfécutions. Mais, quand on a des principes & qu'on eft verfé dans l'art de la démonftration, il n'eft pas difficile de réduire les propofitions nouvelles ou paradoxes à des notions diftinctes & déterminées qui faffent connoître

de quel accueil elles sont dignes. Or c'est ce que les Lecteurs ordinaires ne savent point faire. Dès que la plus misérable brochure, le plus vil avorton littéraire, les a amusés; que quelque fausse & indécente saillie les a fait rire; que quelque pitoyable sophisme les a éblouïs; c'en est fait, ils se rendent, il n'y a rien à répondre, ils ne daignent pas écouter les raisons les plus solides, ils craignent de s'ennuyer en prêtant quelques momens d'attention aux défenseurs de la Vérité. Il seroit à souhaiter que la raison de ces égaremens ne fut pas aussi connuë & aussi manifeste qu'elle l'est. *David* l'alléguoit déja de son tems. *L'Insensé a dit en son cœur: Il n'y a point de Dieu.* C'est le cœur qui entraine l'esprit, c'est lui qui malheureusement gâté & corrompu répand partout la contagion dont il est atteint: il produit sur les yeux de l'ame le même effet que la jaunisse sur ceux du corps.

RENTRONS à présent dans la route générale de ce Traité, & continuons à déveloper les principaux moyens qui servent à perfectionner la pénétration. On doit mettre incontestablement de ce nombre

bre l'attention à bien étudier le sens des termes, & à le fixer toutes les fois qu'il est vague. Ceux qui ont fait une bonne Logique, savent que les termes répondent constamment aux idées; c'est à dire, qu'ils sont clairs ou obscurs, distincts ou confus, fixes ou vagues, propres ou impropres, suivant que ces mêmes caractères se trouvent dans les idées. Mais les idées elles-mêmes deviendroient difficilement distinctes, ou du moins il ne seroit guères possible d'en posseder plusieurs de cet ordre, de les lier entr'elles, & de s'en servir avec succès, si l'on étoit destitué du secours des termes. Ce sont autant d'étiquettes qui marquent le contenu de chaque idée, comme celles des faces d'especes monnoyées en expriment la sorte & la valeur. Il faut donc que ces étiquettes soyent invariables, en sorte qu'on ne coure jamais risque de prendre une chose pour l'autre, à cause de l'ambiguité des termes. La plûpart des Controverses ne sont originairement que des *Logomachies*, qu'on auroit évitées en n'employant jamais aucun terme dont le sens n'eut été scrupuleusement déterminé. Pourquoi donc n'a-t-on pas obvié à un aussi

aussi grand inconvénient? C'est qu'il y a très peu de gens qui soyent en état de le faire, & que les meilleurs Philosophes ne sont pas trop bons pour remplir cette tâche. On a déja donné divers Ouvrages sous le titre de *Dictionnaire Philosophique*; mais il n'y en a aucun qui remplisse le vrai plan, dont l'exécution seroit à souhaiter; c'est d'attacher à chaque terme une définition exacte qui en rende le sens impropre, d'expliquer même les principales phrases, ou expressions, dans lesquelles ces termes sont ordinairement enchassés, de ramener à un sens déterminé tous ceux dans lesquels l'inconstance du langage a encore laissé quelque chose de vague, & de rendre enfin raison des termes techniques, ou philosophiques proprement dits. Un seul homme ne suffiroit pas à ce travail; & il vaudroit mieux, au moins dans les commencemens, que divers Philosophes en fournissent des essais détachés, dont la réunion formeroit avec le tems le volume le plus utile qui puisse sortir de la main des hommes. Mais c'est ce dont on ne doit guères se flatter, tant qu'il y aura plus d'Erudits que de Savans, plus de

Sectai-

Sectaires que de Philoſophes. Chaque ſecte a ſes termes & ſon langage, qui lui ſont propres, & auxquels elle ne veut apporter aucun changement. C'eſt à cela qu'on ſe connoit; c'eſt le mot du guet, ou le cri de ralliement.

Pour ſe livrer donc à un travail également pénible & ingrat, comme le ſeroit celui de rectifier le ſens de tous les termes employés dans les Sciences, il faudroit avoir plus à cœur le bien public, que ſa propre gloire. Car il s'éleveroit immanquablement une foule de clameurs de la part de toutes les Ecoles ſacrées & profanes, qui croiroient combattre *pro aris & focis*, en défendant la ſignification reçüe des termes, & qui feroient enviſager comme autant d'attentats ſacrilèges les corrections les plus ſages, & les plus utiles. C'eſt ſans doute cette ingratitude du Siecle qui arrête quantité de perſonnes capables de travailler avec ſuccès dans ce genre, quoique cette ingratitude ne dût pas prévaloir ſur l'ardeur de bien faire, & de remplir les obligations naturelles dans toute leur étenduë. Chacun aime mieux temporiſer, condeſcendre aux opinions du lieu où il vit, & laiſſer

à

à cet égard comme aux autres aller le monde comme il va. La prudence ne permet assurément pas qu'on se mette à la brêche sans nécessité ; & dans bien des occasions ce que l'on se doit à soi-même est plus fort que ce qu'on doit aux autres. Un furieux va se casser la tête d'un coup de pistolet ; si je m'approche pour l'en détourner, il me fera sauter la cervelle : c'est assez pour m'arrêter. Les hommes dans certains cas refusent absolument toute instruction ; ils se bouchent les oreilles, comme les Troyens aux prédictions de la Princesse *Cassandre* ; & si l'on s'obstine à vaincre leur opiniâtreté, ils s'irritent & déployent leur rage sur vous. Qu'ils demeurent donc abandonnés à eux-mêmes, au moins jusqu'à ce que quelques lueurs de raison & des conjonctures plus favorables les dépouillent de leur férocité. Le Martyre Philosophique est glorieux ; mais il n'est pas aussi nécessaire que le Martyre de la Religion. Et à proprement parler, ceux qu'on peut mettre dans la classe des Martyrs de la Philosophie, ne l'ont été que d'opinions, ou insuffisamment prouvées, ou qui ne méritoient pas ce sacrifice, c'est à dire

en

en un mot, qu'ils ont été les victimes de leur opiniâtreté. C'est donc au vrai Philosophe à faire toutes ces combinaisons, & à balancer exactement le pour & le contre; mais ce vrai Philosophe profitera toujours avec empressement des moyens de communiquer la vérité aux autres hommes, & s'il faut s'exposer à quelques desagrémens en le faisant, l'amour sincère qu'il leur porte l'engagera à les essuyer, s'estimant bien dédommagé s'il a pû extirper quelque préjugé, détruire quelque erreur, & transmettre à la postérité le depôt sacré du Vrai accrû & perfectionné.

Le bien & le mal, le juste & l'injuste, l'équitable & l'inique, sont des notions qui ne peuvent être exactement déterminées que par un grand degré de pénétration, à l'aide des notions générales abstraites du Droit Naturel. Toutes les choses singulières en contiennent d'universelles, & celles-ci de plus universelles encore, jusqu'à ce qu'on atteigne le plus haut degré d'universalité accessible à l'intelligence humaine. Ainsi, dans le Droit Naturel, non seulement les sujets qui y sont traités, peuvent être ramenés à certaines classes; mais encore il y a

dans

dans chacune de ces classes des notions universelles, qui concentrent en quelque sorte les choses particulières qui doivent être démontrées, & les réduisent à un sujet commun; ce qui les rend ensuite immédiatement & facilement applicables à tous les cas qui peuvent se présenter. De plus un seul & même sujet, suivant ses différens rapports, peut être considéré comme subordonné, tantôt à une classe, tantôt à une autre; ce qui oblige à faire usage de différentes notions directrices dans les jugemens que nous portons de ses actions. Un Roi n'est pas seulement un Roi; c'est un Homme, un Epoux, un Père, un Ami; il est dans la prospérité ou dans l'adversité, dans la jeunesse, dans l'âge viril, ou dans la vieillesse, sain ou malade; & à tous ces égards différens ses actions sont censées bonnes ou mauvaises, suivant qu'outre leur conformité générale avec les loix naturelles, elles s'accommodent aux circonstances dans lesquelles il se trouve placé. *Brutus*, le premier Consul Romain, fit-il bien ou mal, en condamnant ses propres enfans à la mort, pour avoir trahi la Patrie? *Brutus*, l'ami & le complice de *Cassius*, de-

devoit-il poignarder *Jules-Cesar*, quand même il auroit été son propre Père, dès là qu'il le regardoit comme un Tyran odieux? Pour répondre à ces questions, il faut partir de principes assurés, c'est à dire de notions exactement déterminées, qui, en assignant toutes les rélations qu'avoient entr'eux ces différens individus, établissent les devoirs qui en résultent, fassent connoitre les collisions auxquelles ces devoirs peuvent être exposés, & démontrent enfin la validité des exceptions qui en naissent. Il n'y a point de Moraliste superficiel qui puisse se démêler de cette tâche; l'esprit, l'usage du monde, les finesses & les graces de l'expression, ne suffisent pas; il faut de profondes réflexions, & une pénétration véritablement philosophique, sans laquelle on n'atteindra jamais le degré de précision nécessaire dans l'exacte détermination de toutes ces notions. Il faut pour cet effet remonter jusqu'à l'Ontologie, source commune de toutes les Sciences, & se mettre bien au fait de ce qu'elle enseigne sur les choses déterminantes & sur les choses déterminées.

IL est en même-tems tout à fait nécessaire, & nous n'avons garde d'en disconvenir, qu'à ces connoissances théoretiques, on joigne une considération attentive, une étude approfondie des actions humaines, dont l'immense variété ouvre un vaste champ à quiconque veut faire ici bas le personnage de Spectateur. C'est la liberté qui est le principe de cette variété; si tout se réduisoit au simple méchanisme dans l'homme comme dans la bête, il ne seroit pas besoin de réduire ses actions à des classes différentes, puisqu'elles ne seroient susceptibles d'aucun degré de bonté ou de malice. Mais l'homme étant libre, connoit les motifs qui peuvent le déterminer, il les compare, il en juge, il augmente leur force par l'attention qu'il y fait, ou la diminue en détournant d'eux son esprit: c'est lui qui met les poids dans la balance, ou même qui les fait à son gré. Ce pouvoir constitue l'essence de la liberté, qui ne sçauroit consister à agir sans motifs, ou contre les motifs tels que nous les concevons; mais qui prend sa source dans l'empire que l'ame exerce sur ces motifs mêmes. Les circonstances influent

fluent beaucoup là dessus: elles peuvent être telles que l'homme n'a quelquefois qu'une liberté extrêmement restrainte, de sorte que telle action qui appartiendroit à une classe, si elle étoit commise par un certain individu, doit être rapportée à une classe différente, quand c'est d'un autre individu qu'elle procede. Les secours, les encouragemens, les exhortations, les conseils, les ordres, la force des promesses, l'attrait des récompenses, d'un côté, & de l'autre les obstacles, les difficultés, les dissuasions, les défenses, les menaces, les châtimens, les supplices, modifient en une infinité de manieres les actions, qui se trouvent soumises à l'influence de ces motifs. Il est donc bien difficile, vû les profondeurs impénétrables du cœur humain, de savoir avec précision à quelle classe les différentes actions doivent être rapportées; & au cas qu'on soit en état de les distinguer en bonnes & mauvaises, de marquer à quel degré elles doivent être estimées telles. De là l'insuffisance, & par conséquent la témérité qui régne dans les jugemens que les hommes portent sur leur conduite réciproque. De là une

une des principales ſources du Pyrrhoniſme hiſtorique, rien n'étant plus incertain, ni plus équivoque, que l'idée qu'on doit ſe former de la plûpart des actions célébres dont l'Hiſtoire nous a tranſmis le ſouvenir. C'eſt ce qui rend précieux & intéreſſans tous les Ouvrages qui fourniſſent des lumieres ſur la vie privée des Hommes illuſtres, tels que ceux de *Suetone* & de *Plutarque*. Après cela pourroit-on croire encore que la Morale fut une Science auſſi facile que ſe l'imaginent tant de gens, qui, faute de diſcernement & de réflexion, appellent ſouvent le bien mal, & le mal bien, prennent des vices déguiſés pour des vertus réelles, & méconnoiſſent celles-ci, lorſqu'elles n'ont pas un certain éclat extérieur. C'eſt ainſi que la Morale Payenne n'a point ſçu le prix, ni même l'exiſtence d'une des Vertus les plus eſtimables, & les plus convenables à l'Homme; je veux parler de l'Humilité. Elle l'a confonduë d'un côté avec la puſillanimité, ou la baſſeſſe de ſentiment; tandis que de l'autre elle décoroit la fauſſe modeſtie, ou l'orgueil rafiné, des noms de magnanimité & de nobleſſe d'ame. La Morale ordinaire du monde

monde eſt encore remplie de ſemblables dénominations équivoques, ou abuſives, qui font voir que la Science de l'homme & de ſes devoirs, des vertus & des vices, eſt une de celles où l'on a fait le moins de progrès.

C'EST au défaut de connoiſſance des actions humaines qu'il faut attribuer une choſe aſſez ordinaire, & qui pourroit faire croire que tout ce que nous avons dit en faveur de la pénétration artificielle & acquiſe, eſt faux, ou du moins exagéré. Il y a quelques perſonnes douées d'une pénétration naturelle, qui, dès que la routine des affaires s'y joint, les ſert beaucoup mieux que toutes les connoiſſances réelles & approfondies ne ſervent des génies fort ſupérieurs. Vous verrez tel Moraliſte qui ſonde admirablement les plis & les replis du cœur humain, dont les diſcours repréſentent avec autant de vérité que d'énergie le jeu des paſſions, & les égaremens où elles nous précipitent; vous les verrez, dis-je, être d'une ſimplicité d'enfant ou d'idiot dans le commerce de la vie, ſe laiſſer duper par les moindres apparences, & tomber dans les panneaux les plus groſſiers. Vis à vis

d'eux se présentent des hommes qui ne scroient pas en état d'arranger quelques lignes de bon sens sur des sujets qui demandent de la pénétration, & de la profondeur, mais à qui je ne sçais quel instinct tient lieu de guide, au point de les faire réussir dans les affaires les plus compliquées & les plus épineuses. C'est là dessus qu'est fondée la distinction entre le sçavoir & le sçavoir-faire. Mais qu'on prenne garde de n'en point tirer de conclusion précipitée, au préjudice du premier. Il a toujours son prix; & ce prix est même une valeur intrinséque qu'il ne sçauroit perdre. Il s'agit seulement de l'employer & de l'appliquer avec succès; ce qui ne peut avoir lieu, à quelque degré que la théorie ait été poussée, si l'on n'acquiert les connoissances expérimentales qui nous donnent une idée determinée des sujets & des cas auxquels convient l'application de nos principes. Ceux qui veulent donc atteindre à cet égard au degré de perfection dont l'esprit humain est susceptible, ne doivent pas se borner à acquérir des lumieres, quelque étenduës & quelque distinctes qu'elles puissent être, pour les appliquer ensuite à

des

des cas qui ne leur sont pas suffisamment connus; mais ils doivent diriger leur attention sur ces cas mêmes, & ne rien laisser échaper de tout ce qui peut être distingué & déterminé. C'est en réunissant ces deux talens qu'on peut être censé pénétrant, & qu'on l'est en effet à proportion du degré auquel on les possede. L'un demeure inutile sans l'autre; mais, s'il s'agit de les apprécier, il demeure toujours vrai que c'est dans la justesse & dans la solidité des idées universelles, des principes, des théories, que consiste le fonds, ou l'essence de la pénétration.

Tout esprit peut-il devenir pénétrant? Non, il y en a, indépendamment des imbécilles proprement dits, il y en a de si bornés, dont le dévelopement se fait avec tant de lenteur, & est accompagné de si grandes difficultés, qu'on ne peut guères se promettre aucun succès des soins qu'on apporteroit à leur donner de la pénétration. Il en est comme de ces terres qui ne sont pas d'une stérilité totale, mais qui ne rendent pas dequoi récompenser les peines du Cultivateur. Il faut donc employer des hommes de ce caractère à des professions méchaniques;

ou, si leur condition ne le permet pas, les occuper de la maniere qui leur convient le mieux. Il n'y a personne qui ne soit bon à quelque chose, & dont on ne puisse tirer quelque parti: c'est faute de bien connoître cette vérité, que tant de sujets demeurent désœuvrés, ou se trouvent déplacés. Le plomb, de quelque maniere qu'on le prépare, n'aura jamais le poli, ni le trenchant, d'un acier exquis. Cependant le plomb demeure une matiere utile, dont on peut faire plusieurs bons ouvrages. Il en est de même des esprits: il y en a de propres aux Sciences, tandis que d'autres n'y réüssiront jamais. J'avouë que cette incapacité ne doit pas être décidée à la legère; il y a des génies pesans & tardifs qui se dévelopent à la fin; il y en a de legers & de volatils qui parviennent à se fixer. Certains indices peuvent découvrir ces dispositions encore cachées; mais il faut pour cet effet plus de pénétration que n'en ont ordinairement les Maitres à qui l'éducation des enfans est confiée. Ils se hâtent de mettre au rebut ceux qui ne profitent pas de leurs premiers soins, parce que leur propre défaut de talent,

ou la pareſſe, les empêchent d'ajoûter de nouveaux efforts aux premiers, & de les accommoder au génie de leurs éleves.

On ne doit donc pas ſe hâter de décider ſur ce qu'on peut ſe promettre de ſujets qui ſortent à peine de l'enfance, ou de ceux qui étant plus avancés en âge, ont été pendant trop longtems négligés. Il y a beaucoup plus de reſſources qu'on ne ſe l'imagine ordinairement; mais il faut de l'intelligence & de l'attention pour découvrir ces reſſources, du travail & des ſoins pour les mettre en œuvre. C'eſt le cas d'un habile Medecin, qui ne prononce un mal incurable, que quand il en a des preuves convainquantes, & qui n'abandonne pas ſon malade, tant qu'il apperçoit en lui un ſouffle de vie, & un reſte de force. Cependant il y a effectivement des eſprits bouchés, dont l'obſtruction réſiſte à tous les moyens qu'on met en œuvre pour la diſſiper; il y a une ſtupidité incurable, qu'on peut comparer à l'état d'un aveugle né. On doit alors ſe ſoumettre à cette épreuve, comme on le fait dans les cas où le corps a quelque défectuoſité, ou difformité irremédiable.

LES obſtacles involontaires & irréſiſtibles ſont équivalens à la privation naturelle. Celui que ces obſtacles ont empêché d'arriver au dévelopement de ſes facultés, n'en eſt pas plus reſponſable que l'imbécille. Mais il eſt ſouvent difficile de juger, ſi les obſtacles ont été en effet de nature à ne pouvoir être ſurmontés, & par conſéquent ſi l'état actuel où ſe trouvent ceux qui n'ont rien appris doit leur être imputé ou non. Le premier cas eſt le plus ordinaire; mais les degrés d'imputabilité varient extrêmement. Il y a de jeunes gens, qui étant élevés d'une manière tout à fait groſſiere, cherchent d'eux-mêmes les moyens de s'inſtruire, & dérobent à leurs occupations ordinaires tout le tems qui peut y être ſouſtrait, pour lire ou s'éclairer par quelque autre voye. On en a vû même faire des progrès à l'inſçu & contre le gré de leurs parens, qui ont été à la fin obligés de les favoriſer dans un deſſein qu'ils avoient d'abord combattu. Mais ces cas ſuppoſent de vives étincelles de génie, qui ne ſe trouvent que dans un petit nombre de ſujets; c'eſt une eſpece de vocation intérieure, qui annonce ſouvent des talens ſu-

supérieurs, dans le genre vers lequel elle nous porte. La Société tireroit de grands avantages de l'attention qu'on apporteroit à observer ces indices naturels, & à cultiver ceux en qui ils se trouvent. Mais une triste indigence, une dure nécessité, forcent le plus grand nombre de ceux qui ont voulu d'abord nager contre le torrent à s'y abandonner ensuite, & à tomber dans le gouffre de l'ignorance qu'ils avoient voulu éviter. C'est une des plus grandes misères de la condition humaine. Il est incomparablement plus fâcheux d'être privé des avantages & des richesses de l'esprit que des biens corporels & des faveurs de la fortune.

Il peut y avoir des hommes qui n'ont aucune sorte de pénétration, mais il ne sauroit y en avoir qui réunissent toutes les sortes, & qui puissent les exercer avec un égal succès sur l'immense variété des objets de nos connoissances. L'esprit humain a une capacité bornée ; & les facultés inférieures qui servent à former en nous les vertus intellectuelles ne sçauroient embrasser, retenir, reproduire, qu'une quantité déterminée d'idées. Aller au delà, ce seroit accabler, affaisser,

détruire nos talens, nous mettre hors d'état d'en faire usage; à peu près comme le plus vigoureux Portefaix ne peut passer une certaine charge, sans plier & succomber. Il n'y a point d'Atlas dont les épaules puissent porter le monde; il n'y a point de Savant, de Philosophe, dont la pénétration s'étende à tout, & qui après avoir acquis l'universalité des idées, les tienne, pour ainsi dire, assujetties aux opérations de son Entendement. Ainsi, bien loin d'aspirer à cette prérogative, il est essentiel d'y renoncer plutôt formellement, en recherchant avec soin à quoi l'on est propre, & en s'y bornant. Car, non seulement il n'y a personne qui possede actuellement tous les genres de pénétration; mais on peut affirmer qu'il n'y a personne à qui la Nature ait donné des dispositions égales à les acquérir tous. *Newton* n'auroit jamais fait la *Henriade*; & l'Auteur de la *Henriade* n'auroit jamais fait les découvertes de *Newton*. Il nait de loin à loin quelque génie privilégié, qui se trouve en état d'atteler quelques Sciences de front; mais il y a toujours infiniment loin de là jusqu'à l'universalité proprement

ment dite. Tous ceux qui veulent sortir de leur ſphère, en font l'expérience. Quelque étenduë que ſoit cette ſphère, & quelque diſtinction qu'ils y ayent acquiſe, ils n'en montrent pas plus de talent pour d'autres choſes bien moins difficiles; ou même ils en montrent beaucoup moins, parce que, quand toute l'aptitude naturelle, toutes les forces de l'eſprit, ont été tournées pendant longtems d'un côté, il n'y a preſque plus moyen de les fléchir de quelque autre. Il en eſt comme d'une branche d'arbre à laquelle on a fait prendre un pli; elle ne peut en contracter d'autre. La prétention du ſavoir univerſel n'eſt donc pas moins chimérique que celle de la Monarchie univerſelle, à laquelle quelques Princes ont été accuſés d'aſpirer.

Allons plus loin encore, & ne tolérons aucun des écarts de l'orgueil humain. Ceux qui ont fait leur fort d'une Science, & qui y ont acquis en effet une ſupériorité décidée, s'arrogent volontiers une ſorte d'infaillibilité; ils veulent faire paſſer toutes leurs déciſions pour autant de ſentences ſans appel. L'Expérience prouve cependant que les plus habiles,

peuvent se tromper & se trompent. La marque de supériorité la plus sûre, c'est de convenir de bonne-foi des méprises dans lesquelles on est tombé, & de les corriger aussi-tôt. Dans une longue suite de méditations & d'opérations intellectuelles il est inévitable qu'il ne se glisse quelque défaut, à peu près comme un Copiste ne transcrira jamais un volume, sans altérer une syllabe, ou un Orateur ne prononcera pas plusieurs discours, sans qu'il lui arrive jamais de prendre un mot pour l'autre. Il est dans le caractère du grand Homme de dire; je me suis trompé, j'ai eu tort, aussi volontiers qu'il dit; j'ai découvert, j'ai démontré. C'est ainsi que *Turenne* disoit avec beaucoup de sens froid: J'ai été battu dans telle ou telle occasion. On peut compter à coup sûr que ceux qui sont dans ces dispositions, & qui tiennent ce langage, tomberont bien moins dans l'erreur, que les hommes vains qui croyent en être à l'abri. Cette vanité les empêchant de se tenir sur leurs gardes, il est tout naturel que la négligence qu'elle leur inspire produise son effet ordinaire, c'est à dire, qu'elle occasionne des fautes qu'un hom-

me.

me plus modeſte & plus attentif auroit évitées. C'eſt par là qu'on peut réſoudre une queſtion qui paroit d'abord embarraſſante. Comment ſe peut-il que les plus grands hommes ſoyent ſi ſouvent ceux qui donnent dans les plus grands écarts? C'eſt que l'orgueil les a enyvrés, & qu'ils ont crû n'avoir déſormais qu'à parler pour prononcer des Oracles. Il eſt vrai que c'eſt très improprement que le nom de grands hommes leur eſt donné. Quelques ſuccès brillans ne ſuffiſent pas pour le mériter; il faut avec cela une force de jugement & une ſolidité de caractère, ſans lesquelles, bien loin d'être grand, on eſt petit, & d'autant plus petit qu'on s'eſt tiré du pair à certains égards. Concluons donc qu'un vrai Philoſophe doit toujours procéder avec une extrème circonſpection dans les choſes mêmes dont il a fait ſon objet, & mettre en uſage, dans les cas de quelque importance, les règles par lesquelles il peut s'aſſurer de la juſteſſe de ſes opérations intellectuelles, & de la certitude des aſſertions qu'il avance, ſans jamais exiger qu'on défére ſimplement à ſon

autorité, & qu'on l'en croye ſur ſa ſeule parole.

UNE derniere remarque au ſujet de la pénétration, (matiere que j'ai crû devoir traiter avec une étenduë proportionnée à ſon importance,) c'eſt que dans bien des cas il convient de réunir ſes efforts avec ceux des autres, & d'agir de concert. Quatre yeux voyent plus & mieux que deux. Souvent même des perſonnes douées d'un moindre degré de pénétration peuvent être fort utiles à celles qui en poſſedent un degré ſupérieur, préciſément par cette infériorité qui leur permet d'examiner & d'obſerver des choſes auxquelles de grands Génies ne ſauroient deſcendre. Il en eſt comme de la vuë; ceux qui l'ont excellente de loin, voyent à peine les choſes les plus voiſines; & réciproquement ceux qui diſtinguent les moindres détails d'un objet auquel ils appliquent en quelque ſorte leur organe, n'apperçoivent plus rien à quelques pouces de diſtance. Il eſt donc de la prudence de s'aſſocier ainſi en raiſon des talens qu'on poſſede, & de les faire valoir en commun. Le ſuccès de preſque tou-

toutes les Sociétés dépend de là ; diversité & réunion de talens. Ceux qui méprisent les qualités subalternes, sont presque toujours méprisables par un défaut de jugement, qui les empêche de voir combien ces qualités peuvent être utilement employées. Ce qui fait le grand Prince, le grand Général, c'est de démêler la valeur de chaque sujet, de chaque soldat, pour le mettre ensuite à la place qui lui convient le mieux, & où il rendra les meilleurs services. C'est quelquefois une méprise très grossiere que de confier certaines fonctions à des personnes d'un grand génie, eû égard à ce génie, qui sera précisément la cause qu'elles s'en acquitteront mal. Tout au moins faut-il leur associer quelque bon subalterne, qui soit chargé des détails dans lesquels ces personnes dédaigneroient d'entrer, & qui sont néanmoins essentiels au succès des affaires. C'est ainsi, par exemple, qu'on ne s'est pas fait une idée assez juste du caractère des bons Négociateurs. Cette finesse, cette habileté, cette dextérité consommée, qu'on a crû devoir faire en quelque sorte leur essence, nuisent bien plus souvent à

la réussite d'une Négociation, qu'elles ne la favorisent. Du bon sens, de la candeur, une connoissance suffisante des affaires, une grande attention à ne rien laisser passer que de conforme à ses instructions; voilà tout ce qu'il faut à un Plénipotentiaire, dans les cas même les plus épineux. Celui qui est trop délié, devient aisément suspect; on croit qu'il tend toujours des pièges; on lui conteste les moindres choses, de peur qu'elles ne tirent à conséquence; & cela retarde, ou même détruit quelquefois le fruit de toutes les Conférences.

CHAPITRE IV.

De l'Esprit, ou du Génie.

PASSONS présentement à une autre Vertu intellectuelle formelle, qui a une liaison immédiate avec la précédente: c'est l'*Esprit*, ou le *Génie* (*). Il consiste dans la faculté d'observer les rapports,

(*) Nous employerons indifféremment dans ce Chapitre ces deux termes pour exprimer ce que les Latins ont nommé *ingenium*.

ports, ou reſſemblances des choſes. L'exercice donne cette facilité à ceux qui ſont attentifs à comparer les idées qu'ils acquierent des choſes; & il en eſt comme de toutes les autres habitudes qui s'augmentent & ſe fortifient par des actes réïtérés. Or toute habitude qui nous met en état de faire un bon uſage de notre Entendement eſt une vertu intellectuelle; & par conſéquent le génie doit être mis au nombre de ces vertus.

Cependant on ne l'y avoit pas placé juſqu'à préſent; mais cela venoit, comme nous l'avons déja remarqué en parlant de la pénétration, de ce que les Philoſophes ont négligé de diſtinguer les vertus intellectuelles dites formelles de celles qu'on appelle matérielles, s'attachant ſeulement à conſidérer les diverſes claſſes auxquelles ſe réduiſent les objets de nos connoiſſances. Cependant perſonne ne ſauroit nier que l'Entendement ne ſoit doué d'une perfection, lorſqu'il ſe trouve en état d'obſerver promtement & facilement les reſſemblances des choſes, puiſqu'on doit compter au nombre des perfections de l'Entendement tout ce qui facilite l'exécution de quel-

quelcun des actes qui lui conviennent. Or c'est assurément un acte particulier de l'Entendement de savoir remarquer en quoi les choses se ressemblent les unes aux autres; car il ne suffit pas d'appercevoir ce qui est dans chaque objet, on doit encore connoître quelles sont les choses qui se rencontrent également dans plusieurs objets différens.

Il est pourtant vrai que le génie n'est pas tant une faculté particuliere de l'ame, qu'un certain usage de la faculté de connoître; mais il en est de même de toutes les autres habitudes intellectuelles. La disposition naturelle en vertu de laquelle l'ame a le génie *en puissance*, comme s'exprimoient les Scolastiques, avant que de l'avoir *en acte*, dépend des déterminations variables dans les différens individus, que la Nature traite plus ou moins favorablement. On a même coûtume de regarder le génie comme venant de la Nature seule, en sorte que les hommes naissent ingénieux, & ne le deviennent pas: mais il ne faut entendre autre chose par là, sinon qu'en vertu des dispositions & des inclinations naturelles, l'un est plus propre que l'autre à devenir

venir ingénieux. Ce qui fait qu'on rapporte uniquement cette qualité à la Nature, c'eſt qu'il n'y a point d'art, point de leçons expreſſes, deſtinées à former le génie, & qu'il ſe dévelope ſans que nous nous en appercevions. Il ne ſe déveloperoit pas néanmoins, ſi les conjonctures ne le favoriſoient, ſi l'on ne vivoit dans des lieux, dans des tems, & avec des perſonnes qui nous fourniſſent les moyens d'exercer & d'augmenter ce talent. *Virgile* n'auroit pas fait ſon Eneïde ſous *Romulus*, comme il l'a faite ſous *Auguſte*; les grands Poëtes du Siécle de *Louïs* XIV. n'auroient pas enfanté leurs chefs-d'œuvre ſous les Rois fainéans. Mais il y a peu de perſonnes qui ſachent exactement diſtinguer la poſſibilité *extrinſeque* d'avec la poſſibilité *intrinſeque*, & qui faſſent attention aux actes de l'ame que certaines occaſions font naître d'une maniere qui ſemble fortuite, mais qui n'auroit pourtant pas lieu ſans ces occaſions. Cette pénétration dont nous venons de traiter ſi au long, eſt donc néceſſaire ici, pour bien diſtinguer ce qui eſt dû à la Nature d'avec ce qui

qui procede de l'occasion ou des soins & de l'industrie.

A proprement parler, la pénétration fait partie du génie, qui résulte de cette faculté jointe à celle de comparer les diverses choses que la pénétration nous a fait discerner dans les objets. Ces deux actes doivent concourir ensemble pour le génie; & si l'on examine tout ce qui est ordinairement regardé comme une production du génie, on verra qu'ils s'y trouvent effectivement. Telles sont, par exemple, toutes les figures du langage & de l'art oratoire. Elles ont pour double fondement l'observation de certaines qualités dans certains sujets, & de qualités semblables dans d'autres; en vertu dequoi nous transportons à un sujet le nom qui dans le sens propre ne convient qu'à un autre. Le Lynx est un animal qui a la vuë excellente. Un homme a les yeux de l'esprit d'une force semblable à celle de la vuë du Lynx; il demêle avec promtitude & facilité des choses qui échapent à d'autres. C'en est assez pour dire que cet homme est un Lynx, comme on dira que c'est un Lion, s'il en mon-

montre le courage, un Tigre, s'il a de la férocité, &c. De même ceux qui aiment la clarté, l'évidence, les démonstrations, pourront être appellés des Aigles, parce que cet Oiseau fixe ses regards vers le Soleil; tandis que le nom de Hiboux, oiseaux nocturnes, conviendra à ceux qui aiment l'obscurité & se plaisent dans les doctrines ténèbreuses.

L'ATTENTION & la réflexion étant, comme nous l'avons vû, les moyens d'acquérir de la pénétration, servent par là même à former en nous le génie. Il faut d'abord de l'attention pour bien distinguer dans les objets les différentes choses qui s'y trouvent; & quant à la réflexion, ce n'est autre chose que la comparaison même des ressemblances, d'où naît immédiatement le génie. L'imagination & la mémoire y entrent aussi chacune pour leur part. En effet, tandis que nous sommes occupés à comparer deux choses, dont l'une est présente, & l'autre absente, il fait que l'imagination reproduise celle-ci, & que la mémoire en la reconnoissant nous assure qu'elle a été exactement reproduite. De là vient

que,

que, généralement parlant, une imagination vive & un génie heureux ſont des qualités qui vont enſemble, & dont l'une ſuppoſe l'autre. Mais cela ſert en même tems à prouver que le génie ne ſauroit être l'ouvrage de la Nature. Car notre imagination ne ſauroit ſe remplir d'un grand nombre d'idées, & notre mémoire acquérir la facilité de les reconnoître, ſi nous n'avons été placés à portée de voir les objets auxquels répondent ces idées, & ſi nous n'avons fait certains exercices propres à former & à fortifier la mémoire. Quand même cela ſe ſeroit paſſé ſans maîtres, ni leçons, on peut dire que les occaſions y ont ſuppléé. Un enfant qui voit continuellement une extrème variété d'objets, qui entend tenir à tous ceux qui l'environnent des diſcours pleins de feu, de vivacité, où tout petille d'eſprit, acquiert ces qualités, tout comme un autre apprend le Latin, quand on l'éleve comme *Montaigne* fut élevé, en ne mettant autour de lui que des perſonnes qui parlent cette langue. Cette maniere d'apprendre eſt même la plus efficace, celle qui donne le

le plus aisément à l'ame un pli, auquel elle résiste quelquefois, lorsque l'austérité didactique lui déplait & la rebute.

La première chose que doit faire celui qui veut perfectionner son génie, c'est de réfléchir sur tous les objets qui peuvent lui fournir matiere à réflexion, & de comparer soigneusement entr'elles les différentes choses qu'il y a apperçuës. Cet exercice peut commencer de très bonne heure, & l'on voit aussi des enfans qui peuvent être appellés ingénieux, parce qu'il ne s'agit pas ici de cette rigueur qu'exigent les démonstrations, & tout ce qui est du ressort des Sciences. Une pensée brillante, un bon mot, une figure hardie, ou touchante, sont des fruits du génie; il faut que le bon sens n'y soit pas heurté, qu'il n'y ait rien de révoltant, que ce ne soyent pas de purs *concetti*; mais on ne les soumet pas à une précision rigoureuse, il y a presque toujours un endroit foible, un côté qui cloche, & pour lequel on a de l'indulgence, parce que celui qui employe ces tours & ces expressions, a pour but direct de plaire, & non d'instruire. Cela étant, on peut penser à perfectionner

le

le génie, dès les prémiers indices d'attention & de réflexion qu'on remarque dans les enfans, & longtems avant que de s'occuper de la culture de l'Entendement.. Il y a même un grand nombre de sujets dont toute l'éducation se borne là, parce que n'étant pas destinés aux Sciences, on ne leur donne pas les notions qui y conduisent; Mais c'est une grande avance pour ceux qui veulent s'appliquer aux connoissances intellectuelles, d'avoir formé auparavant & cultivé avec soin leur génie. Cette facilité de comparer les ressemblances, qui en fait la base, leur rend de très grands services dans la carrière des études scientifiques: Car une chose qu'on ne sçauroit trop répéter, parce qu'elle mérite une attention toute particuliere, c'est que le succès de la culture que nous donnons à notre Entendement dépend d'un concours merveilleux des facultés de l'ame, & des vertus intellectuelles qui résultent de ces facultés, lorsqu'on les a dévelopées convenablement. Chacune de ces vertus sert continuellement à perfectionner les autres, elles agissent de concert, & se prêtent un secours réciproque, de

façon

façon que les progrès de l'une contribuënt toujours aux progrès de l'autre.

L'ÉTENDUË & la ſubtilité de cette Théorie, que nous croyons un préalable eſſentiel à l'étude de la Morale, ne doivent point détourner de cette étude ceux qui en ſentent d'ailleurs l'importance. S'il y avoit une route plus abregée, on feroit ſans doute mieux de la ſuivre; mais il n'y en a point, & il ſuffit pour le prouver de jetter les yeux ſur l'état où ſe trouve encore la Morale, & ſur le peu de progrès qu'elle a fait pendant tant de ſiécles. Il eſt impoſſible de la bien traiter, en ſe bornant à des théories particulieres, indépendantes les ûnes des autres, en quoi conſiſtent proprement les divers Ouvrages, eſtimables d'ailleurs, qui ont paru ſous le titre d'*Eſſais de Morale*. On ne bâtit point une Maiſon en mettant ici une Sale, là un Cabinet, ailleurs une Cuiſine, ou une Cave, ſans donner aucune liaiſon à ces différentes pieces. Un Tout réſulte du nombre & de l'aſſemblage des parties. Or ce tout n'exiſtera jamais en Morale, ſi on ne remonte à une théorie générale, dont les principes ſoyent démontrés, & appliqua-

quables à tous les cas jusques dans leurs détails. Et cette théorie ne sera jamais connuë & comprise que de ceux qui auront cultivé & perfectionné leur Entendement par les moyens qu'on leur indique ici, & sur lesquels on n'insiste avec tant d'étenduë que parce qu'ils sont d'une nécessité indispensable.

UN des moyens les plus efficaces de perfectionner le génie, consiste à bien examiner les mots de la Langue dans laquelle on s'exprime, pour en observer tous les caractères, pour voir, par exemple, si leur son convient aux dispositions de celui qui les prononce, ou à la nature des choses dont on veut parler, pour découvrir aussi dans les raisons étymologiques ce qui peut répandre un plus grand jour sur la signification des termes, en un mot pour analyser jusqu'aux syllabes, afin de juger en quoi elles peuvent augmenter ou altérer la force de l'expression, causer la rudesse de quelque cacophonie, ou flatter harmonieusement l'oreille. Cette étude est d'une fort grande étenduë, & tous ceux qui aspirent à quelques succès dans l'Eloquence & dans la Poësie, doivent la regarder comme

me indiſpenſable. La juſteſſe & la force des idées ne ſuffiſent pas; elles ne ſervent même preſque de rien, lorſque l'Auditeur ou le Lecteur ſont arrêtés par les défauts de l'expreſſion; lorſque l'oreille mécontente ne transmet pas une impreſſion agréable à l'ame. Toutes les Langues ont ce qu'on appelle leur nombre; mais il y a très peu d'Ecrivains qui ſachent le ſaiſir. Le gros des Poëtes ſurtout s'imagine qu'il n'y a qu'à compter des ſyllabes, & enfiler des rimes, pour être en droit de dire qu'ils ont dormi ſur la double Colline, & ſe ſont deſaltérés aux eaux de l'Hippocrene. Il y a cependant bien loin de là au nerf poëtique, ſi je puis m'exprimer ainſi, & aux graces de l'Harmonie. *Boileau* par ſon exactitude, & *Racine* par ſa douceur, demeureront toujours des modeles inimitables. Malgré cela il n'y a point de Rimailleur qui ne croye pouvoir aller prendre place de plein droit à côté de ces Dictateurs du Parnaſſe. L'Art Oratoire n'eſt pas moins rempli de difficultés; la palme n'y eſt guères moins difficile à obtenir. Ceux qui ne connoiſſent pas tout le prix de l'expreſſion, s'élevent quelquefois par

la force de leur génie aux grandeurs majestueuses du sublime; mais on est tout surpris de trouver à côté des endroits les plus magnifiques, des choses exprimées durement, & qui ne sont pas même exemtes de bassesse. C'est le caractère du grand *Bossuet*, & ses Oraisons funebres en fournissent plus d'une preuve. D'autres au contraire trop livrés à la cadence & à l'arrondissement, parviennent rarement à un certain degré d'élévation: ils cherchent à plaire & plaisent en effet; mais l'agrément qu'ils font éprouver, est à la fin accompagné d'une sorte d'ennui; le retour perpetuel de certaines figures favorites, la trop grande régularité de certaines beautés de l'art, qui sont comme tirées au cordeau, ont je ne sçai quoi d'affadissant, le Lecteur baaille, & le Livre lui tombe des mains. C'est le cas de *Fléchier*; il a tenu un rang distingué parmi les Orateurs, mais dont les beautés sont trop recherchées, & surtout trop uniformes; l'antithese revient sans cesse, & à force de revenir perd toute sa grace. Je ne connois guères que *Massillon*, qui du moins dans quelques unes de ses productions, ait rempli l'i-

déc

dée de l'Orateur accompli, c'eſt à dire de celui qui eſt également maître de ſon génie & de la Langue dans laquelle il s'exprime. Son petit Careme eſt ſurtout inimitable; les plus grandes choſes y ſont dites de la maniere la plus noble & la plus touchante; perſonne n'a été au delà, ni peut-être auſſi loin.

Dans les diverſes parties de l'étude des mots nous avons compris les obſervations étymologiques; & elles doivent en effet y entrer, pourvû qu'on ne les eſtime pas au delà de leur juſte valeur. Ceux qui rapportent tout là, qui croyent pouvoir tout expliquer par les étymologies, qui ſe félicitent des moindres découvertes dans ce genre, & qui ne projettent pas moins que de trouver les origines de toutes les idées, de tous les Peuples, & de toutes nos connoiſſances par les racines des mots; ceux, dis-je, qui n'ont que cette clef pour tout ouvrir, ſont des viſionnaires, de vrais enthouſiaſtes; & cela leur eſt commun avec tous ceux qui s'affectionnant à un ſeul objet, y veulent tout rapporter. Mais il demeure vrai qu'on ne ſçait preſque rien, tant qu'on ne ſçait pas le ſens étymologique des termes

mes rélatifs aux Arts & aux Sciences. De là vient l'extrême utilité, ou pour mieux dire, la véritable néceſſité de l'étude du Grec. Cette Langue a fourni preſque tous les termes qui entrent dans les Sciences; Logique, Phyſique, Geométrie, Théorème, Problème, &c. ſont autant de mots purement Grecs, qu'on entend d'abord, dès qu'on ſçait d'où ils viennent, & quelle eſt leur ſignification primitive; ſans quoi on eſt obligé de recourir à de longues circonlocutions. Il y a d'autres étymologies, dont la découverte fait plaiſir, parce qu'elle montre une convenance qu'on n'avoit pas d'abord apperçuë entre certains termes, & les objets qu'ils ſervent à déſigner. *Feſtus*, par exemple, fait remarquer que les voleurs ont été appellés en Latin *latrones*, du verbe *latere*, qui veut dire *ſe cacher*. Un Orateur partant de là, fera la deſcription des ruſes, & des artifices par leſquels ceux qui en veulent au bien d'autrui cachent leurs deſſeins & leurs meſures; ou bien, il étalera pompeuſement le pouvoir de la conſcience qui force tous les criminels à ſe dérober à la vuë des hommes, par les reproches qu'elle excite au dedans

dans

dans d'eux au ſouvenir de leurs mauvaiſes actions. Il y a encore d'autres lieux communs oratoires, qui dérivent des mêmes ſources, comme quand on trouve dans les noms propres des idées applicables à ceux qui les portent: mais ce ſont là de ces choſes qu'il ne faut pas trop rechercher, & auxquelles un habile homme ne touche que comme en paſſant. C'eſt ce qu'on appelle les jeux d'eſprit; & tous les jeux ne conviennent aux perſonnes raiſonnables qu'avec beaucoup de modération. L'eſprit eſt fort utile; mais il eſt quelquefois fort nuiſible, ſurtout quand on court après. C'eſt ce qui a donné lieu à ce joli vers d'un de nos Poëtes les plus ſpirituels;

L'eſprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a.

Bien des amuſemens de l'eſprit, qui faiſoient honneur, il n'y a guères plus d'un ſiècle, couvrent aujourd'hui de ridicule ceux qui s'y livrent. Anagrammes, Acroſtiches, & autres Ouvrages ſemblables ont été mis de bon droit au rebut: On eſt, je l'avouë, le maître de

son tems jusqu'à un certain point; mais ceux qui se livrent à ces puérilités, font plus que perdre leur tems: ils gâtent leur esprit, & le gâtent pour l'ordinaire sans retour. De là vient, pour achever ce que nous avions à dire de l'étude des mots, qu'elle a été mise au dessous de sa juste valeur. Les abus où elle a jetté les pédans & les esprits faux ont été si palpables & si ridicules, que tous ceux qui se sont piqués de bon sens ont évité cette redoutable contagion. Mais ce même bon sens auroit dû leur apprendre à distinguer ce qui peut être l'objet d'une application utile, & ce qui ne mène à rien. De là vient que notre siècle s'est jetté dans une extrémité opposée, dont les effets ne sont pas moins contraires aux progrès de l'esprit humain. On ne veut pas être savant, de peur d'être pédant, comme si l'ignorance valoit beaucoup mieux. Des gens qui tiennent, ou prétendent tenir les premiers rangs dans la Littérature, feroient à peine un bon thème Latin; & pour le Grec, ils sont dans le cas de dire: *Sunt Græca, non leguntur*. Cela fait l'effet du monde le plus pitoyable dans des occasions qui reviennent à cha-

chaque inſtant; & en même tems cela les prive d'une infinité d'ouvertures eſſentielles qui ne peuvent procéder que de cette connoiſſance. L'étude des Humanités, qui faiſoit autrefois à bon droit le fondement de toutes les autres, ſe réduit aujourd'hui preſque à rien. *Horace* & *Juvenal*, *Salluſte* & *Tacite*, ne ſont plus lus que dans les Traductions; les Profeſſeurs dans les Univerſités n'enſeignent preſque plus en Latin, ſoit parce qu'ils n'en ſavent pas aſſez pour le parler avec facilité, ſoit parce qu'ils ne ſeroient pas entendus par leurs Auditeurs; & l'uſage d'écrire dans cette Langue ſe borne preſque aux Diſſertations Académiques, où régne généralement plus de barbarie que d'éloquence, & dont le goût eſt entierement banni. Le bel eſprit & une fauſſe Philoſophie tiennent lieu de tout. Avec des viandes auſſi creuſes les Sciences s'amaigriſſent & dépériſſent de jour en jour; elles ne feront bientôt plus que des ſquéletes décharnés, ou plutôt des ombres ſans conſiſtance.

Les fictions ſont l'ouvrage du génie; & quoique leur nom ſemble d'abord prévenir contr'elles, il y en a cependant

d'utiles, qui menent à la vérité, & qui font honneur à ceux qui les produisent. Mettrons-nous les Romans de ce nombre? Il faut, avant que d'en porter un jugement décidé, les définir, en déterminer exactement l'idée. Si par Romans on entend tout récit dont la vérité ne fait pas le fonds, l'arrêt de proscription, qui en interdiroit l'usage, pousseroit la sévérité trop loin. Il y a des fictions tout à la fois ingénieuses, décentes, utiles, qui ouvrent l'esprit & le préparent à recevoir la vérité, qui s'insinuent & parviennent jusqu'au cœur à la faveur des agrémens dont elles sont revêtuës. Les Fables d'*Esope* dans leur siècle, & celles de *la Fontaine* dans le nôtre, sont non seulement un des Livres les plus utiles à l'instruction de la jeunesse; mais à tout âge on peut y revenir, & en faire son profit. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus instructif que *Telemaque*? La Poësie Epique, & la Poësie Dramatique, n'ont presque d'autre base que la fiction. Cependant nous ne pouvons méconnoître sans ingratitude le prix des chefs-d'œuvre, dont nous leur sommes redevables. Bien loin donc de boucher

une

une Mine auſſi précieuſe, on doit exhorter ceux qui ſe ſentent les talens néceſſaires à la cultiver, & à en tirer tout ce qu'elle peut encore fournir d'avantageux aux Mœurs. Je dis aux mœurs; car pour les Sciences, j'eſtime qu'aujourd'hui elles doivent être traitées avec le plus haut degré de clarté, dont elles ſoyent ſuſceptibles, & que c'eſt dans cette clarté même que conſiſte leur mérite eſſentiel. Nous ne ſommes plus au tems des Hieroglyphes, & des allégories Pythagoriciennes ou Platoniciennes. Toutes ces obſcurités ne ſervent qu'à écarter de la vérité, ou à couvrir l'erreur. La Magie & l'Aſtrologie judiciaire ont dupé les hommes auſſi longtems qu'elles ont pû; mais le voile eſt levé, & la turpitude de ces chimères a été miſe dans un ſi grand jour, que l'eſpece humaine, qu'elles ont ſi longtems deshonoré, ne court plus riſque d'y retomber, à moins qu'on ne ſuppoſe un retour de barbarie univerſelle.

Mais, après avoir loué & recommandé les fictions qui méritent de juſtes éloges, que dirons-nous de ce torrent de frivolités, de ce déluge d'ordures, qui,

pour être un peu déguisées, n'en sont que plus dangereuses, de toutes ces extravagances & ces indécences, qui ont fait également gémir les presses, le bon sens & la vertu, depuis environ un siècle. Les Anciens ont eu leurs Fables Milesiennes; & l'on peut voir dans la Dissertation connuë de l'Evêque d'*Avranches* sur l'origine des Romans, comment cette invention est parvenuë jusqu'à nous. Mais rien n'égale la licence à laquelle quelques Auteurs l'ont portée dans ces derniers tems. Les grands Romans de *Scudery* & de la *Calprenede*, étoient des Poëmes épiques en prose; & tout y étoit monté sur le ton de la Chevalerie errante. Les bienséances y étoient observées, mais la vraisemblance y manquoit. Des Héros amoureux, & constans jusqu'à la fin du douzième Volume, des Héroïnes enlevées cinq ou six fois, & parcourant la moitié de notre Hémisphere, sans aucun des accidens de la Fiancée du Roi de Garbe, des faits d'armes incroyables, d'éternelles conversations montées sur le ton le plus précieux; tout cela n'étoit pas dans la Nature. C'est en général une entreprise fort singuliere que d'écrire des vo-

volumes entiers, & des milliers de volumes, fur l'amour & fes effets. Il en produit fans doute de très confidérables; c'eft un des refforts qui donnent le branle aux événemens du monde; mais il s'en faut bien qu'il foit auffi puiffant qu'on a voulu le repréfenter, & qu'il en naiffe tous les incidens romanesques que des cerveaux inventifs imaginent à loifir! Ainfi, quand un homme de bon fens a lû un certain nombre d'Ouvrages de ce genre, il eft raffafié & véritablement excédé: ce feroit un fupplice pour lui que d'en lire davantage, à plus forte raifon que de ne jamais faire d'autre lecture! Mais la Morale s'éleve avec plus de force encore que le bon fens contre ces productions; elle protefte contre l'ufage que tant d'Auteurs font de leur tems & de leurs talens; elle les regarde comme d'indignes Citoyens, de lâches empoifonneurs, qui jettent dans la Société les germes les plus funeftes de toutes fortes de déréglemens. L'efprit des jeunes gens, imbû de bonne heure de ces frivolités & de ces obfcenités, en prend une teinture ineffaçable: les générations s'abâtardiffent; & bientôt l'homme, & le François plus

que tout autre homme, reſſemblera à cette production périodique, dont on a dit qu'elle étoit immédiatement au deſſous du rien.

L'ESPRIT s'éguiſe auſſi bien que la pénétration; ou pour mieux dire, en ſe joignant à la pénétration, qui le ſeconde, & augmente ſa force. On appelle donc *eſprit ſubtil*, en prenant ce terme dans un bon ſens, celui qui donne des indices de pénétration; & les divers degrés de celle-ci déterminent ceux de la ſubtilité de l'eſprit. L'*eſprit vulgaire* eſt l'oppoſé de l'eſprit ſubtil. Quand il eſt du plus bas ordre, il s'étend à peine au delà des impreſſions reçues par les ſens, & comme celles-ci agiſſent avec une extrème confuſion, il eſt hors d'état d'y rien demêler, & croit que les choſes ſont effectivement telles que les ſens les lui repréſentent. Ces ſortes d'eſprits ne ſentent point les choſes ingénieuſes; elles ſont dites & écrites à pure perte pour eux; ils les mépriſent, parce qu'ils n'en ont aucune idée; & lorſqu'ils font tant que de les entrevoir, ils les mépriſent encore davantage, les taxant de fauſſeté & d'inutilité. Les exemples en ſont tous

les

les jours ſous nos yeux. Qu'un eſprit bor-né & groſſier aſſiſte à une converſation ſpirituelle; il s'y ennuyera mortellement, il trouvera ceux qui la tiennent des per-ſonnages fort ridicules, & fera vœu de les éviter deſormais. Ce ſont des quo-libets, des pagnoteries, de groſſieres é-quivoques, qu'il lui faut: il y fait con-ſiſter l'eſprit, & n'en connoit point d'au-tre. Il en eſt des lectures comme de la converſation: les plus plattes & les plus triviales ſont les ſeules dont il puiſſe s'ac-commoder. Ces gens-là reſſemblent à ceux que la Nature a privé de quelque ſens: encore ſont-ils plus diſgraciés, car ils croyent avoir ce ſens qui leur man-que, ce qui les jette dans les plus groſ-ſieres bevuës; au lieu qu'un aveugle ne croit jamais qu'il voit, ni un ſourd qu'il entend.

Au deſſus de ce dernier degré, de ce plus bas étage de l'eſprit, il s'en éleve une infinité d'autres, qui répondent aux différentes diſpoſitions tant naturelles qu'acquiſes, & aux divers objets ſur les-quels l'eſprit s'eſt exercé. A meſure qu'un homme ſorti de bas lieu, & qui avoit d'abord reçu une mauvaiſe éduca-

tion, vient à se décrasser, il se fait en lui un changement qu'on auroit de la peine à se persuader, si l'on n'en étoit témoin. M. *de Marivaux*, cet Auteur si spirituel qu'il passe pour l'être trop, a très bien dépeint cette révolution dans son *Païsan parvenu.* Tel enfant aussi qui avoit paru sans génie, parce qu'on l'avoit négligé, ou qu'il avoit eu de mauvais guides, se developera & se distinguera par la culture, & s'il tombe en meilleures mains. Certains talens supposent du génie; mais une remarque importante, & que je crois assez neuve, c'est qu'ils n'en supposent qu'un certain degré, au delà duquel ces talens, bien loin de s'accroitre, diminueroient ou même disparoitroient. Pourquoi l'un est-il grand Poëte, ou l'autre excellent Orateur? C'est qu'il a l'étenduë, la vivacité, la force même de génie, nécessaires pour se distinguer dans les genres. Mais, s'il eut été plus loin, il auroit acquis une supériorité, une profondeur, une capacité, qui se seroient tournées vers d'autres objets; il auroit été un grand Geométre, un Métaphysicien du premier ordre. *Leibnitz* & *Malebranche*,

Des-

Descartes & *Newton*, auroient été de mauvais Poëtes & de foibles Orateurs, parce que le point de vuë ſous lequel les idées ſe préſentent à ceux qui compoſent dans ces genres eſt fort inférieur à celui ſous lequel ils les enviſageoient. On peut les comparer, par rapport à l'éclat & au fracas de la Poëſie, aux éclairs & aux foudres de l'Eloquence, à ces Voyageurs qui parvenus au ſommet des plus hautes montagnes voyent les nuages, & les météores, ſous leurs pieds. Cela ſe vérifie juſques dans la Société. Un homme trop ingénieux, qui fait le charme des Sociétés par les ſaillies agréables, & même ſpirituelles, dont il eſt une ſource inépuiſable, eſt rarement un homme ſolide & judicieux, un ami ſûr & de bon conſeil. Chacun a ſa ſorte d'eſprit, & la poſſede dans un certain degré. Cela fait des nuances à l'infini; & cette variété, quoique ſujette à quelques inconvéniens, tend pourtant à l'ornement de la Société, qui devient par ce moyen une eſpece de parterre émaillé de toutes ſortes de fleurs, ou, ſi l'on enviſage la diverſité des talens du côté des avantages qu'elle

le procure, ce sera un verger rempli de toutes sortes de fruits.

POUR faire tourner le génie au profit de l'Entendement, après l'avoir enrichi de toute la pénétration dont il est susceptible, il faut employer une opération dont l'usage ne sauroit être assez recommandé, puisqu'il est l'unique moyen de procurer des connoissances distinctes & solides à ceux dont l'esprit est en apparence trop borné pour les acquérir. Cette opération, que nous appellerons la *réduction des vérités universelles au sens commun*, est un acte de l'Entendement par lequel les notions des choses élevées au dessus des sens sont engendrées, au moyen des idées des choses sensibles vulgairement connuës, & en vertu d'une analogie, ou ressemblance, qui se trouve entre ces idées & ces notions. Nous avons vû au long ci-dessus que l'Entendement se sert du ministère des facultés inférieures & intermédiaires; & c'est ce qui a lieu en particulier ici, où la réduction dont il s'agit, embrasse les divers actes des sens, de l'imagination, de la mémoire, de l'attention & de la réflexion.

No-

Notre divin Sauveur a ſuivi cette voye dans ſes inſtructions; & l'on ne ſçauroit choiſir des exemples plus frappans & plus inſtructifs que ceux qui ſe trouvent dans ſes diſcours. C'eſt ainſi, par exemple, que pour extirper entierement tout deſir de vengeance, il dit, *Matth*. V: 39. *Si quelcun te frappe ſur la jouë droite, tens-lui auſſi la gauche.* En ſe repréſentant le cas que J. C. indique, & la conduite qu'il y preſcrit, on verra qu'il faut un cœur rempli de la plus grande modération, & de la plus parfaite charité, pour accomplir ce précepte. Il en eſt de même de la promtitude à s'acquiter des devoirs de l'humanité, qui ne pouvoit être mieux exprimée que par ces paroles du V: 41. *Si quelcun veut te forcer à faire mille pas, vas en deux mille avec lui.* Ces exemples regardent les dogmes pratiques, & renferment des régles de conduite. Mais l'Evangile fournit auſſi des réductions de vérités théorétiques, faites avec le même ſuccès. Preſque toutes les paraboles ſont dans le cas; ſurtout on doit faire attention à celle du Semeur, *Matth*. XIII: 4. & ſuiv. où les divers effets de la Parole de Dieu,

Dieu, ſur l'eſprit des hommes à qui elle eſt prêchée, ſont ſi bien repréſentés. Son divin Auteur en a donné lui-même l'explication, qui découvre pleinement toutes les vérités qui y ſont renfermées.

CETTE réduction aux notions communes contribuë beaucoup à l'évidence des dogmes; elle ſert à rendre le conſentement arraché, pour ainſi dire, à l'ame, auſſi ferme & auſſi inébranlable, que s'il étoit fondé ſur des démonſtrations, puiſque les notions communes ſont la baſe de toute démonſtration. On met auſſi par ce moyen en uſage la maniere indirecte de prouver, par laquelle on réduit à l'abſurde ceux qui ſoutiennent le contraire. En un mot il y a dans cette opération une force de convaincre, accommodée à la portée de tout le monde, & dont les effets s'étendent ſur ceux qui paroiſſent les moins propres à être convaincus, parce qu'ils n'ont pas une pénétration ſuffiſante pour diſtinguer le certain de l'incertain. Il eſt bien vrai que ceux qui ont perfectionné leur Entendement de façon à pouvoir en faire toujours un droit uſage, n'ont pas beſoin de cette réduction au ſens commun; mais on ne ſau-

ſauroit pourtant dire qu'elle leur ſoit abſolument inutile. Lorſqu'il reſte encore quelque obſcurité dans les idées, c'eſt un moyen de la diſſiper, & de faire ceſſer tous les doutes. On peut dire auſſi que le ſentiment de la certitude languit en quelque ſorte, quand il repoſe toujours, ou trop longtems, ſur des notions purement abſtraites, en ſorte qu'on le réveille en faiſant intervenir les actes ſuſdits des ſens, de l'imagination, & des autres facultés inférieures, la mémoire ſurtout devient par là propre à retenir les idées eſſentielles; en un mot ce concours de toutes les puiſſances de notre ame rend l'acquieſcement d'une fermeté à toute épreuve.

Le génie, & même un génie pénétrant, qui dans quelque cas aille juſqu'à la ſubtilité, eſt néceſſaire pour ſe démêler de la réduction dont nous venons de parler. Car, comme nous l'avons dit, elle ſe fonde ſur certaines analogies entre les idées ſenſibles & les notions univerſelles; analogies dont l'obſervation, & même la réduction, ne peuvent dépendre que du génie. Il faut dire ici quelque choſe de plus précis, & qui, ſi je ne me trompe,

mé-



mérite une attention particuliere. Les forces du génie, dans l'opération dont il s'agit, ne doivent pas être estimées par les objets dont on se sert pour procurer la connoissance des vérités abstraites; objets qui sont quelquefois si simples & si connus, que les personnes les plus simples, les enfans qui commencent à penser, peuvent les concevoir & les comprendre. En reprenant l'exemple de la Parabole dont il a été fait mention, il ne faut qu'une mesure de génie très bornée, pour entendre le sens littéral, & se représenter les différens effets qui résultent de la maniere dont la semence tombe en divers endroits. Mais, pour appliquer ces cas différens à la Parole de Dieu, & aux fruits qu'elle produit dans le cœur de ceux qui la reçoivent avec telles ou telles dispositions, on a besoin d'une sagacité peu commune, & il entre dans cette application plusieurs notions abstraites, qui ne sont pas du ressort de tous les génies. Cela est encore plus sensible dans la Parabole de l'yvraie, *Matth.* XIII. 20. où le fils de Dieu oppose de la maniere la plus frappante (& cela en se servant toujours de la réduction

tion au ſens commun,) la doctrine peut-être la plus difficile & la plus épineuſe de toutes, celle de la permiſſion du péché, qui a produit tant de diſputes interminables entre les Theologiens & les Philoſophes. La notion de l'enchaînement univerſel de toutes choſes, & par conſéquent des biens avec les maux, d'où réſulte la néceſſité de permettre les maux, afin de conſerver les biens, eſt miſe ſous les yeux des perſonnes les moins clairvoyantes par l'exemple du bon grain & de l'yvraie, dont les racines ſont tellement entrelaſſées, qu'on ne pourroit arracher les unes ſans les autres. Mais, autant qu'il eſt facile de voir la liaiſon de ces racines, autant eſt-il difficile de voir, ou du moins de bien voir, cet enchaînement univerſel de toutes les ſéries ſucceſſives & coexiſtentes, qui renferment les biens & les maux, unies entr'elles d'une maniere ſi indiſſoluble, que Dieu n'auroit pû les ſéparer qu'en détruiſant la chaîne entiere, c'eſt à dire, en ne créant pas l'Univers, s'il avoit voulu prévenir l'exiſtence du mal, ou en l'anéantiſſant, s'il vouloit que le mal ceſſât d'exiſter. Cette réduction conduit encore

re à conclurre, que nous pouvons nous trouver nous-mêmes dans le cas de la Providence, c'est à dire, obligés à permettre certains maux, sans lesquels des biens fort supérieurs à ces maux n'existeroient pas. De semblables notions portent une véritable lumiere dans l'ame; mais il faut une ame déja éclairée jusqu'à un certain point, & souvent à un point très considérable, pour saisir toute la théorie qu'elles renferment, pour conduire les principes qui y sont employés jusqu'à leurs dernieres conséquences. C'est donc un motif à s'exercer dans ce genre, & c'est en commençant par des exemples simples, & des opérations faciles, qu'on s'éleve aux doctrines les plus abstraites & les plus compliquées.

LA liaison que cet art de réduire met entre les choses les plus communes & les plus relevées, exige dans ceux qui le cultivent qu'ils descendent à la connoissance des objets les plus vulgaires, parce que ce sont les plus frappans, & les plus propres à produire l'effet desiré. Un Missionaire, par exemple, appellé à instruire des Nations sauvages, ne sau-

roit

roit être trop rempli de ce genre de connoiſſances. Ne pouvant d'abord leur parler de Religion, de Vertu, de Devoir, & d'autres notions abſtraites qui leur ſont parfaitement inconnuës, il doit faire parler en quelque ſorte les objets communs & familiers qui ſont le plus connus à ces hommes groſſiers. Il n'y a point d'autre moyen d'exciter leur attention, de la captiver, de ſe frayer une route d'abord à l'eſprit, & enſuite au cœur. Quiconque ne ſait pas deſcendre juſques-là, doit renoncer à cette fonction, fut-il le plus grand Philoſophe, & le plus éloquent Orateur. Il en eſt de même des Fabuliſtes; pour peu qu'ils ſortent de la ſphère des objets les plus familiers, la Fable quelque ingénieuſe qu'elle puiſſe être d'ailleurs, ou même d'autant plus qu'elle eſt ingénieuſe, perd tout ſon mérite entre leurs mains, parce que le mérite de la Fable conſiſte à être entenduë, ſans quoi elle ne peut être goûtée. C'eſt contre cet écueil que *La Motte* a ſi rudement échoué, que ſes Fables n'ont pas été traitées avec la juſtice qu'elles méritoient par d'autres endroits, parce qu'elles péchoient d'une maniere trop frap-

pan-

pante par celui-ci. La ſimplicité & la naïveté de ſon inimitable devancier l'ont au contraire rendu immortel. Bien des gens habiles, & par là même qu'ils ſont habiles, ne comprennent pas qu'il y ait de l'art & du talent à deſcendre, à s'accommoder à la portée de ceux à qui l'on parle, ou pour qui l'on écrit; il leur ſuffit de s'entendre, ou d'être intelligibles à ceux qui en ſçavent autant qu'eux. C'eſt ce qui fait que certaines perſonnes ſont quelquefois trop ſçavantes pour prêcher, ou pour enſeigner la jeuneſſe; parce que voulant toujours s'élever à la hauteur de leurs propres connoiſſances, elles ne tendent point une main ſecourable à leurs Auditeurs, ou à leurs Diſciples, pour les aider à s'en approcher. Mais, ſi ces perſonnes ſont ſçavantes, il faut convenir que leur ſçavoir, deſtitué d'une qualité eſſentielle, je veux dire du talent de l'employer à propos & utilement, vaut moins que des connoiſſances d'un ordre inférieur, accompagnées d'une dextérité, d'une façon claire & inſinuante de les propoſer, qui fraye ſeule la route aux connoiſſances ſupérieures.

LES

Les Apôtres, fideles imitateurs de leur Divin maître, ont aussi suivi son exemple dans l'emploi des images familieres, & empruntées des choses les plus communes. S. *Paul*, pour faire sentir l'influence des mauvais exemples sur les mœurs, compare ces exemples à un peu de levain qui fait fermenter toute la masse. La Morale est beaucoup plus remplie qu'on ne se l'imagine ordinairement, de vérités abstraites, difficiles à saisir, & au dessus de la portée du commun; vérités qui ne sont cependant point de simples spéculations, des subtilités inutiles, dont on puisse négliger la connoissance, mais elles sont au contraire également importantes & utiles. Il est donc très avantageux de sçavoir les rendre sensibles à tous les hommes par la réduction au sens commun. Le Philosophe à la vérité ne se charge que du soin de démontrer: il déduit la Morale pratique de la connoissance des facultés humaines & de leur usage. Mais ce sont pourtant eux qui, en poussant le dévelopement des notions aussi loin qu'il peut aller, les rendent distinctes, & mettent ainsi ceux qui veulent ensuite leur prê-

ter le ſecours de la réduction en état d'y réuſſir. Autrement ils partiroient de notions confuſes, & ne pourroient donner que des directions imparfaites. Il n'y a d'ailleurs que le Philoſophe qui puiſſe juger ſi la réduction faite par d'autres eſt bien exécutée, & ſi la vérité n'y eſt point altérée, & infidelement repréſentée. Cela fait voir que par rapport à l'Ecriture Sainte, un Commentateur Philoſophe a beaucoup d'avantage ſur un Commentateur qui n'eſt que Theologien, ou Critique. Ce n'eſt pas expliquer l'Ecriture que d'entaſſer des paralleles, des remarques d'érudition, des controverſes; il faut ſaiſir le véritable ſens des paſſages, découvrir la penſée & le but des Auteurs ſacrés, ſçavoir ce qu'ils vouloient enſeigner ou prouver, & montrer comment ils le font. Pourquoi l'illuſtre *Grotius* tient-il un rang ſi diſtingué parmi les Interprêtes de l'Ecriture Sainte, qu'il vaut lui ſeul preſque mieux que tous ceux qui entrent dans le Recueil auquel on a donné le nom de *Grands Critiques*. C'eſt qu'à un profond ſavoir, dont nous n'avons garde de conteſter la néceſſité & le prix, il joignoit cet eſprit phi-

philoſophique, qui brille à chaque page de ſon incomparable Traité *du Droit de la Guerre & de la Paix*. Si jamais l'Ecriture n'avoit été commentée que par de ſemblables Interprêtes, on ſeroit délivré d'une foule de Volumes qui ne font qu'embarraſſer les Bibliotheques, & l'eſprit de ceux qui les liſent.

L'USAGE des hieroglyphes & des emblêmes peut être mis à côté de celui des ſimilitudes & des paraboles. Il faut du génie & de la pénétration pour découvrir le juſte rapport qu'il y a entre les figures hieroglyphiques ou emblématiques, & les objets pour l'ordinaire inviſibles qu'elles ſont deſtinées à repréſenter. On peut voir dans les *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene* par le *P. Bouhours* bien des remarques agréables & ingénieuſes ſur ce ſujet. Un autre Jeſuite, le P. *Meneſtrier*, a fait à peu près ſon unique objet de cette Science des deviſes & des emblèmes, & il eſt aiſé, en parcourant ſes Ouvrages, d'acquérir les idées qui peuvent rendre capable de faire de ſemblables inventions, ou du moins d'en juger. Les Hiſtoires Métalliques de divers Princes, ou Etats, ne

ſont autre choſe qu'un tiſſu hieroglyphique. L'eſprit s'occupe agréablement à conſidérer la variété & la juſteſſe des rapports ſur leſquels tous ces Ouvrages ſont fondés. La mémoire en même tems ſe charge avec plus de facilité de bien des idées qu'elle n'auroit pas retenuës, ſi on les lui eut offertes dans leur ſimplicité naturelle. Ainſi, pourvû qu'on n'aille pas trop loin à cet égard, & qu'on n'attribuë pas un trop grand prix à ce genre de fiction, il peut être compté parmi ceux dont l'eſprit humain tire quelque ſecours pour la connoiſſance de la Vérité, ou du moins pour s'inculquer cette connoiſſance. Il n'eſt plus à craindre aujourd'hui de tomber dans l'inconvenient où les anciens Hieroglyphes jetterent les Egyptiens. Après avoir ſervi d'envelope & de voile à des vérités que la pénétration humaine avoit déja découvertes, elles les voilerent ſi bien, que les vérités même s'éclipſerent, & que l'on fut réduit à de vaines conjectures ſur le ſens des hieroglyphes. Jamais on ne fera préſentement aucun cours hieroglyphique de quelque Science que ce ſoit: ce ſeroit allumer une chandelle en plein midi:

midi: mais les emblèmes & les devises conserveront leur usage dans la Science numismatéque, & pourront encore entrer jusqu'à un certain point dans la composition de certains Ouvrages de dévotion & de morale, ou même servir aux premieres instructions que reçoivent les enfans, qui sont amusés & instruits tout ensemble par cette voye. Un Auteur assez célébre, nommé *Comenius*, avoit tourné ses vuës de ce côté-là; & il a laissé des Ouvrages dans ce goût qui sont peut-être trop négligés par ceux qui enseignent les premiers élémens.

L'ATTENTE des cas semblables, ou ce qu'on appelle l'*Empirisme*, est l'unique guide des trois quarts des hommes, & dans bien des occasions le défaut de théorie ne permet pas d'en avoir d'autres. Le génie trouve donc ici matiere à s'exercer & même à deployer la subtilité qu'il tient de sa pénétration. Quand on veut en effet se régler sur le retour des cas qui ont entr'eux une ressemblance, d'où l'on tire des principes de conduite, il faut au moins avoir les yeux de l'ame assez perçans pour ne pas s'en tenir à des ressemblances vagues & confuses, qui jettent

infailliblement dans l'erreur. On se moqueroit d'un homme, qui, voyant une table couverte de fruits artificiels, se mettroit en devoir d'en manger, parce qu'il les prendroit pour des fruits naturels. Il en est de même d'un Courtisan, qui, ayant réussi dans une Cour en se conduisant d'une certaine maniere, en conclurroit qu'il aura le même succès dans une autre Cour, en tenant la même conduite, fondé sur la ressemblance vague qu'il y a entre les Cours, sans penser que chacune a ses principes & ses usages particuliers. Tous les jours des cas de cette nature se présentent, & tous les jours les hommes y sont attrapés, faute de saisir ce qui différencie les choses qui paroissent avoir une certaine ressemblance. Voilà pourquoi un Général, un Politique, un Medecin, qu'une longue expérience ont rendus consommés dans leurs professions, quand même ils n'excelleroient pas du côté de la théorie, sont des gens très estimables & très utiles, que la justesse du coup d'œil, la finesse du tact, préservent des pièges dans lesquels les Novices ne manquent presque jamais de tomber. Devenir sage à ses propres dépens, c'est ordinai-

dinairement apprendre que des chofes qui avoient paru femblables ne l'étoient point du tout; qu'un fripon trompe fouvent en prenant les apparences de la probité, & une Coquette en prenant celles de la Vertu. Ceux qui ont le génie naturellement bon & pénétrant font plutôt ftilés à faifir ces différences, à percer l'écorce, à lever le mafque des objets faux & trompeurs; mais il y en a d'autres qui n'y parviennent que fort tard, & après avoir payé bien des fois la peine de leur trop grande fimplicité. Quand on s'ingère à manier de grandes affaires, il eft effentiel de s'y être préparé par l'acquifition de ce qu'on appelle l'*efprit des affaires*, qui n'eft autre chofe que la forte & le degré de pénétration dont nous parlons ici; fans quoi l'on a la honte de les voir échouër entre fes mains. Il naît fouvent dans l'efprit des perfonnes ingénieufes des penfées fortuites, qui font heureufes, & qui placées dans leurs difcours, ou dans leurs Ouvrages, y font un effet avantageux, les ornent & en rehauffent le prix. Ce qui caractérife même les hommes d'un génie diftingué, c'eft que ces faillies font fréquentes, & comme

habituelles chez eux; c'eſt le tour propre de leur eſprit; ceux qui les entendent, ou qui liſent leurs Ecrits, ſont continuellement affectés par des choſes qui leur paroiſſent nouvelles, ou parce qu'elles le ſont en effet, ou parce qu'un tour ingénieux leur en donne l'air. Les ſeuls Eloges de M. *de Fontenelle* peuvent fournir les exemples les plus frappans de ce génie, qui s'eſt ſoutenu dans ce célébre Ecrivain juſqu'au bout du vintième luſtre. On diroit que c'eſt un préſent de la Nature, & preſque un effet du hazard; les Fables de *la Fontaine* naiſſoient, dit-on, dans ſon cerveau, toutes faites, comme les pommes ſur un pommier. Cependant il ne faut pas s'y méprendre; l'art & la culture y entrent pour beaucoup. Ces hommes illuſtres, qui ont fait la gloire du ſiécle de LOUIS XIV. & l'ont rendu comparable à celui d'AUGUSTE, étoient des hommes ſtudieux, qui avoient beaucoup lû, beaucoup médité, & qui s'étoient ſurtout familiariſés avec les grandes beautés qui ſont répanduës dans les Ecrits des Anciens. Quand on cherche ſoigneuſement les imitations dont ils ont embelli leurs Ouvrages, on en

en trouve un grand nombre, ſurtout dans *Boileau*; mais, outre ces imitations ſenſibles, il y en a une infinité d'imperceptibles, & dont la délicateſſe échape à ceux qui remontent aux ſources. Ou plutôt, ce ſont moins des imitations, que des *appropriations*, ſi je puis m'exprimer ainſi. L'Ame d'*Euripide* & de *Sophocle* avoit paſſé en quelque ſorte dans celle de *Corneille* & de *Racine*; mais elle n'y auroit jamais paſſé, ſi ces deux grands Poëtes modernes ne s'étoient nourris des deux Poëtes Grecs, & ne les avoient convertis en leur propre ſubſtance. Il n'eſt pas ſurprenant de voir lever d'un inſtant à l'autre, dans un champ bien cultivé, des plantes, dont on y a jetté les ſemences; il n'y a rien de caſuel là dedans, c'eſt le cours même de la Nature. Ainſi la ſécchereſſe ſtérile, ou la fauſſe abondance de ces Ecrivains de nos jours, & ſurtout des Poëtes, qui croyent pouvoir créer de nouvelles Poëtiques, & tirer de leur imagination des beautés qui effacent tous les chefs d'œuvre de leurs prédéceſſeurs, ne ſervent tout au plus qu'à en impoſer aux juges incompétens,

& à procurer une réputation passagère, que la postérité ne confirmera point.

LES expédiens imprévus, que certaines personnes trouvent beaucoup plus heureusement que d'autres pour se tirer d'affaire dans des situations délicates & critiques, ressemblent aux idées heureuses dont nous venons de parler, & paroissent devoir comme elles leur origine à une *irradiation* subite & casuelle. Mais on doit en porter le même jugement, & s'assurer que ces clartés inattenduës ne se montreront jamais que dans des ames où il y a un fonds de lumieres acquises. Je ne prétends pourtant pas que, certains efforts extraordinaires, surtout ceux que la nécessité produit, ne puissent tirer quelquefois d'un terroir d'ailleurs stérile ou mal cultivé, des choses qu'on n'en auroit pas attenduës. Un sot ouvre quelquefois un avis important. Mais nous nous bornons ici à ce qui arrive ordinairement & naturellement. Les méditations casuelles d'une sprit lourd & grossier sont ce qu'on a nommé mal à propos des *rêves à la Suisse*, cette contrée étant aujourd'hui une des plus fertiles en Savans

distin-

distingués & en beaux Génies; au lieu que dans un esprit vif, actif, & orné de connoissances, au moins jusqu'à un certain point, il se fait une collision continuelle d'idées, qui semblable à celle du caillou contre l'acier, jette des étincelles plus ou moins vives. Il est bien vrai que les gens de ce caractère ne parviennent pas ordinairement à une solidité consommée; mais ils ne laissent pas d'être propres à une infinité de choses, & de figurer avec distinction dans la Société.

CEUX qui veulent former une provision, une espece de magazin d'idées, qui rendent leurs méditations casuelles ingénieuses, doivent commencer par voir & connoître tous les objets sensibles qui méritent quelque attention, & s'accoûtumer ensuite à tirer de la ressemblance qu'ont ces objets avec certaines notions abstraites, des résultats qui les conduisent aux vérités que les Sciences renferment, mais en particulier aux vérités morales. Cependant on doit être sur ses gardes dans la recherche de ces rapports, pour ne point en admettre qui manquent de justesse, & qui, vûs de plus près, donnent

nent une idée toute opposée à celle qu'on s'étoit proposée de fournir. L'Araignée, par exemple, tire son fil de ses propres entrailles. Si là dessus on alloit lui comparer un homme qui ne veut rien devoir aux autres, qui veut tout savoir & tout faire par lui-même, on auroit tort. Cet homme n'est point dans le cas de l'Araignée; il ne possède point, comme l'Insecte, ce fonds inépuisable, d'où il peut tirer tant qu'il lui plait; tout au contraire, ses entrailles, si je puis m'exprimer ainsi, sont vuides, & la trame qu'il ourdit n'a aucune consistance, parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse se suffire à soi-même, & se passer du secours des autres. Il faut donc être en garde contre les fausses lueurs de ressemblance qui pourroient en imposer dans la recherche de ces allusions; & s'assurer exactement qu'elles sont comprises sous la même notion générale que le sujet auquel on les rapporte. Or, dans l'exemple précédent, un peu d'attention fait bientôt voir que l'araignée qui tire son fil d'elle-même, & l'homme qui veut se passer de tout secours étranger, ne sont pas compris sous la notion commune d'un

être

être qui trouve dans son propre fonds dequoi suffire à ses besoins. Les Orateurs, ou les Poëtes, qui manquent du jugement nécessaire pour trouver ces notions, & y rapporter les deux termes de leurs comparaisons, mettent en œuvre les figures les plus forcées, & souvent les plus contraires à leur but. C'est ici un des cas auquel convient ce mot. *Quantum est non ineptire!*

Tout cela revient dans le fonds à ce que la Logique, & plus particulierement encore l'Ontologie, enseignent sur la maniere de former les notions des genres & des especes; d'où nous pouvons conclurre que ces notions ne peuvent être bien formées que par des hommes doués de génie, & même d'un génie pénétrant. On ne distingue en effet les especes, qu'en réunissant les qualités semblables qui se trouvent dans les individus; & les genres se tirent pareillement des ressemblances qu'on remarque entre les especes. C'est là l'ouvrage du génie; & celui qu'on nomme vulgaire, n'y suffit pas, car il ne s'agit pas moins que de reconnoitre les déterminations intrinseques & invariables des êtres au milieu de

toutes celles qui ſont accidentelles & variables.

On objectera peut-être que c'eſt le vulgaire qui a inventé les mots dont le langage eſt compoſé, & que c'eſt à lui par conſéquent qu'on eſt redevable des noms qui ſervent à deſigner les genres & les eſpeces. Mais l'examen du langage ordinaire prouve préciſément ce que nous avons avancé, & fait voir que les inventeurs des mots n'ont eu que des idées confuſes; car il eſt rare que le ſens des mots ſoit exactement déterminé, & il eſt fort difficile de le ramener à des notions exactes. Ce n'eſt aſſurément pas ſans un certain degré de pénétration qu'on diſtingue les diverſes qualités qui ſe trouvent dans les objets qui frappent les ſens; cependant, lorſqu'on s'arrête là, cette pénétration ne peut être eſtimée que vulgaire. Il n'en eſt pas ainſi des Sciences, qui exigent que les eſpeces & les genres des choſes ſoyent des notions véritablement diſtinctes; & pour les rendre telles, il faut n'y faire entrer, ni plus, ni moins de déterminations que la diſtinction des idées n'en exige; préciſion fort ſupérieure à la capacité du vulgaire. Ceux qui

qui savent que l'unique source des notions génériques & spécifiques se trouve dans l'Ontologie, à laquelle toutes les autres Sciences tiennent comme une plante à sa racine, ne douteront pas du degré de pénétration qui est indispensable pour bien former les notions des genres & des especes. Cet effort de l'esprit l'emporte de beaucoup sur ceux qui se rapportent simplement aux Belles-Lettres, & qu'on peut le plus souvent regarder comme des jeux, plutôt que comme des occupations serieuses. Néanmoins bien des gens sont fermement persuadés qu'on ne sauroit avoir de l'esprit, ni en faire paroitre, que dans les matieres rélatives aux Belles-Lettres, où l'élégance & les fictions servent à présenter les idées d'une maniere attrayante. Le jugement, selon eux, agit seul dans les Sciences, & y porte cette sécheresse qui lui est naturelle. Mais cette façon d'envisager les choses suffit pour faire voir qu'ils manquent d'idées distinctes, & qu'ils règlent uniquement leur estimation sur des idées confuses. Dans les Sciences les actes du jugement, ou comme on a coutume de les appeller, les opérations de l'En-

l'Entendement, concourent très ſouvent avec les actes de l'eſprit, ou du génie, & ſont étroitement liés avec eux; liaiſon qui eſt cauſe qu'on les confond enſemble, & qu'on attribue, au jugement ſeul, des choſes dans leſquelles l'eſprit revendique ſa part. Peu de gens ſont en état de faire ce triage, vû l'extrême pénétration qui eſt requiſe pour diſtinguer les actes des différentes facultés de notre ame, toutes les fois qu'ils concourent enſemble: on ne ſauroit en venir à bout ſans les notions diſtinctes de chacune de ſes facultés, & ſans une application perpétuelle du principe de la Raiſon ſuffiſante.

Oui, les démonſtrations mêmes, qui ſont la partie eſſentielle & conſtitutive des Sciences, & tous les détails auxquels elles conduiſent, ſont autant l'ouvrage du génie que celui de l'entendement, puiſque pour entrer dans ces détails, & les pouſſer auſſi loin qu'ils en ſont ſuſceptibles, il faut ſçavoir démêler les vrayes reſſemblances des choſes, afin de réduire à des notions communes celles qui offrent ces reſſemblances, & de ranger ſous des notions différentes celles où l'on trouve des

des dissemblances réelles. Quand, par exemple, dans l'Hydrostatique on a démontré l'équilibre des fluides, cette démonstration s'applique immédiatement à l'eau, comme au fluide le plus connu, & sur lequel il est le plus aisé de faire des Expériences. Mais un esprit pénétrant voit d'abord, que, sans rien changer à la démonstration, on peut mettre à la place de l'eau, tout autre fluide pesant. On peut ensuite appliquer ce qui a été démontré, & l'étendre à des choses individuelles, où l'on trouve les qualités présupposées dans les genres & dans les especes. Celui qui prend un tuyau recourbé, & le remplit d'eau, y applique la démonstration, & fait voir dans cet individu ce qui a été dit de l'espece, & même du genre; expérience, au moyen de laquelle on étend la théorie de l'équilibre des fluides à tout fluide pesant contenu dans un tuyau recourbé quelconque, ou dans des tuyaux communiquans. En partant de là, un Physicien ingénieux peut arriver à bien d'autres cas particuliers, qui ont quelque chose de commun avec celui dont ses sens sont frappés. Les progrès des Sciences, même de celles qui sont

font purement abſtraites, font tous fondés ſur ces actes du génie qui ſaiſiſſant les reſſemblances, étend de plus en plus les théories, en ſubordonnant de nouveaux cas, qu'elles n'avoient pas encore embraſſé. L'eſprit ſe gliſſe, pour ainſi dire, furtivement dans pluſieurs actes intellectuels, auxquels on ne ſoupçonneroit pas qu'il eut la moindre part. Cela ſe rapporte à la matiere des cachettes de l'eſprit humain, que nous avons traitée au long ci-deſſus.

LES démonſtrations & l'art de trouver ont pour baſe principale & continuelle le principe qu'on nomme de réduction, principe dont l'uſage demande inconteſtablement du génie & de la pénétration. Dans tous les cas où l'on fait uſage de ce principe, il s'agit de rapporter l'objet dont il eſt queſtion à un autre, qui ſoit compris ſous la même notion commune, en vertu de laquelle ce qui eſt connu de l'un ſoit appliquable à l'autre. Quelquefois la notion trouvée par le principe de réduction eſt propre au ſeul ſujet auquel on l'applique, comme lorſqu'on ſe repréſente un cercle ſous l'idée d'un polygone qui a un nombre infini de côtés, un

cy-

cylindre comme un prisme qui a un nombre infini d'angles, un polynome comme un bynome en Arithmetique & en Algebre. Quelquefois la notion d'où l'on part est également abstraite de deux sujets, & appliquable à l'un & à l'autre, comme quand on compare l'addition avec l'action de compter de l'argent, entant que les nombres additionnés & les especes comptées sont conçües comme des choses d'espece différente, dans lesquelles on procéde également, en joignant de petites sommes pour en former de plus grandes, & les réduire finalement à une somme totale. Dans de semblables opérations, c'est la pénétration qui nous fait appercevoir dans un sujet concret les choses dont la notion abstraite est composée; & c'est le génie qui nous découvre la convenance de la notion abstraite avec différentes choses qui ont entr'elles certains rapports. On peut compter parmi les réductions dont nous parlons, celle des problèmes physico-mechaniques à la Géométrie pure; & en général toutes les Mathématiques appliquées ne sont guères qu'une suite de semblables réductions. Il n'est pas bien difficile dans tous ces

cas,

cas, au moins pour ceux qui veulent y donner une attention ſuffiſante, de voir quel eſt l'office du génie, quel celui de la pénétration, & quels ſont les effets qui réſultent de leur concours.

Je ne crois pas qu'il puiſſe reſter après cela le moindre doute ſur l'utilité d'un eſprit pénétrant dans les Sciences & dans l'Art de trouver. Les Mathématiciens ont paru juſqu'à préſent l'emporter à cet égard ſur tous les autres Savans; mais ceux qui voudront appliquer la méthode mathématique aux Sciences qui n'y ont pas encore été aſſujetties, ſe convaincront que le genre & le degré de pénétration qu'on avoit crû propre à la ſeule Géométrie, s'étend à tout ce qui peut être conduit à la certitude par la voye de la démonſtration. L'eſprit eſt bon à tout; & c'eſt là ſans contredit le motif le plus puiſſant à le cultiver avec ſoin, puiſque chacun peut en tirer des ſecours pour les connoiſſances dont il fait ſon objet. Ce ſeroit trop rabaiſſer l'eſprit, & en penſer d'une maniere trop abjecte, que d'en renfermer l'uſage dans l'enceinte des Belles-Lettres, de le reſtreindre à la Poëſie & à l'Eloquence. C'eſt là au contraire le moin-

moindre parti qu'on en puiſſe tirer, quoiqu'il ne ſoit pas à mépriſer, quand on ſait le ſoumettre à la conduite de l'Entendement, & le régler de façon que cet eſprit, dont tant d'Auteurs modernes ont eu l'art funeſte de faire une ſource de productions empoiſonnées, tourne au contraire au bien de la Société, en portant les hommes à la pratique de la Vertu, à la fuite du Vice, & à régler toutes leurs actions d'une maniere conforme aux principes de la Sageſſe. Il s'en faut pourtant bien que le meilleur uſage de cette ſorte d'eſprit ſoit comparable à celui qui ſert aux progrès des Sciences réelles & utiles. Il faudroit avoir peu de bon ſens pour mettre de ſimples plaiſirs, quels qu'ils puiſſent être, au deſſus de la connoiſſance de la Vérité, puiſque c'eſt par la Vérité ſeule qu'on peut arriver à la Vertu.

On peut donner le nom de *Jeux d'eſprit* à tous les actes de l'eſprit, qui ſe rapportent à l'amuſement, à la recréation, au ſeul plaiſir, ſans qu'il en réſulte rien qui puiſſe contribuer à la connoiſſance de la Vérité, à la culture de la Vertu, ou à la fuite du Vice, & à une direction de nos

à un point où elle n'avoit jamais osé se montrer.

En général un homme de bon sens ne doit jamais faire de jeux d'esprit, même des plus innocens, son objet & son occupation; s'il en naît par hazard dans son esprit, ou sous sa plume, après les avoir soumis aux régles d'un examen sevère, par rapport aux effets qu'ils seroient capables de produire, même accidentellement, il peut en faire usage, mais très sobrement, & de loin à loin. Tous les jeux d'esprit, par exemple, auxquels l'Ecriture Sainte est intéressée, & qui renferment des allusions indifférentes, je le veux, mais toujours frivoles, aux passages de ce Livre divin, sont indignes du Chrêtien; & si ceux qui vivent dans le sein des Sociétés Chrêtiennes, sans professer la Religion du Sauveur, avoient seulement une ombre de bon sens, & une teinture de politesse, ils s'abstiendroient de toutes ces profanations, qui donnent un faux air de bel esprit à ceux qui s'en rendent coupables. Autrefois, avec de bonnes intentions, les Prédicateurs de l'ordre des

Mail-

Maillard & des *Barletto*, dônnoient dans les jeux d'eſprit les plus ridicules, & y faiſoient même conſiſter le principal mérite de leurs Sermons. Mais c'étoit un effet du mauvais goût dominant. Celui des pointes a eu de la peine à ceſſer. Deux grands Prédicateurs Proteſtans, *Jurieu* & *Morus* l'ont favoriſé, & comme ſoutenu juſques vers la fin du ſiècle paſſé. C'étoit le dernier qui commençoit un de ſes Sermons par ces mots : *C'eſt un étrange païs, M. F. que le Ciel. Il n'y a ni Foi, ni Loi.* Aujourd'hui nous ſommes heureuſement délivrés de ces puérilités ; mais, ſuivant les choſes humaines, elles ont fait place à d'autres abus qui valent peut-être encore moins. Il n'y a qu'une ſaine Philoſophie qui puiſſe ramener les hommes au bon ſens & à la décence ; & combien de fauſſes & ridicules doctrines ne débite-t-on pas tous les jours ſous le titre de Philoſophie ? Le progrès des connoiſſances qui eſt réel à certains égards, n'influë point, comme il le devroit, ſur la maturité du jugement. On diroit que l'homme eſt fait pour ſçavoir, mais qu'il n'eſt pas fait pour pratiquer, quoique, dans l'intention du Créa-

 teur,

teur, toutes les lumieres dont il jouït, ne lui ſoient accordées que pour le conduire à la pratique.

ACHEVONS de conſidérer en général les ſecours qui contribuent à perfectionner l'eſprit, & mettons de ce nombre une connoiſſance étenduë des choſes vulgaires, tant naturelles qu'artificielles. Plus on en a vû, & mieux on les a vües, plus l'eſprit ſe remplit d'images, dont les rapports ſe préſentent comme d'eux-mêmes, & font naître toutes ces alluſions ingénieuſes, qui banniſſent la ſécheresſe des Ouvrages où elle ne doit pas régner. Les vérités hiſtoriques, & les vérités morales qui y ſont liées, rendent auſſi de très grands ſervices à ceux qui ſavent les manier convenablement, & les enchaſſer à propos. Ainſi, un Poëte qui ſe ſentant du talent pour faire des vers veut le mettre à profit, ne doit pas croire que ce talent lui ſuffiſe; il faut qu'il raſſemble de tous côtés avec profuſion, mais en même tems avec diſcernement, les matériaux qui peuvent entrer dans ſes Ouvrages, ſans quoi l'expreſſion & l'imagination, à quelque point qu'il les poſſéde, ne lui feront produire que des Poëſies bour-

boursoufflées, si je puis m'exprimer ainsi, où les mots tiendront la place des choses; & qui, après avoir eu quelque succès passager, ne pourront se soutenir. *Homere*, *Virgile*, *Horace*, sont pleins de beautés réelles, qui ont plus contribué encore que la supériorité de leur talent poëtique, à transmettre leurs Ouvrages à la postérité. Que de connoissances en particulier ne possédoit pas le premier & le plus ancien de ces Poëtes, pour le tems auquel il vivoit, & combien n'en a-t-il pas fait entrer dans ses Poëmes? Il y en a sans doute de déplacées, & que l'art perfectionné par le goût, supprimeroit aujourd'hui, ou dont il feroit un autre usage. Mais après tout, on est bien aise de les rencontrer dans *Homere*, quoiqu'on les ait sifflées dans *Chapelain*. Et celui-ci, tout décrié qu'il est, n'est tombé dans l'opprobre d'où, selon les apparences, il ne se relevera jamais, que parce qu'il n'étoit pas versificateur; car d'ailleurs il étoit Poëte, & plus Poëte que ceux qui l'ont si impitoyablement tourné en ridicule. L'invention & la disposition, les deux qualités essentielles à la Poësie, ne lui ont point manqué;

mais il verſifioit durement; il vouloit rimer, & c'étoit là ſa folie.

IL y a dans la Littérature des occupations, ou ſi l'on veut des métiers, auxquels il ſemble qu'on n'accorde qu'à regret une ſorte de louange & d'eſtime, lors même que ceux qui en font leur objet y excellent. Je veux parler des Commentateurs & des Traducteurs. Le préjugé eſt fondé ſur la foule des mauvaiſes Traductions & des Commentaires inſipides. On eſt tout dépité, après avoir conſulté mille fois de gros Recueils de Notes pour y chercher des lumieres ſur les paſſages les plus difficiles des Auteurs, de n'y trouver jamais qu'un vain étalage d'érudition fatiguante ſur les choſes qu'on entendoit déja, & rien du tout, ou du moins rien de ſatisfaiſant, ſur ce qu'on voudroit entendre. Et pour les Traductions, tantôt les Auteurs les plus élégans ſont rendus d'une maniere platte & mauſſade; & l'un des plus célèbres Traducteurs, le laborieux *Dacier*, eſt très ſouvent dans le cas; tantôt l'élégance du Traducteur eſt un tiſſu d'infidélités, le véritable ſens de l'Original diſparoit dans tous les endroits qui préſentent

tent quelque obſcurité, & c'eſt ainſi que traduiſoit d'*Ablancourt*. L'Abbé d'*Olivet* a preſque remporté ſeul la palme dans ce genre ; mais il eſt bien ſurprenant qu'un homme qui fait ſi bien parler *Ciceron*, parle lui-même d'une maniere qui n'eſt ni fort correcte, ni fort élégante, ni fort judicieuſe, dès qu'il prend la plume pour traiter quelques ſujets de ſon chef. Cela renouvelle & confirme le préjugé contre le génie des Traducteurs. Il eſt certain que l'aſſerviſſement perpetuel à des Textes, dont le Commentateur compte & peſe en quelque ſorte les mots, & que le Traducteur tâche par de continuels efforts de faire paſſer dans une autre Langue, n'eſt pas une occupation favorable au génie, qui ne demande qu'à s'étendre, à embraſſer une multitude d'objets, & à en faire ſans ceſſe de nouvelles comparaiſons. Cependant l'idée qu'on doit ſe faire des Savans dont il s'agit ici, ſuppoſe en eux du génie, & ſouvent beaucoup de génie; puiſqu'ils ſont obligés de ſentir tout celui de leur Auteur, de l'analyſer, de ſe l'approprier en quelque ſorte, afin d'être en état de dire: Voilà ce qu'il a dû dire, voilà ce qu'il n'a

pas pu dire, voilà comment il se seroit exprimé, s'il avoit parlé dans la Langue où je le fais parler, &c. Il faut même dans le Traducteur un double génie, celui de son Original, celui de la Langue, & du Siècle, auxquels sa Traduction appartient. Or ce sont là précisément les difficultés, qui rendent les bons Commentaires, & les bonnes Traductions, si rares. Les grands génies qui sentent ces difficultés ne veulent pas s'y exposer: il y a trop de risques à courir, & trop peu de gloire à acquérir. Les génies médiocres méconnoissent les difficultés, ou se croyent en état de les surmonter. Après cela les motifs viennent à la traverse; on fait des Traductions de commande, parce qu'elles sont payées; on les fait vîte & mal, pour en faire d'autant plus; & la République des Lettres est accablée de cette mauvaise marchandise. Il n'y a qu'à lire la vie du pauvre *Du-Ryer*, pour voir une peinture naïve de ces situations; cet honnête-homme avoit du talent, mais la nécessité, la faim, le pressoient, & ne lui permettoient pas de faire tout ce dont il auroit été capable.

TOU-

Toutes les extrémités sont blâmables & dangereuses. Ceux qui rapportent tout à l'esprit, comme si les facultés supérieures de l'Entendement n'étoient rien, ne sortent jamais d'une espèce d'enfance, & des jeux qui conviennent à cet âge. Mais réciproquement ceux qui négligent la culture de l'esprit, ont tort de le faire sous prétexte qu'il ne peut servir qu'à de vains amusemens; ils se privent volontairement d'une des plus grandes ressources; d'un des moyens les plus utiles, sur lesquels on puisse compter dans la recherche de la Vérité. L'esprit en effet sert également à trouver la Vérité, à la connoître d'une maniere très facile, & à l'appliquer avec beaucoup de dextérité, lorsque les occasions s'en présentent. On tombe dans de semblables méprises, toutes les fois qu'on n'envisage les choses que par quelcune de leurs faces. Ici l'on s'imagine mal à propos qu'il ne faut de l'esprit que pour faire des vers avec succès, & pour faire un heureux essor dans les Pièces d'Eloquence. Mais l'esprit est bon à une infinité d'autres choses, dont on ne peut juger sainement, qu'après s'être formé une idée distincte de cette fa-

culté, qui la fasse connoitre dans toute son étenduë. Ni l'abus fréquent de l'esprit, ni son usage trop restraint dans ceux qui ne l'employent qu'à de simples jeux, ne doivent point prévenir contre lui; & l'on peut en dire ce que *la Fontaine* a dit du savoir: Laissez dire les sots, l'esprit a son prix, son mérite, sa valeur intrinséque: il ne s'agit que de le bien connoître, & de le bien employer.

Il y a bien de l'esprit d'emprunt dans le monde; il y a bien des beautés dans les Auteurs les plus ingénieux, qui sont un pur plagiat: leur esprit n'y est entré pour rien, c'est la mémoire qui en a fait les fraix. Il est bien vrai que des lectures vastes & réfléchies, une étude assiduë des plus excellens modeles, une espece d'habitude, ou de familiarité avec tout ce qui a été dit & écrit d'ingénieux, laissent le cerveau rempli d'une infinité d'idées qui peuvent ensuite s'y reproduire comme nous appartenant en propre, sans aucun indice de leur origine, de sorte que nous les employons avec la persuasion que c'est notre bien, & non celui d'autrui, dont nous faisons usage. C'est un cas bien singulier que celui qui arriva au

Mar-

Marquis de *Racan*, lorſqu'il compoſa un Quatrain mot pour mot ſemblable au premier des Quatrains de *Pibrac*, ſans ſe rappeller qu'il l'avoit appris dans ſa premiere jeuneſſe, & que c'étoit un ſimple acte de reminiſcence. Quand nous ne faiſons en général qu'employer des idées & des tours, qui ſont dûs à nos lectures & à nos études, & que nous n'allons point puiſer immédiatement dans des Répertoires, ou dans d'autres ſources connuës, il n'y a là dedans aucun plagiat; c'eſt pour cela qu'on étudie, qu'on enrichit ſon imagination, & qu'on exerce ſa mémoire. Il eſt aiſé de reconnoitre ceux en qui il s'eſt fait une vraye appropriation, une eſpece de fonte, des choſes qu'ils ont appriſes & compriſes: ils ſont à leur tour vrayement originaux, & les beautés qu'ils tirent d'ailleurs, forment un même tout, une parfaite continuité, avec celles qu'ils ne doivent à perſonne. Au contraire les ſimples imitateurs, à plus forte raiſon les plagiaires, ne font que des ouvrages de pieces de rapport, où le foible eſt à côté du fort, le brillant à côté du ténébreux, ſemblables à des vaſes dont la ſoudure eſt groſſiere, ou à des habits rapetaſſés.

 Les

Les plus habiles déguifent un peu plus adroitement leurs larcins ; mais les connoiſſeurs découvrent toujours en eux le défaut d'originalité. Et, quand on a une fois fait de ſemblables découvertes dans un Auteur, elles font perdre toute la confiance qu'on avoit en lui, & toute l'eſtime qu'il s'étoit acquiſe. Si les Poëtes & les Orateurs ne ſont pas aſſujettis à l'exactitude rigoureuſe des raiſonnemens philoſophiques, ou des citations ſavantes, ils doivent au moins avouër de bonne foi les ſecours dont ils ont profité, ſans quoi on les ſoupçonne bientôt de pouſſer le déguiſement plus loin encore qu'ils ne le font effectivement. Ne feroit-il pas à ſouhaiter pour la réputation de *Flêchier*, qu'il eut dit quelque part qu'une Oraiſon funébre de *Lingendes* lui avoit beaucoup ſervi à compoſer ſa belle Oraiſon funébre de *Turenne*?

CEUX qui parlent en public, ou qui écrivent, trouvent des approbateurs, ou des admirateurs, de différens ordres, ſuivant le génie & les connoiſſances de ceux à qui ils ont affaire. Un Lecteur ignorant, un Auditeur groſſier, prennent pour merveilleuſes des choſes triviales, qui

qui ont été mille fois répétées, & auxquelles des personnes d'un goût plus éclairé & plus délicat dédaignent d'accorder leur attention. Le plagiat peut donc réussir dans certains cas, & faire un effet aussi avantageux que le caractère neuf & original. Mais cela le rend-il tolérable, ou du moins cela pourroit-il le faire envisager comme utile? Il ne sauroit assurément que nuire, lorsqu'il tend à engourdir notre esprit, & à l'empêcher d'acquerir l'habitude de travailler par lui-même. Cependant il y a des esprits si bornés, qui tireroient si peu de chose de leur propre fonds, des hommes si peu propres à remplir leurs fonctions à l'aide de leurs seules lumieres, tant naturelles qu'acquises, qu'on peut & doit leur permettre cette ressource, surtout lorsqu'ils l'emploient dans des lieux où tout paroit également bon & beau, pourvû qu'il soit accommodé à la portée & au tour d'esprit de ceux qui en profitent. Au contraire, devant des Auditoires remplis de personnes instruites, & qui peuvent elles-mêmes recourir aux sources, un plagiat découvert indispose contre celui qui l'a commis, on perd l'idée favorable qu'on s'étoit

formée de sa capacité, & ce qu'il pourroit désormais tirer de son propre travail devient suspect. Cela suffit sans contredit pour détourner de ces usurpations sensibles, qui tournent au dommage de ceux qui les font, en les privant presque sans rétour de leur réputation, & qui détruisent en même tems le fruit des meilleurs discours, quoiqu'il y ait au fonds là dedans une sorte de préjugé, la valeur réelle des choses demeurant toujours la même, indépendamment de celui qui les a pensées & exprimées le premier. On devroit même être redevable à ceux qui sauroient avec art substituer aux choses médiocres au dessus desquelles ils ne sont pas capables de s'élever, des choses excellentes que d'autres ont produites, & qu'ils savent au moins heureusement placer. Il semble qu'il faille remonter ici au cas que les hommes font naturellement de la vérité & de la sincérité: ils aiment à les trouver partout, & lors même que leurs passions les engagent à y porter quelque atteinte, ou à se servir de ceux qui le font, ils conservent pourtant toujours leur estime au caractère opposé. Rien ne déplait plus que de croire qu'on nous

en impofe, ou qu'on voudroit nous en impofer. Quoiqu'il n'y ait que trop de menteurs répandus & foufferts dans la Société, ils ne fauroient être reconnus pour tels, fans tomber dans le mépris. Or c'eft le menfonge renfermé dans le plagiat qui révolte principalement contre les plagiaires.

Par rapport à ceux qui écrivent, il n'y a aucune excufe pour eux, quand ils tombent dans ce péché littéraire. Perfonne n'eft forcé à donner des Ouvrages au Public; il n'en exifte déja que trop fur toutes fortes de matieres. C'eft donc être très-mal avifé que de prendre la plume pour copier de côté & d'autre des tirades que l'on cout affez groffièrement, & les offrir enfuite effrontément au Public comme du neuf. Tous les manéges des Auteurs & des Libraires pour duper ce Public, quelquefois fi févère, & quelquefois fi indulgent, font affez connus; & cependant ils fe renouvellent tous les jours. La fureur d'écrire, furtout dans certaines contrées, eft devenuë un mal épidemique; tout le monde s'en mêle, & il ne faut pas s'en étonner, puifque les plus miférables productions ont un certain

tain cours, trouvent des Lecteurs & des Acheteurs. Ce sont même quelquefois les bons Ouvrages, & à proportion de ce qu'ils sont bons, qui percent difficilement, & qui rebutés, au moins d'abord, ne doivent leur réputation qu'au tems, & à ces suffrages d'un petit nombre de connoisseurs, qui décident de ceux de la postérité. Il y a, je l'avouë, des Livres qui ne sont, & ne peuvent être que de pures compilations; dès qu'on les annonce comme tels, il n'y a plus de plagiat, & l'on se borne à exiger du Compilateur un certain goût, à l'aide duquel il recueille ce qu'il y a de meilleur dans le genre dont il s'agit, & sache le présenter dans le meilleur ordre. Mais tout Livre annoncé comme une composition, comme un fruit des méditations de son Auteur, doit être parfaitement net de plagiat, soit pour les idées, soit pour les tours. Par les idées, j'entens celles qui sont d'une certaine importance, car on sait bien qu'il y en a de communes à tous ceux qui traitent le même sujet, & dans lesquelles on se rencontre presque inévitablement. Mais il y en a d'autres si fortes & si frappantes, qu'on ne peut les faire

re passer dans ses Ecrits, sans s'exposer au danger d'en être dépouillé, comme le Geai le fut des plumes du Paon, dont il s'étoit paré. L'emprunt des phrases, des periodes entieres, de quelque morceau d'un discours suivi, est encore plus deshonorant, & c'est pour y obvier totalement, qu'on a établi comme une loi sacrée, la distinction des passages cités par le moyen des Guillemets. Quiconque est une fois reconnu s'y soustraire, n'a plus de crédit dans la République des Lettres.

Toutes les réflexions que nous venons de faire, quoiqu'elles tiennent un peu de la digression, ne nous écartent cependant pas trop de notre but, puisqu'elles tendent à prouver que le nombre des personnes ingénieuses est beaucoup moins considérable qu'il ne le paroit, puisque les trois quarts des productions qui portent au premier coup d'œil l'empreinte du génie, ne sont que des choses répétées & réchauffées. Les esprits lumineux par eux-mêmes sont en petit nombre; on peut les comparer à des Soleils, environnés de corps opaques, de Planetes qui en réfléchissent la lumiere. Cela vient de ce que

la

la plûpart de ceux qui veulent avoir de l'esprit, ne sçavent pas comment il faut s'y prendre, pour en acquerir & pour le perfectionner. Des études superficielles, des lectures frivoles, des Sociétés livrées à la dissipation, ne sauroient donner qu'un esprit qui leur ressemble; mais comme le bon esprit coûte davantage que le prétendu bel esprit, on s'en tient à celui-ci, c'est une espece de monnoye courante, il y a une espece de ligue de la part de ceux qui s'y sont bornés, pour ne reconnoître & ne faire valoir que celui-là, suivant le mot connu;

Nul n'aura de l'esprit, que nous & nos amis.

CE sont là pourtant les Juges, les Aristarques modernes, aux décisions desquels sont soumises toutes les productions littéraires, même celles qui sont le moins à leur portée. Ils s'arrogent le droit de règler les rangs, de faire ou de détruire leurs réputations. Tout ce qui n'est pas de leur goût, (& quel goût!) est impitoyablement mis au rebut: un bon Livre se trouve dans le cas d'un honnête homme qu'on ne regarde pas, quand il ne suit

pas dans ſes habillemens les modes ridicules qui ſe ſuccédent continuellement. Cependant il faut que ces prétendus Connoiſſeurs ſachent qu'on eſt en droit de leur dire;

Et vous, pour en parler, vous y connoiſſez-vous?

IL faut leur apprendre, que pour juger avec quelque certitude de ſon propre eſprit & de celui des autres, il eſt eſſentiel d'avoir préalablement une juſte idée de ce qui conſtitue l'eſprit, des divers actes qui concourent à le rendre tel qu'il doit être, & à faire éclorre avec ſuccès les productions qui ſont de ſon reſſort. Ce n'eſt qu'après une analyſe exacte de ces idées qu'on peut entreprendre de juger, & encore ne doit-on le faire qu'avec beaucoup de circonſpection & de modeſtie. Or ces diſpoſitions & cette conduite ſont entierement inconnuës à ceux dont nous parlons; ils tournent en ridicule les perſonnes ſenſées qui voudroient les y porter; mais tout le ridicule retombe à plomb ſur eux.

MAIS s'il y a des Juges incompétens, (&

(& tout en fourmille,) il y en a dont la compétence n'eſt pas auſſi reconnue qu'elle devroit l'être. Ce ſont ceux qui jugent des choſes qui ſont du reſſort de leur mêtier ou de leur état; & cela pour l'ordinaire d'une maniere plus ſaine que des génies dont la ſupériorité eſt d'ailleurs inconteſtable. Le Cordonnier, ſuivant le proverbe, ne doit pas s'élever au deſſus de la chauſſure; mais il peut parler de celle-ci, & donner de bons avis aux Peintres ou aux Statuaires les plus diſtingués. Il y a dans chaque état la connoiſſance particuliere de certaines choſes qui ne conviennent qu'à cet état, & dont on ne peut avoir que des idées imparfaites, quand on n'y eſt pas placé. Quand donc on veut faire des imitations, des deſcriptions, ou d'autres repréſentations de ces choſes, il n'y a rien de mieux à faire que de conſulter ceux qui ſont familiariſés avec elles par l'habitude, en leur ſuppoſant d'ailleurs la doſe de bon ſens que la Nature ne refuſe à aucun ordre de perſonnes, ſi tant eſt que les conditions inférieures n'en ſoyent pas ſouvent mieux pourvuës, que celles d'un ordre plus relevé. Quand même ce

ne

ne feroit pas un fait bien avéré, que *Moliere* ait confulté fa fervante fur fes Comedies, c'eft toujours un fait vraifemblable ; & cette fervante, en lui fuppofant le bons fens dont nous venons de parler, pouvoit mieux juger qu'un Courtifan poli & délié, des impreffions que certains traits devoient produire fur le Parterre, affemblage de peuple qui forme le gros des Spectateurs ; ou du moins, fi elle n'en jugeoit pas formellement, elle mettoit *Moliere* en état d'en juger par les impreffions qu'elle éprouvoit elle-même, par le plus ou le moins de fenfibilité qu'elle faifoit paroître à l'ouïe des traits deftinés à frapper le peuple.

Quoiqu'on ne puiffe juger des qualités que quelcun posféde, que par les preuves qu'il en donne, il ne s'enfuit pas qu'on ait lieu d'inférer, de ce qu'un Auteur s'abftient de tous les tours & de toutes les fictions dont les Poëtes & les Orateurs fe fervent ordinairement, qu'il ne fut pas capable de ces traits ingénieux, faute de la forte d'efprit qu'ils exigent. On doit avant toutes chofes examiner dans quel genre cet Auteur écrit, & quel eft le but qu'il fe propofe. S'il traite

quel-

quelque Science, & qu'il ait dessein de la traiter démonstrativement, il ne peut ni ne doit rien mettre dans son style qui puisse détourner le Lecteur de l'attention qu'il est appellé à donner aux choses mêmes. Les Géométres ont donné à cet égard l'exemple & la loi. On peut bien se dispenser de la forme, & pour ainsi dire de l'apparat géométrique, qui régne dans leurs Ouvrages, en ne distinguant pas toutes les propositions par les noms d'Axiome, de Demande, de Theorème, de Problème, de Corollaire, en n'employant pas même toutes ces citations indiquées par des chiffres, qui renvoyent aux endroits destinés à prouver ce que l'on propose actuellement. Mais, quant à tout ce qui fait le fonds & l'essence de la méthode géométrique, c'est à dire, l'ordre le plus invariable, & la précision la plus rigoureuse, les Livres scientifiques doivent y être astreints, ou bien ils cessent d'être tels. Or, en vertu de cette rigueur, toutes les beautés, tous les ornemens que l'esprit prodigue, ou même ceux qu'il répand sobrement, dans d'autres productions, sont entierement bannies de celles-ci, où elles seroient dé-

déplacées & nuiſibles. Un eſprit ſupérieur à celui qui eſt la ſource de ces ornemens, les écarte & s'y refuſe, lors même qu'il ne tiendroit qu'à lui de joûter avec ceux qui en font leur fort. Rien n'eſt donc plus pitoyable que de voir de petits Ecrivains ſubalternes, dont tout le talent eſt de délayer un très petit nombre de termes dans une multitude de paroles, élégantes, ſi l'on veut, mais qui ne ſont pourtant que des paroles, juger magiſtralement, & mépriſer dédaigneuſement des Génies avec leſquels ils ne ſçauroient entrer dans aucune comparaiſon, les taxer de ne ſçavoir, ni penſer, ni écrire, & prendre la ſimplicité du ſtyle philoſophique pour un défaut de talent. C'eſt le cas d'un grand homme qui s'énonce avec modeſtie, ou garde même le ſilence, dans une compagnie bruyante de prétendus beaux Eſprits: ceux-ci le prennent pour un ſot, & ſe donnent même quelquefois les airs de le lui faire ſentir.

Une ſorte d'eſprit ne ſuppoſe pas toujours l'autre, & même elle l'exclut quelquefois. Mais cela eſt toujours plus aſſuré des eſpeces inférieures à l'égard des ſupérieures, que de celles-ci à l'égard des in-

inférieures. J'explique ma pensée. Un homme qui posséde les Sciences en maître, & qui se les est comme appropriées par la force de son génie, peut avoir encore les talens du Poëte, ou ceux de l'Orateur; ses connoissances lui fournissent des principes au moyen desquels on peut arriver à tout, à moins que la Nature n'y apporte des obstacles insurmontables. Tout ce qu'il y a, c'est que les Génies de cet ordre, enfoncés, pour ainsi dire, dans les connoissances abstraites, absorbés par la profondeur de leurs méditations, ne pensent guères à descendre aux productions qui tiennent de l'amusement, & qui sont plus du ressort du goût que de celui de l'Entendement. Mais ceux qui n'ont que l'esprit des choses agréables, croiroient mal à propos qu'ils ont aussi, ou du moins qu'il ne tient qu'à eux d'avoir, l'esprit des choses solides, & de s'élever à tous les objets auxquels il leur plaira d'atteindre. C'est une illusion que se font souvent les Orateurs, & encore plus les Poëtes. Quand ils ont eu des succès brillans dans leur art, ils usurpent hardiment le droit de parler de tout, d'écrire sur toutes sortes de sujets,

jets, & d'affecter une universalité, qui ressemble à la surface géométrique, c'est à dire, qui n'a aucune profondeur. Ils ne pensent pas que pour faire usage de la sorte d'esprit qui les a d'abord illustrés, il ne falloit que des connoissances très legères, accompagnées d'un grand feu d'imagination ; au lieu que, pour avoir & mettre en œuvre la sorte d'esprit qu'ils affectent, il faut des connoissances très approfondies, accompagnées d'une grande force de raisonnement.

ENTRE toutes les distinctions dont on peut se servir pour ranger la notion de l'esprit sous diverses classes, une des meilleures est celle qui réduit ces classes à trois, sçavoir l'esprit brillant qu'on nomme ordinairement esprit tout court, l'esprit philosophique, & l'esprit des affaires. Ces trois esprits sont ordinairement partagés, de façon que celui qui posséde l'un dans un degré supérieur, n'a pas les autres, ou ne les a que dans un degré fort inférieur. Mais le premier surtout, poussé fort loin, est comme incompatible avec les deux autres. Un homme livré à de perpétuelles saillies, toujours prêt à faire partir des éclairs, qui en éblouïssant les

autres, l'éblouïssent lui-même, un tel homme n'est guères propre, ni à réflêchir avec la profondeur du Philosophe, ni à agir avec la circonspection que demandent les grandes affaires. L'étourderie est le guide ordinaire de ces Génies ardens; leur vie est une espece de délire continuel. Ils donnent au public les scenes les plus ridicules, sans presque s'en appercevoir, les plus honteuses, sans en rougir. Quand ils joignent à cette disposition naturelle un mauvais cœur, un caractère faux & malin, ce sont les fléaux de la Société, des pestes publiques. Ce qui sert le plus à les gâter entierement, c'est que les talens qu'ils possédent, tout inférieurs qu'ils sont, lors même qu'ils sont supérieurs dans leur genre, captivent les suffrages, excitent l'attention & l'admiration du public, & leur procurent des distinctions, auxquelles le vrai mérite & le sçavoir solide ne parviennent presque jamais. Alors l'orgueil le plus intraitable s'empare d'eux; ils veulent écraser, anéantir, tous ceux qui pourroient leur faire le moindre ombrage; les critiques les plus modestes & les mieux fondées, les contradictions les plus legères

&

& les moins choquantes, les mettent hors des gonds : ce sont des attentats sacrileges, ils s'arment de toutes leurs foudres pour en tirer une vengeance éclatante. La République des Lettres est sans cesse bouleversée par les desordres qui naissent de ces prétentions aussi absurdes qu'odieuses; & le mal paroit sans remede, parce que les dispensateurs des suffrages & des récompenses feront toujours plus d'attention aux qualités brillantes qu'aux qualités solides. Cependant une foule d'exemples manifestes devroit les avoir détrompés à cet égard, en leur faisant sentir que les esprits de cet ordre, surtout quand on les encense & les comble de faveurs, deviennent de dangereux brouillons, de vrais boutefeux. Le Philosophe voit d'un œil tranquille toutes ces suites de la foiblesse humaine; & content du trésor qu'il posséde, il n'envie point ceux qui sont l'objet d'une insatiable cupidité. Mais, quand les occasions s'en présentent, il ne laisse pas de faire voir le prix, & valoir les droits de l'esprit philosophique; il prouve à ceux qui daignent l'écouter, qu'il vaut beaucoup mieux connoître le fonds des choses que de

s'arrêter à l'écorce, de s'occuper de la liaiſon eſſentielle des idées que des combinaiſons arbitraires des mots, porter dans l'entendement la lumiere pure & inaltérable des vérités, que d'exciter dans le cœur des mouvemens paſſagers, confus, & ſouvent déréglés. Le Philoſophe ſçait tout cela; il le dit, quand on veut l'entendre, & en jouit ſeul, quand on refuſe la part qu'il y offre.

CHAPITRE V.

De la Solidité.

METTONS des bornes à nos réflexions ſur l'eſprit, & paſſons à l'examen d'une nouvelle vertu intellectuelle formelle, qui n'eſt pas moins digne de notre attention, c'eſt la *Solidité*. Pour la faire connoître tout d'un coup, elle conſiſte dans l'habitude de raiſonner d'une maniere diſtincte, & de lier les raiſonnemens entr'eux conformément aux régles d'une ſaine Logique. Nous conſidérons ici cette habitude par rapport à l'Entendement,

dement, ſans aucun égard aux divers objets ſur leſquels elle peut s'exercer. On chercheroit vainement ſa notion dans d'autres Cours de Morale ; elle ne s'y trouve pas plus que celle de la pénétration & du génie, ou de l'eſprit. Cependant perſonne ne ſauroit révoquer en doute que l'habitude de bien raiſonner & de bien enchaîner ſes raiſonnemens, ne ſoit une perfection très conſidérable de l'Entendement, & qu'elle ne mérite d'autant plus d'eſtime qu'elle eſt plus rare, & qu'elle demande plus de travail pour l'acquérir. Il faudroit auſſi n'avoir aucune teinture de la Logique & de la Pſychologie, pour ignorer que cette habitude eſt une opération particuliere de l'ame, réelle & diſtincte des autres.

La Solidité, comme nous l'avons dit, peut donc être conſidérée en elle-même, & ſans la reſtraindre à un certain genre de connoiſſances. Auſſi appelle-t-on en général *doctrine ſolide* dans toutes les Sciences, celle qui conſiſte dans un aſſemblage de propoſitions ſuffiſamment expliquées & prouvées, c'eſt à dire, démontrées. Telle étoit autrefois uniquement & excluſivement à toutes les

autres connoiſſances, la doctrine d'*Euclide* & des anciens Géométres ; & telles ſeront aujourd'hui, dès qu'on voudra les traiter démonſtrativement, toutes les doctrines auxquelles le titre de Science convient, & la Theologie tout comme les autres, qui eſt réellement & dans le ſens propre *la Science du ſalut.* On n'a pas bien connu juſqu'ici l'étendue, l'utilité, & les grandes prérogatives de la Solidité, qu'on peut regarder comme le faîte de l'édifice de nos connoiſſances. Tâchons de ſuppléer à ce défaut, & de convaincre les eſprits les moins ſolides, pourvû qu'ils ne refuſent pas leur attention à ce que nous allons expoſer, que l'on ne peut compter ſur rien, tant que la Solidité manque. Les Sciences, avant que d'y être conduites, ſont un terrain mouvant, toujours prêt à ceder, ou à s'entr'ouvrir, ſous les pas de ceux qui y marchent.

COMME on devient Arithméticien, ou Géométre, en faiſant avec l'attention & l'exactitude néceſſaires les opérations propres à ces Sciences, & en les réiterant de maniere à former l'habitude qui donne la facilité de les exécuter toutes

les

les fois qu'on le juge à propos ; de même la ſolidité s'acquiert, en ſe mettant au fait des choſes requiſes dans une bonne démonſtration, & en étudiant de ſemblables démonſtrations dans les Auteurs qui en fourniſſent, ou en travaillant à en faire de ſon propre chef, juſqu'à ce qu'on y ſoit entierement verſé.

C'est dans la Logique qu'il faut chercher la notion d'une Démonſtration complette & réguliere. Nous nous contenterons de dire ici, que pour une ſemblable démonſtration il faut que les principes ſoient d'une évidence inconteſtable, les conſéquences tirées d'une maniere légitime, & que les raiſonnemens ayent chacun en particulier la force, & tous enſemble la liaiſon, qui peuvent ſeules conduire à une pleine certitude. Les analyſes de ces démonſtrations fréquemment répétées, ſont le principal, ou même l'unique moyen d'acquérir de la ſolidité ; & elles ſont faciles, dès qu'on prend pour guide un Auteur qui en donne de complettes & de régulieres. Mais il faut avouër qu'à l'exception des Géométres, le nombre des Auteurs, dont les Ouvrages ont la forme & ſurtout la force dé-

monstrative, ont été jusqu'ici en petit nombre. M. *de Wolff* a employé presque toute sa longue carrière à suppléer ce défaut; & il a donné un très grand nombre de Volumes considérables, (ce sont ceux de sa Philosophie Latine) où toutes les matieres sont ramenées à des suites exactes de démonstrations. Ceux même qui refusent à cet illustre Philosophe toute la confiance qu'il mérite, doivent au moins convenir qu'on peut lire & étudier ses Ouvrages pour acquérir la facilité de connoitre en quoi consistent les démonstrations, & d'en porter un jugement assuré. Toutes les autres lectures des Ouvrages philosophiques les plus célébres ne peuvent rendre ce service à ceux qui les lisent, à moins que, prenant eux-mêmes la peine de les analyser, ils n'en détachent la chaîne des propositions essentielles, pour l'assujettir à l'ordre démonstratif, & connoître par là si cet ordre y régne effectivement. Mais, outre que c'est là un travail long & pénible dont veulent s'acquitter rarement ceux qui lisent avec le plus d'application, j'ajoûte que, quand même ils le voudroient, ils ne pourroient y réussir, s'ils n'ont préalable-

lablement acquis l'habitude & la facilité dont nous parlons ici. Tout fourmille, par exemple, d'admirateurs de *Locke*, qui regardent comme autant d'Oracles toutes les propositions renfermées dans le célébre Traité *de l'Entendement Humain.* Mais, sans rien décider ici sur le prix réel de cet Ouvrage, il seroit seulement curieux de prier ces sectateurs si déterminés du Philosophe Anglois, d'analyser son Ouvrage de la manière que nous avons prescrite, & d'en tirer une Démonstration suivie & incontestable des idées qu'il renferme. Ce travail les étonneroit, & surpasseroit leurs forces. Cependant ni leur attachement à la doctrine de *Locke*, ni les éloges de son Livre par lesquels ils prétendent justifier cet attachement, ne prouvent rien, tant qu'ils demeurent dans l'impuissance d'exécuter la tâche à laquelle nous les invitons. Il y a très peu de science dans le monde; tout consiste en opinions, auxquelles on attribuë l'autorité & les prérogatives qui ne peuvent convenir qu'à la Science. S'il y a quelque chose qui puisse excuser ceux qui se laissent entraîner à ces opinions, c'est qu'en effet rien n'est plus difficile

pour quiconque n'a jamais vû de démonſtration exacte & complette, que de s'en former une juſte idée; & qu'il eſt entierement impoſſible à ceux qui ſe trouvent dans ce cas de réduire des Ouvrages, où les démonſtrations ne ſont qu'ébauchées, à la régularité qu'exige l'art de démontrer. Il faut donc recourir avant toutes choſes à des guides ſûrs, qui, ſoit par leurs enſeignemens, ſoit par leurs écrits, mettent ſur la bonne voye, & y affermiſſent de maniere à ne plus courir riſque d'y broncher. La pareſſe, ou l'orgueil, ſont malheureuſement cauſes que le plus ſouvent on ne veut point de guide, ou qu'on croit pouvoir s'en paſſer.

L'ÉTUDE des Mathématiques, rapportée à ſa véritable deſtination, rend l'eſprit juſte & ſolide; elle ſert à produire en nous les principales vertus intellectuelles formelles, qui ne ſont, comme nous l'avons vû, à meſure qu'elles ont été expoſées dans cet Ouvrage, que des habitudes de faire un bon uſage de l'Entendement, dans les divers genres de nos connoiſſances. En s'attachant aux opérations que la Géométrie preſcrit, on acquiert l'habitude de raiſonner diſtincte-

ment, & d'enchaîner ſes raiſonnemens avec exactitude; habitude qui ſubſiſte, lors même qu'on vient à ne plus s'occuper des objets par le moyen deſquels on l'avoit acquiſe, ou même à les oublier entiérement. Cependant, s'il n'exiſtoit d'Ecrits démonſtratifs que ceux des Mathématiciens, il reſteroit un travail bien conſidérable, & preſque toujours ſupérieur aux forces des Lecteurs ordinaires; ce ſeroit celui d'appliquer à d'autres ſujets des opérations que la préciſion des ſujets mathématiques rend faciles, tant qu'on ne ſort pas de l'enceinte de cette Science. Il faloit donc des Ouvrages tout faits ſur d'autres matieres, & en particulier ſur les matieres philoſophiques qui y ſont les plus propres, pour ſervir d'introduction & de manuduction à ceux qui ſentiroient l'importance de tout réduire à la forme démonſtrative. Et c'eſt encore une fois ce dont on eſt redevable à M. *de Wolff*; ſervice eſſentiel auquel ſes Contemporains ont déja rendu la juſtice qu'il méritoit, mais dont la poſtérité achevera de confirmer le prix.

La Solidité coûtant plus à acquerir que toutes les vertus intellectuelles dont l'examen

men a précédé, il ne faut pas s'étonner qu'elle soit aussi plus rare. Elle l'est en effet au point qu'on est souvent obligé de la contester aux personnages qui se sont acquis le plus de réputation dans la République des Lettres, & même à ceux qui ont rendu des services considérables aux Sciences. Ce n'est pas néanmoins, s'ils vouloient être équitables dans leur propre cause, ce n'est pas leur faire un outrage que de leur reprocher le défaut de Solidité dans les cas, où ils paroissent donner prise à cet égard. Posséder la plus éminente des qualites de l'esprit humain, & la posséder au point le plus parfait, est une chose que personne ne peut & ne doit s'arroger, sans courir les risques d'être taxé d'orgueil. Mais surtout les Savans, qui, malgré l'éminence de leurs lumieres, doivent convenir, s'ils usent de bonne foi, qu'ils n'ont guères procédé par la voye des démonstrations, ou du moins qu'ils se sont bornés aux démonstrations que renferment les Mathématiques, sans chercher à en former sur d'autres sujets, & quelquefois sans croire qu'elles puissent exister; de tels Savans, à moins qu'ils ne prétendent à l'in-

l'inſpiration, doivent naturellement reconnoître, qu'il peut & doit leur échaper de tems à autre des choſes qui manquent de ſolidité; ce qui ne veut pas dire qu'elles ſoyent entierement fauſſes, ou frivoles, mais ſeulement que ſoumiſes à la forme des démonſtrations, elles ne pourroient en ſoutenir la rigueur.

Il en eſt de la ſolidité parfaite, comme de toutes les autres idées de perfection, auxquelles l'homme eſt capable de s'élever dans la théorie, mais qu'il n'atteint jamais dans la pratique, parce que ſes facultés, quoiqu'excellentes, ſurtout quand elles ont reçu une culture convenable, ſont néanmoins bornées, & par là même ſujettes à l'erreur. On ſe fait, par exemple, dans l'Optique, l'idée d'un miroir parabolique, tel qu'il doit être dans ſon état de perfection; mais il ne s'enſuit pas de là qu'aucun Ouvrier ſoit en état d'en exécuter un ſemblable. C'eſt d'après la définition d'un tel miroir ſuppoſé parfait, qu'on démontre les effets qui doivent en réſulter, mais qui n'en réſultent par conſéquent jamais dans une préciſion abſoluë, ſans qu'on s'inquiete des défauts inévitables dans tout miroir exi-

 ſtent,

ſtent, ni qu'on faſſe aucun reproche à l'Ouvrier de les y avoir laiſſés. Pareillement, ceux qui poſſédent le mieux l'art de démontrer, qui ont l'habitude la plus conſommée de le réduire en pratique, & que la facilité qui naît de cette habitude n'empêche pas d'uſer de toute la circonſpection qu'exigent les recherches auxquelles ils s'appliquent, ceux, dis-je, en qui ſe trouve la réunion infiniment rare de toutes ces qualités, ne doivent jamais prétendre qu'il ne leur échape rien qui ne ſoit d'une ſolidité parfaite; cette ſuppoſition ſeroit équivalente à celle de l'infaillibilité, & par là même inſoutenable. Auſſi ceux qui auroient le plus droit à ſe l'arroger à cauſe de la ſupériorité de leurs talens & par la continuité de leurs efforts, y ſont le moins diſpoſés, par un effet de ces ſentimens modeſtes qui accompagnent toujours le vrai ſçavoir, & par la conviction intime des fautes involontaires qui échapent à ceux même qui ne négligent rien pour s'en mettre à l'abri. Après cela faudra-t-il s'étonner, ſi des gens à qui la préſomption tient quelquefois lieu de ſavoir, ou du moins dont elle gâte en-

tie-

tierement l'esprit & le jugement, veulent qu'on souscrive également à tout ce qu'ils avancent, & ne peuvent pas surtout se résoudre, lorsque quelque prétenduë découverte leur a coûté beaucoup de tems & de travail, à renoncer à la gloire qu'ils s'en étoient promise? Les attaquer, & les attaquer en particulier par de semblables endroits, c'est leur porter des atteintes douloureuses, & les offenser d'une maniere irrémissible. Tout le monde ne prétend pas avoir de l'esprit, au moins de cet esprit brillant, qui porte exclusivement le nom d'esprit dans le monde, mais tout le monde prétend avoir du jugement, c'est à dire, de la solidité.

Les connoissances solides sont opposées aux connoissances superficielles; & l'opposition ne sauroit être plus considérable. Cependant, pour l'appercevoir & en juger, il faut être initié aux premieres, c'est à dire, avoir soi-même la solidité en partage. Car tout homme qui met au rebut les doctrines superficielles pour s'attacher aux doctrines solides, ne le fait que parce qu'il sçait en quoi consistent celles-ci, c'est à dire, dans une

ſuite bien liée de propoſitions dont le ſens eſt exactement déterminé, & la vérité ſuffiſamment prouvée; diſcernement qui ſuppoſe l'habitude de démontrer. Il ſeroit bien à ſouhaiter que ce diſcernement ſe trouvât toujours dans ceux qui ſont à la tête des Corps tant Eccleſiaſtiques que Politiques, puiſqu'il eſt d'une extrème importance pour l'Etat, & pour l'Egliſe, qu'on n'y enſeigne que des doctrines ſolides, & que ceux par conſéquent à qui la fonction d'enſeigner eſt confiée ſoyent capables de conduire à la vérité les perſonnes qui reçoivent leurs inſtructions. C'eſt par cette voye uniquement que l'ame humaine acquiert le dévelopement qui lui convient, & pouſſe l'exercice de ſes facultés juſqu'où il peut & doit aller. Sans cela on peut dire que l'ame demeure une eſpece d'être monſtrueux, à peu près comme un corps auquel manqueroient quelques membres qui n'auroient pas pris leur accroiſſement naturel. La différence que la Nature a mis entre le corps & l'ame, c'eſt que les parties du premier parviennent à leur grandeur & à leur force naturelle, par les ſimples loix du méchaniſme, de ſorte

qu'il

qu'il n'y a de monſtres que ceux qui ſont nés tels; au lieu que, par rapport à l'ame, c'eſt un effet de notre volonté & de notre liberté, qui la jette dans cet état défectueux, où ſes plus belles facultés n'exiſtent pas plus que ſi la Nature ne lui avoit pas accordé, comme elle l'a fait, les diſpoſitions eſſentielles qui en ſont la baſe & le principe.

MALGRÉ l'utilité des Ecoles & des Académies, il y régne encore bien des abus, qui empêchent les progrès de la ſolidité. On peut dire même qu'on n'y fait preſque rien qui tende formellement à montrer aux jeunes gens en quoi conſiſte cette excellente qualité, & quel en eſt le prix, afin de leur en inſpirer l'amour. Peut-être même que le plus ſouvent on travaille à les en dégoûter, tantôt en la leur repréſentant comme une perfection imaginaire, ou ſi tranſcendante que l'homme n'eſt pas en état d'y arriver, tantôt en faiſant craindre qu'elle ne deſſéche l'eſprit, & n'ait quelque affinité avec la pédanterie. Il n'eſt pas ſurprenant que quantité de Docteurs & de Profeſſeurs déconſeillent & décrient ce dont ils n'ont aucune idée; & il arrive ſouvent

qu'ils le font, lors même qu'ils ne sauroient douter des avantages de la solidité. Convaincus de la supériorité de ceux qui la possédent, la jalousie les aigrit contr'eux, & les engage, contre leur propre conscience, à faire tous leurs efforts pour les decréditer. Tel a été, & tel sera sans doute dans tous les tems le sort de la Vérité, & celui de la Vertu; ces deux biens, les plus excellens de tous, & dont la réunion produit le souverain Bien, sont généralement méconnus & rebutés; pour un partisan ils ont mille adversaires.

Le plus haut degré de solidité auquel on puisse aspirer, c'est de porter & de mettre dans les autres Sciences le même degré de solidité qui régne dans les Mathématiques. Celles-ci ont un secours bien efficace, c'est de mettre sous les yeux des figures, qui soulagent & soutiennent en quelque sorte l'esprit, tandis qu'il est appliqué à l'intelligence des démonstrations. Les sens guident alors l'Entendement, parce qu'il suffit de bien regarder les objets sur lesquels roulent les démonstrations, pour découvrir la vérité des raisonnemens dont ces démonstrations

tions ſont compoſées. Mais, dès que nous ſortons de l'enceinte des Mathématiques, nous nous trouvons privés de ce ſecours; & il faut nous borner à poſer des principes qui ſervent de prémiſſes à nos ſyllogiſmes, & d'où nous tirons nos concluſions, afin qu'après avoir duëment lié un certain nombre d'argumens, nous arrivions à une derniere concluſion, qui fourniſſe la vérité, que nous avions deſſein de démontrer. Or, dans cette opération, ſurtout quand elle eſt un peu longue, l'eſprit eſt toujours obligé de ſe ſoutenir par ſes ſeules forces, & de ſe nourrir, pour ainſi dire, de ſes propres méditations, ſans aucun concours des ſens. C'eſt un travail ſans contredit des plus pénibles, & dont peu de perſonnes ſont capables, ſoit par un défaut de forces, ſoit parce qu'elles ne veulent pas conduire l'uſage de leurs forces au point néceſſaire pour s'en acquitter. Si quelcun veut faire un eſſai ſur les difficultés de ce travail, il n'a qu'à étudier quelque démonſtration priſe des Mathématiques mêmes, ſans ſe ſervir des figures qu'on a coutume d'y joindre; il verra bientôt la diſtinction des idées s'affoiblir, les embar-

barras ſe multiplier ſur ſa route, pour peu qu'elle ſoit longue, & les reſultats auxquels il parviendra manquer de cette évidence qui caractériſe les notions géométriques. On peut dire que les Mathématiciens, qui, fondés ſur la force qu'ils ont acquiſe dans leur Science, s'ingérent à faire de prétenduës démonſtrations dans les autres, ſont à peu près dans le même cas. Accoûtumés, à l'aide de leurs figures & de leur calcul, à vaincre toutes les réſiſtances qu'ils rencontrent, ils s'attendent au même ſuccès, lorſque ces ſecours viennent à leur manquer; mais leur attente eſt pleinement trompée, & ils tombent preſque toujours dans des raiſonnemens contraires aux premiers principes de la Logique. Lorſqu'on les renvoye à cette derniere Science, ils s'étonnent, ils s'irritent même, ils croyent qu'on les traite en Ecoliers, & qu'on leur fait un grand affront. Mais quoi! le Savant le plus conſommé dans une Science dont il a fait ſon objet, n'eſt-il pas réellement un Ecolier dans toute autre qu'il a mépriſée?

CE n'eſt pas pourtant que les Mathématiques, en qualité d'inſtrument, ne ſoyent très

très propres à préparer & à former l'esprit aux connoissances solides, par l'habitude qu'elles procurent d'analyser les démonstrations les plus compliquées & les plus exactes. Quand on conserve simplement cette habitude, sans transporter d'ailleurs aucune notion purement mathématique à des objets physiques, métaphysiques, ou autres, auxquels ces notions ne conviennent pas, on a sans contredit une très grande avance dans la carrière de la solidité, & l'on doit être en état de devancer ceux qui n'ont jamais étudié la Géométrie. Mais, comme les principes géométriques se résolvent tous dans ceux de l'Ontologie, qui est la source des premieres vérités, c'est à celle-ci qu'il faut recourir, toujours aidé d'une saine Logique, pour parvenir à des conclusions sures, & à des applications qui n'ayent rien de forcé. Ainsi ces diverses Sciences se donnent la main; & quand elles agissent avec un véritable concert, sans que l'une veuille empiéter sur l'autre, elles conduisent l'esprit humain jusqu'où il peut aller. Mais elles font, pour ainsi dire, faux bond à tous ceux qui veulent que l'une d'entr'elles ait

une

une préférence totale, & uſurpe tous les droits des autres.

Au défaut des analyſes mathématiques, on pourroit introduire les analyſes logiques, qui, faites dans toute leur préciſion, & continuellement réitérées, donneroient cette habitude de raiſonner diſtinctement, qui n'eſt autre choſe que la ſolidité. De jeunes gens, qui, au lieu de tous ces Cours qu'on leur dicte, ou qu'on leur lit avec ſi peu de fruit, de toutes ces lectures par leſquelles, en augmentant le nombre de leurs idées, ils en augmentent la confuſion, feroient habituellement l'analyſe véritablement logique des meilleurs Ouvrages qui exiſtent dans les Sciences auxquelles ils s'appliquent, ſe trouveroient au bout de leurs études ce qu'ils ne deviennent preſque jamais à la fin de leur vie, quelque longue qu'elle puiſſe être; ils feroient des Savans éclairés, judicieux, dépouillés de préjugés, & en état de porter un jugement ſolide ſur tout ce qui ſe trouveroit renfermé dans la ſphère de leurs connoiſſances. Quelles acquiſitions que celles de pareils ſujets pour remplir les places, & vaquer aux fonctions, d'où dépend le bien

bien de la Société! Que de préjugés disparoitroient! Que d'abus feroient détruits! Le vrai mérite feroit enfin honoré & recompenfé ; l'effronterie, le babil, ne feroient pas les moyens d'acquérir du relief, & d'arriver aux premiers grades.

Il eft furprenant qu'on ne fente pas mieux l'importance des analyfes logiques, tandis qu'on reconnoit l'utilité, la néceffité même des analyfes grammaticales. Quoiqu'il fut poffible d'apprendre aujourd'hui le Latin par l'ufage, on croit cependant avec raifon que la meilleure route, c'eft celle des Rudimens & de la Syntaxe, & qu'il ne faut paffer à l'explication des Auteurs qu'après avoir fait bien apprendre & fuffifamment comprendre les régles qui déterminent l'affemblage des mots, & la conftruction des phrafes. Ce feroit une connoiffance bien imparfaite que celle par laquelle la mémoire mettroit feulement en état de rendre un mot Latin par le mot qui lui répond dans une autre Langue, fans pouvoir indiquer le cas, le genre, la déclinaifon, la conjugaifon &c. avec les raifons qui obligent à mettre *virum* plutôt que *vir*, *fuiffet* plu-

plutôt que *fuit*, & ainſi du reſte. C'eſt ainſi à la vérité qu'on ſçait ordinairement ſa langue maternelle: mais auſſi peut-on dire qu'on la ſache? Ce qu'on appelle explication des Auteurs, n'eſt donc guères, ſurtout pendant un certain tems, qu'une analyſe grammaticale des mots, d'où l'on paſſe à une interprétation courante, dans laquelle on n'a pas beſoin de rappeller des régles ſi ſouvent indiquées & appliquées, qu'elles ſont ſuffiſamment connuës. Il en eſt de même des analyſes logiques; ceux qui ne commencent pas par là, ou qui n'y perſeverent pas juſqu'à ce que l'habitude ſoit formée, n'auront jamais l'intelligence des matieres qui ſe rapportent aux Sciences; & toutes les connoiſſances qu'ils pourroient d'ailleurs accumuler, ne ſerviront de rien à l'acquiſition de la ſolidité, ſi tant eſt qu'elles n'y ſoyent pas nuiſibles.

S'IL faut entaſſer les motifs qui doivent engager à faire de la ſolidité tout le cas qu'elle mérite, nous ajouterons qu'elle eſt le plus grand & le plus aſſuré de tous les préſervatifs contre l'erreur. En effet d'où viennent toutes les erreurs, ſinon de la précipitation imprudente avec

la-

laquelle on laisse passer des termes qui n'ont pas été exactement définis, des propositions qui n'ont pas été suffisamment prouvées, des raisonnemens destitués de la force nécessaire pour les rendre concluans, de prétendues démonstrations où ne se trouvent pas toutes les conditions prescrites par une saine Logique. Un homme solide ne pourroit, pour ainsi dire, quand il le voudroit, se tromper à aucun de ces égards; il a contracté une habitude qui s'y oppose, & qui le rend attentif à toutes ces différentes voyes par lesquelles l'erreur a coûtume de s'introduire. Il est bien surprenant que le grand nombre des Savans négligent ces précautions, tandis que d'un autre côté, ils montrent une sensibilité extraordinaire au sujet de l'erreur, ne voulant jamais en être soupçonnés, faisant la résistance la plus opiniâtre plutôt que de convenir qu'ils y soient tombés, & témoignant beaucoup plus d'aversion pour elle que pour le vice. On auroit lieu de conclurre de là que pensant ainsi, ils tourneroient tous leurs efforts contre l'erreur, & qu'après avoir examiné les divers moyens qui peuvent la prévenir ou la détrui-

truire, ils ſe convaincroient que la ſolidité peut ſeule conduire à la certitude dans les connoiſſances humaines, de façon qu'à meſure qu'on s'en écarte on tombe proportionnellement dans le riſque d'errer. Et cependant il n'y a peut-être rien ſurquoi les Savans ordinaires pouſſent la négligence plus loin que ſur les exercices ſans le ſecours deſquels il eſt impoſſible d'acquérir de la ſolidité. Notre Siècle, plus licentieux que tous ceux qui l'ont précédé, eſt fecond en erreurs dont l'énormité devroit cauſer un ſoulevement univerſel; cependant leurs Auteurs oſent s'en glorifier hautement, & leur impudence ſuffit pour répandre & accréditer les choſes les plus extravagantes & les plus monſtrueuſes. Lors qu'on les entend parler d'un ton ſi haut, traiter avec un mépris ſi inſultant tous ceux qui refuſent de penſer comme eux, & prodiguer cette ironie qui eſt leur figure favorite, les eſprits foibles, qui forment la maſſe du vulgaire, s'imaginent que de pareils Auteurs ſont des prodiges d'eſprit, & de ſçavoir, qu'ils ont tout lû, tout examiné, tout approfondi, & que les productions qu'ils donnent avec tant de confiance

ce ſont le fruit des recherches les plus pénibles, & des méditations les plus ſublimes. Cependant, s'ils vouloient ou pouvoient y regarder de plus près, ils verroient que ce ne ſont que des traits lancés au hazard, des raiſonnemens découſus, des faillies bizarres, des paradoxes qui n'ont d'autre fondement que l'autorité de ceux qui les débitent. On ne ſçauroit trop déplorer les progrès d'un mal auſſi funeſte. Tous ceux qui en connoiſſent l'atrocité & les dangers, doivent ſe réunir pour le combattre, mais peut-être eſt-il déja trop tard. On a permis ſi longtems à des Ecrivains, dignes des plus ſevères châtimens, de tout dire & de tout écrire avec le privilège de l'impunité, que le poiſon a déja gagné dans tous les membres du Corps de la Société, & que les races futures ne peuvent manquer d'en être atteintes. La voye de la réfutation demeure à la vérité toujours ouverte; mais les préjugés ont pris tant de force, que perſonne ne daigne lire les réfutations, beaucoup moins y apporter l'attention ſans laquelle on ne peut en ſaiſir la force. Et pour ne rien diſſimuler, les mauvaiſes réfuta-

tions de l'erreur ont aussi plus d'une fois fait tort à la bonne cause. Il ne faut pas moins de solidité pour détruire l'erreur que pour établir la vérité ; & de là vient que tant de réfutations ne valent guères mieux, quant à la solidité, que les Ecrits réfutés.

MAIS si la solidité est requise quelque part, c'est surtout dans la pratique de la Morale. Nous aurons occasion de le prouver d'une façon plus particuliere, lorsque nous traiterons de la Vertu morale ; & nous ferons voir que rien ne lui est plus contraire que l'erreur, qui se joignant à l'ardeur pour la vertu, & au zele qui accompagne la piété, convertit ces éxcellentes dispositions en un dangereux enthousiasme, source intarissable des plus grands maux. Ceux qui cherchent donc, même de bonne foi, à propager la vertu, mais sans le secours des vertus intellectuelles, & surtout de la solidité, détruisent beaucoup plus qu'ils n'édifient. Le danger est encore plus grand de nos jours, où, comme nous venons de le faire voir, on s'acharne à déraciner de l'esprit des hommes les notions de la Vertu & de la Religion, à en étouffer le goût

&

& l'amour dans leurs cœurs. Dès que ceux qui sont dominés par ces mauvaises intentions, apperçoivent quelques traces d'erreur ou de superstition, mêlées aux vérités de la Morale ou du Christianisme, ils en font la matiere d'un triomphe insolent, & concluent sans autre examen qu'il n'y a qu'erreur & superstition dans tout ce que les mortels aveuglés reçoivent comme des régles de conduite, & des motifs à l'accomplissement de leurs devoirs.

Que de prétendus axiomes, répandus dans la Société & dans les Sciences, que tout le monde admet sans examen, & sur lesquels on paroitroit ridicule de vouloir former aucun doute! Tant qu'il ne se trouve personne qui soit capable de les soumettre aux loix de l'analyse, & de remonter à des notions antérieures & vrayement axiometiques, qui servent à faire voir ce qui se trouve de défectueux & de faux dans ces maximes communément reçues, elles conservent la vogue, & passent d'un siécle à l'autre, sans rien perdre de leur autorité. A qui appartient-il donc de les sapper & de les anéantir? C'est aux seuls esprits solides, par-

ce qu'ils ſont les ſeuls capables des opérations analytiques auxquelles la ruïne de l'erreur eſt attachée. On peut juger qu'un Savant eſt un homme ſolide, & qu'il aime la ſolidité, lorſqu'on le voit conſacrer ſon tems & ſes travaux à porter la lumiere dans les notions confuſes, à déterminer celles qui ſont vagues, à rectifier les preuves incomplettes, ou défectueuſes par rapport à la maniere de les expoſer, en un mot à tirer de l'édifice des Sciences tant de mauvais matériaux qu'on y a fait entrer, pour y en ſubſtituer de meilleurs, & autant qu'il eſt poſſible d'indeſtructibles. Quand une fois l'eſprit eſt tourné de ce côté-là, il jouït d'un plaiſir bien pur, bien conſtant, & qui ne peut être mieux comparé qu'à celui des perſonnes bienfaiſantes qui remédient de tout leur pouvoir aux miſères dans leſquelles l'indigence jette leurs ſemblables. Le ſentiment exquis de ce plaiſir les porte quelquefois à des détails qui paroiſſent trop minutieux aux eſprits ſuperficiels. Cette envïe de tout définir & de tout démontrer a l'air d'un ridicule aux yeux du vulgaire ſavant : on compare le Philoſophe qui s'y livre au Juge
de

de la Comédie des *Plaideurs* qui vouloit toujours juger. Cependant, s'il s'agit en effet d'un vrai Philoſophe, ce jugement eſt téméraire: il ne ſauroit y avoir rien de trop dans ce qu'il fait pour les intérêts de la Vérité. Elle a tant ſouffert, cette pauvre Vérité, de la part de tous les hommes dans tous les tems, elle a été altérée & défigurée en tant de manieres, que, bien loin de pouvoir aller au delà des ſoins que ſa reſtauration exige, on demeurera toujours en arrière, l'entrepriſe d'extirper toutes les erreurs étant fort au deſſus des forces d'un ſeul homme.

On s'imagine ſurtout que les Philoſophes prennent des peines ſuperfluës, lorſqu'ils s'attachent à prouver des choſes dont perſonne ne doute. Mais, ſi l'on fait bien attention à ce qu'ils avancent ſur ce ſujet, on verra qu'ils ne font que ce qu'ils doivent faire, en cherchant à ſubſtituer à la ſimple perſuaſion, dont les hommes ſe contentent ordinairement, une véritable conviction à laquelle ſeule le Philoſophe peut donner ſon acquieſcement. Les anciens Géométres s'étoient attachés à démontrer pluſieurs propoſitions qu'*Euclide* a employées comme

 des

des axiomes. Et ils ont eu raiſon, toutes les notions qui peuvent être réſolues en d'autres plus ſimples étant ſuſceptibles de démonſtration. Le plus haut degré de ſolidité eſt celui par lequel on atteint aux notions irréſolubles. On ne ſauroit à la vérité parvenir toujours à une analyſe auſſi parfaite; cependant on en approche d'autant plus qu'on donne de nouvelles démonſtrations de principes qui n'avoient pas encore été démontrés.

CETTE rigueur ne convient pas également à toutes ſortes d'Ouvrages. Dans ceux qui ſont deſtinés aux Commençans on peut s'en abſtenir; mais elle convient aux Cours entiers des Sciences, dans leſquels on ſe propoſe de pouſſer l'examen des matieres juſqu'à ſes dernieres bornes. On peut voir un exemple très inſtructif ſur ce ſujet dans l'Abrégé d'Arithmetique & de Géométrie de M. *de Wolff*, comparé avec les grands Volumes qu'il a donné ſur les Sciences. Ceux-ci contiennent les définitions de pluſieurs termes, & les démonſtrations de pluſieurs choſes, qu'on n'a pas coûtume de définir & de démontrer; au lieu que dans l'Abrégé on

on s'en est tenu à la méthode ordinaire. Celle-ci suffit pour les Commençans, & même en général pour ceux qui, se bornant à être Mathématiciens, n'aspirent qu'à la certitude Mathématique, & cherchent seulement à la mettre dans les opérations de leur esprit, ou dans les productions de leur plume. Alors la Géométrie fait leur unique objet, & son étude est une espece de profession dans laquelle ils se renferment. Mais, quand on a des vues plus étenduës, & qu'on se propose d'arriver par les Mathématiques, non seulement à la certitude des vérités qu'elles enseignent, mais à celle de toutes les vérités qui sont du ressort de l'esprit humain, cette Science devient un instrument destiné à la perfection de notre Entendement, & nous ouvre les routes de la véritable solidité. Or c'est ce qui ne peut arriver, qu'autant qu'on généralise les principes des Mathématiciens, & qu'on se sert de l'art de démontrer qu'ils nous ont appris pour s'élever à des démonstrations qu'ils négligent, & qu'ils ont droit de négliger, en tant que simples Géométres.

L'AUTEUR de l'*Art de penser* a fait une

méprise assez grossiere, lorsqu'il a crû pouvoir s'égayer aux dépens des Mathématiciens, en leur reprochant trop de longueurs, & des circuits inutiles dans leurs définitions & dans leurs démonstrations. Cette décision a été fort du goût de ceux qui ignorent la Géométrie, & pour qui la solidité est une chimère. C'est le propre de l'homme en général de mépriser tout ce qu'il ne connoit pas, surtout lorsqu'il en coûte trop pour y parvenir, & de soumettre à son jugement ceux qui en sçavent plus que lui, afin de ne pas paroître leur inférieur. Mais il faut convenir qu'à leur tour les Mathématiciens ne sont pas plus raisonnables, lorsque renfermés dans l'enceinte de leur sphère, & déterminés à n'en pas sortir, ils reprennent avec aigreur, ou regardent en pitié, ceux qui veulent prendre un vol plus élevé, & soutiennent qu'ils vont se perdre dans les nuës, s'égarer dans les espaces imaginaires. Le grand *Leibnitz* a pensé tout autrement; personne n'a mieux connu que lui la différence qu'il y a entre la certitude des vérités mathématiques, & celle de toutes les autres; il a loué & fortement encouragé les

les efforts de ceux qui s'appliquent à une réſolution ultérieure des vérités mathématiques; & s'il avoit vû jusqu'où M. *de Wolff* a pouſſé l'exécution de cette entrepriſe, on ne ſauroit douter qu'il n'y eut infiniment applaudi. Ce que rejettent & déſapprouvent ceux qui manquent d'une idée diſtincte de la ſolidité, c'eſt préciſément le caractère eſſentiel, le ſigne infaillible de ce degré ſupérieur de ſolidité, ſans lequel on ne ſçauroit traiter la Philoſophie & les autres Sciences qui ne dépendent pas des Mathématiques. C'eſt en même tems l'unique moyen de faire diſparoitre tant d'opinions abſurdes qui ſe multiplient à vuë d'œil dans notre ſiécle au mépris des Mœurs & de la Religion, de faire évanouïr en fumée tous les vains projets de ces hommes audacieux, qui croyent n'avoir qu'à traiter de fables les vérités les plus ſacrées, & y ſubſtituer les plus honteuſes extravagances, pour ſe faire regarder comme les Précepteurs & les Libérateurs du genre humain. Ce ne ſera jamais avec le ſeul ſecours de l'Erudition & des Belles-Lettres qu'on terraſſera pleinement ces Ecrivains licencieux, quoiqu'un homme

 qui

qui possede d'ailleurs une vraye solidité puisse employer ces armes avec avantage; mais c'est dans le sein même de la Philosophie qu'il faut puiser des démonstrations rigoureuses, & cependant très intelligibles pour ceux qui ne leur refusent pas leur attention, & ne les rejettent pas par pure opiniâtreté. Les édifices les plus brillans des Libertins sont réduits en poudre, & véritablement anéantis, par cette voye, l'écrasement le plus complet vient à la suite de l'orgueil demesuré qu'ils montroient; & au lieu d'être des Héros, tels qu'ils le paroissent aux yeux de leurs misérables & vils partisans, ils paroissent à nud ce qu'ils sont effectivement, de simples goujats. Quand on pense après cela à l'ascendant que de pareilles gens ont usurpé dans certains tems & dans certains lieux, on est véritablement confondu, & l'on ne sçauroit trop déplorer la foiblesse de l'esprit humain.

Celui qui aime & recherche la solidité, s'occupe à ramener, autant que la chose est possible, les notions confuses à des notions distinctes, qui lui servent ensuite de principes pour former des démon-

monſtrations *a priori*, dont on ne ſauroit venir à bout, qu'à l'aide de ſemblables notions. Afin d'acquérir donc l'induſtrie néceſſaire pour arriver à ſon but, il commence par l'exercer dans l'étude des Elémens d'Arithmétique & de Géométrie; & il ne tarde pas à ſentir que ces Sciences le menent à la vérité, & peuvent ſeules le mettre ſur la route, mais qu'elles ne le conduiſent pas au but. Prouvons la choſe par un exemple. Si vous ſuppoſez ſans démonſtration que le tout eſt plus grand que ſa partie, il faut que vous vous borniez aux notions confuſes de *tout*, de *partie*, & de plus grand, comme l'a fait *Euclide*, parce qu'il lui ſuffiſoit de remonter aux notions communes, ſans s'attacher à en fournir les preuves. Mais, dès que vous entreprenez la démonſtration de cet axiome, vous ne pouvez vous paſſer de bonnes définitions des termes qui ſervent à l'exprimer. Et en général il eſt aſſez manifeſte que les notions confuſes ne ſauroient ſervir à former aucune démonſtration, parce qu'on ne peut les changer en propoſitions propres à ſervir de prémiſſes dans les ſyllogiſmes. Si, pour s'en tenir au même exemple, la notion de

plus grand est confuse en vous, tout ce que vous sçavez, & tout ce que vous pouvez affirmer, c'est que ce qui est plus grand est plus grand. Or, quoiqu'une semblable proposition identique ait quelquefois son usage dans les démonstrations, elle ne peut pourtant en avoir aucun, quand il s'agit de démontrer que le tout est plus grand que sa partie. Il n'y a que les notions Ontologiques qui soyent telles, que toutes les démonstrations des autres Sciences puissent s'y résoudre; & par conséquent ce sont les seules qui puissent conduire à des connoissances solides, pourvu qu'on y tende par la voye de démonstrations conformes aux régles de la saine Logique.

LORSQU'ON n'a, pour ainsi dire, qu'une solidité partiale, ou rélative à un certain ordre d'idées, sur lesquelles on s'est toujours exercé, sans penser à la liaison universelle, & à la subordination de tous les principes de nos connoissances, on est presque aussi novice, quand on passe à des idées d'un autre ordre, & qu'on entreprend de les assujettir à la forme démonstrative, que si l'on n'avoit jamais ouï parler de démonstration. Et cet inconvénient

nient eſt d'autant plus à craindre, qu'on a plus acquis de ſupériorité dans le genre auquel on s'eſt appliqué, parce que cette ſupériorité donne une confiance préſomtueuſe, toute propre par elle-même à jetter dans l'erreur. De là vient ſans doute qu'aſſez généralement les démonſtrations des Mathématiciens, mais ſurtout celles des modernes, ſont extrèmement incompletes, & ne ſont preſque jamais régulieres. Une des principales raiſons qui y influent, c'eſt qu'ils ſuppoſent facilement, que des principes qui leur ſont connus, & qu'ils admettent comme évidens, ſont également connus & évidens pour leurs Lecteurs, de ſorte qu'ils peuvent ſe les rappeller avec facilité, & les appliquer avec ſuccès. Il y en a qui vont même plus loin, & qui cachent à deſſei[illegible]ains principes de leurs dém[illegible] pour donner une plus [illegible]ofondeur de leurs [illegible] répandre un air [illegible]opérations. D'au- [illegible]'écrire pour les [illegible]ûs & entendus [illegible] cela tend au [illegible] ſolide, qui à cauſe

cause de cela se trouve fort retardée dans les Mathématiques pures; & ceux qui, hors des Mathématiques, imitent cet exemple, c'est à dire, s'envelopent d'obscurités volontaires, causent le même dommage aux Sciences qu'ils traitent. Que penser après cela de ces Ecrivains qui, n'ayant ni Géométrie, ni Logique, s'embarquent avec confiance dans de prétendues démonstrations qui n'en ont pas seulement l'apparence, & ne font pas difficulté d'apposer à une suite de raisonnemens vagues le sceau de la démonstration, contenu dans les lettres C. Q. F. D., auxquelles ils attribuent sans doute la vertu d'opérer une transformation magique. Ces bons esprits mêmes, auxquels on ne sçauroit disputer un fonds de solidité, mais qui ne l'ont acquise que par l'usage, ne peuvent en tirer les fruits que la solidité théoretique, ou artificielle, produit. Quand même ils parviendroient à construire des démonstrations, ils ne sçavent en démontrant ce qu'ils font, ni pourquoi ils le font; ils sont en fait de démonstration de véritables empiriques, d'aveugles imitateurs. Cela ne déroge en rien à leurs autres bon-

nes

nes qualités; & quand ils ont la modeſtie de ſe rendre une exacte juſtice, cela tourne même à leur honneur. Mais où ſont ceux qui ſe rendent cette juſtice? Où eſt l'homme qui ne croye pas avoir plus d'eſprit, plus de raiſon, plus d'habileté, qu'il n'en a effectivement? Cette ſuppoſition eſt la ſource de tous les écarts, le principe de toutes les erreurs; il n'y a que la vraye Philoſophie qui puiſſe s'y oppoſer efficacement; il n'y a qu'elle qui puiſſe, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, mettre des garde-foux autour de tant de gens qui en ont beſoin ſans le ſçavoir.

De ce que quelcun ne donne pas des démonſtrations conſommées, c'eſt à dire, complettes & régulieres, on n'eſt pas en droit de conclure avec certitude, qu'il manque de ſolidité; la preuve de ce défaut n'exiſte, que lorſqu'il prétend faire paſſer de ſemblables démonſtrations pour meilleures qu'elles ne le ſont en effet. Diverſes cauſes peuvent empêcher un homme ſolide, & capable de faire des démonſtrations, d'en faire effectivement; il y a dans la vie mille accidens, mille diſtractions inévitables, qui ne permettent pas de donner un degré d'attention ſuffiſant,

ſant, ou d'employer l'eſpace de tems néceſſaire, pour conduire ſes méditations à leur dernier dévelopement, & les propoſer avec toute la netteté dont elles ſeroient ſuſceptibles. A quoi l'on peut ajouter les cas que nous avons déja indiqués, dans leſquels on cache au Lecteur quelques uns de ſes principes, & une partie de ſa marche, ſoit dans la penſée qu'il y ſuppléra ſans peine, ſoit, comme le faiſoit *Descartes*, pour le laiſſer participer au plaiſir de l'invention; & c'eſt ce qui engage pluſieurs Inventeurs modernes à propoſer leurs découvertes ſans démonſtration. Il en eſt des talens, comme des vertus. Il y en a toujours pluſieurs qui demeurent cachés, ou qui ne ſe dévelopent pas dans toute leur étenduë. Quand un Philoſophe a donné de bonnes démonſtrations qui ſont bien à lui, il a fait ſes preuves de ſolidité, on ne ſauroit lui conteſter cette qualité; mais il ne s'enſuit pas qu'on doive la refuſer à ceux qui n'ont rien publié, ni même à ceux qui ont publié des choſes encore incompletes & défectueuſes. Il faut préalablement ſçavoir dans quelles circonſtances ils ſe ſont trouvés, & ce qu'ils

qu'ils feroient capables de faire dans des circonftances plus favorables.

La propagation des doctrines folides dépend néceffairement de la folidité de ceux qui les enfeignent, & rien ne rehauffe davantage le prix de cette qualité. Les connoiffances fuperficielles peuvent avoir quelque côté brillant qui les met en vogue; mais elles s'éteignent néceffairement avec ceux qui les poffedent, comme ces méteores qui s'enflamment & difparoiffent bientôt après. Qu'un homme foit plein d'efprit & de faillies, qu'à l'aide d'une excellente mémoire il puiffe raconter une infinité de chofes propres à occuper agréablement une Compagnie, je l'écouterai volontiers, & je lui rendrai toute la juftice qu'il mérite. Mais ce n'eft jamais à lui que je m'adrefferai pour être éclairé, inftruit, guidé dans la route de la vérité; ce n'eft point à lui que je confierai des éleves que je veux rendre propres à s'acquitter dignement des Emplois auxquels font attachés les principaux avantages dont la Société jouït. Il feroit bien à fouhaiter furtout que la charge d'enfeigner publiquement, dans les Chaires tant Ecclefiaftiques qu'Acadé-

cadémiques, fut confiée avec plus de précautions, & plus consciencieusement, afin qu'elle ne fut jamais, ou du moins qu'elle ne devint pas aussi souvent qu'elle l'est, le partage de gens dont l'incapacité est manifeste, & quelquefois l'indignité révoltante. Bien loin que les choses tendent dans notre siécle à la propagation des doctrines solides, on peut dire que tout conspire à les détruire, à les tourner en ridicule, pour y substituer la frivolité & l'indécence. On ne sçauroit faire des peintures trop fortes de la négligence, des abus, des excès, où les hommes tombent volontairement, & s'enfoncent de plus en plus. L'hypothese du Matérialisme leve hardiment la tête; on s'empresse à convaincre l'homme, & même à le féliciter, de ce qu'il est débarrassé de cette partie de son être qu'il avoit regardée jusqu'à présent comme la plus excellente, celle qui en faisoit tout le prix; on ne cesse de lui répéter que tout périra avec les organes de son corps, que ses espérances ne doivent pas s'étendre au delà des bornes étroites de la vie présente, & qu'ainsi tous ses devoirs se réduisent à jouïr de l'état actuel où il se trouve

trouve au gré de ses penchans. Il n'y a plus de Religion pour tous ceux qui pensent ainsi ; & malheureusement ceux qui croyent devoir en conserver une, la défigurent par mille superstitions, ou l'accommodent à leurs passions, de sorte qu'elle perd toute sa force & toute sa réalité. Les partisans sincères de la vraye Religion, qui voudroient la maintenir dans sa pureté, & la professer exactement, passent pour des visionnaires, ou pour des hypocrites. Le luxe prend tous les jours des accroissemens monstrueux ; l'intérêt & la vaine gloire sont les seuls mobiles des actions humaines. Cette probité antique dont nos pères se vantoient est regardée comme un effet de leur stupidité ; c'est à qui sera le plus industrieux à tromper son prochain. Ceux qui ont la force en main s'en prévalent comme d'un droit qui fait disparoitre tous les autres droits. On fait consister le bonheur à jouïr inconsidérement & brutalement de tous les objets qui excitent la cupidité. Après cela les hommes osent se plaindre des malheurs qu'ils endurent, des calamités qui fondent de toutes parts sur eux, tandis qu'ils sont si vi-

sible-

ſiblement les artiſans de ces malheurs, & qu'ils ne ceſſent de provoquer tous les fléaux qui peuvent les abîmer. Quel eſt le remède à tous ces maux? C'eſt inconteſtablement & uniquement une ſolidité d'eſprit & de jugement, qui faſſe enviſager toutes les choſes ſous leur véritable point de vue, qui leur aſſigne exactement le prix réel qui leur convient, qui rétabliſſe la Vérité, la Vertu, & la Religion dans leurs droits, & qui convainque les hommes que tout leur bonheur dépend de l'attachement inviolable qu'ils auront pour ces grands objets. L'*Ami des hommes*, titre le plus glorieux qu'on puiſſe prendre, c'eſt celui qui ne ſe laſſera point de leur inculquer ces grandes & ſalutaires idées, qui conſacrera tous ſes efforts à les ramener dans la bonne voye, ſans ſe laiſſer décourager par leur réſiſtance opiniâtre, ou par leur noire ingratitude. Si les gens éclairés & intégres étoient auſſi unis entr'eux qu'ils pourroient & devroient l'être, ils tiendroient encore tête, malgré leur petit nombre, à la foule des méchans; ils oppoſeroient en bien des occaſions une digue efficace au torrent des vices. Mais on

on ne voit point entr'eux cette union si desirable, parce qu'assujettis aux besoins de la vie, ou aux foiblesses de l'humanité, ils s'éloignent souvent les uns des autres pour des causes legères, & fort inférieures à celles qui devroient les rapprocher & les réunir. De cette façon le Vice triomphe insolemment, & foule aux pieds tout ce qui ose lui résister.

Ne perdons pas encore de vue les Eglises & les Académies; l'objet est trop important pour ne pas y insister. Ces établissemens devroient être des sources permanentes, d'où découlassent les vrais biens de la Société, des lumieres réelles, des vertus qui ne le fussent pas moins, l'amour de l'ordre & de la décence. En subordonnant même les choses, comme elles doivent être, il paroit qu'il faut tout rapporter originairement aux Académies, puisque c'est là que se forment, ou doivent se former, les Ecclésiastiques, les Magistrats, & tous ceux en général entre les mains desquels la Société confie ses intérêts les plus précieux. Mais, bon Dieu! quelle n'est pas la surprise de ceux qui parcourent la liste des Professeurs employés dans les Univer-

sités,

ſités, & qui ſont à portée de juger de leur capacité; quelle ſurpriſe, dis-je, d'y trouver des ignorans qui n'ont pas la teinture des matieres, des pédans qui ont fait divorce avec le bon ſens, des gens de plaiſir qui ne penſent qu'à la diſſipation, & qui pis eſt, dans tous ceux à qui ces caractères conviennent, des ennemis jurés de leurs Collegues, dès qu'ils ne leur reſſemblent pas, dès qu'aux connoiſſances ſolides & à un tour d'eſprit judicieux, ils joignent de l'application, de la régularité, & du zele pour les progrès de la jeuneſſe. Il ſe forme auſſi-tôt une ligue acharnée contre ces perturbateurs de la licence Académique; l'envie, la malignité, font jouër les plus puiſſans reſſorts pour les perdre, & n'y réuſſiſſent que trop ſouvent. Vit-on jamais rien de plus flêtriſſant pour l'Hiſtoire Litteraire de ce Siècle, rien de plus indigne dans les Faſtes Académiques, que les odieuſes accuſations intentées à M. *de Wolff*, les perſécutions véhémentes dont il fut l'objet, & ce banniſſement auquel elles aboutirent, mais dont toute la honte retomba ſur ceux qui l'avoient cauſé. Il eſt preſque décidé que, dès qu'il y a dans

dans quelque Académie un homme d'un mérite diſtingué, il devient la victime de ſes Collegues, ou paſſe ſa vie à lutter contre les obſtacles par leſquels ils traverſent ſes intentions & ſes ſuccès. Mais revenons aux caractères généraux de la ſolidité.

Un des plus eſſentiels, & qui ſert le mieux à la rendre reconnoiſſable, c'eſt de ſçavoir enchaîner entr'elles les vérités, lorſque les conſéquences auxquelles on arrive ſont très éloignées de leurs principes, & qu'on ne peut en prouver la juſteſſe que par le fil d'une longue ſuite de raiſonnemens. C'eſt à quoi ne parviendront jamais les Auteurs qui, ſe bornant à la méthode vulgaire, font des Ouvrages où les idées forment à tout moment de nouvelles chaînes; où la matiere d'un Chapitre qui ſuit n'a aucun rapport avec celle du Chapitre qui précéde; où, à meſure qu'il ſe préſente de nouveaux objets à conſidérer, on employe de nouveaux principes iſolés, qui ne tiennent à rien, & qui pour l'ordinaire ne menent à rien. Cependant, quand ces Auteurs ont atteint le bout d'une ſi glorieuſe tâche, ils ne manquent pas de pren-

prendre acte de la maniere dont ils l'ont remplie. Ils disent: *J'ai fait voir d'abord, j'ai prouvé ensuite, j'ai établi, je conclus*; & à la faveur de ces formules ils se persuadent, ou du moins ils veulent persuader aux autres que la vérité même parle par leur bouche, & qu'ils n'ont fait qu'écrire ce qu'elle leur a dicté. *Euclide* a donné le modele de la solidité à tous ceux qui viendroient après lui; & il n'y en a point d'autre à suivre. On peut écrire dans un grand nombre de genres, tous différens du sien; mais on ne peut démontrer la vérité que comme il l'a démontrée. Plus ses imitateurs allongent la chaîne, dont il a commencé le tissu, plus ils partagent sa gloire. Etendre, orner, tourner en mille manieres, repéter à la faveur de divers déguisemens, des choses qui ont déja été dites & redites une infinité de fois, c'est un art commun, que les uns exercent avec plus d'habileté & de succès que les autres; mais, à quelque degré qu'on le porte, il n'a pas la moindre affinité avec l'art d'inventer, ni avec celui de démontrer. Les difficultés dont ceux-ci sont accompagnés, font que bien des gens n'en ont

pas

pas plus d'idée que s'ils n'exiſtoient pas; ou, s'ils ne peuvent pas ignorer en quoi ils conſiſtent ils affectent de les mépriſer, comme s'ils tenoient de la chimère, ou de la pédanterie.

Si le ſeul enchaînement légitime d'une ſuite de vérités un peu étendue fait foi de la ſolidité de ceux qui ſont capables d'y réuſſir, à plus forte raiſon l'édifice complet d'un ſyſtème ne permettra pas d'en douter. Un de nos plus habiles Métaphyſiciens François qui eſt en même tems un de nos meilleurs Ecrivains, a donné un Traité *des Syſtèmes*, rempli d'excellentes choſes, mais où il ſemble avoir trop fortement adopté le ſyſtème de détruire tous les ſyſtèmes. Il faut certainement abandonner la recherche de la Vérité, ou travailler continuellement à réduire en ſyſtème les propoſitions à la certitude deſquelles cette recherche nous conduit. Sans cela, & en les laiſſant éparſes, elles demeurent infructueuſes. Les inconvéniens des ſyſtèmes prématurés, ou faux, ne combattent point ce que nous avançons ici: jamais l'abus ne prévalut contre l'uſage. On rapproche les unes des autres, & l'on aſſocie ſyſtè-

matiquement toutes les propositions qui sont susceptibles de cette proximité, & de cette association, en laissant vuides les lacunes qui ne peuvent pas encore être remplies, & surtout en se gardant soigneusement d'y suppléer par des remplissages purement postiches. A la faveur de ces précautions les théories naissent, se dévelopent, se perfectionnent, & augmentent le trésor universel des Sciences, qui n'existent qu'autant qu'il existe des théories. Mr. l'Abbé de *Condillac* est trop judicieux pour penser autrement; & il n'y a qu'un petit fonds de Logomachie qui paroisse l'écarter de cette grande route. L'esprit systèmatique n'est autre chose qu'un esprit d'ordre aussi nécessaire dans les sciences que dans les affaires de la vie. On a beau posséder des richesses, de quelque genre qu'elles soyent; si l'on néglige de les administrer régulièrement, elles se dissipent, & leurs possesseurs n'en tirent aucun fruit permanent.

C'est à la solidité seule qu'il appartient de bâtir des systèmes. Il n'y a qu'elle qui connoisse les matériaux requis dans leur composition, & l'arrangement qu'on

qu'on doit leur donner. Quiconque eſt deſtitué de ſolidité, peut bien ſentir l'utilité des ſyſtèmes, mais il ne ſçauroit jouïr de leurs avantages; & s'il entreprend d'en conſtruire lui-même, ce ſera ſans aucun ſuccès. De là tant de ſyſtèmes défectueux, ou manifeſtement faux, qui ont décrié tous les travaux de ce genre. Mais ne ſait-on donc pas qu'il y a de mauvais Poëtes, de mauvais Orateurs, & qu'en général ceux qui échouënt dans tous les ouvrages qui demandent certains talens peu communs, ſont en beaucoup plus grand nombre que ceux qui réuſſiſſent? Eſt-il donc ſurprenant après cela que la tâche de toutes la plus difficile, & qui ſuppoſe les qualités les plus rares, ſoit très rarement bien remplie?

CHAPITRE VI.

De la profondeur.

CONTINUONS à paſſer en revuë les vertus intellectuelles formelles, en nous élevant toujours des inférieures

aux ſupérieures. Nous avons préſentement à conſidérer celle qu'on nomme *profondeur*; & elle mérite une attention particuliere. Elle conſiſte dans la faculté de réſoudre les notions diſtinctes en d'autres plus ſimples, & de pouſſer cette réſolution jusqu'où les bornes de l'Entendement humain nous permettent de la conduire. Cela ſuppoſe une habitude précédemment acquiſe de former promtement des notions diſtinctes, & généralement d'exercer les divers actes intellectuels dont nous ſommes capables. Nous n'enviſageons ici la profondeur, comme les qualités, ou vertus intellectuelles précédentes, qu'en elle-même, & indépendamment des objets ſur leſquels elle s'exerce. Aucun Cours de Morale n'en a encore fait mention ſous ce point de vuë, par les mêmes raiſons qui ont empêché juſqu'ici de mettre la pénétration & la ſolidité au rang des vertus intellectuelles. Cependant perſonne ne ſauroit conteſter que la profondeur ne ſoit une des plus belles perfections de l'Entendement, & en même tems qu'elle ne ſoit une perfection diſtincte des autres, un acte particulier qui conſiſte, comme nous

nous venons de le dire, dans la résolution des idées distinctes.

On a donc déja fait un grand chemin vers la profondeur, quand on s'est accoûtumé à la formation des idées distinctes, & qu'on est en état de ne jamais admettre en leur place des idées confuses. Ceux au contraire qui n'en sont pas encore là, n'ont pas plus de talent pour la profondeur, qu'un enfant n'en a pour la lecture, avant que d'avoir appris à épeler. Ici nous rappellons le secours de la Géométrie, comme l'un des plus convenables à ce but. Quand on aspire à la profondeur, il n'y a rien de plus utile, que de soumettre à un examen attentif les définitions des Géométres, pour distinguer exactement les diverses déterminations qu'elles renferment, & de considérer avec la même exactitude les propositions géométriques, afin de discerner les principes, ou suppositions, qu'elles renferment d'avec les conséquences qui en découlent.

Toutes les vertus intellectuelles formelles sont autant de perfections de l'ame, qui y existent *en puissance prochaine*, suivant l'expression scholastique, c'est à

dire, dont les actes sont tout prêts à se développer, pourvû qu'on les détermine par d'autres actes, qui en sont les raisons déterminantes, & au nombre desquels doit être mis celui de la Volonté. Les actes donc qui préparent l'Entendement à la profondeur ne sçauroient être placés plus convenablement que dans les exercices géométriques dont nous venons de parler. Il n'est pas nécessaire qu'ils soyent accompagnés dans les commencemens de l'application des régles de la Logique; mais dès que le cours des études a fait connoître ces régles, telles qu'une saine Logique les fournit, il est essentiel aux progrès par lesquels on se propose de tendre vers la profondeur, de joindre les analyses logiques aux opérations mathématiques, dont elles sont, pour ainsi dire, le supplément, ou le *complément*. C'est par là que nous arrivons à former des notions distinctes d'un usage général & rélatif à toutes les Sciences; & que nous nous trouvons en même tems en état de démontrer que ces notions sont réellement distinctes, & telles que les demande une connoissance exacte des choses. Sans cette union de

la

la Logique avec la Géométrie, nos idées diſtinctes ſont, ou imparfaites, ou d'un uſage fort reſtraint.

On ne ſçauroit croire à quel point les vertus intellectuelles influent ſur la véritable connoiſſance des choſes; combien elles contribuent, tantôt l'une, tantôt l'autre, à donner aux actes de notre Entendement la rectitude qui leur convient. Et ce qui eſt ſurtout avantageux, c'eſt que tandis qu'on s'occupe à l'acquiſition d'une vertu intellectuelle, ou qu'on travaille à la perfectionner, toutes les autres, ſans même que nous y penſions, y gagnent, & font des progrès proportionnels. À meſure, par exemple, qu'on devient plus pénétrant, on s'achemine vers la profondeur. De ſorte que cet ouvrage, le plus important dont l'homme puiſſe s'occuper, celui de perfectionner ſon Entendement, bien loin d'être accompagné de difficultés auſſi redoutables qu'elles le paroiſſent à bien des gens, ſe fait en quelque ſorte de lui-même, pourvû ſeulement qu'on ait une volonté déterminée de l'effectuer, & qu'on profite des occaſions & des moyens qui ſont à notre diſpoſition. Le principal eſt de bien

connoitre les exercices qui conviennent précisément à l'acquisition de chacune de ces vertus; rien ne sert davantage au droit usage de l'Entendement, & il n'y a pas même d'autre moyen d'en connoître la rectitude d'une maniere certaine; car le moyen de sçavoir qu'on a bien fait, si l'on ignore ce que c'est que bien faire, & comment l'on y parvient?

APRÈS avoir donc épuisé les connoissances qu'un Cours de Géométrie conforme à la méthode d'*Euclide* peut procurer, il faut passer à des Ouvrages qui roulent sur d'autres Sciences, en particulier sur la Philosophie, & qui soyent écrits suivant la même méthode, pour s'en procurer une intelligence complette, en examinant avec soin toutes les définitions qu'ils renferment, & la liaison que les propositions ont entr'elles en qualité de principes & de conséquences. Cet examen est plus facile que l'analyse proprement dite des démonstrations; mais il faut en effet commencer par les opérations les plus aisées, avant que de s'engager dans celles qui sont plus pénibles, de peur que des difficultés qu'on auroit pû prévenir, ne rebutent & ne découragent.

gent. C'eft un grand inconvénient, un véritable malheur, que ces importans exercices ne commencent pas d'auffi bonne heure qu'ils le devroient, & dans un âge où l'on pourroit donner à chacun le tems qu'il exige, & les placer tous dans la fubordination qui leur convient. Mais ceux qui ont le bonheur de penfer à la perfection de leur Entendement, & de s'en faire une occupation férieufe, ne commencent pourtant prefque jamais affez tôt ce travail; ce qui les oblige d'accumuler plufieurs exercices, & de fouffrir toujours plus ou moins du retardement que les circonftances où ils fe font trouvés ont caufé dans l'exécution de leur deffein.

Les réfolutions des problèmes font une des voyes les plus efficaces pour donner de la profondeur à l'Entendement. On peut s'y mettre, dès qu'on a fini cette étude fuivie des définitions & des propofitions d'un Cours complet de Géométrie, que nous avons recommandée comme un préalable abfolument néceffaire. Pour réfoudre avec fuccès les problèmes dont on s'occupe, il faut connoitre en détail les différentes régles qui fervent à

de ſemblables ſolutions, les employer toutes dans l'ordre qui leur convient; & lorſque malgré cela on ſe trouve encore arrêté, remonter à d'autres problèmes qui ont précédé, & les réſoudre de la même maniere, afin que leur ſolution répande du jour ſur celle qu'on deſire. Quand on eſt une fois bien verſé, & comme rompu, dans ce travail, les difficultés dont il paroit d'abord tout hériſſé diminuent, & finalement s'évanouïſſent, au delà de tout ce qu'on auroit pû ſe promettre. Un problème n'eſt autre choſe dans le fonds qu'une propoſition hypothetique, qu'il s'agit de rendre catégorique, en appliquant avec dextérité certaines régles, qui prouvent que le *prédicat* attribué au *ſujet* lui convient effectivement. Dans les Theorèmes au contraire on démontre cette convenance par la notion même du ſujet; & l'on change la définition qui n'étoit que *nominale*, en une définition *réelle*, qui fait connoître la poſſibilité de la propoſition par laquelle on avoit exprimé la liaiſon du *prédicat* avec le *ſujet*.

QUAND donc un problème eſt réſolu, on peut le conſidérer comme une définition,

tion, dont le ſujet eſt ce qu'il faloit faire, & le prédicat la maniere de le faire, expliquée, & prouvée par les régles, au moyen desquelles on en eſt venu à bout; deſorte que ces régles répondent à ce qu'on appelle les marques, ou caractères, qui entrent dans les définitions ordinaires, pour exprimer le *prédicat* qu'on attribue au *ſujet*. Or ces marques ſont, ou irréſolubles, ou réſolubles, en d'autres plus ſimples; & il en eſt de même des régles, dont les unes ſatisfont par elles-mêmes, & peuvent être admiſes ſans démonſtration, comme quand on demande qu'une ligne droite ſoit tirée entre deux points, ou qu'on décrive un arc de cercle d'un point donné à un intervalle donné; tandis qu'il y a d'autres régles, qui ſe rapportent à des problèmes antérieurs, comme les marques qui doivent être expliquées par des définitions précédentes. Ainſi tout ce qu'on dit de l'analyſe des définitions eſt applicable à la réſolution des problèmes, entant que ces deux eſpeces d'opérations contribuent beaucoup à augmenter la profondeur de l'Entendement.

Au reſte il n'eſt pas néceſſaire d'être

un Mathématicien consommé, avant que de se mettre aux exercices qui procurent cette profondeur; car alors quantité de gens qui n'ont pas reçu de la Nature le goût, ou le talent d'arriver à ce degré de connoissances mathématiques, se verroient par là même déchus de toute prétention à la profondeur. Il suffit, comme nous l'avons insinué, d'avoir bien fait un Cours tel que celui d'*Euclide*, qu'on regarde aujourd'hui comme le plus bas degré de cette vaste Science qui porte le nom de Géométrie. Il ne s'agit que de trouver un Instrument commode & utile pour approfondir des objets d'un autre genre; & cet Instrument existe dans la Géométrie vulgaire, ou inférieure, & suffit à tous ceux qui veulent en faire tout l'usage dont il est susceptible. On peut lire là dessus avec fruit une Dissertation sur la maniere de bien diriger l'étude des Mathématiques, que M. *de Wolff* a mise à la tête du cinquième Tome *in quarto* de son grand Ouvrage sur cette Science. Ce premier degré facilite extraordinairement tous ceux qui conduisent successivement à la profondeur; & quoique cette qualité soit la plus

plus éminente des vertus intellectuelles, & le partage d'un très petit nombre de personnes, elle seroit cependant beaucoup plus commune, si l'on en posoit ainsi les fondemens. L'insigne avantage qu'on trouve à commencer par ces premieres études géométriques, c'est qu'elles conviennent aux enfans mêmes; & que, servant à leur donner de bonne heure des vuës nettes, & un tour d'esprit judicieux, ils se trouvent excellement disposés à profiter de la Logique, & à en saisir tous les préceptes, lorsque plus avancés en âge ils s'appliquent à cette étude. L'Astronomie sphérique & la Géographie peuvent aussi concourir au même but.

Il y a, pour le dire en passant, un moyen bien simple de rendre les Ouvrages les plus détaillés & les plus approfondis propres à l'usage des commençans. Il suffit pour cet effet de distinguer les propositions élémentaires d'une maniere qui puisse les faire appercevoir au premier coup d'œil, par exemple, en employant d'autres caractères typographiques. Elles peuvent alors être détachées, lues, transcrites, étudiées séparé-

 ment,

ment, de forte que le même Cours peut fervir fucceffivement de Cours élémentaire, & de Cours approfondi. C'eft de cette façon que M. *de Wolff* a compofé fes Ouvrages Latins de Philofophie, dont on ne fauroit méconnoitre le prix fans une extrème ignorance, ou une violente prévention.

L'ESTIMATION de la profondeur d'une doctrine répond aux degrés des notions adéquates qu'elle renferme. Il en eft comme de la profondeur dans les chofes corporelles. Celle d'une mine fe compte par le nombre des degrés qu'il faut defcendre pour arriver jufqu'au fonds. On peut placer le terme de la profondeur, comme l'on veut, ou en commençant par les notions compofées qu'on réfout en d'autres plus fimples, & ainfi de fuite, jufqu'à ce qu'on arrive à une notion irréfoluble; ou bien en partant de la notion irréfoluble pour tendre par une fuite de réfolutions à celles qui en font le plus éloignées, & qui en découlent toujours comme des conféquences de leur principe. A l'un & à l'autre égard ceux qui font capables de ces deux opérations doivent être cenfés profonds: mais, fuivant

vant l'usage reçu, on attache plus communément cette idée à la seconde, qui est en effet l'acte même de la profondeur, au lieu que la premiere est plutôt la vertu intellectuelle qui met en état d'exercer cet acte. *Newton* passe à bon droit pour un Géométre profond, parce que les notions qu'il a dévelopées dans son excellent Ouvrage, intitulé *Principes mathématiques de la Philosophie naturelle*, sont des conséquences extrémement éloignées des notions de la Géométrie élémentaire, dans lesquelles elles ne laissent pas d'être résolubles, desorte qu'il semble les en avoir tirées comme du puits le plus profond, en se servant de toutes les notions intermédiaires comme d'une échelle, par les degrés de laquelle il est descendu jusqu'à cette profondeur. Mais, à dire le vrai, il n'en faut pas une moindre pour suivre l'ordre rétrograde, & résoudre les propositions les plus compliquées de sa doctrine, en d'autres plus simples, jusqu'à ce qu'on rencontre celles que les Elémens d'*Euclide* ont rendu familieres.

Répétons-le donc, parce qu'on ne sçauroit trop le répéter; jamais on ne trou-

trouvera de doctrine profonde que dans les Livres écrits suivant les régles de la véritable méthode, parce que ce sont les seuls qui puissent être regardés comme solides, & que sans la solidité on n'arrive point à la profondeur. Les autres qualités de l'esprit sont toujours occupées de la surface, pour ainsi dire, des connoissances, qu'elles peuvent étendre & orner en mille manieres; mais elles en demeurent nécessairement là, & ne font pas le moindre progrès dans l'intérieur de ces connoissances, si elles ne sont guidées par la solidité. Tout au plus à force d'application, & avec le secours de la mémoire, on peut se faire une idée des doctrines profondes, en acquérant leur connoissance historique, au moyen de laquelle on sera en état de rapporter fidèlement & d'exposer clairement ce que des Auteurs profonds auront dit; mais cette intelligence n'est point la conviction qui naît d'une vuë propre & intime, de ce que l'on possède de soi-même à fonds les démonstrations qui servent de base aux vérités: le préjugé de l'autorité en tient la place, & détermine l'acquiescement. Bien des Savans, bien des Phi-

Philoſophes, figurent de cette maniere, & paroiſſent avoir approfondi des doctrines qu'ils n'ont qu'appriſes & retenues. Il n'en faut pas davantage pour en impoſer au vulgaire, qui ſe laiſſe toujours éblouïr par les apparences.

C'EST une fauſſe ſuppoſition, ou une expreſſion impropre, que d'attribuer de la profondeur à des hommes qui ſont dans l'erreur, & qui la défendent. Quelques talens qu'ils apportent à ſoutenir une mauvaiſe cauſe, dans quelques défilés qu'ils conduiſent ceux qui veulent les pourſuivre, on peut compter que la ſolidité, ni la profondeur, ne ſont point au nombre des moyens qu'ils mettent en œuvre; la ſubtilité, les ſophiſmes, ſont leurs ſeules reſſources. *Bayle*, aux yeux de bien des Lecteurs ſuperficiels, paroit un des Auteurs les plus profonds, parce qu'il s'étend beaucoup ſur ſes matieres favorites, & qu'il les propoſe ſous une infinité de faces différentes. Mais, ſi l'on y regarde de près, tout cela eſt en ſurface, & il n'y a rien en profondeur. Dépaïſer ſon Lecteur, lui faire prendre le change, diſperſer dans vint Articles ce qui devroit être dans un ſeul, & y être

d'une maniere systèmatique, entasser les répétitions, emprunter le secours de toutes les chicanes de l'Ecole, voilà le talent de *Bayle*, & la méthode qu'il a suivie dans tous ses Ouvrages. S'il ne s'étoit pas déclaré l'avocat d'une incrédulité qui favorise les passions, on auroit honte de lui donner le moindre éloge, & ses frivoles échapatoires feroient pitié, mais on l'applaudit, parce qu'on voudroit qu'il eut raison. Et c'est le secret que bien des Auteurs ont employé depuis lui pour donner cours aux productions les plus foibles & les plus informes. Il n'y a qu'à hazarder effrontement quelques paradoxes insoutenables pour acquérir la réputation de grand & profond Philosophe.

LA plus profonde de toutes les doctrines, c'est celle dans laquelle les notions sont résolues jusqu'à la plus grande simplicité, & cela n'a lieu que dans l'Ontologie, à laquelle on avoit à cause de cela donné depuis le tems d'*Aristote* le nom de Philosophie premiere. Mais on peut dire qu'elle n'en avoit que le nom, sans y joindre la réalité, jusqu'à ce que M. *de Wolff* l'eut réduite en

une véritable Science, en un assemblage systèmatique d'idées distinctes, en un tissu de démonstrations réelles. Ceux qui dédaignent de puiser dans une source aussi utile, ou plutôt d'un usage aussi indispensable, n'auront jamais aucun droit à la profondeur; elle demeurera constamment inaccessible à toutes leurs recherches. La notion de l'Etre est la premiere de toutes les notions, d'où il faut partir pour arriver à tout, & où il faut arriver de quelque endroit qu'on parte. Mais on ne la trouve qu'après avoir passé par les diverses notions intermédiaires, que l'Ontologie seule rend distinctes & adéquates. L'édifice des Sciences ne sera jamais conduit à son entiere perfection, que quand on aura trouvé le moyen de les réunir toutes ensemble dans un seul systême, & de subordonner leurs principes ainsi réunis à ceux de l'Ontologie. Mais il faut bien faire attention à ce que nous venons d'insinuer, de la nécessité de passer exactement par tous les degrés intermédiaires, avant que de passer aux premieres notions ontologiques; car si l'on prétend y parvenir par une espece de saut, cela

ne réussit point, & l'on va heurter contre les écueils que les Scholastiques n'ont pû éviter. Leurs distinctions, généralement parlant, étoient bonnes, & puisées dans les sources ontologiques; mais, comme ils n'étoient pas en état de les déveloper & de les conduire jusqu'aux applications qu'ils vouloient en faire, elles ne paroissoient & n'étoient effectivement que des termes vuides de sens. M. *de Wolff* en a conservé plusieurs, mais il les a réalisées en les conduisant par une analyse exacte, jusqu'au degré de dévelopement, d'où elles tirent leur force.

ON peut se convaincre surtout de l'importance des notions ontologiques, en jettant les yeux sur le Droit Naturel. Cette Science paroit avoir des principes primitifs, qui lui sont propres, & qu'elle n'emprunte point d'ailleurs. C'est ainsi que de grands hommes, tels que *Grotius* & *Puffendorff*, l'ont traitée; & l'on ne prétend rien diminuer ici de la haute estime que leurs Ouvrages, surtout ceux du premier, se sont acquise. Mais avec tout cela les principes qu'ils employent comme premiers & fondamentaux demeurent équivoques & sujets

à

à conteſtation, juſqu'à ce que par leur réſolution dans des principes antérieurs & ontologiques, ils ayent acquis une certitude inébranlable. C'eſt ce qui paroit par le grand Ouvrage de M. *de Wolff*, ſur cette importante doctrine; les principes de Droit Naturel y ſont déduits de notions ontologiques ſuffiſantes pour les affermir ſolidement, & pour en fournir des notions diſtinctes dont l'influence s'étende juſqu'aux dernieres conſéquences qui ſont partie de ce Droit. Des gens qui ſe croyoient fort habiles, parce qu'ils avoient vieilli dans l'étude de la Juriſprudence, ont regardé ce travail dédaigneuſement; ils l'ont appellé par ironie *un Droit métaphyſique de la Nature*; mais ils en ont par là même fait le plus grand éloge, puiſque ſans un ſemblable droit tout autre eſt incertain, équivoque, défectueux. Quiconque n'eſt pas la dupe de ſes illuſions, ne tardera pas à reconnoitre ingenuëment la vérité de ce que nous diſons ici, dès qu'il voudra s'occuper de l'examen & chercher la déciſion des queſtions les plus épineuſes du Droit Naturel; il ſe trouvera dans un embarras dont les principes ordinaires ne

le

le tireront jamais, mais qui disparoissent à la clarté des notions ontologiques.

C'EST donc une entreprise très intéressante pour ceux qui font des doctrines profondes le cas qu'elles méritent, & qui veulent rendre leur Entendement capable de se les approprier, que celle de perfectionner de plus en plus l'Ontologie, la plus profonde de toutes les doctrines, & la source de toute profondeur réelle. Si l'on n'est pas capable d'inventer & d'ajouter à ce qui a été déja découvert & dit à cet égard, on doit au moins ne point épargner le tems, & le travail nécessaires, pour se rendre familieres toutes les notions de l'Ontologie, & pour s'exercer à pousser leur analyse jusqu'à ses dernieres bornes. Il n'y a guères que ceux qui ont eu le bonheur de faire dès leurs premieres années les exercices Arithmétiques & Géométriques dont nous avons parlé ci-dessus, & d'y joindre ensuite l'étude d'une bonne Logique, qui soyent bien disposés à saisir la doctrine de l'Ontologie, & à en tirer les secours qu'elle fournit pour arriver à une profondeur réelle. Mais, comme il est fort rare que les éducations soyent ainsi dirigées, il

ne

ne l'eſt pas moins de trouver dans les jeunes gens des diſpoſitions à devenir, ſolides & profonds, à l'âge où naturellement ces diſpoſitions pourroient ſe manifeſter. Quand même ils s'attacheroient à la lecture de Livres profonds, quand même ils auroient aſſez de pénétration, & ſi je puis ainſi dire, de conception, pour ſe faire quelque idée des doctrines que ces Livres renferment, tout cela ne reſſemble point encore à la profondeur, dont le caractère eſſentiel & le ſigne diſtinctif conſiſte dans l'analyſe des notions.

CELUI-LÀ eſt véritablement profond, qui, en s'occupant d'un Ouvrage écrit ſyſtèmatiquement, ne laiſſe paſſer aucune définition, qui ne ſoit évidente par elle-même, ou ſuffiſamment expliquée par les précédentes, ou qu'on peut ſuppoſer connuë de ceux à l'uſage de qui de ſemblables Ouvrages ſont deſtinés; qui uſe enſuite de la même ſévérité à l'égard des propoſitions, ſoit par rapport aux termes qui les compoſent, ſoit à l'égard des preuves ſur leſquelles elles ſont fondées; & qui, marchant ainſi pas à pas, ſans poſer le pied ſur aucun terrain de la parfaite ſolidité duquel il ne ſoit pleinement aſſu-

affuré, arrive aux dernieres propofitions de l'Ouvrage avec la pleine conviction qu'elles découlent légitimement des premieres, auxquelles elles font liées par une fuite non interrompuë de propofitions intermédiaires. Cette maniere de lire peut avoir lieu, lorfqu'il ne s'agit que d'une fimple Differtation, d'un Ecrit fort fuccint, pourvû qu'il foit méthodique, tout comme quand on lit le fyftème le plus étendu, l'Ouvrage le plus volumineux. Toute autre maniere de lire ne fert de rien à la profondeur; elle n'eft qu'un tems perdu, un fimple amufement, ou le moyen d'acquérir des connoiffances qui font du reffort de la fimple érudition.

La pénétration étant un préalable à la folidité, il s'enfuit qu'elle en eft un à la profondeur, en vertu de la chaîne indiffoluble qui réunit toutes les vertus intellectuelles. On peut comparer cette pénétration à un outil dont on fe ferviroit pour creufer la terre; plus cet outil eft fort & tranchant, plus on eft en état de creufer profondément. Difons plus; ceux qui afpirent à un très grand degré de profondeur ne peuvent y parvenir que par un

un très grand degré de pénétration, & doivent par conséquent s'appliquer soigneusement à perfectionner celle-ci pour s'assurer l'acquisition de celle-là. Cette partie distinguée de la pénétration qui consiste à demêler les idées abstraites dans les idées concretes, où elles sont en quelque sorte cachées, contribuë principalement à la profondeur; elle s'identifie, pour ainsi dire, avec elle, & l'une ne peut guères, non seulement exister, mais même agir sans l'autre. A la vérité on ne sçauroit donner une idée de ce concert & de ce concours d'opérations, qu'à ceux qui en ont quelque expérience; il est inintelligible pour ceux qui n'ont jamais exercé que les facultés inférieures de l'ame; c'est leur parler un langage inconnu que de leur décrire l'usage des facultés supérieures, surtout lorsqu'il est poussé à un degré aussi élevé; ils croyent qu'on donne dans les visions & dans la chimère; à peu près comme les mondains croyent qu'une dévotion sincère & sublime n'est qu'une pieuse extravagance.

L'Esprit paroit d'abord être dans une certaine opposition avec la profondeur;

c'eſt comme une flamme ſubtile qui tend plutôt à s'élever, & en quelque ſorte à s'évaporer, qu'à acquérir de la conſiſtance, & à en donner aux objets ſur leſquels elle agit. Cependant le concours de l'eſprit avec les autres vertus intellectuelles eſt indiſpenſable, & ſert à leur donner une activité, une force bien plus conſidérable. Il ne faut pas s'y méprendre, en reſtreignant le jugement qu'on porte ſur l'uſage de l'eſprit à celui qu'en font les Orateurs & les Poëtes. Ceux-ci cherchent les choſes ingénieuſes, moins pour inſtruire que pour plaire, & afin de demeurer à la portée des Auditeurs ou des Lecteurs ordinaires, ils ne s'écartent pas beaucoup des choſes les plus communes, & qui tombent univerſellement ſous les ſens; au lieu que ceux qui veulent faire ſervir l'eſprit à des doctrines ſolides & profondes, lui font prendre un vol beaucoup plus élevé, & le tranſportent dans des régions inconnues au vulgaire. On croit qu'il ne faut que de l'application & du travail pour faire de bonnes théories, & conſtruire les plus grands ſyſtèmes; on ſe trompe, il faut de l'eſprit proportionné à l'importance de ces

théo-

théories, à l'étenduë de ces systèmes. Les trois principaux Philosophes modernes, *Descartes*, *Newton* & *Leibnitz*, ont été de grands esprits, & n'auroient pû sans cela faire ce qu'ils ont fait. C'est à la force de leur esprit qu'ils ont dû ces découvertes, cette sublimité, cette fécondité, ces rares talens en un mot, qui ont rendu leur nom immortel. Il n'y a que de petits esprits qui puissent méconnoitre la grandeur réelle de celui qu'ont possedé ces Coryphées de la Philosophie, ces hommes si sublimes & si profonds.

Mais il semble que l'usage ait suffisamment décidé la chose, & qu'il ait pris soin de justifier d'avance ce que nous établissons ici au sujet des services que l'esprit rend à la profondeur, en associant ensemble ces deux mots dans l'expression reçuë par laquelle on dit *un esprit*, ou même un *génie profond*. Cet esprit n'est pas celui de la Poësie & de l'Eloquence, qui sont presque toujours des talens exclusifs de la profondeur; surtout, (ce qui pourroit d'abord paroître singulier, mais qui ne laisse pas d'être très fondé en raison,) lorsque ces talens sont poussés à un degré éminent. En effet, pour deve-

nir excellent Poëte, grand Orateur, il faut avoir l'esprit naturellement tourné du côté opposé à la profondeur, & cultiver ce tour d'esprit par tous les genres d'étude qui sont le moins compatibles avec les abstractions, les méditations, & les autres opérations intellectuelles requises pour la profondeur. L'attention aux choses sensibles est le terme le plus éloigné de la résolution finale des notions dans celles qu'on doit regarder comme ayant atteint la plus grande simplicité dont elles soyent susceptibles par rapport à nous. Ce sont les deux extrémités de nos connoissances: le Poëte & l'Orateur sont à l'une, & le Philosophe profond à l'autre. Cependant les succès brillans qu'éprouvent quelquefois les premiers, leur persuadent qu'ils ont un génie propre à tout, & les jettent dans des entreprises fort disproportionnées aux forces de ce génie. Rien n'est plus singulier alors que de voir des hommes, qui n'ont jamais sçu que voltiger & effleurer, prendre l'air & les apparences de gens qui creusent & qui approfondissent; definir, diviser, arranger méthodiquement, à ce qu'ils croyent, des notions tout à fait é-

tran-

trangeres pour eux, & avec lesquelles la plus longüe habitude ne viendroit pas à bout de les familiariser. Cela donne des scenes fort plaisantes aux juges competen.; mais la multitude applaudit à bon compte à ces Philosophes manqués, parce que portant la vivacité de leur esprit & les agrémens de leur style dans la discussion de matieres qui ne demanderoient que de la netteté & de la simplicité, ils éblouissent ceux qui ne cherchent dans toutes leurs lectures que de l'amusement, ou ce plaisir que tant de gens goûtent lorsqu'ils croyent entendre sans effort des choses qui ne sont pas à leur portée. Dans la Société chaque Maîtrise a ses droits; & aucun Artisan ne peut travailler que dans la profession où il a été reçu Maître; mais la République des Lettres, abandonnée aux desordres de l'anarchie la plus complette, permet à chacun d'écrire sur quel sujet il veut, & comme il veut, en dépit du bon sens, de la vérité, des bienséances, de la Religion, & de tout ce qu'il y a de plus respectable. Après cela faut-il s'étonner de voir le débordement impétueux du torrent le plus effréné qui fut jamais?

Le secours de l'esprit aussi bien que celui de la pénétration est donc essentiel pour arriver à la profondeur; & ceux qui la desirent, n'y arrivent qu'autant qu'ils employent ces moyens. Mais la profondeur pourroit ne pas paroître aussi digne de recherche qu'elle l'est réellement, & il n'y a en effet rien de plus commun que d'entendre dire; à quoi bon s'enfoncer si avant dans les spéculations? A quoi menent toutes ces recherches pénibles, & ces discussions sans fin? Sans nous arrêter ici à prouver leur extrème utilité, déterminons d'une autre maniere ceux qui ont de l'éloignement pour la profondeur, ou du moins pour ce qu'elle coûte à acquérir, déterminons-les, dis-je, à vaincre cette répugnance, en leur disant que si l'esprit & la pénétration servent à acquérir la profondeur, celle-ci sert en récompense à fortifier l'esprit, & à augmenter la pénétration; en sorte que, quand on ne la rechercheroit pas pour elle-même, il faudroit toujours en faire un cas infini, eu égard aux avantages dont nous venons de parler; avantages qui résultent de ce que nous avons déja remarqué plus d'une fois au sujet de la liaison intime & du

du concours efficace de toutes les vertus intellectuelles. Ceux donc qui ſentent, comme ils le doivent, la force d'une obligation qu'on doit regarder comme la premiere & la plus indiſpenſable de toutes, c'eſt celle de perfectionner en général notre ame & toutes ſes facultés, ne balanceront point à ſuivre fidèlement la route que nous leur traçons ici. Cette route ne ſçauroit paroitre longue & pénible qu'à ceux qui ne ſont pas en état de ſe faire de juſtes idées de la recherche de la vérité; car dans le fonds elle eſt non ſeulement la plus ſûre, mais en même tems la plus courte & la plus facile. Diſons mieux, elle eſt la ſeule; car je poſe en fait qu'en s'engageant dans quelque autre, ou en eſſayant ſucceſſivement toutes celles qu'on pourroit croire convenables, il ſe trouvera qu'après les plus longs circuits, on n'aura fait aucun chemin réel, & qu'il faudra, ou renoncer à l'entrepriſe d'arriver à la vérité, ou regarder comme une peine perduë toute celle qu'on a priſe, & recommencer à nouveaux fraix d'après les directions que nous traçons ici.

On ne ſçauroit trop réfléchir; c'eſt de

cultiver avec ſoin : cette culture produiroit le plus ſouvent des idées neuves, des découvertes réelles, dont la réflexion eſt l'unique ſource.

QUICONQUE néglige de réflêchir ſur la réſolubilité des définitions & des notions qui entrent dans les propoſitions, en d'autres notions plus ſimples, néglige donc par là même de donner à ſon Entendement la profondeur, dont il ſeroit ſuſceptible ; & pour éviter cet inconvénient, il faut s'accoutumer de bonne heure à chercher l'explication de tous les termes dont les définitions & les propoſitions ſont compoſées, & à ne s'arrêter dans le progrès de ces explications, que lorſque les termes & les idées nous manquent. En vain voudroit-on ſubſtituer à cet exercice les lectures, quelles qu'elles ſoient, des Livres les plus profonds ; tout l'effet qu'elles peuvent produire, c'eſt de nous initier à la connoiſſance de doctrines profondes, mais il ne faut pas confondre cette connoiſſance avec la profondeur de notre propre Entendement. Si l'on veut ſe convaincre de la différence totale qu'il y a entre ces deux choſes, il ſuffit de conſidérer ce qui arrive à ceux qui, ver-

ſés,

ſés, & conſommés ſi l'on veut, dans des Sciences très profondes, ſans avoir eux-mêmes l'eſprit profond, veulent ſortir de leur ſphère, & croyent entendre à fonds ce dont ils n'ont réellement aucune notion, ſuppoſant comme manifeſtes des propoſitions dont ils verroient l'inſuffiſance & l'improbabilité, s'ils ſavoient en expliquer les termes, & les réſoudre dans leurs notions primitives. Malgré l'air de confiance avec laquelle ils parlent & décident, ce ſont des Navigateurs ſans pilote, ni bouſſole, au milieu du vaſte Ocean.

On ne ſçauroit donner ce que l'on n'a pas, ni conduire les autres, où l'on n'eſt pas en état d'arriver ſoi-même. Ainſi, lorſqu'on eſt chargé d'enſeigner les Sciences, il n'eſt pas poſſible de s'en acquitter avec un ſuccès complet, à moins que l'on n'y ſoit parvenu à un certain degré de profondeur. Auſſi rien de plus ſuperficiel, & de moins réellement inſtructif que la plûpart des enſeignemens, des Leçons, des Cours, qui ſe font continuellement dans les Colleges & dans les Univerſités. Quelques Cahiers pleins de généralités, d'idées confuſes, & où

les matieres sont traitées sans ordre, ni précision, servent de tablature pendant une longue suite d'années à des Professeurs, qui se sont formés dans leur jeunesse par l'étude de Cahiers semblables, que leurs Maîtres leur ont fourni. Pour la réflexion ils en sont aussi ennemis que le Père *Canaye*. Les Dissertations Academiques qui devroient être des analyses solides, des discussions approfondies sur des sujets intéressans, & qui n'ayant pas encore été suffisamment traités, sont pour le plus grand nombre ou d'insipides répétions de choses triviales & usées, ou des compilations pédantesques, sur des sujets bizarres. Quand on s'est enroué deux ou trois heures à les soutenir sur les bancs, on est Docteur & aussi Docteur que si l'on avoit pâli trente ans sur les Ouvrages les plus profonds. De pareils abus sautent aux yeux; & avec tout cela ils sont malheureusement irrémédiables.

Il n'y a que ceux qui possedent la profondeur de l'Entendement, qui puissent distinguer les doctrines profondes de celles qui ne le sont pas, & les Savans profonds de ceux que le Citoyen de Geneve a nommés *la tourbe philosophesque*.

Ceci

Ceci revient à ce que j'ai dit de l'Eſprit philoſophique dans mon Diſcours ſur ce ſujet. Qu'il me ſoit permis d'en rapporter ici le paſſage ſuivant. „ C'eſt la pré-
„ rogative de l'Eſprit philoſophique; il
„ juge de tous les autres, & les appré-
„ cie, parce qu'il en connoit le fort &
„ le foible...... Il juge, parce qu'il ne
„ peut s'empêcher de le faire, parce
„ que ce jugement n'eſt chez lui qu'une
„ ſimple intuition, qu'un effet des idées
„ nettes & diſtinctes qu'il poſſede, &
„ qu'il eſt dans le cas d'un homme qui
„ ayant la vuë excellente, ne peut s'em-
„ pêcher d'appercevoir les objets placés
„ à la portée de l'organe. C'eſt cette
„ vuë nette, qui fait le fonds & l'eſſen-
„ ce de l'Eſprit philoſophique; & ſi nous
„ voulons ſubſtituer à cette expreſſion
„ figurée un terme, ſimple & propre,
„ qu'eſt-elle autre choſe, ſinon l'habi-
„ tude familiere & conſtante des régles
„ de la Logique, réduites en pratique
„ toutes les fois qu'il ſe préſente des
„ occaſions de les appliquer. Exceller
„ en Géométrie, ou en quelque Science
„ particuliere que ce ſoit, n'eſt point un
„ titre pour raiſonner juſte; il n'y a que

„ la Logique qui nous forme à cet art;
„ & quand on ne l'a pas posée pour fon-
„ dement de toutes ses études, rien ne
„ peut y suppléer. Le mépris de cer-
„ tains Savans pour ses régles & ses opé-
„ rations ressemble à celui que font écla-
„ ter les gens du bel air, aux railleries,
„ aux bons mots qu'ils débitent, lorf-
„ qu'on leur parle des mêmes régles.
„ Ils ne voyent rien de plus ridicule que
„ l'idée d'apprendre à raisonner; ils croi-
„ roient se dégrader en y consacrant la
„ moindre partie de leur temps; & dans
„ cette persuasion inébranlable, ils paf-
„ sent leur vie à déraisonner. Il n'est
„ que trop vrai que presque tous les Sa-
„ vans sont dans ce cas. Ils ont glissé
„ rapidement sur ces premieres notions,
„ qui d'ailleurs leur ont été souvent fort
„ mal enseignées; ils ont, par un effet
„ même de la force de leur génie, ap-
„ pris des Sciences qu'ils regardent com-
„ me supérieures; ils y ont acquis de la
„ réputation, ils en sont fiers, & croyent
„ que rien n'égale la justesse, & la force
„ de leurs raisonnemens, dans le tems
„ même où ils en laissent échapper dont
„ l'inconséquence saute aux yeux de ces

„ hum-

„ humble Logicien, qu'ils regardent pres-
„ que du même œil que l'animal qui tra-
„ ce pesamment de pénibles sillons. Les
„ renvoyer à l'école, aux principes élé-
„ mentaires, c'est s'exposer à leur in-
„ dignation, à leur fureur, à leurs per-
„ sécutions mêmes, s'ils sont assez puis-
„ sans pour en exciter".

Il ne faut pas être fort versé dans l'histoire des Sciences modernes, pour voir combien il y en a peu parmi ceux qui les cultivent qui puissent passer à bon droit pour des Auteurs originaux. On ne vit presque dans la République des Lettres que de larcins, d'une rapine plus ou moins déguisée; & le grand art des réputations ne consiste guères que dans l'habileté qu'on apporte à ce déguisement. Les Anciens qu'on affecte tant de mépriser sont une source toujours ouverte, où l'on ne cesse de puiser. *Plutarque*, *Ciceron* & *Seneque* ont fourni presque toute l'étoffe de nos meilleurs Traités de Morale; *Corneille*, *Racine*, *Boileau*, ont jouté, il est vrai, avec leurs modeles, mais ils n'ont pas laissé de leur emprunter plusieurs beautés, qui font le principal ornement de leurs ouvrages. Encore est-ce

là

là un talent qui n'appartient qu'aux Savans proprement dits, & de bon aloi; il n'y a qu'eux pour qui la docte Antiquité soit accessible, & leur nombre va toujours en diminuant. Les autres n'y font pas tant de façon; ils prennent à droite & à gauche, dans leurs Contemporains même & dans les Livres les plus connus, tout ce dont ils peuvent s'accommoder; & ils font de véritables *centons*; & si chacun y répétoit ce qui lui appartient, ce seroit la Fable du Geai dépouillé. Les Ouvrages philosophiques ne sont pas exemts de ce sort. On reduiroit à fort peu de Volumes les Bibliotheques qui en sont composées, si on ne laissoit que les Auteurs qui pensent par eux-mêmes, & qui suivent le fil de leurs propres méditations. L'Imprimerie a augmenté cet abus à un point inconcevable. La facilité avec laquelle on peut se mettre au rang des Auteurs, donne à tout le monde l'envie d'en être; & c'est à qui fera gémir les presses de productions informes, qui tantôt ne font qu'un saut de la Librairie chez l'Epicier, tantôt doivent au mauvais goût du Siécle une vogue passagère, quelquefois même un sort assez brillant. De

cet-

cette maniere ceux qui croyent apprendre quelque chose en lisant, & à force de lire, sont fort éloignés de leur compte; leur esprit se charge inutilement d'idées confuses, fausses, diversifiées par mille modifications inutiles, & par là même il se gâte, & perd avec le goût de la Vérité l'aptitude à la connoître.

Pour écrire systèmatiquement, il faut avoir une profondeur réelle, qui n'est pas nécessaire tant qu'on se borne aux compositions imparfaites & irrégulieres dont nous venons de parler. Mais n'appellons écrire systèmatiquement, que faire des Ouvrages où la Vérité soit établie démonstrativement; & nous n'étendons point cette dénomination à ceux où le faux prend les apparences du vrai, & s'approprie la méthode qui lui est consacrée. Tels sont ceux de *Spinosa*, dont nous avons déja eu occasion de parler. Un enchainement de propositions, dont les termes sont équivoques, & qui n'ont point entr'elles de véritable liaison, n'est pas plus un systême, que le Palais de glace qui fut construit à S. Petersbourg en 1740. étoit un Palais réel & vrayement habitable. Si l'on ne fait pas à

cet-

cette condition indiſpenſable l'attention qu'elle mérite, on s'expoſe à l'un de ces deux riſques, ou de prendre indifféremment pour des ſyſtèmes, c'eſt à dire, pour des démonſtrations, tout ce qui eſt produit ſous ce nom, ou de ſe prévenir contre les ſyſtèmes en général, & de les envelopper tous dans la condamnation de ceux qui ne méritent pas ce titre.

CE n'eſt qu'avec le ſecours d'un degré conſidérable de profondeur qu'on peut aller fort loin dans la connoiſſance des Mathématiques; mais il en faut un beaucoup plus grand quand on veut porter auſſi loin les connoiſſances d'un autre genre. En effet, dans les Mathématiques les ſens concourent toujours aux opérations intellectuelles; on a ſous les yeux des figures, & des calculs auxquels l'attention peut ſe fixer; au lieu que dans l'examen des vérités purement abſtraites, des notions métaphyſiques, l'eſprit eſt obligé de ſe ſoutenir par lui-même; toute image, toute repréſentation ſenſible ceſſe; on n'eſt point dans les eſpaces imaginaires, au contraire on eſt dans le païs des vrayes & uniques réalités, mais peu de génies ſont en état d'arriver jusqu'à cet-

cette région intellectuelle, & tous ceux qui ne sauroient y parvenir, se tirent d'affaire en niant son existence, & en traitant ceux qui l'affirment à peu près comme des visionnaires, qui ne méritent que la pitié. On ne doit donc espérer de se frayer une route à des connoissances d'un ordre si élevé, qu'en prenant plus de soin & de précautions que n'en demandent celles d'un ordre inférieur, & en s'attachant à des exercices poussés au delà de ceux qui suffisent aux simples Géométres.

En général les doctrines solides ne peuvent être conduites au plus haut degré de perfection qui leur convient, qu'autant qu'elles sont diligemment approfondies. Cet approfondissement qui consiste dans l'analyse des notions, tant qu'elles sont résolubles, affermit de plus en plus la solidité des doctrines auxquelles ces notions appartiennent, & l'on peut alléguer pour raison suffisante du défaut de solidité qui est si commun, le défaut de profondeur. L'étroite liaison de ces deux vertus intellectuelles fait que l'une ne sçauroit guères exister sans l'autre; & leur subordination exige que la solidité précéde, & soit

ſoit le guide qui nous conduiſe à la profondeur.

IL y a une ſorte d'Ouvrages, qui, s'ils étoient bien exécutés, contribueroient beaucoup à l'accroiſſement des Sciences ſolides & profondes. Ce ſont les *Dictionnaires réels*, où l'on explique tous les termes propres des Sciences, en joignant à cette explication celle des doctrines auxquelles ces termes appartiennent. L'idée de ces Dictionnaires eſt déja aſſez ancienne: & il en exiſte pour la Philoſophie, pour le Droit, pour la Medecine, &c. mais il s'en faut bien qu'ils rempliſſent leur deſtination. Dans ceux qui ont déja quelque ancienneté, tout ſe réduit preſque au détail des ſubtilités ſcolaſtiques, & à des explications auſſi obſcures que les termes expliqués. On en eſt venu depuis à l'idée d'un Dictionnaire univerſel, ou *Encyclopédique*, dont *Bacon* avoit tracé une eſquiſſe, & un Savant, nommé *Alſtedius*, donné un eſſai volumineux. Les Anglois ont été plus loin dans le Dictionnaire de leur Compatriote *Chambon*, & les François ont voulu avoir la gloire de couronner l'entrepriſe par l'immenſe *Encyclopédie*, qui paroit actuel-

actuellement. Cet important Ouvrage (*) sera sans contredit un monument honorable pour notre siécle, & pour les Savans distingués, à qui la direction en a été confiée; mais, sans se livrer aux préventions & aux passions qui ont excité tant de Critiques injustes contre ce Dictionnaire, il est aisé de concevoir qu'il ne sauroit être parfait, non seulement parce que c'est un Ouvrage humain, mais encore & surtout par la multitude des personnes qui y fournissent leur contingent, la diversité de leurs vuës, de leur tour d'esprit, de leurs opinions, & par l'insuffisance réelle de quelques unes d'entr'elles. D'ailleurs ce n'est jamais du premier jet qu'une pareille entreprise réussit pleinement: il faut des revisions & des corrections sans nombre, tant de la part de ceux qui y travaillent actuellement, que des Savans à venir, dans la suite des générations qui succéderont à la nôtre. Encore, & quoiqu'on fasse, on ne viendra jamais à bout de mettre dans un semblable Ouvrage ce qui seul en feroit l'essence & le prix, c'est une liaison tel-

(*) On écrivoit ceci en 1758.

tellement fyftèmatique, qu'en commençant par les Articles qui fe rapportent aux premieres notions, on pût à l'aide des renvois le lire tout de fuite, comme on liroit un fyftème écrit dans la forme ordinaire, & y trouver cette liaifon continuelle, cette marche uniforme & invariable, dans lefquelles gît toute la force fyftèmatique. Je me crois autorifé à donner ici au Lecteur un excellent morceau là deffus; mais il faut commencer par lui apprendre de qui il eft, & comment il m'appartient.

Il y a environ vint ans que je formai le deffein de compofer un Dictionnaire philofophique en François. Ceux de Mr. *Chauvin* en Latin, & de Mr. *Watch* en Allemand, m'en avoient fait naître l'idée. Je voulois enchérir, autant que j'en ferois capable, fur ces modèles. Je mettois l'effentiel des matieres dans des Articles en forme de Texte, & je plaçois les difcuffions dans des Notes, en fuivant à peu près l'arrangement du Texte & des Notes du Dictionnaire de *Bayle*. En deux ou trois ans je fis un nombre affez confidérable d'Articles, que j'ai depuis cédés à Mrs. les Auteurs de l'*Encyclo-*

clopédie, qui en font l'usage convenable à leurs vuës. Mais, avant cette cession, & au fort de mon travail, je reçus une Lettre, que j'ai conservée précieusement, & dont je suis ravi de pouvoir faire usage ici. Elle étoit d'un Savant qu'il suffira de nommer pour réveiller l'idée d'un homme infiniment estimable, & dont la mort prématurée a causé les plus vifs regrets, non seulement à sa Patrie, dont il faisoit un des principaux ornemens, mais à toute la Republique des Lettres qui lui avoit déja assigné un rang distingué parmi les premiers Savans du Siécle. C'est M. *Cramer* de Geneve, d'où il m'écrivoit en ces termes le 2 d'Avril de l'année 1742.

MONSIEUR,

„ C'EST avec bien du plaisir que j'ai „ appris de M. le Ministre *Peschier* (*), „ que

(*) Ecclesiastique de la même Ville, auquel ses rares talens & son éminente piété m'engageroient à donner ici les plus grands éloges, si sa modestie ne me les interdisoit. Je me contenterai de dire que depuis près de vint ans je cultive son amitié, comme une des choses dont la conservation m'est le plus précieuse.

„ que vous avez formé le dessein d'un „ Dictionnaire philosophique. Quand „ des personnes de goût & remplies d'é- „ rudition veulent bien travailler pour „ le Public, le Public doit leur être fort „ obligé, parce qu'il ne peut que profi- „ ter de leurs travaux. Et l'Ouvrage „ auquel vous pensez est un Ouvrage qui „ nous manque, quoique fort utile, & en „ quelque façon nécessaire. Je souhaite- „ rois de tout mon cœur pouvoir vous ser- „ vir en quelque chose; & si vous jugez que „ je puisse vous y aider en quoi que ce „ soit, disposez de moi très librement. „ Vous trouverez sûrement peu de mo- „ yens, mais beaucoup d'empressement „ & de zele à vous marquer mes bonnes „ intentions.

„ J'AI extrèmement goûté ce que M. „ *Peschier* m'a communiqué de votre „ plan. La maniere de Mr. *Bayle*, c'est „ à dire, la division d'Articles un peu „ considérables, en Texte & Notes, „ me paroit fort bien imaginée, & plus „ convenable encore à un Dictionnaire „ philosophique, qu'à un Dictionnaire „ historique. Seulement je pense qu'il „ faut être en garde contre une déman-

„ geaison

„ geaiſon naturelle aux beaux génies:
„ c'eſt celle des digreſſions. *Bayle* n'a
„ pas ſçu réſiſter à cette tentation. Il
„ eſt vrai qu'il s'égare dans de ſi beaux
„ païs, qu'on s'égare volontiers avec lui.
„ Mais je crois qu'on pardonneroit
„ moins ce défaut à un Philoſophe qu'à
„ un Critique, dont on n'exige pas tant
„ de préciſion.

„ UNE choſe qui demande qu'on y ré-
„ fléchiſſe bien avant que de commen-
„ cer, c'eſt l'étenduë qu'on doit donner
„ à chaque Article. J'entens l'étenduë,
„ proportion gardée, car tous les Arti-
„ cles ne doivent pas être meſurés à la
„ même toiſe. On peut bien dire que
„ c'eſt ici ſurtout qu'il faut garder *auream*
„ *mediocritatem*, & s'éloigner également
„ de faire un Livre décharné, ou un Li-
„ vre bouffi; un ſimple Vocabulaire, ou
„ un Recueil de Diſſertations. Voilà,
„ Monſieur, en quoi je me félicite prin-
„ cipalement de ce qu'un deſſein comme
„ celui-là vous ſoit venu dans l'eſprit.
„ On trouveroit aiſément des gens aſſez
„ ſavans pour l'entreprendre, mais on
„ ne trouvera que peu de perſonnes qui
„ ayent aſſez de gout pour y réuſſir; &

„ j'ose vous dire, Monsieur, que le pu-
„ blic vous range dans le petit nombre
„ de ces personnes-là (*).

„ Je me forme l'idée d'un Dictionnai-
„ re philosophique, comme d'un amas
„ de matériaux pour bâtir l'édifice d'un
„ système de Philosophie. Ces maté-
„ riaux sont pêle mêle, *disjecti membra*
„ *systematis*, sans liaison, sans ordre, si
„ ce n'est celui que les Lettres de l'Al-
„ phabet donnent à leurs Titres. En
„ cet état je le compare à un Vaisseau
„ démonté, dont toutes les pieces sont
„ rangées dans un Magazin d'Amirauté,
„ où de tout ce qui est nécessaire pour
„ bâtir un Vaisseau, il ne manque rien
„ que la liaison & l'arrangement conve-
„ nable: Mais j'ajoûte, (& ne peut-on
„ pas pousser la comparaison jusques là?)
„ que

(*) Tous ceux qui ont connu feu M. *Cramer*, sçavent qu'il étoit l'homme du monde le plus poli & le plus fécond en expressions obligeantes. Je crois qu'il suffit d'en instruire ici ceux qui pourroient l'ignorer, pour me disculper du reproche de n'avoir pas supprimé des choses trop flatteuses pour me les approprier.

„ que comme ces pieces ſont ſi bien nu-
„ mérotées, que, dès qu'on a beſoin du
„ Vaiſſeau on peut en un jour ou deux
„ les réunir, de même il feroit à ſouhai-
„ ter que les Articles du Dictionnaire
„ fuſſent tellement digérés, & ſi bien
„ rapportés les uns aux autres, que qui
„ voudroit ſe donner ſouvent la peine
„ de tourner le feuillet, pourroit le lire
„ comme un ſyſtème de Philoſophie. Je
„ crois qu'avec quelque attention & à
„ force de combinaiſons on y pourroit
„ réuſſir par le moyen des diviſions &
„ des renvois.

„ Par exemple, on ouvre le Diction-
„ naire, au mot *Philoſophie.* Après une
„ ou pluſieurs Définitions de cette Scien-
„ ce; (car peut-être ne faut-il pas ſe
„ borner à donner le meilleur, & ce qui
„ eſt aujourd'hui le plus reçu, mais il
„ faut aller à tout ce qui a eu dans un
„ tems ou dans un autre quelque réputa-
„ tion,) après un Abrégé de l'Hiſtoire,
„ & des généralités qu'on peut mettre
„ ſous ce titre, on trouvera toutes les
„ diviſions de la Philoſophie, ou toutes
„ ſes parties, & ſes Sectes &c. Chacun
„ de ces Articles ſera ſimplement indi-

„ qué avec un renvoi. Ainſi la Philoſo-
„ phie ſe diviſe en *Logique*, *Metaphy-*
„ *ſique*, *Phyſique*, &c. Voyez *Logique.*

„ CELUI qui veut lire dans un ordre
„ ſyſtèmatique, paſſera donc au mot *Lo-*
„ *gique.* Il y trouvera les définitions,
„ l'hiſtoire, les prolegomenes; puis les
„ diviſions, *Logique naturelle* & *artifi-*
„ *cielle*, &c. leſquelles ne pouvant ſe
„ rapporter commodément à aucun autre
„ Titre, ſe trouveront expliquées ici.
„ Enfin une expoſition des principaux
„ ſyſtèmes de Logique, & là des renvois.
„ Par exemple, la plûpart de ceux qui
„ ont traité la Logique, la diviſent en
„ quatre parties. Dans la premiere ils
„ parlent des Idées, dans la ſeconde des
„ Propoſitions, &c. Voyez *Idées*, *Ju-*
„ *gemens*, *Propoſitions* &c.

„ UN Lecteur ſautera donc au mot
„ *Idées*, & ainſi de ſuite.

„ Vous prendrez, Monſieur, à peu
„ près par là une idée du plan que je for-
„ me. C'eſt à vous à juger, s'il eſt exé-
„ cutable, & ſi les avantages que j'y crois
„ entrevoir ſont aſſez réels pour méri-
„ ter la peine que ce plan pourroit don-
„ ner dans l'exécution. Ce que je puis

„ vous

„ vous dire, c'eſt qu'un Anglois, nom-
„ mé *Chambers*, a ſuivi ce plan en géné-
„ ral dans un gros Dictionnaire univer-
„ ſel des Arts & des Sciences, qu'il a in-
„ titulé *Cyclopædia*, & qui n'eſt pas mau-
„ vais. Je vous exhorterois aſſez, Mon-
„ ſieur, ſi vous entendez l'Anglois, à
„ faire uſage de ce Dictionnaire, auſſi
„ bien que d'un autre écrit dans la mê-
„ me Langue, & dont l'Auteur ſe nom-
„ me *Harris*. Leur plan eſt plus vaſte
„ que le vôtre, qui n'en eſt pas moins
„ bon pour être plus reſtraint. Mais,
„ quand vous trouveriez dans l'un ou
„ dans l'autre quelque Article dont le
„ fonds ou le tour vous plaiſent, je crois
„ que vous pourriez vous en ſervir ſans
„ ſcrupule. L'entrepriſe d'un Diction-
„ naire eſt ſi grande pour un ſeul parti-
„ culier, qu'il lui eſt bien permis de
„ s'aider de tout ce qu'il trouve lui con-
„ venir. *Chambers* commence ſa Préfa-
„ ce par dire qu'on trouvera ſans doute
„ ſon entrepriſe au deſſus de ſes forces,
„ & qu'il en a été lui-même effrayé;
„ mais qu'il s'eſt raſſuré en conſidérant
„ qu'il étoit un riche héritier, à qui é-

 „ toient

„ toient tombées les Succeſſions de *Füre-*
„ *tiere*, *Savary*, *Wolff*, *Harris*, &c.

„ LES Philoſophies qui ont eu le plus
„ cours dans le monde ſont celles de
„ *Platon*, d'*Ariſtote*, de *Descartes*, de
„ *Newton*, & de *Wolff*, ou *Leibnitz*.
„ Les deux premieres ont eu leur tems;
„ les trois autres régnent encore, & par-
„ tagent l'Europe ſavante. Vous ne pou-
„ vez guères, Monſieur, vous diſpen-
„ ſer, à ce que je crois, d'enchaſſer dans
„ votre Dictionnaire les termes & les
„ opinions de toutes ces Sectes, & d'au-
„ tres encore moins célébres. Ce que
„ nous cherchons ſurtout dans un Dic-
„ tionnaire, ce ſont les mots rares, dont
„ nous avons oublié le ſens, & qui nous
„ arrêtent dans une lecture. Je conviens
„ que cela va à augmenter votre peine.
„ Mais je me perſuade que rien ne ſera
„ difficile à vos talens & à votre appli-
„ cation.

„ Vous écrirez votre Ouvrage en Fran-
„ çois. Mais nous avons bien des mots
„ en Philoſophie, qui ne ſont guères que
„ Latins, & qu'on ne ſauroit preſque
„ comment rendre en François. Qu'en
„ ferez-

„ ferez-vous? Pour moi, je vous autori„ fe à être Créateur de nouveaux ter„ mes.

„ METTREZ-VOUS, Monfieur, beau„ coup d'hiftorique dans votre Diction„ naire? Je crois qu'il n'y figureroit pas „ mal. Ces Articles font aifés à com„ pofer; ils plaifent au gros des Lecteurs; „ & ils ne font pas inutiles. Il y a bien „ des chofes dont nous n'avons qu'une „ connoiffance hiftorique; fur plufieurs „ Articles nos lumieres fe réduifent pref„ que uniquement à favoir ce qu'ont pen„ fé nos devanciers, & en général un „ efprit philofophique prend plaifir à ré„ fléchir fur la marche de l'efprit humain, „ & fur les routes tortueufes, qui d'ordi„ naire conduifent à la vérité. Car on ne „ s'avife guères du droit chemin qu'après „ en avoir effayé de circonflexes. Vous „ voyez, Monfieur, que quand je parle „ d'hiftoire, j'entends l'hiftoire de la Phi„ lofophie, & non celle des Philofophes, „ qui ne doit entrer dans votre plan „ qu'incidemment, & autant qu'elle fe„ roit fort intéreffante, & pourroit s'a„ mener bien naturellement.

„ J'AI encore une queftion à vous fai-

„ re, Monſieur, & c'eſt la premiere que
„ je me ſuis faite à moi-même. Votre
„ Dictionnaire ſera-t-il Mathématique
„ en même tems que Philoſophique? Je
„ trouve d'aſſez bonnes raiſons pour &
„ contre. Les principales ſont, d'un cô-
„ té, que non ſeulement les Mathéma-
„ tiques font partie de la Philoſophie,
„ mais encore que ces deux Sciences
„ ſont aujourd'hui tellement liées & dé-
„ pendantes l'une de l'autre, que je ne
„ vois pas comment vous pourriez les
„ ſéparer. L'Aſtronomie, l'Optique, la
„ Méchanique, ne peuvent être arra-
„ chées de la Phyſique, ſans la laiſſer
„ très incomplette. Et comment don-
„ ner l'explication de ces branches de la
„ Phyſique, ſans une connoiſſance préa-
„ lable de la Géométrie, de l'Arithmé-
„ tique, & même de l'Algebre. D'un
„ autre côté, inſérer dans votre Diction-
„ naire les Mathématiques, c'eſt le groſ-
„ ſir au double; & peut-être que la plû-
„ part des Lecteurs, contens de l'expli-
„ cation des termes & des Dogmes de la
„ Philoſophie, ne ſe ſoucieront pas de
„ ce qui eſt purement mathématique.
„ Ne pourroit-on point garder une ſorte

„ de

„ de milieu qui accommoderoit tout le
„ monde? C'eſt de ne mettre dans le
„ Dictionnaire d'autres termes mathé-
„ matiques, que ceux qui ſont abſolu-
„ ment néceſſaires, pour entendre la
„ Philoſophie. J'appréhende ſeulement
„ que dans l'exécution, ce parti n'offre
„ encore bien des difficultés. Mais je
„ m'aſſure qu'il n'en eſt point que vo-
„ tre &c."

Je ne fais point d'excuſe de la longueur de ce morceau, & je me perſuade que le Lecteur auroit ſouhaité comme moi qu'il eut été encore plus long. En comparant les Directions de M. *Cramer* avec le travail de Mrs. les Encyclopediſtes, on pourra voir en quoi ces illuſtres Savans ont penſé de même. Il eſt du moins certain que ceux de Paris ont rempli à pluſieurs égards les vuës de celui de Geneve, d'une maniere infiniment ſupérieure à tout ce qu'on auroit pû ſe promettre de mes foibles travaux.

Revenons à la doctrine de la profondeur. Quand on paſſe en revuë les Citoyens de la République des Lettres, & qu'on veut les apprécier d'après cette notion, on eſt infiniment ſurpris com-

bien il s'en trouve peu à qui elle soit appliquable, & par conséquent combien le nombre des Savans proprement dits est borné. Ceux-même qui font tous leurs efforts pour paroitre profonds, soit en traitant des matieres qui demandent effectivement de la profondeur, soit en faisant des raisonnemens abstraits, & qui paroissent le fruit d'une longue méditation, sont pour la plûpart de simples échos, de vrais Perroquets.

LE *Psittacisme littéraire*, (qu'il nous soit permis de hazarder cette expression,) est aussi commun que nuisible aux Sciences. Quand on lit successivement les Auteurs qui ont traité les mêmes Sciences, ou en général des matieres du même ordre, on est surpris, je dirois presque épouvanté, de la multitude des répétitions, de la fréquence & de l'énormité des plagiats. Ce ne sont pas les Historiens seuls qui se copient les uns les autres; les Auteurs les plus célébres en fait de goût, les Ecrivains qui paroissent les plus originaux, si on les dépouilloit de tout ce qui n'est pas à eux, demeureroient souvent dans une nudité bien honteuse. *Montaigne* avoit fondu *Plutarque*

que & *Seneque* dans ses *Essais*; mais dans combien d'Ouvrages de Morale n'a-t-il pas été incorporé & fondu à son tour? Que veulent dire tous ces titres copiés les uns d'après les autres, tous ces *Caractères*, qui ont été engendrés par ceux de *la Bruyere*, toutes ces *Lettres Persannes*, *Siamoises*, *Irroquoises*, dont l'*Espion Turc* a fait naître l'idée, & aujourd'hui tous ces *Esprits*, qui prétendent être proche parens, si j'ose m'exprimer ainsi, de l'*Esprit des Loix*, quoiqu'il n'y ait pas une ombre d'affinité entr'eux? Mais ce sont surtout les adoptions de détail, les pieces de rapport, que l'on prend de côté & d'autre pour former de nouveaux Ouvrages, qui mettent véritablement à bout la patience d'un Public éclairé, qui voit à quel point on le croit dupe. Le seul Dictionnaire de *Bayle*, qui après tout n'est lui-même qu'un *centon*, une rapsodie, a été une source feconde, une mine inépuisable, où des Auteurs volumineux, & qui prétendent à la célébrité, ont pris & puisé à souhait de quoi faire montre d'esprit & de savoir. Les Commentateurs, peuple plus obscur, ne sont généralement que des Copistes. Quand

on feuillette cette énorme Compilation sur l'Ecriture Sainte, à laquelle on a donné le nom de *Grands Critiques*, on croit rêver en voyant les mêmes Remarques placées avec confiance sous trois ou quatre noms différens. Le grand *Grotius* est presque le seul qui tire les Observations de son propre fonds: aussi bien des gens se bornent-ils à faire l'acquisition d'une Edition séparée de ses Commentaires. Cet inconvenient a produit les Editions qu'on appelle *Variorum*, où l'on a prétendu faire un choix des meilleures notes, & éviter les répétitions. Mais quel choix! & quel dommage que d'habiles Imprimeurs y ayent consacré l'élégance de leur art!

LES Ouvrages qui ont paru sous le titre de *Systèmes*, malgré tout ce que ce titre semble promettre, ont été ordinairement du même ordre que les précédens. Mais il faut sçavoir ce que veut dire à l'égard de ces Ouvrages le nom de Systême réduit à sa juste valeur. Et pour cet effet il faut remonter à leur origine, à l'occasion qui détermine pour l'ordinaire à les mettre au jour. Des Professeurs qui ont quelque vogue, ou simplement quelque

bonne

bonne opinion d'eux-mêmes, après avoir enſeigné pendant quelques années, en ſuivant les Cours, ou Syſtèmes que d'autres ont donné, ne jugent pas qu'il ſoit de leur dignité de ſe borner à ces tablatures étrangères; ils ont quelques cahiers que les Etudians ont écrit ſous leur dictée, ils les raſſemblent, & en forment un prétendu Corps de doctrine, qui paroit orné du titre pompeux de Syſtème de Théologie, de Philoſophie, de Morale, &c. Appuyés ſur cet oreiller, ils s'y endorment, & pendant tout le reſte de leur vie, ils ſe bornent à répéter les explications de ce Syſtème, ſans penſer davantage, ni faire le moindre effort pour perfectionner leurs connoiſſances. C'eſt là leur Encyclopédie: ils y ont mis tout ce qu'ils ſavent, & tout ce qu'ils veulent ſçavoir. Cependant ce ne ſont que des Poſitions ſèches & découſues; ou bien, s'ils y mettent un plus grand degré de dévelopement, ce n'eſt qu'en butinant dans les Ouvrages de leurs prédéceſſeurs. Le vrai titre qui conviendroit à ces prétendus Syſtèmes, c'eſt celui de *Tables Mnemoniques*. En effet les principales matieres avec les queſtions qui en

dépendent, y font indiquées, de façon qu'en lifant & relifant les thefes, ou paragraphes d'un femblable Ouvrage, on parvient à favoir dequoi la Science qui en fait l'objet traite, mais nullement ce qu'il faut faire pour bien traiter, avec méthode & profondeur, les diverfes idées, les principes & les conféquences, dont l'affemblage forme une théorie proprement dite de cette Science. Ceux qui veulent fe convaincre que nous ne difons rien ici qui ne foit exactement conforme à la vérité, n'ont qu'à foumettre aux régles de la Logique les Syftèmes en queftion: ils verront bientôt que les définitions n'y font point exactes, les propofitions déterminées, les raifonnemens concluans, & que l'ordre démonftratif n'y eft pas plus connu que les Loix de la Tactique le font dans les combats des Sauvages.

IL n'eft pas furprenant que l'on *fçache* fi peu aujourd'hui, dans le fens rigoureux; cela vient de la trop grande facilité qu'on trouve à *fçavoir*, ou du moins à acquérir les matériaux du fçavoir. Les Dictionnaires, les Journaux, & les Abrégés, forment feuls d'immenfes Biblio-

bliotheques ; leur usage dispense de la peine de recourir aux sources, & de s'absorber dans les méditations. En rapprochant ce que ces Livres disent sur une matiere dont on a envie de s'instruire, non-seulement on croit la connoître à un point de distinction qui bannit toutes les obscurités, mais on se sent le courage & les forces nécessaires pour la traiter soi-même; & à la faveur de quelques modifications, & surtout de quelques ornemens de style, de quelques saillies d'esprit, on décoche un Ouvrage dont on se promet le plus grand succès, qu'il obtient en effet quelquefois, grace à l'ineptie du vulgaire. Les meilleurs Abrégés, fut-ce l'excellent Abrégé Chronologique de M. le Président *Hénault*, favorisent l'esprit superficiel & la paresse: plus ils méritent de confiance, plus ils sont nuisibles à cet égard, ce qui d'ailleurs ne déroge en rien à leur mérite, & n'empêche pas qu'il n'y ait des raisons prépondérantes en faveur de leur utilité. Mais quand ils sont inexacts, mauvais, dangereux, quel malheur n'est-ce pas pour une génération naissante dans la Répu-

blique

blique des Lettres, que d'y voir éclorre des productions d'Auteurs célébres, qu'on recherche avec avidité, qu'on lit avec empressement, & qui ne sont propres qu'à gâter l'esprit & le cœur! Quelle obligation, par exemple, peut-on avoir à M. *de Voltaire* d'avoir donné son *Essai sur l'histoire générale!* Quand il n'a point eu d'intérêt à altérer les faits, il a suivi des guides communs, & s'est accommodé de tout ce qui se trouvoit à sa bienséance. *Sleidan* seul fait peut-être un bon tiers de ses sept Volumes. Dès qu'il a été question de contrées dont l'histoire n'est pas aussi familiere que celles de France & d'Allemagne, il a parlé au hazard, comptant comme à l'ordinaire d'en être crû sur sa parole. On peut voir un petit échantillon de ces licences historiques dans une Lettre judicieuse & modeste insérée dans le mois de Juillet 1757. du *Mercure Danois*. On y voit que sur des faits de la plus grande notoriété le Poëte annaliste a bronché très lourdement. N'en citons qu'un exemple. M. *de Voltaire* dit. „ *Marguerite de Valdemar*, „ Reine de Dannemarc, profita de ces

„ trou-

„ troubles, & se fit reconnoitre en 1395. „ Reine de Suede, de Dannemarc & de „ Norvege". Il faloit dire, *Marguerite fille du Roi Valdemar*, & observer, 1. que ce ne fut point elle qui réunit le Dannemarc & la Norvege; ce fut son fils *Olaus*, quinze ans avant les troubles en question. 2. Qu'elle étoit aussi Reine de Dannemarc & de Norvege huit ans avant ces troubles, en sorte qu'ils ne contribuerent nullement à lui procurer ces deux Couronnes, qu'elle possedа en qualité d'héritiere de son fils. Cela s'appelle écrire l'Histoire; & on a de grands droits à la confiance publique, quand on l'écrit de cette maniere. Mais ce n'est rien pourtant, que ces négligences, au prix des écarts *atroces* dans lesquels la prévention & la malignité jettent le même Auteur. On a vû des échantillons de Critique sur ce sujet; & ceux qui les ont donnés, ne devroient pas se laisser décourager par des considérations accessoires, contre l'efficace desquelles la Vérité reclame hautement.

Que dire encore de ces Abrégés scientifiques, où le ridicule domine, & qui ne peuvent servir qu'à répandre ce même ridi-

ridicule sur les Sciences qu'ils exposent. Telle est la *Grammaire des Sciences Philosophiques, ou Analyse abrégée de la Philosophie moderne, appuyée sur les Expériences, traduite de l'Anglois de* Benj. Martin. C'est à la vérité sur le compte du Traducteur qu'il faut mettre la plûpart des incongruités, dont fourmille cet Ouvrage; mais l'Auteur ne laisse pas d'y avoir sa bonne part. L'Art du Dialogue y est pitoyable. Il y a un Chapitre qui commence ainsi. „Pourquoi se sert-on „ d'un mot aussi long & aussi dur que ce„ lui de *Phantasmatographie*? A peine „ peut-on venir à bout de le prononcer". La *Nature* y est définie en ces termes. „C'est cet état, cette condi„ tion particuliere, qui fait qu'un être „ est dans sa propre espece distingué de „ *tout* autre être *quelconque*. Ainsi il est „ de la nature de Dieu d'être parfait; „ de l'homme d'être sociable; du feu „ d'être chaud; de la glace d'être froide". Voilà des notions bien lumineuses, & à l'aide desquelles on ira loin dans l'étude de la Nature. Le docte *Martin* divise la Philosophie en *Morale* & en *Naturelle*. Etrange division, qui laisse à l'écart la plû-

plûpart des choſes qui ſont l'objet de la Philoſophie, qui n'indique point l'ordre & la liaiſon des parties de cette Science, & qui ne laiſſe rien dans l'eſprit! Mais on eſt bien dédommagé par cette note érudite. „ Le mot *Philoſophie*, quoique „ littéralement Grec, tire pourtant ſon „ origine de l'Hébreu, car φιλία ſemble „ venir de פוח, (je ne ſais s'il y a ici „ faute d'impreſſion, autrement la déri- „ vation ſeroit trop riſible,) ſéparer, „ mettre de côté, choiſir, qui eſt l'acte „ d'amour dans le degré le plus émi- „ nent, & σοφία vient évidemment de „ צפה, obſerver, examiner, voir, & „ contempler les choſes, qui eſt le pro- „ pre du Naturaliſte. Ainſi de צפים „ eſt venu le Grec σοφοι, ou ſage con- „ templatif. Cependant les Hébreux é- „ toient de ſi pauvres Philoſophes, qu'on „ ne trouve point de mots dans leur Lan- „ gue, pour exprimer la *Nature*, ou „ *Philoſophie*". La *Coſmologie*, dit-on gravement, eſt la même choſe que la *Vranologie*; & il faut deviner que celle-ci eſt l'*Uranologie*, ſous laquelle on place les branches ſuivantes, 1. l'*Héliographie*, qui traite du Soleil, la *Sclenographie*,

qui

qui traite de la Lune, la *Planetographie*, qui traite des Planetes, la *Cometographie*, qui traite des Cometes, & l'*Astrographie*, qui traite des Etoiles fixes. Parmi onze Axiomes fort bizarres, le second énoncé en ces termes; *Quelque chose existe*, donne lieu au Disciple de s'écrier. „ Cela est plaisant, Monsieur. Je ne „ crois pas en effet que personne s'avise „ de nier que ce soit là un Axiome". Sur quoi le Docteur répond: „ Vous en „ penserez ce que vous voudrez; mais „ je vous assure que j'ai rencontré des „ gens qui ont eu recours à la Logique „ pour prouver leur propre existence". Au dessous de ce Texte burlesque, on place cette note qui ne l'est pas moins: „ Témoin l'Enthimeme Trivial, (remarquez l'Orthographe,) des Ecoles; *ego* „ *cogito, ergo sum*, je pense, donc j'existe. „ On sçait que les Sceptiques poussoient „ l'absurdité jusqu'à nier la certitude de „ toutes choses, & conséquemment de „ leur existence". Quel galimathias! L'Axiome de *Descartes*, dont il ne se servoit pas comme doutant de son existence, mais pour déduire de la certitude de son existence celle des autres Vérités qu'il

qu'il découvriroit; cet Axiome attribué aux Scholaſtiques, & les Sceptiques mis, on ne ſçait pourquoi en jeu, à la place des Pyrrhoniens, qui ne viendroient guères plus à propos; voilà bien des abſurdités en trois ou quatre lignes. Enfin, (car il faudroit preſque copier tout le Volume, ſi l'on vouloit ne rien omettre,) l'énumération des propriétés des Corps eſt trop riſible; on leur donne dix-neuf propriétés, cinq eſſentielles, & quatorze accidentelles; „ encore, dit „ l'Auteur, on pourroit en ajouter bien „ d'autres, comme la durabilité, &c.". J'ai crû devoir inſiſter ſur cet exemple remarquable des défauts eſſentiels qui ſe trouvent dans les Ouvrages où l'on prétend puiſer les Sciences, ou du moins y préparer; & je n'ai pas fait difficulté de répéter ici ce que j'avois déja dit, en donnant l'Extrait de cette *Grammaire Philoſophique*, dans le Tome II. de la *Bibliothèque Impartiale*.

CHAPI-

CHAPITRE VII.

De l'Art de trouver.

HÂTONS-NOUS de rentrer dans l'examen des vertus intellectuelles formelles. Nous y sommes invités par l'importance de celle qui s'offre présentement à notre considération. C'est à y parvenir que sont principalement destinées toutes les précédentes: elle fait tout à la fois l'objet le plus intéressant & la récompense la plus précieuse de tous les travaux consacrés à la perfection de l'entendement. Il s'agit de l'*Art de trouver*. Cet Art consiste dans l'habitude de déduire de vérités déja connues d'autres vérités qui étoient encore inconnues, soit en se fondant sur des observations & des expériences, soit en partant de notions déja démontrées, définitions ou propositions; d'où l'on en infère d'autres par la voye du raisonnement. Cette habitude est dans le cas de toutes les autres; on ne l'acquiert que par l'exercice.

Nous ne considérons au reste ici l'Art de

de trouver que dans sa généralité, & par rapport à l'entendement dans lequel il existe, sans aucune application particuliere aux choses qui peuvent être découvertes par son moyen. La nature des actes dans lesquels cet Art consiste, & les moyens qui servent à exécuter ces actes avec toute la promtitude & tout le succès dont des Créatures telles que nous peuvent ére capables, sont l'objet direct des réflexions que nous allons proposer; réflexions qui jusqu'à présent n'ont jamais trouvé place dans aucun Cours de Morale, quoiqu'elles doivent essentiellement y entrer, dès qu'on veut se frayer l'unique route qui mene à perfectionner la volonté, c'est de commencer par la perfection de l'entendement.

L'Art de trouver peut, sans sortir du point de vuë général auquel nous nous bornons, être divisé en deux especes, dont la premiere qui porte éminemment le nom d'*Art de trouver*, procede *à priori*, ou par la voye du raisonnement, tandis que la seconde employe les opérations dites *à posteriori*, & se subdivise en *Art d'observer* & *Art d'expérimenter*.

Comme toutes ces différentes especes, com-

comprises sous un genre commun, consistent également dans un certain usage tant de l'entendement que des facultés inférieures & intermédiaires destinées à le servir, personne ne sauroit révoquer en doute qu'il ne faille des régles propres à diriger l'entendement dans la découverte de la vérité, & à déterminer les actes des facultés subordonnées, soit qu'il s'agisse de recherches *à priori*, ou de recherches *à posteriori*. Il ne s'est encore trouvé personne qui ait donné une explication distincte & une démonstration de ces régles, comme on en a donné des régles dont la Logique se sert pour guider l'entendement dans la connoissance de la Vérité. C'est à cause de cela que l'Art de trouver n'a point encore été réduit à la Forme proprement dite des autres Arts, dont on a déja trouvé les théories. La Logique est d'un grand secours pour y arriver; elle fournit les meilleures directions qu'on puisse suivre à cet égard; témoin ce qu'elle enseigne sur les artifices *heuristiques*, & en particulier sur le principe de réduction. Cependant cela ne suffit point encore pour former & fournir un véritable Art de trou-

trouver, même en y joignant les divers essais, ou échantillons, que de célébres Auteurs ont fourni sur diverses matieres de ce genre, parmi lesquelles celle des Jeux de hazard est une des plus communément traitées. Les Mathématiciens ont un Art de trouver qui leur est propre, c'est l'Algébre; mais, étant restreint à la seule quantité, cela le rend tout à fait particulier, & inutile pour ceux qui s'occupent des connoissances philosophiques. A proprement parler, l'Algébre n'est, comme *Newton* l'a fort bien nommée, qu'une Arithmétique universelle. C'est ce qui fait qu'un homme peut la pousser jusqu'à l'Analyse des infiniment petits, & y exceller de façon à résoudre les problèmes mathématiques les plus difficiles, sans être le moins du monde plus propre à découvrir des vérités placées hors de l'enceinte des Mathématiques.

Le moyen principal de trouver la vérité *à priori*, c'est de résoudre les théorèmes en deux parties, dont l'une soit l'hypothese, c'est à dire, ce qui a été supposé, & l'autre la these, ou ce qu'on infére de la supposition. Prenant ensuite

la premiere pour connue, & la feconde pour inconnue, on forme des raifonnemens liés entr'eux de façon à obtenir une derniere conclufion qui s'accorde avec la thefe du théorème, & qui foit fondée fur les régles ordinaires des démonftrations. C'eft là un exercice qui fréquemment réitéré difpofe l'Entendement à trouver la vérité, & lui fait contracter l'habitude des actes requis pour cet effet. Cependant ce n'eft qu'un exercice, & non un moyen fuffifant pour trouver quelque vérité cachée, une femblable découverte demandant pour l'ordinaire plus que les principes & l'habitude de la démonftration. Il eft important de faire cette remarque, parce que rien ne nuit plus à la découverte de la vérité, que de fe croire trop tôt en état de la découvrir.

CEUX qui cherchent la vérité *à priori* dans d'autres Sciences que les Mathématiques, fe repaîtroient d'une efpérance inutile, s'ils croyoient que les opérations de la Géométrie euffent par elles-mêmes quelque vertu, quelque efficace, propre à les conduire à leur but; elles ne font bonnes qu'à former & préparer l'efprit en-

entant que simples exercices, & en nous apprenant comment il faut résoudre les théorèmes en problèmes, & arriver par la voye de la démonstration à l'établissement de la proposition qui s'y trouve affirmée. Mais après cela, si nous ne perdons pas de vue la grandeur qui est l'objet direct des Mathématiques, & que nous ne mettions pas à l'écart les calculs qui la concernent, pour passer aux exercices d'où dépend la solidité, nous ne ferons absolument aucun progrès hors des Mathématiques, & tous ceux que nous nous imaginerons être le fruit de notre supériorité dans cette Science, ne feront que l'effet de notre prévention & de notre orgueil.

M. *de Wolff* apperçut de bonne heure l'insigne utilité de la résolution des théorèmes en problèmes; & dans les commencemens de sa carrière de Docteur, lorsqu'il enseignoit en 1703. les Mathématiques & la Philosophie à *Leipsig*, il traitoit la Géométrie élémentaire de cette façon, proposant par exemple le théorème de l'égalité des trois angles du triangle à deux droits sous cette forme; Trouver la raison des angles du triangle

à un droit: & le théorème de *Pythagore*, ſous celle-ci; Trouver la raiſon du quarré de l'hypothenuſe dans le triangle rectangle aux quarrés des autres côtés. Il montroit à ceux qui recevoient ſes leçons, pourquoi & comment il faut venir à la préparation de la ſolution deſirée, afin de tirer des données & des ſuppoſitions faites dans la préparation, par la maniere naturelle de raiſonner telle qu'elle eſt uſitée dans les démonſtrations en forme, ce qui avoit été propoſé à trouver. D'un autre côté il propoſoit les problèmes, comme s'il s'agiſſoit de trouver la réſolution qui eſt donnée dans les élémens; par exemple; Trouver la maniere de faire tomber une perpendiculaire d'un point donné ſur une ligne donnée, en tirant par la voye du raiſonnement de la notion de la ligne perpendiculaire, comment une ſemblable ligne pourroit être conduite d'un point donné à une ligne donnée, de façon que la ſolution du problème en contint en même tems la démonſtration. C'eſt là réellement le moyen le plus convenable pour faire ſaiſir à l'eſprit, comment il faut procéder *à priori* d'après les données dans la recher-

cherche d'une vérité inconnue; mais on comprend en même tems par là, qu'outre l'habitude & les principes de la démonſtration, il faut encore quelques autres articles, ou exercices particuliers, au moyen deſquels ce qu'on cherche ſoit pleinement *déductible*, ſi je puis employer ce mot, de ce que l'on connoit.

C'EST un malheur pour ceux qui s'appliquent aujourd'hui aux Mathématiques, de paſſer, comme ils le font, trop rapidement, à l'Algébre, ſans s'arrêter autant qu'ils le devroient à la méthode de démontrer des Anciens: & *Newton* lui-même a condamné cette précipitation, quoique par un autre principe. L'analyſe des Mathématiciens modernes eſt ſans doute d'un très grand prix, parce que les problèmes qui y ſont réſolus ſont conſidérés comme indépendans des autres vérités, & qu'ainſi l'on en obtient beaucoup plutôt la ſolution, que s'il faloit les réſoudre ſans calcul à la façon des anciens Géométres, ce qui exige la connoiſſance de pluſieurs choſes encore cachées pour arriver par le raiſonnement à ce qu'on cherche. Mais ce n'eſt pas à dire qu'il faille entierement négliger l'ancienne

méthode qu'on nommoit *synthetique*, & l'Analyse qu'elle fournit, puisque son usage n'est pas moins important pour trouver la vérité hors des Mathématiques, que l'Analyse de l'infini l'est dans les Mathématiques. C'est uniquement par cette voye qu'on peut se promettre de conduire les autres Sciences au même degré de certitude qui a semblé faire jusqu'ici le partage de la seule Géométrie, & de leur procurer sans cesse les plus grands accroissemens.

POUR continuer à se former dans l'Art de trouver la vérité *à priori*, il convient d'exáminer attentivement comment les vérités déja trouvées ont pû l'être, & de faire à cet égard des exercices semblables à ceux qui ont déja été indiqués. Il est vrai que les Sciences philosophiques n'ayant point été traitées depuis leur origine d'une maniere conforme aux loix de la méthode mathématique, ce n'est pas une chose aisée que d'exercer l'Art de trouver sur les vérités qui sont l'objet de ces Sciences. Mais le Philosophe de *Halle* a suffisamment applani cette difficulté en publiant les divers Volumes qui composent son grand Cours

de

de Philosophie. Cette lecture mettra d'abord ceux qui voudront la faire avec le degré d'attention qu'elle exige dans la route du véritable Art de trouver, pourvû qu'ils ayent préalablement fait un Cours ordinaire de Mathématique, & qu'ils ayent en particulier exercé suffisamment leur industrie sur les vérités Arithmétiques.

Il est bien essentiel, en continuant cette étude, de rechercher comment les définitions des Géométres ont pû être trouvées, & quelles précautions il faut prendre pour éviter les notions trompeuses & incomplettes ou vagues & qui péchent par l'excès. Il y a aussi beaucoup de fruit à se promettre de l'étude des définitions Arithmétiques, faite dans la vuë de découvrir comment elles ont été découvertes, ou ont pû l'être. La même chose est faisable, & avec le même succès, par rapport aux définitions quelconques, qui se trouvent dans les Mathématiques, ou ailleurs, entant qu'un examen logique peut découvrir la justesse de ces définitions. On sera surpris, à mesure qu'on fera des progrès dans cet examen, de voir comment la réflexion

a formé les définitions des choſes, dont nous n'avions d'abord que des idées confuſes, comment enſuite de ces premieres définitions nos abſtractions nous ont conduit à d'autres plus univerſelles, & enfin comment, à l'imitation des définitions déja trouvées, on peut en former d'autres par voye de détermination arbitraire, ou de compoſition. Si de là nous paſſons aux précautions requiſes pour éviter les notions défectueuſes ou trompeuſes, comme il n'y a que les démonſtrations des théorèmes & des problèmes qui puiſſent nous inſtruire de ces précautions, cela nous apprend que c'eſt de ces mêmes démonſtrations que dépend non ſeulement la réalité, mais même la rectitude des problèmes. De plus, comme les définitions Arithmétiques ſe tirent des idées des nombres auxquelles nous ſommes parvenus par le raiſonnement; nous apprenons encore de là, comment on arrive par la voye de la démonſtration aux définitions des choſes qui ne peuvent nous être connues qu'*à priori*, ou du moins qui ne nous ſont actuellement connues que de cette maniere. C'eſt au reſte la facilité d'opérer ſur les définitions de

de la Géométrie & de l'Arithmétique, qui les rend préférables à toutes les autres dans les exercices préparatoires à l'Art de trouver.

Avant que de rien entreprendre, & de s'ériger en Inventeur, (tentation à laquelle il est si ordinaire de succomber,) il faut se rendre bien familieres toutes les vérités qui ont déja été découvertes dans le genre auquel on s'applique. Cela est nécessaire, d'un côté pour ne pas se rendre ridicule en débitant avec confiance des choses déja dites & redites, & de l'autre afin que ces découvertes antérieures nous guident & nous soutiennent dans la recherche de celles auxquelles nous aspirons. Ajoutez à cela l'étroite liaison, l'entiere dépendance, dans laquelle certaines vérités se trouvent à l'égard de quelques autres, de façon que ce seroit tenter l'impossible que de vouloir découvrir les unes, sans posseder auparavant les autres. L'assemblage de toutes les vérités ainsi liées & subordonnées forme le *Monde rationel*, dans lequel demeurent étrangers tous les Inventeurs qui négligent de s'instruire de cette liaison & de cette subordination. Il y a des cas

où l'on regarderoit avec pitié ceux qui tomberoient dans cette méprise, comme feroit un homme qui voudroit devenir Astronome sans avoir étudié la Géométrie. Mais il y en a d'autres où la même méprise, quoique tout aussi réelle, est à peine apperçue, comme lorsqu'on veut traiter la Psychologie, la Théologie Naturelle, &c. sans avoir posé les fondemens indispensables de l'Ontologie.

DIEU est l'Auteur de toute vérité; le Monde rationel existe dans sa souveraine Intelligence. Ainsi les Inventeurs ne produisent, ne créent pas les vérités; ils les apperçoivent, & les découvrent. Si elles n'existoient pas de toute éternité, il seroit inutile de les chercher, & impossible de les trouver. Quand les Inventeurs substituent des chimères aux réalités, & feignent des êtres qui ne sont, ni ne peuvent être, ou déduisent de ce qui est, ou peut être, des conséquences qui ne sauroient en résulter, c'est un effet de la foiblesse de leur esprit, comparable à la foiblesse de la vuë, qui fait appercevoir les choses autrement qu'elles ne sont. Celui, par exemple, qui attribue à Dieu une Toute-présence de diffusion, dont il s'ima-

s'imagine faussement voir la nécessité dans la notion de l'Infini, se trompe tout comme celui qui voit ou croit voir les traits d'un visage humain dans le disque du Soleil & dans celui de la pleine Lune. Le premier est trompé par les yeux de l'ame; le second, par ceux du corps.

Il ne faut pas s'étonner après cela que le nombre des vrais Inventeurs soit si petit, & que la plûpart de ceux qui s'arrogent ce titre méritent d'être renvoyés honteusement à l'Ecole. Ceux qui ont quelque connoissance de l'état présent des Sciences, ne sçauroient assez s'étonner comment, dans un siècle aussi éclairé, ou du moins qui passe pour tel, il se trouve tous les jours parmi ceux qui ont acquis de la réputation, & qui tiennent les premieres places dans les Corps Littéraires, des gens dont les Ecrits sont remplis de prétenduës inventions, proposées avec une confiance singuliere, ou même avec une hauteur arrogante, quoique ce soient dans le fonds des hypotheses purement gratuites, ou même des paradoxes dénués de toute vraisemblance.

Ceux qui croyent, au moyen de pareilles inventions, en impoſer par les connoiſſances approfondies qu'ils poſſédent effectivement dans la Géométrie ſublime, reſſemblent à des perſonnes qui voudroient, à cauſe des excellens uſages qu'on tire du Teleſcope, ou du Microſcope, pour voir les objets fort éloignés ou fort petits, ſe ſervir des mêmes Inſtrumens pour conſidérer les objets ordinaires placés à la portée de nos ſens. On ne ſçauroit trop s'élever contre cet abus, parce qu'il n'y en a point aujourd'hui de plus fréquent, ni de plus nuiſible aux Sciences.

Est-il néceſſaire d'ajoûter après cela, qu'avoir fait des découvertes dans une Science, quelque réelles & importantes qu'elles puiſſent être, n'eſt point un titre ſuffiſant pour ſe promettre le même ſuccès dans d'autres Sciences. Un grand Général, un habile Politique, ſe moqueroient d'un Erudit, d'un Philoſophe même, qui s'ingéreroient de leur donner des conſeils, quoiqu'il pût arriver qu'ils leur en donnaſſent quelquefois d'utiles. Mais il y a des Sciences entre leſquelles l'affinité eſt bien moindre, & où cepen-

dant

dant on passe hardiment de l'une à l'autre, comme si elles se tenoient par la main. Que dis-je, des Sciences? De simples Arts enhardissent quelquefois ceux qui y ont eu de brillans succès, à trancher du Savant, & même de l'Inventeur, dans des matieres dont ils n'ont pas seulement une teinture élémentaire. Un Poëte, un Orateur, deviennent de grands Philosophes, de profonds Métaphysiciens, en une nuit, & comme des champignons. Le vulgaire ébloui par quelques prestiges, charmé de quelques saillies, croit de bonne foi ces intrus sur leur parole, & leur assigne des rangs honorables dans des Sanctuaires où ils n'ont jamais mis le pied. Un réglement de limites feroit incontestablement l'opération la plus utile qu'on pût faire dans les Sciences; mais, ou elle ne se fera jamais, ou elle sera toujours matiere à contestation. Les bons esprits, les génies solides, tracent toujours quelques unes de ces limites, à mesure qu'ils approfondissent les connoissances humaines; mais ils ne sont entendus & respectés que par les esprits qui leur res-

 sem-

ſemblent, & le nombre en eſt bien petit.

En s'appropriant les inventions des autres dans la vuë d'y en joindre de nouvelles, on ne ſauroit être trop ſur ſes gardes pour ne pas adopter comme vrai ce qui ne l'eſt pas, & en général pour ne rien admettre qui n'ait été ſuffiſamment expliqué & prouvé. En effet l'erreur eſt féconde comme la vérité; & quiconque part d'un principe erroné, arrive à des conſéquences du même ordre, qui le jettent dans une longue ſuite d'égaremens. C'eſt le cas ordinaire des hommes, tant en fait de Religion que de Science. Ils ſont imbus dès leur enfance d'une foule de principes qu'ils admettent ſans preuves; & pendant tout le reſte de leur vie ils ne penſent jamais à examiner ces principes, & à s'âſſurer de leur ſolidité. Ainſi l'erreur eſt leur compagne fidele depuis le berceau juſqu'au tombeau. Ceux qui veulent éviter ce ſort, commencent, ſuivant le conſeil de *Descartes*, par le doute univerſel, auquel ils font ſuccéder l'examen ſucceſſif de toutes les Propoſitions de la vérité ou

de-

de la fausseté desquelles il leur importe d'avoir une pleine certitude. Quand ils se sont une fois procuré cette certitude à l'égard de quelques vérités, c'est un trésor qui va toujours en grossissant, parce qu'ils sont soigneux de le faire valoir, & que les conséquences légitimement tirées des Propositions démontrées, deviennent elles-mêmes de nouveaux principes, qui menent à d'autres conséquences, ce fil étant continué aussi loin que le permet la capacité de l'esprit humain.

Il faut se rappeller ici tout ce que nous avons dit de la solidité, & regarder cette qualité de l'Entendement comme une condition essentielle à l'Art de trouver *à priori*, de façon que tout homme dont l'esprit n'est pas solide, ne fera jamais que d'inutiles efforts pour arriver à des découvertes par la voye du raisonnement. Mais il y a une solidité partiale, & rélative au seul genre d'étude auquel s'applique celui qui la possede. C'est ainsi qu'un habile Mathématicien est incontestablement solide en Mathématique; & par-là même il se trouve en état de procurer journellement de nouveaux accroissemens à cette Science. Mais qu'il est rare

de trouver quelque doctrine ſolide hors des Mathématiques, & que le nombre de ceux dont l'Entendement eſt doué de quelque degré de ſolidité, eſt petit! Pour en douter, il faudroit n'avoir aucune notion de ce qui doit être appellé doctrine ſolide, & ſolidité d'eſprit. Auſſi les Sciences qui ne ſont pas des dépendances des Mathématiques ne font-elles preſque aucun progrès. Encore cela ſeroit-il ſupportable, ſi on ne les gâtoit pas ſous prétexte de les perfectionner. Des gens qui affectent une célébrité, à laquelle ils n'ont aucun droit, prennent pour habileté dans l'Art de trouver la démangeaiſon de dire des nouveautés qui les éguillonne; & enveloppant des choſes claires de termes obſcurs, afin de ſe rendre inintelligibles, ils transforment la vérité en opinions abſurdes, & préſentent au public comme autant de grandes découvertes des viſions toutes pures, de vrais avortons de leur imagination. Depuis que la liberté de philoſopher a été introduite dans les Univerſités Proteſtantes, & qu'on a permis à de jeunes gens, qui devroient être encore longtems diſciples, de s'ériger en Docteurs, & de paſſer rapide-

pidement de leurs bancs aux chaires; c'eſt une pitié de voir la multitude d'opinions confuſes & extravagantes que ces Novices débitent avec autant d'autorité que s'ils y étoient arrivés par de longues & pénibles méditations.

D'où peut venir, par exemple, le progrès qu'a fait dans notre Siécle une doctrine auſſi abſurde que l'eſt celle du Matérialiſme ? Comment eſt-il poſſible, indépendamment de ce que cette doctrine a de dangereux, qu'il ſe ſoit trouvé des Auteurs qui ayent crû débiter des Oracles, diſſiper ſans retour les préjugés du vulgaire, & propoſer une découverte importante appuyée ſur des démonſtrations invincibles, en apprenant à l'Homme qu'il n'eſt qu'une Machine, & ce qu'il appelle ſon ame n'eſt que le jeu des reſſorts de cette machine ? Y a-t-il un paradoxe plus monſtrueux, & en même tems plus aiſé à détruire dès qu'on a quelque connoiſſance des principes de l'Ontologie & de la Pſychologie, & quelque uſage de la ſaine Logique ? Ces excès ne pourront aller qu'en augmentant, tant que les hommes voudront être inventeurs, ſans

avoir

avoir acquis préalablement le fonds de solidité néceſſaire.

LES Dictionnaires réels, dans leſquels les vérités déja découvertes ſont rapportées & diſtinctement expliquées, facilitent beaucoup l'Art de trouver. Mais, lorſque ces Dictionnaires ne ſont qu'un ramas d'opinions vulgaires, où l'on entaſſe ſans choix & ſans diſcernement tout ce qui a été dit ſur quelque ſujet, cela peut donner occaſion à des inventeurs peu verſés dans leur art, de s'égarer, tandis que d'autres plus habiles tireront de là des lumieres & des ſecours pour arriver par des routes plus ſûres aux découvertes que d'autres ont manquées. *Leibnitz*, qui aimoit preſque également toutes les Sciences, & qui, malgré ſon extrème ſupériorité dans les Mathématiques, n'a jamais voulu en faire ſon unique objet, ſouhaitoit que quelcun raſſemblât les théorèmes de quelque importance qui ſe trouvent épars de tous côtés, & les rangeât par ordre alphabétique, ſans y joindre aucune démonſtration, ce qui feroit un Dictionnaire réel, ou du moins une Table univerſelle des Queſ-

tions.

tions qui ont été proposées depuis que les Sciences sont cultivées ; Ouvrage d'un grand secours, & très propre, soit à faire connoitre ceux qui se piquent d'être inventeurs sans en avoir le droit, puis qu'ils ne font que rebattre des choses usées, soit à exciter dans des génies inventifs de nouvelles idées, à les conduire à des découvertes réelles. Il y auroit encore plus de fruit à tirer d'un semblable Dictionnaire, s'il étoit enrichi des citations des Auteurs, au moins des meilleurs qui ont traité chaque question. On s'épargneroit par là une peine qu'on ne prend que trop souvent ; c'est celle de se fatiguer beaucoup à des recherches, qui existent déja toutes faites, & mieux faites que celles qu'on est en état d'exécuter.

Ceux qui cherchent la vérité hors des Mathématiques, doivent surtout s'approprier les notions ontologiques, qui peuvent seules leur servir de guides assurés; & ensuite s'attacher dans les autres Sciences aux notions les plus universelles auxquelles on peut s'y élever. Ces notions sont, ou des définitions, ou des propositions axiomatiques, ou des conséquen-

ces

ces immédiates de celles-ci. Il y a une Differtation importante de M. *de Wolff*, dans l'année 1729. de fes *Hor. fub ces. Trim. vern.* N. IV. où il fait voir que les notions ontologiques font de véritables notions directrices, tant dans l'Art de trouver la vérité que dans celui d'en juger. Si jamais il arrive que quelcun réduife l'Art de trouver dans une forme femblable à celle où la Logique a été réduite; on verra pleinement combien les régles de cet Art (*regulæ heurifticæ*,) dépendent des notions ontologiques. Et, fans attendre l'exécution d'un femblable Ouvrage, il n'y a qu'à jetter les yeux fur les erreurs où ne ceffent de tomber ceux qui s'efforcent de découvrir la vérité hors des Mathématiques, pour fe convaincre que prefque toutes ces erreurs viennent de l'ignorance des notions ontologiques, & qu'on les auroit évitées en demeurant fidèlement attaché à ces notions. Celles qu'on nomme univerfelles dans les autres Sciences y rendent les mêmes fervices quand on fçait les manier & les appliquer avec dextérité. Elles conduifent à des régles particulieres, qui mettent en état de trouver les vérités.

tés rélatives à la Science dont il eſt queſtion. Les Scholaſtiques n'ont pas méconnu l'importance des notions ontologiques; ils ont même ſenti que le caractère de notions directrices leur convenoit, & c'eſt pour cela qu'ils ont fait paſſer les termes généraux de leur *Philoſophie premiere*, comme ils l'appelloient, dans les autres Sciences: mais, comme le flambeau des notions diſtinctes leur manquoit, ils n'ont pû en faire l'uſage convenable, & ſe ſont jettés dans un pur jargon, qui a expoſé l'Ontologie au mépris, tandis qu'elle eſt la plus reſpectable des Sciences. La ſubtilité des diſtinctions que les Scholaſtiques tenoient de leur Maître *Ariſtote*, n'a ſervi qu'à augmenter l'obſcurité des queſtions qu'ils prétendoient réſoudre par cette voye: mais ce n'étoit pas la faute de l'art, c'étoit celle des hommes & des tems. Toute l'Ontologie de M. *de Wolff* eſt pleine d'exemples qui font voir, comment ces notions confuſes de la Scholaſtique peuvent être ramenées à des notions diſtinctes, & quels ſont les termes clairs qu'il faut ſubſtituer aux termes obſcurs dont on ſe ſervoit dans l'Ecole.

La

La Géométrie élémentaire, le Droit Naturel, & toutes les autres Sciences, peuvent recevoir un grand jour entre les mains de ceux qui ſavent faire uſage de ces notions directrices.

Les régles générales de l'Art de trouver ſe forment par abſtraction, quand on a étudié à fonds l'Arithmétique pratique, & l'Algébre élevée au calcul des grandeurs, en y joignant les autres exercices convenables que nous avons indiqués. Si l'on examine les régles que *Descartes* recommande fortement dans ſa Diſſertation ſur la Méthode, & *Malebranche* dans ſa *Recherche de la Vérité*, on verra qu'elles peuvent être déduites par abſtraction de l'Algorithme vulgaire; & même que de ce ſeul Algorithme on peut déduire un beaucoup plus grand nombre de régles, & plus particulieres. Ceux qui tourneroient la force de leur eſprit de ce côté là, découvriroient encore bien des choſes qui appartiennent à l'Art de trouver en général, ſurtout en traitant l'Arithmétique ſuivant la méthode analytique. La Géométrie élémentaire traitée de même peut encore rendre de bons ſervices par rapport au même

me but. Et l'on peut même pousser cette opération jusqu'à l'Algébre, ou Analyse Mathématique; mais en usant d'une plus grande circonspection, pour séparer les choses qui sont propres à cette Analyse, & qui viennent du calcul des grandeurs. Tout ce que *Tschirnhausen* a enseigné dans sa *Medecine de l'Ame*, peut être abstrait sans la moindre peine de la Géométrie élémentaire & de l'Algébre. Ces différentes observations sont nécessaires à quiconque veut faire des progrès dans l'Art de trouver, & surtout à ceux qui entreprendroient de le réduire en systême, si tant est que jamais ce projet, si souvent formé, se change en réalité. En attendant l'essentiel est de s'attacher à perfectionner de plus en plus la pénétration & le génie; deux appuis sans lesquels les Inventeurs ne sauroient faire le moindre pas, sans broncher lourdement. Il faut aussi s'affermir sans cesse dans l'habitude de la démonstration. Les railleries déplacées qu'on a fait tant de fois, & qu'on réitére tous les jours contre la forme démonstrative des Ouvrages de Philosophie, ne sont duës qu'à l'ignorance & à la paresse de ceux qui tien-

tiennent ces frivoles propos. Etre Philosophe, c'est sçavoir bien raisonner, d'une maniere également promte & sûre; tout comme être bon Arithméticien, c'est sçavoir bien compter, procéder dans le calcul avec cette facilité que donne l'habitude, & y joindre l'assurance qui naît d'une vuë distincte. Toute autre Philosophie ne porte ce nom qu'abusivement; elle n'est qu'un entassement de connoissances historiques dans la mémoire, ou un effort d'imagination, un tissu de saillies hazardées sans preuves.

L'ART d'observer conduit aux découvertes *à posteriori*. Il s'en fait à la vérité quelques unes sans le secours de cet art; & le même hazard auquel on en est redevable est d'autant plus singulier que ce sont presque les plus importantes qui se sont manifestées par cette voye. Mais cela n'ôte à l'Art d'observer rien de son prix; sans lui on ne feroit pas tous les jours une infinité de découvertes de détail, qui enrichissent insensiblement les diverses Sciences qui dépendent de l'observation. Quels ne sont pas les accroissemens que l'Astronomie doit à *Flamsteed*, l'Histoire Naturelle à M. *de Reaumur*, & ainsi du reste.

POUR

POUR se former d'un côté à l'art d'observer, & pour ne pas perdre de l'autre un tems inutile à faire des Observations déja connues & répétées, il faut commencer par se mettre soigneusement au fait de tout ce qui se trouve dans les Ecrits des Observateurs qui nous ont précédé, au moins par rapport au genre auquel nous nous appliquons. On doit en même tems faire attention à la maniere dont ils s'y sont pris en faisant leurs Observations, pour profiter des facilités qu'ils ont introduites dans ces diverses manœuvres, d'où dépend le succès des Observations, & pour éviter les inconvéniens dont ils n'ont pas pû se garantir. En effet l'art d'observer consiste en général dans l'habitude de faire tout ce qu'il faut pour arriver avec autant de promtitude & de certitude qu'il est possible, à la connoissance de quelque objet. Cette habitude ne peut s'acquérir qu'en réiterant exactement les Observations qui ont été faites par d'autres; mais surtout en les imitant, c'est à dire, en transportant & appliquant à d'autres objets qui n'ayent pas encore été observés la méthode & les *artifices* dont d'excellens Observateurs se sont servis

par rapport aux choses dont ils nous ont procuré une connoissance détaillée. Par ce moyen on devient insensiblement possesseur de l'art d'observer en général, & l'on se trouve en état d'en suivre les régles dans tous les cas où elles peuvent être suivies.

TOUT ce qui a été fait jusqu'ici pour perfectionner l'Histoire Naturelle ouvre un vaste champ à ceux qui veulent y entrer & les cultiver. Il existe une foule d'Observations Astronomiques, Anatomiques, Microscopiques, &c. faites par des gens consommés dans l'art d'observer, & d'après lesquelles il est aisé d'abstraire des régles de cet art, suffisantes pour tous les genres d'Observations auxquels on voudra consacrer son tems & ses soins. Il n'y a peut-être point de Science plus féconde en Observations que la Medecine; on feroit une Bibliotheque entiere des Volumes qui les renferment; mais il faut convenir que ce sont les moins exactes de toutes, & qu'on a besoin d'une extrême circonspection pour distinguer celles qui méritent une entiere créance d'avec une foule d'autres qui doivent être rejettées, ou rectifiées.

Aussi

Aussi *Pitcara*, Medecin lui-même, n'a-t-il pas fait difficulté d'exhorter les Medecins à prendre les Aſtronomes pour modeles. En effet ceux-ci ont en partage une Science, qui ſe diſtingue de toutes les autres par l'antiquité & le nombre des Obſervations, qui l'ont élevée à travers une longue ſuite de ſiècles au degré de perfection où nous la voyons préſentement. Ces Obſervations ont d'abord été groſſieres, & faites par le ſimple vulgaire; Mais elles ſont devenues d'une préciſion & d'une délicateſſe, qui fourniſſent l'occaſion la plus favorable d'examiner comment les manieres d'obſerver peuvent être perfectionnées. Qu'on liſe ſeulement avec quelque attention l'*Almageſte* ancien & nouveau de *Riccioli*, & l'on verra combien l'Aſtronomie a fait de progrès dans chaque ſiècle; & depuis le tems où *Riccioli* écrivoit, elle en a fait encore de bien plus conſidérables. Par rapport aux Obſervations qui concernent l'Hiſtoire Naturelle, on peut recourir aux Mémoires des différentes Académies, mais ſurtout à ceux de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & aux Tranſactions Philoſophiques de la Société

Royale de Londres. Il y a encore bien des Arts particuliers que le tems, & la néceſſité, ont rendu infiniment ſupérieurs à ce qu'ils étoient dans leur origine. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus parfait que l'Architecture militaire dans l'état où les *Vauban* & les *Coeborn* l'ont laiſſée? Et malgré cela on fait tous les jours de bonnes Obſervations qui tendent à remèdier aux inconvéniens qui ſe trouvoient encore dans la maniere de fortifier, d'attaquer, & de défendre les Places, dont on eſt redevable à ces grands hommes.

Nous ne nous arrêterons pas à prouver qu'un bon Obſervateur à beſoin de génie, de pénétration, & même d'une ſubtilité qui doit exiſter encore plus dans les facultés de ſon ame que dans les organes de ſon corps. Sans ces qualités, la volonté, les bonnes intentions, quoique louables, ne ſuffiſent pas pour réuſſir dans un art, dont ſe ſont mêlés bien des gens qui n'y étoient point du tout propres. Et il ne faut pas s'étonner que dans la foule des Obſervateurs, il y en ait ſi peu qu'on puiſſe qualifier excellens, puiſqu'on ne peut être dans cette claſſe diſtin-

distinguée, qu'autant qu'on est Logicien consommé, qualité peut-être la plus rare de toutes parmi les Citoyens de la République des Lettres. En effet le succès des Observations est principalement, si ce n'est pas uniquement, attaché à l'application exacte des régles que la Logique prescrit pour la formation des jugemens intuitifs & des notions distinctes. On objecteroit inutilement que les premiers Observateurs n'ont pû connoître, ni par conséquent pratiquer, ces régles. D'un côté c'est cela même qui a causé l'imperfection de leurs Observations, & de l'autre on ne peut pas dire qu'ils ayent agi sans régle, puisqu'il y a dans tous les hommes, & surtout dans les hommes de génie, un fonds de Logique naturelle qui les guide sans qu'ils s'en apperçoivent, tout comme il y a une Arithmétique naturelle, une Géométrie naturelle, &c. Quand des hommes d'ailleurs très ignorans jugent de l'égalité de deux choses qu'ils ne peuvent pas appliquer l'une contre l'autre, mais qu'ils rapportent à une mesure commune, ne se fondent-ils pas sur un axiome, qui ne s'est cependant jamais présenté à leur esprit

 énon-

énoncé d'une maniere distincte, sçavoir que les choses qui sont égales à une troisième sont égales entr'elles. C'est ainsi que tous les pas que nous faisons en marchant sont réglés par les Loix de la Statique, qui ne laissent pas de nous être parfaitement inconnuës. Mais il y a une très grande différence entre réussir fortuitement, & connoître certainement. La premiere de ces choses suffit pour les besoins de la vie commune; au lieu que les Sciences ne se forment qu'au moyen de la seconde. Or il est aussi impossible d'acquerir des connoissances certaines, sans le secours de la Logique, & par de simples Observations, quel qu'en soit le nombre, qu'il l'est de faire des calculs incontestables sans le secours de l'Arithmétique, ou de démontrer des théorèmes & des problèmes sans le secours de la Géométrie. J'avouë que les Observations pourroient faire naître ces régles par voye d'abstraction; mais ne vaut-il pas bien mieux les aller puiser tout d'abord à la source, & munies de leur démonstration, dans la Logique où elles se trouvent?

Ce n'est pas à dire que les exemples

nouveaux dont les Obſervations nous inſtruiſent, ne puiſſent conduire à de nouvelles régles, ou à un plus grand dévelopement des anciennes. Mais il n'appartiendra pourtant qu'à un bon Logicien de juger du prix de ces régles, & de la meilleure maniere d'en faire l'application. En un mot, comme nous l'avons déja ſuffiſamment établi ci-deſſus, ce n'eſt qu'après avoir préparé l'eſprit par l'étude de la Logique, & par les exercices mathématiques, qu'on peut attendre un véritable ſuccès des recherches tant *à priori* qu'*à poſteriori* auxquelles on ſe livre dans la carrière des Sciences dont on fait ſon objet.

L'ART d'obſerver ſe diſtingue en *commun* & *artificiel*. Le premier n'exige que l'uſage des facultés de l'ame; il faut encore dans le ſecond le ſecours de divers Inſtrumens. Les Aſtronomes, ceux qui employent les microſcopes, &c. exercent donc l'art d'obſerver artificiel. Toutes choſes égales, il eſt plus difficile que l'art commun; il demande des fraix, & des commodités, que tout le monde ne peut pas ſe procurer. Avec cela le ſe-

cond de ces arts ſuppoſe le premier, & peut par là même ſouffrir une nouvelle diviſion, entant que dans l'art artificiel, il y a toujours quelque choſe qui appartient au commun, c'eſt à dire, un certain uſage des facultés de l'ame; après quoi vient le ſecours des Inſtrumens. Les diverſes Sciences auxquelles appartiennent les Obſervations ſont auſſi la ſource de diverſes dénominations; on dit Obſervations Chymiques, Géographiques, Pſychologiques, &c.

CE qui augmente la difficulté des Obſervations artificielles, c'eſt qu'elles exigent de l'Obſervateur qu'il ſoit au fait de la fabrique des Inſtrumens, & qu'il ait la dextérité requiſe pour les manier. Le défaut de cette derniere qualité eſt très commun, & fait échouër quantité de gens qui auroient d'ailleurs du goût, ou même du talent pour l'Obſervation. Il y en a d'autres au contraire qui ont une adreſſe innée par laquelle ils ſe trouvent en état d'exécuter tout ce qu'ils imaginent, de tirer le meilleur parti des moindres circonſtances favorables, & d'obvier aux inconveniens les plus imperceptibles.

Tels

Tels étoient dans le siécle passé un *Leuwenboeck*, & tout récemment un *Lieberkühn*.

En lisant avec réflexion les Observations des autres, il est bon de s'interroger perpétuellement pour se demander à soi-même, si l'on auroit fait tout ce que d'habiles Observateurs ont fait, si notre attention se seroit dirigée vers les mêmes détails, si le raisonnement nous auroit conduit aux mêmes conséquences. Quand on sent que l'esprit auroit été arrêté dans sa route, ou détourné du droit chemin, il convient d'en approfondir la raison; & c'est un des moyens les plus efficaces d'arriver à la connoissance de soi-même, & de ses forces dans la recherche de la Vérité. Après avoir procédé de cette maniere pendant un tems suffisant, on peut pousser les essais plus loin, prévenir & deviner en quelque sorte ce qu'un Observateur va rapporter, à peu près comme ceux qui ont lû beaucoup de Romans, savent d'avance la plûpart des faits qui vont suivre, & anticipent le dénouement. Si la présomption & la témérité n'aveugloient pas tant d'esprits, on auroit bien plus de

fujets habiles dans tous les genres, & en particulier en fait d'Obfervations, parce que ceux qui commencent s'appliqueroient longtems à étudier, & pour ainfi dire, à mefurer tous les pas de ceux qui les ont précédés. Mais le genre humain fe divife affez exactement en deux parts, dont l'une eft la *gent moutonniere*, qui ne dit que ce qui a été dit, & ne fait que ce qui a été fait, tandis que l'autre prenant un prurit de faire parler de foi pour une force de génie, dédaigne tout guide, & va d'écarts en écarts. C'eft fans doute le long afferviffement de l'efprit humain fous le joug de la Philofophie Scholaftique, qui a produit cet efprit d'indépendance outrée. Mais les gens fages connoiffent également le danger des deux extrémités, & les évitent.

On s'inftruit par les fautes des autres, tout comme par leurs fuccès; & fouvent cette voye d'inftruction eft la meilleure, parce qu'elle nous conduit à des recherches plus détaillées fur la maniere dont ceux qui ont commis ces fautes y font tombés, & fur ce qu'il faut faire pour les éviter. La connoiffance de ces fau-

tes,

tes, quand même nous ſerions les premiers à les découvrir, ne doit nous inſpirer, ni mépris pour les autres, ni prévention en notre propre faveur. Au contraire plus ceux dont nous relevons les erreurs avoient de capacité, & auroient pû aiſément s'en préſerver, plus nous devons avoir de défiance ſur notre compte; & craindre qu'il ne nous en échape de bien plus groſſières dont nous ne nous appercevons pas. Mais l'eſſentiel eſt d'aller droit au but, en tournant ces fautes à notre inſtruction, ou à notre correction, ſi nous en avons beſoin. Ceux qui prennent de bonne heure ce parti, & y perſiſtent invariablement, arrivent bientôt à toute la ſupériorité dont leurs talens naturels les rendent capables.

Pour mieux ſentir combien il eſt facile de ſe tromper en fait d'Obſervations, il n'y a qu'à conſidérer la durée de quelques fauſſes Obſervations, qui ont eu lieu de tems immémorial, & dont le vulgaire n'eſt pas encore détrompé. N'a-t-on pas crû juſqu'à *Descartes* que les qualités ſenſibles exiſtoient dans les objets, telles que nous les éprouvons? N'a-t-on

pas crû, & ne croit-on pas encore, que l'ame agit réellement & immédiatement ſur le corps, le remuë, & lui imprime toutes les modifications, qui ſont une ſuite de nos déterminations volontaires? Le Soleil ne ſemble-t-il pas ſe lever & ſe coucher journellement ſur notre Horizon, & par conſéquent ſe mouvoir autour de la Terre? Soutenir au gros des hommes le contraire de ce qu'ils croyent ainſi voir & ſentir, c'eſt ſe rendre extravagant à leurs yeux. Ils ont coûtume de former un jugement ſur leur obſervation qu'ils ne manquent jamais de confondre avec l'obſervation même; & on a des peines infinies à les engager à ſéparer ces deux choſes. C'eſt ce qui a donné lieu pendant ſi longtems à la Magie & à toutes les procedures qui s'y rapportoient. Un tel cas ſingulier, une telle maladie extraordinaire exiſte: c'étoit là le fait. Or il n'y a que le Démon qui puiſſe en être l'Auteur. Premier jugement denué de preuves. Le Diable agit par l'intervention de perſonnes avec qui il entre dans une liaiſon, ou ſociété fondée ſur un pact. Second jugement de la même nature. Cette ſociété diabolique a prin-

cipa-

cipalement lieu avec les vieilles femmes. Troisième jugement, suivi d'une foule d'autres sur les indices, ou marques auxquelles on pouvoit reconnoître les Sorciers & les Sorcieres. Tels ont été néanmoins pendant quelques siècles, à la honte de l'humanité, les principes reçus dans les Tribunaux Ecclesiastiques & Civils; telle a été la cause du supplice de tant de milliers d'innocens, dont tout le crime étoit une folie contagieuse qu'on a vû disparoitre dès que la Magie n'a plus été traitée comme un crime. Voilà donc bien des exemples de la derniere importance qui prouvent suffisamment le danger des fausses Observations & la facilité d'y tomber.

Les Expériences different des Observations, en ce qu'elles demandent pour l'ordinaire un plus grand apparat d'Instrumens, & qu'agissant immédiatement sur les sujets qui en sont les objets, elles les modifient & y apportent des changemens qui sont le résultat de l'opération expérimentale. Il faut tenir ici la même conduite qu'à l'égard des Observations; s'instruire exactement de toutes les Expériences qui ont été déja faites, de la ma-

niere dont elles ont été faites, des moyens qui ont contribué à leur succès, des défauts ou inconveniens dont on n'a pû les délivrer entierement, & prendre ensuite ses mesures pour tirer tout le parti possible des secours déja connus, & se mettre à l'abri des obstacles qui pourroient en traverser l'efficace. *Otton de Guericke* & *Torricelli* frayerent au commencement du siècle passé la route aux Expériences les plus importantes de Physique & de Méchanique, qui ont été poussées ensuite beaucoup plus loin par une foule d'habiles gens. *Robert Boyle* en Angleterre a fait une infinité d'Expériences considérables. Parmi celles du Consul de *Magdebourg* il y en avoit eu quelques unes sur l'électricité, qui conduisoient à la découverte de plusieurs secrets de la Nature. On les avoit cependant négligées jusqu'au tems où l'une des anciennes qualités occultes fut ressuscitée par le grand *Newton*, & mise, pour ainsi dire, sur le thrône de la Physique sous le nom d'*Attraction*. Cela fit heureusement penser à renouveller les Expériences qui concernent la force électrique; & depuis ce tems-là elles sont devenues un

des

des principaux objets de l'attention de tous ceux qui cultivent la Physique expérimentale, & elles ont donné lieu à quantité de phénomenes intéressans, qui n'excitent pas moins l'admiration aujourd'hui, que le faisoient dans leur origine ceux de la pesanteur & de l'élasticité de l'air, lorsque la Pompe pneumatique de *Guericke* les manifestoit au genre humain.

Les Expériences ont entr'elles des rapports & une dépendance qu'il est essentiel de connoître, pour en tirer tout l'usage dont elles sont susceptibles. C'est ce qui avoit engagé M. *de Wolff*, qui a exercé pendant quelque tems la Profession de Physique Expérimentale, à réduire les Expériences dont on fait ordinairement des Cours Académiques, dans l'ordre le plus convenable, & le plus propre à faire sentir comment elles dépendent les unes des autres. L'Essai que le même Philosophe a publié sur la multiplication des grains se rapporte au même but, c'est à dire à faire voir par l'exemple de la production d'un grand nombre d'épics qui naissent d'un seul grain, comment il faut marcher dans la

route

route expérimentale pour obtenir avec le plus de succès la fin qu'on se propose. Mais ceux qui veulent connoître distinctement l'Art de faire des Expériences, & les régles les plus sûres pour réussir dans cet Art, ne sçauroient choisir de guide plus digne de leur confiance que le célébre M. *de Réaumur*, dont les Ecrits, tant ceux qui sont insérés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, que ceux qu'il a publiés séparément, sont de vrais modèles dans le genre expérimental. L'exactitude des descriptions dont toutes les Expériences de ce grand homme sont accompagnées, surpasse tout ce qu'on avoit encore publié sur de semblables matieres. Cette exactitude met en état, non seulement de répéter les Expériences de M. *de Réaumur*, mais encore & surtout d'en déduire les régles générales qui constituent la théorie de l'Art d'expérimenter. C'est le même aveuglement, ou la même prévention, qui ont fait méconnoître le prix des détails que M. *de Wolff* a mis dans ses raisonnemens, & de ceux qui régnent dans les Expériences de M. *de Réaumur*.

On

ON ne sçauroit parler du rétablissement des Sciences en général, mais surtout de celui de la Physique Expérimentale, sans nommer l'immortel *Bacon*. Ses Ouvrages, en particulier son *nouvel Organe des Sciences*, & son Traité *des Accroissemens des Sciences*, renferment une infinité d'ouvertures qui tendent à perfectionner l'art de trouver *à posteriori* par les observations & par les expériences. On peut tirer un très grand parti de cette lecture, pourvû qu'on ait déja l'esprit disposé par l'acquisition des vertus intellectuelles formelles, & qu'on se soit appliqué pendant quelque tems à faire des Observations & des Expériences. Car *Bacon* n'a pas écrit pour le peuple érudit, ni pour des apprentifs qui méconnoissant leur foiblesse s'imaginent en sçavoir autant que les plus grands Maîtres.

ENFIN, quoiqu'on ne parle ordinairement que d'Expériences physiques & méchaniques, il n'en est pas moins certain que toutes les Sciences ont un côté expérimental, & que la Morale, la Politique, la Théologie, conduisent à des Expériences très utiles & très conformes aux régles de l'art, ceux qui savent les faire.

faire. On en fera convaincu, si jamais l'art de trouver est réduit en forme systématique.

QUICONQUE veut devenir habile dans l'art de faire des Expériences, doit préalablement s'être exercé d'une maniere suffisante dans celui de faire des Observations. Ce qu'il y á de commun entre l'un & l'autre forme une analogie propre à aider beaucoup ceux qui la possedent. Après cela toute Expérience est dans le fonds une Observation à laquelle on est arrivé par certains préparatifs, & à l'aide de certaines manœuvres; au lieu que dans l'Observation simple on se contente d'examiner attentivement un objet tel que la Nature nous le présente. Quand, par exemple, vous avez produit le vuide dans un globe creux, qui étoit auparavant en équilibre avec un poids, vous observez qu'il perd de son poids, & que ne pouvant plus garder l'équilibre, il est obligé de monter.

LE résultat des Expériences doit être d'acquérir des notions déterminées de choses qui étoient auparavant inconnuës. Car c'est une simple curiosité, ou plutôt une vraye puérilité, que de se borner à

la

la contemplation du fait qui est produit par l'Expérience, sans que cela serve à enrichir nos connoissances, ou du moins à les affermir. Alors un Physicien qui fait un Cours d'Expériences ne différeroit guères d'un Joueur de Gobelets. On peut reprocher à *Robert Boyle*, malgré l'étendue & le prix réel de ses Expériences, qu'il n'en a pas poussé assez loin les conséquences, s'étant presque borné à prouver par là que tout s'exécute d'une maniere méchanique dans la Nature. Il y a dans toutes les Expériences réelles qui parviennent à la connoissance des Physiciens, plusieurs notions universelles, qui peuvent en être abstraites par ceux qui sont doués d'une pénétration suffisante pour démêler les choses *abstraites* dans les *concretes*, & pour employer avec dextérité le principe de réduction. De cette façon, quand même on ne pourroit pas toujours trouver les causes des phénomenes qui sont manifestés par les Expériences, cela ne laisse pas de contribuer beaucoup à l'accroissement des Sciences, parce que les notions acquises par ce moyen deviennent des principes qui servent à faire d'autres découvertes,

&

& dont on peut faire usage dans les démonstrations. M. *de Leibnitz* a fort heureusement comparé ceux qui ne se lassent point de faire des Expériences, dont ils ne tirent aucun fruit, à des gens qui ramasseroient à grands fraix & par des efforts continuellement réitérés, des matériaux sans nombre, dont ils ne voudroient se servir pour la construction d'aucun édifice, aimant mieux séjourner en plein air, ou vivre dans des cavernes. Il faut avouer que tous ceux qui font des Expériences n'ont pas les talens nécessaires pour les rapporter à l'avancement des Sciences: mais on n'exige non plus ce soin que de ceux qu'on en suppose capables. Il est même convenable qu'il y ait beaucoup plus de Manœuvres que d'Architectes; & ceux-ci sont charmés de trouver des gens qui les déchargent de la partie la plus onéreuse & la plus fastidieuse du travail.

NOUS nous abstenons d'appliquer ici avec plus d'étendue tout ce qui a été dit ci-dessus de l'art d'observer, & qui convient à l'art d'*expérimenter*. Disons plutôt que ceux qui veulent chercher la vérité hors des Mathématiques, doivent asso-

associer à l'art de trouver *à priori* les arts de l'observation & de l'expérience : association qui est aussi souvent requise dans les Mathématiques mixtes. Toutes les connoissances physiques ont commencé par des Observations, qui ont été suivies dans les temps postérieurs d'Expériences; & c'est des unes & des autres qu'on a déduit des principes certains, qui ont servi à faire des découvertes *à priori*. Quelquefois aussi on a formé *à posteriori* des propositions déterminées, dont on a ensuite entrepris de donner la démonstration *à priori*. Il n'y a point d'autres routes pour arriver à la connoissance des vérités naturelles. Dans la Morale nous supposons les choses que l'Expérience nous enseigne au sujet de l'Ame; & nous avons à cet égard l'avantage de posséder au dedans de nous-mêmes la source des Expériences. Quiconque a une legère teinture de l'Optique ne sçauroit ignorer combien le secours des Observations & des Expériences y est essentiel. L'Astronomie n'est autre chose qu'un tissu systèmatique d'Observations. En Arithmétique ce qu'on appelle preuves est équivalent aux Expériences. En Géométrie les

les constructions qui servent de fondement aux démonstrations qu'on peut appeller méchaniques, répondent aux Observations. On peut aussi rapporter ici l'explication des formules algébriques par les nombres & par les constructions géométriques, qui rendent la vérité sensible par des exemples. En général l'Entendement humain étant trop limité, les vertus intellectuelles formelles ayant certains degrés, au delà desquels elles ne peuvent aller, & leur usage dépendant du ministère des facultés inférieures; il résulte de tout cela que nos connoissances *à priori* tiennent étroitement aux connoissances *à posteriori*, & y sont perpétuellement mêlées. Aussi n'y a-t-il point de route sûre dans la découverte des vérités cachées que celle où l'on associe l'art de trouver *à priori* avec celui de trouver *à posteriori*.

QUAND on veut estimer à quel degré quelcun possede l'art de trouver, on ne peut en juger qu'en examinant la maniere dont il est parvenu à quelque vérité cachée. Cette estimation ne peut être fondée, ni sur l'utilité de l'invention, ni sur la longueur des siècles pendant lesquels

quels elle s'étoit dérobée à l'esprit humain. Un heureux hazard a fait souvent naître les plus grandes découvertes sous la main de ceux qui y pensoient le moins. Cependant on ne sçauroit empêcher le gros des hommes d'avoir une idée extraordinaire de ceux qui ont fait quelque insigne découverte, quoiqu'on ait une pleine certitude qu'elle ne leur a coûté aucun effort de méditation; on suppose en eux quelque instinct surnaturel, un génie divin, qui leur a tenu lieu de recherche & d'art. Mais après tout ce n'est là qu'un mot vuide de sens; & celui dans l'esprit duquel naît une découverte imprévue est à peu près dans le cas de celui qui trouve sous ses pas un trésor qu'il ne cherchoit pas. Cependant de semblables Inventeurs méritent si non l'admiration, au moins la reconnoissance du genre humain, à proportion du prix de leurs découvertes. Celui, par exemple, qui a trouvé l'art de greffer est, entant que bienfaiteur de ses semblables, infiniment au dessus de celui qui a résolu le difficile problème des figures isopérimetres; solution dont notre Globe ne retirera jamais aucun avantage. L'avantage

tage des talens & de la force d'esprit n'en demeure pas moins inconteſtablement au dernier. Il ne s'agit donc que de rendre une exacte juſtice à chacun, & de ne point confondre des choſes qui doivent être diſtinguées. Il faut auſſi prendre garde qu'un Inventeur qui trouvant un grand nombre de vérités déja démontrées, s'en ſert pour arriver à de nouvelles découvertes, ne l'emporte pas ſur ceux qui l'ont précédé, par cette ſeule raiſon qu'il en ſait plus qu'eux. Sans ces ſecours il en ſauroit beaucoup moins; & le plus ſouvent, s'il avoit été à leur place, il ne les auroit pas égalé. Notre orgueil nous perſuade que nous ſommes grands; mais cela ne vient, comme quelcun l'a fort bien dit, que de ce que nous ſommes montés ſur les épaules des Anciens. Il en eſt de même des artifices heuriſtiques. Un Géometre qui excelle aujourd'hui dans la quadrature des courbes, ne l'emporte pas ſur *Archimede* qui n'a pu quarrer que la parabole; opération qu'on regarde aujourd'hui comme un jeu. Si l'on avoit connu du tems d'*Archimede* les calculs différentiel & intégral, ce grand homme auroit laiſſé un bien plus vaſte

terrain

terrain défriché dans la Géométrie. Et ceux qui savent comment on est parvenu à ces calculs, n'imputeront point non plus à *Archimede* de n'y avoir pas pensé. Concluons donc que dans l'estimation de l'art qui a été requis pour trouver quelque vérité, il faut surtout avoir égard aux vérités qui avoient déja été trouvées par d'autres, & sans lesquelles il auroit été impossible de parvenir à celles qui donnent souvent tant de vanité à leurs Inventeurs. Il y a une très grande différence entre faire quelque chose par soi-même, ou en empruntant l'assistance d'autrui. Comme il est aussi plus facile d'employer des artifices heuristiques qui ont déja été mis en usage par d'autres, que d'en imaginer soi-même, il convient de distinguer exactement les cas où l'Inventeur a imité ces artifices, de ceux où il les a tirés de son propre fonds. Les Géométres, par exemple, donnant aujourd'hui des solutions analytiques des problémes, surtout de ceux qu'on peut appeller physico-méchaniques, il est beaucoup plus aisé d'appercevoir quels sont les moyens dont ils se sont servi, que s'ils employoient la méthode synthétique des Anciens. C'est

ce dont on ne sauroit être suffisamment instruit, à moins qu'on ne soit versé dans l'Histoire littéraire. Cependant il est non seulement agréable, mais même utile, d'avoir une estimation exacte du prix des inventions, & du mérite des Inventeurs. En bonne justice ceux-ci doivent être dégradés de ce rang, toutes les fois qu'ils l'ont usurpé; & les réduire à la honteuse classe des plagiaires, c'est rendre service à la Société, qui n'est que trop souvent la dupe des airs de hauteur & des tons de suffisance que prennent des gens qui n'ont d'autre mérite que d'avoir sçû copier, & dont l'imagination & la mémoire soutenues d'une bonne dose d'effronterie, ont fait toute la réputation.

Il y auroit de l'injustice à refuser à ceux qui ont perfectionné les découvertes fortuites la gloire qui leur est due. D'un côté il y a telle de ces découvertes, qui auroit demandé des efforts presque au dessus de l'humanité, s'il avoit falu y arriver *à priori*. Telle étoit celle du Telescope, comme on peut s'en convaincre en lisant la *Dioptrique* de *Huygens*. Et même l'effet du Telescope étoit d'une

natu-

nature à ne pouvoir jamais être prévu, n'étant pas croyable que la Dioptrique eut jamais pris des accroissemens propres à frayer à cet égard la route de la démonstration. Il faut également convenir que la Chymie, malgré les progrès qu'elle a faits dans ces derniers tems, ne mettroit personne en état de trouver *à priori* la composition de la poudre à canon. D'un autre côté la plûpart des découvertes fortuites n'auroient pas mené fort loin, sans la sagacité avec laquelle elles ont été cultivées & conduites à une perfection dont leurs Inventeurs ne se seroient jamais douté, par des hommes d'un savoir profond & d'une capacité supérieure. Ce sont là dans le fonds les vrais Inventeurs, puisqu'il importe fort peu d'avoir trouvé une chose, quand on n'en sçait pas les usages.

C'est donc penser d'une façon trop vulgaire que de se laisser aller tout entier à l'admiration qu'excitent quelquefois des découvertes inattendues & surprenantes. Une des plus rares de ce siécle, c'est incontestablement celle des *Polypes*; le nom de M. *Trembley* durera autant qu'elle; mais ce qui a fait le plus

d'honneur, & un honneur réel à ce judicieux Obſervateur, c'eſt d'avoir dévelopé ſa découverte à *la Réaumur*, ſi j'oſe m'exprimer ainſi; c'eſt à dire, en joignant à la préciſion de l'expoſé l'étendue des vues & des conſéquences qui en naiſſent. Une autre découverte, qui ne doit pas moins attirer de célébrité à ſon Auteur, ſi cette célébrité eſt diſpenſée par de juſtes eſtimateurs, c'eſt celle de Mr. *Bonnet* ſur les Pucerons qui ſe propagent ſans accouplement. Mais les réputations ſont encore plus fortuites que les découvertes, comme M. *de Prémontval* l'a prouvé d'une maniere auſſi ingénieuſe que ſolide. Les expériences électriques ont fait beaucoup d'honneur dans ce ſiécle à ceux qui en ont produit de nouvelles. Mais il ne faut pas mettre au même rang celles qui ſe ſont offertes d'elles-mêmes, comme la ſecouſſe violente qui imprima tant de frayeur à M. *Muſchembroek*, avec d'autres où l'on n'eſt parvenu qu'en y tendant formellement, comme celles de M. *Francklin* ſur l'électricité des nuées. Si l'on peut appeller une découverte, le coup de foudre qui a terraſſé M. *Richmann*, elle a trop coûté

coûté à ſon Auteur. Pour ne pas trop nous étendre ſur un ſujet qui d'ailleurs mérite bien d'être traité avec quelque exactitude, il y a de l'inconvénient à trop flatter l'amour propre des Inventeurs, ſurtout lorſque leurs titres ſont un peu équivoques; il y en a à déprimer ceux qui en tout ou en partie ont droit à quelque invention, de ſorte que la balance doit être tenue ici le plus équitablement qu'il eſt poſſible; ou ſi on la laiſſe pencher un peu, ce doit être du côté favorable, parce que la Société eſt intéreſſée à ce que le nombre des découvertes ſoit multiplié.

LORSQU'UN Inventeur cache la maniere par laquelle il a trouvé quelque vérité, c'eſt le cas de ſuſpendre ſon jugement ſur le degré de capacité dont il a eu beſoin pour cette découverte, à moins qu'il n'y ait des circonſtances qui ſervent à former un jugement déterminé. *Archimede* n'a point rapporté comment il avoit trouvé les vérités géométriques, dont ſon ſiècle lui fut redevable. Mais d'un côté il eſt aſſez connu que de ſemblables vérités ne peuvent être découvertes qu'*à priori*; & de l'autre le calcul algébrique n'étoit

pas encore connu, de ſorte qu'on ne pouvoit ſe ſervir que de la voye des démonſtrations ordinaires. *Jean Baptiſte Porta* eſt à proprement parler le premier Inventeur de la poſſibilité du Teleſcope, dont un Ouvrier de *Middelbourg* trouva par hazard la réalité. Cet Auteur, dans ſa Magie naturelle, L. XVII. C. 10. avoit avancé qu'en combinant deux lentilles, l'une convexe, l'autre concave, on parviendroit à rapprocher les objets éloignés, & à les voir avec plus de diſtinction. Mais, comme de ſon tems la Loi de la réfraction étoit inconnue, & que par conſéquent la théorie de la réfraction de la lumiere dans les lentilles ou verres polis convexes & concaves n'exiſtoit pas, il eſt manifeſte que le Teleſcope ne pouvoit être trouvé *à priori*, & qu'il n'y avoit que la combinaiſon des lentilles, faite au hazard ou à deſſein, qui put y conduire.

C'EST un cas ſingulier & embarraſſant que celui de deux Inventeurs, qui aſpirent à la gloire de la même invention, lorſque chacun d'eux eſt appuyé ſur de bonnes raiſons qui parlent en ſa faveur. Ce cas exiſte, lorſque deux perſonnes ar-

arrivent, soit en même tems, soit en des tems différens, à la même découverte, sans avoir eu connoissance réciproque de leurs recherches, ou du moins des moyens qu'ils ont mis en œuvre pour y réussir. Quiconque même trouve par son propre travail des choses dont la connoissance étoit fort ancienne & répandue, en est le légitime Inventeur, quoique le public ne lui sache aucun gré de ses découvertes. Toute dispute dans un semblable cas seroit frivole; mais lorsqu'il s'agit de quelque grand objet, qui s'est offert à deux Génies supérieurs presque en même tems, cela peut faire naître des contestations d'éclat. On sent bien que nous avons en vuë la fameuse dispute qui a partagé l'Angleterre & l'Allemagne entre *Newton* & *Leibnitz*. *Keill* assigna la qualité de premier Inventeur à *Newton*, accordant à *Leibnitz* celle de second, c'est à dire, convenant qu'il avoit trouvé par lui-même le calcul dont il étoit question. Sur quoi *Newton* prononça d'un ton de Dictateur qu'il prenoit quelquefois, qu'un second Inventeur n'avoit aucun droit. Décision obscure, & qui, si l'on cherche à l'expliquer, ne peut

signifier autre chose, sinon qu'un second Inventeur ne sauroit s'attribuer une découverte, qui dans le fond lui appartient réellement, & qu'il est déchu de tout droit, dès là qu'il l'a faite après un autre. Ce qu'il faudroit exprimer par la Loi suivante: *Si deux personnes trouvent en tems différent la même chose, celui qui l'a trouvée le premier doit être dit seul Inventeur, sans que l'autre ait le moindre droit à la gloire de l'invention.* Mais il est constant, & les Newtoniens ne le desavouent point, que *Leibnitz* a publié le premier son calcul dans les *Acta Eruditorum*, dans un tems où personne n'en avoit entendu parler; d'où il s'ensuit que la Loi de *Newton*, pour valoir en sa faveur, doit encore comprendre cette clause; *quand même le premier Inventeur auroit supprimé longtems sa découverte, & que le second jouïroit d'une priorité considérable par rapport à la date de la publication.* Or, suivant la Loi naturelle, 1. celui qui trouve le premier une chose, ne prive point celui qui vient après lui de la qualité d'Inventeur, dès qu'il est assuré que le dernier ne doit rien au premier; 2. dans les cas douteux il faut toujours en reve-

revenir aux présomtions; & la présomtion favorise celui qui a publié sa découverte, dès qu'il est à l'abri de tout soupçon de plagiat. Il vaudroit mieux que cette controverse n'eut jamais été agitée; *Newton* & *Leibnitz* auroient pû jouïr également & paisiblement d'une gloire qui leur étoit duë; & les passions n'auroient pas joué un jeu qui rabaisse toujours les grands hommes.

Ceux qui aident les autres de leurs lumieres pour les conduire à la découverte de vérités cachées, partagent avec eux la gloire de l'invention, en vertu du principe général suivant lequel toute personne qui concourt à un fait quelconque, est censée participer à ses effets. La distance même des tems n'y fait rien; quelque anciennes que soyent les ouvertures & les directions qu'on a reçues de quelcun, on lui en est toujours redevable dans le tems où elles sont mises à profit. Mais il n'en est pas de même de ceux qui fournissent seulement à d'autres l'occasion de découvrir: ils n'ont aucune part à l'invention. C'est le cas de ceux qui, en proposant des questions importantes, soit qu'ils fussent en état de les résoudre eux-mêmes, ou non, feroient

naître à d'autres l'envie de s'en occuper, & les achemineroient ainsi à des succès qu'ils n'auroient pas eu. L'Inventeur fortuit du Telescope fut cause que *Kepler* tourna ses recherches sur la réfraction de la lumiere dans les verres polis, & l'ayant heureusement trouvée, cela le conduisit à la construction du Telescope Astronomique; sans qu'on puisse dire que le premier Inventeur lui ait été d'aucun secours pour trouver les Propositions dont sa Dioptrique est composée.

IL arrive quelquefois qu'en corrigeant les erreurs d'un autre, on découvre des vérités; mais l'errant, quoiqu'il ait occasionné ces découvertes, n'y entre pour rien, à moins que son erreur n'ait déja contenu une partie de la vérité de sorte que l'Inventeur n'ait eu besoin que de redresser ce qui étoit défectueux, ou de suppléer à ce qui manquoit. On peut emprunter ici des exemples des hypotheses des Astronomes sur le mouvement propre du Soleil & des Planetes, & de l'Architecture militaire par rapport aux différentes especes de fortification successivement inventées. L'invention entiere ne sçauroit être attribuée à ceux qui perfectionnent; au con-

contraire on dit communément qu'il eſt plus facile d'ajoûter que de trouver.

Tout homme qui prétend tout avoir trouvé par lui-même, & ne devoir rien aux autres, eſt un ignorant, ou un fourbe. On ne ſçauroit concevoir de prétention plus extravagante que celle de l'*Autodidactiſme* univerſel : & ceux qui la manifeſtent, méritent d'être impitoyablement relancés. Il ſe peut qu'un homme qui excelle dans une Science n'ait pas lû beaucoup de Livres; mais il ne faut pas non plus en lire beaucoup, il ſuffit de lire les meilleurs, ils renferment les vérités déja trouvées, d'où un bon eſprit déduit bien plus aiſément celles qui peuvent en être inférées, que s'il s'embarraſſoit & ſe ſurchargeoit d'une trop grande lecture. Il y a des exceptions cependant; & *Leibnitz* en a fourni une. Il avoit prodigieuſement lû; mais il vouloit ſe diſtinguer dans pluſieurs genres de Sciences, qu'il eut l'art, ſuivant l'expreſſion de M. *de Fontenelle*, d'atteler de front; & parmi ces Sciences, ou connoiſſances, il y en avoit dont le fonds n'eſt autre choſe qu'une ample moiſſon faite dans les Livres, comme l'étude de l'Hiſ-

toire, de la Politique, des Généalogies, des Droits & des Intérêts des Princes. Ses vuës avoient été principalement tournées de ce côté là pendant sa jeunesse; & les Charges auxquelles il parvint depuis, changerent son goût en devoir. *Newton* au contraire avoit fort peu lû; & il n'est pas difficile en étudiant ses Ecrits de deviner quels avoient été les Ouvrages par lesquels il s'étoit préparé à la composition des siens. Mais il n'importe que l'on soit redevable à peu de personnes ou à plusieurs; il suffit qu'on le soit, & il n'y a personne qui ne le soit.

JUGER des inventions, & en juger solidement, ce n'est point non plus en partager la gloire. Qu'on propose un problême à résoudre, une Question de l'ordre de celles auxquelles les Académies adjugent annuellement des prix, les Savans, Académiciens ou autres, qui sont constitués Juges des Pieces envoyées au concours, décident, & sont censés le faire avec connoissance de cause. Lors donc qu'il se rencontre quelque découverte qu'ils sçavent exactement apprécier, il est honorable pour eux d'avoir cette supériorité de lumieres qui fait respecter leurs

leurs décisions; mais s'ils vouloient s'arroger le mérite intrinsèque des choses sur lesquelles ces décisions ont roulé, on les tourneroit, & avec raison, en ridicule. C'est une question à part, que de décider, quelles sont les facultés intellectuelles les plus excellentes, celles de l'Inventeur, ou celles de ces Juges; & cela peut varier suivant les cas.

DIRE qu'une chose peut se faire, sans apprendre comment, c'est laisser le champ libre aux Inventeurs. Si l'on instruit simplement quelcun, qu'on peut tirer la racine quarrée d'un nombre donné, & qu'il découvre ensuite par lui-même le moyen de faire cette extraction, l'honneur lui en appartient tout entier. Prenons un exemple plus considérable. Il y a bien des siècles que les Egyptiens avoient trouvé le moyen de faire éclorre des poulets par la chaleur des fourneaux sans le secours de l'incubation; mais ce secret étoit demeuré enséveli dans l'obscurité de ces tems reculés. L'illustre M. *de Reaumur* l'a retrouvé; & c'est précisément la même chose que s'il l'avoit trouvé. Le miroir d'*Archimede* a eu à peu près le même sort entre les mains

de M. *de Buffon*. Et si quelcun renouvelloit aujourd'hui le feu *Grégeois*, on devroit l'associer à ces Savans, entant qu'Inventeur, quoiqu'il pût d'ailleurs leur être fort inférieur.

Il y a bien des choses qui décélent manifestement l'incapacité d'un homme qui se donne pour Inventeur. S'il produit sur le pied de ses propres inventions des choses qui se trouvent déja dans des Livres connus & répandus; si l'on a certitude que ces Livres soyent parvenus à sa connoissance; si l'on est au fait de sa capacité de façon à se convaincre qu'elle n'est pas suffisante pour les découvertes qu'il s'arroge; enfin si de quelque maniere que ce soit, on est instruit des moyens par lesquels il s'est approprié le bien d'autrui; le vol est avéré, & la honte ne doit pas être épargnée à ceux qui s'en rendent coupables. Car il n'est pas juste que d'honnêtes & utiles Citoyens de la République des Lettres, qui ne sçauroient à la vérité prétendre aux premiers rangs, mais qui mettent en œuvre toutes les voyes légitimes de s'avancer, voyent usurper la gloire & les distinctions par des gens à qui il n'en coûte

que

que d'user d'effronterie. Il est encore plus naturel qu'un Inventeur vivant, que l'on dépouille, reclame contre cette injustice, & revendique ses justes droits. Cependant il faut, autant qu'il est possible, ne point faire entrer les passions là dedans, & n'agir que pour les intérêts de la vérité; & c'est ce dont il y a bien peu de gens qui soyent capables.

L'AMBITION ne conduit pas les Savans à des démarches moins obliques, à des procédés moins irréguliers, que le font ceux dont on a des exemples perpétuels dans le Monde, & surtout dans les Cours. Il suffit qu'on laisse échaper un mot sur les vues dont on est rempli, & les découvertes auxquelles on tend, pour qu'un homme qui court la même carriere, le saisisse, & s'en serve, s'il lui est possible, pour prévenir un Concurrent dont il cherche à devancer les pas. Au moins faudroit-il dans de semblables cas user d'une sincérité honnête, en distinguant ce qui est à nous de ce que nous devons à autrui, quand même il ne s'agiroit que d'une simple indication du sujet, qui nous ait déterminé à y penser. Mais de semblables aveux coûtent trop, ou même

le

le plus souvent, il ne vient pas dans l'esprit qu'on y soit obligé. Comme la République des Lettres n'est point soumise à ces Loix qui retiennent les hommes par la crainte des peines, on y lâche la bride à ses penchans sans contrainte, & l'on y exerce le brigandage plus ouvertement que partout ailleurs.

TOUT ceci regarde les Inventeurs; disons quelque chose de plus précis sur le degré d'estime que méritent les Inventions en elles-mêmes. On le proportionne ordinairement au degré d'influence qu'elles ont sur les affaires du Monde, & aux changemens considérables qui en résultent dans la Société. C'est ainsi que la Boussole a lié ensemble les deux Hémisphères auparavant séparés, & que la poudre à canon a introduit un Art de la Guerre tout différent de celui qui avoit précédé. Cependant un estimateur équitable doit faire quelquefois autant de cas d'inventions moins brillantes, mais qui intéressent de plus près la perfection de l'Ame ou du Corps, qui procurent au genre humain des commodités, ou même de simples agrémens, propres à embellir notre séjour actuel. Si l'on con-

noif-

noissoit bien tout le prix de la vérité, & combien notre esprit peut goûter de vraye satisfaction, en faisant des progrès dans sa connoissance, on regarderoit comme les principaux Bienfaiteurs du genre humain, ceux qui délivrent l'esprit du joug pesant & honteux de l'erreur. Sous ce point de vue *Descartes* est peut-être celui à qui l'humanité est le plus redevable. Ce n'est point par ses inventions particulieres qu'il mérite d'être ainsi envisagé; elles sont presque toutes des tentatives manquées; mais il a été l'Inventeur de la Vérité, il a appris aux hommes à la chercher, il a ôté de dessus leurs yeux le bandeau qui les empêchoit de la voir & de la desirer. Tout ce qu'on a fait depuis lui, c'est à lui qu'on le doit, parce que sans lui on ne l'auroit pas fait. Ceux qui méconnoissent d'aussi insignes services, ou qui osent parler avec dureté d'un si grand homme, joignent à l'ingratitude une audace impardonnable.

Il est par conséquent difficile d'apprécier au juste le prix de bien des découvertes particulieres, dont les influences ont été imperceptibles, & ont contribué en différentes manieres à rendre les hom-

mes plus éclairés, plus réglés dans leurs moeurs, plus propres à gouter & à augmenter les douceurs de la Société. Il régne une variété infinie dans les vérités, dans les différens rapports qu'elles ont entr'elles, & dans ceux qu'elles peuvent avoir avec l'état des hommes. Mais elles ont toutes un caractère réel d'utilité pour ceux qui savent les rapporter à leur véritable destination: il vaut mieux les connoitre que les ignorer; & c'est une maxime très erronée que celle de ces gens qui soutiennent, qu'il y a des vérités nuisibles, dangereuses, qu'il faut taire, ou qu'il y en a d'inutiles, dont il faudroit négliger la culture. On demande souvent fort mal à propos aux Géométres, (& j'ai entendu faire plus d'une fois cette ridicule objection,) à quoi servent leurs calculs & leurs opérations compliquées, & ce qu'on gagne en apprenant le résultat de certaines recherches qui leur coûtent beaucoup de peine. Ils répondent avec beaucoup de raison que cela ne sert point assurément à faire des souliers ou à gagner du pain; mais que cela étend & fortifie leur esprit, aggrandit le domaine de la Vérité, & les

met-

met en état de découvrir de tems en tems des choses dont l'importance est réelle, & l'utilité incontestable. Les Savans ont la coûtume de mépriser tout ce dont ils ne font pas leur objet, & de regarder ceux qui s'y appliquent comme des gens qui perdent leur tems. Ils ont tort. Il n'y a point de tems perdu, dès qu'on tend à la Vérité, & qu'on prend la route qui y conduit. Il est au contraire expédient, vû la diversité des talens & des goûts, qu'il y ait plusieurs especes de vérités dont l'esprit puisse s'occuper, & plusieurs moyens d'y arriver. On doit encourager en général tous ceux qui aiment la vérité, & qui ont un génie propre à la connoitre, sans les gêner sur le choix des vérités. Si les distinctions & les récompenses étoient distribuées dans le Monde avec plus d'égalité & d'équité, on verroit sortir de l'ombre, & pour ainsi dire, de la poussiere, une foule de talens inconnus, estimables, & dont les effets ne tarderoient pas à rendre la Société plus parfaite & plus heureuse.

C'est encore une méprise assez ordinaire, & très préjudiciable, que de croire qu'il n'y a que ceux qui veulent en-

enrichir les Sciences, ou tout au plus cultiver certains Arts, qui ayent besoin de l'Art de trouver. Les régles de cet Art ne sont pas moins nécessaires, si tant est qu'elles ne le soyent pas davantage, à ceux qui sont chargés de l'administration des affaires politiques, aux Magistrats qui rendent la Justice, aux Artistes d'un ordre inférieur, & dans presque toutes les choses qui se rapportent à la vie commune. On a beau alléguer ici l'expérience contraire, en disant que tous les jours des Politiques, des Juges, des gens chargés de toutes sortes de fonctions, & dévoués à toutes sortes d'occupations, remplissent ces fonctions, & vaquent à ces occupations pendant le cours de la plus longue vie, sans suivre les principes de l'Art de trouver, sans savoir même qu'il en existe un. Cela est exactement vrai; mais on n'ajoûte pas en même tems ce qu'on devroit ajoûter, c'est que toutes ces personnes s'acquittent fort imparfaitement de leurs devoirs, qu'elles font plus de faux pas que de démarches bien réglées, & même que la conduite de la plûpart d'entr'elles n'est qu'un tissu de bevues & d'inconséquences. C'est un pri-

privilége des Grands de se moquer du savoir; mais ils le payent souvent bien cher.

La Jurisprudence en particulier n'a été pendant si longtems un vrai Chaos, que faute d'y apporter cet esprit systèmatique, qui n'est autre chose que l'Art de trouver les vrais principes d'une Science, & d'en tirer les conséquences légitimes. C'est sans doute avec beaucoup de raison que *Justinien* prescrivoit aux Compilateurs des Pandectes d'y faire régner une parfaite harmonie, une entiere consonance: mais peut-on attendre ce succès de ceux à qui les régles nécessaires pour découvrir la vérité sont inconnues? Les Juges assis sur leur Tribunal ont un besoin encore plus pressant de cette lumiere. Le Dédale des Loix, celui de la procédure, les efforts du crime pour se cacher, & de l'injustice pour pallier ses attentats, les mettroient fréquemment dans l'impuissance de rendre des Arrêts dignes de Themis, s'ils refusoient de les soumettre à une théorie saine, nette, & qui contienne les notions directrices sans lesquelles il vaudroit autant recourir à l'expédient de *Bridoye*, & remet-

un fonds de possibilité, & un rapport avec des phénomenes réels; ou même comme autant de vérités démontrées, qu'ils soutiennent avec beaucoup plus de chaleur que les partisans de la Vérité n'en témoignent pour elle, parce que l'effet des passions est toujours plus violent que celui des penchans réglés de l'Ame. Les Ecrits des Physiciens & des Médecins surtout sont remplis de semblables *commenta*. Cela vient de ce que quantité de Savans, ou gens de Lettres, s'appliquent à la découverte de la Vérité, sans avoir acquis les dispositions & les talens nécessaires pour y réussir: de fausses opérations les conduisent à des résultats erronés; & la prévention, ou l'orgueil les engagent à les donner pour vrais avec une confiance que l'on ne sauroit combattre sans les irriter. De là vient l'extrème importance d'un Art de trouver réduit en forme de systême; ce seroit le plus grand présent qu'on pût faire aux Sciences. L'explication distincte des régles de cet Art, en fixeroit les bornes & l'usage; elle ne permettroit pas de le confondre avec l'art subalterne, & pour ainsi dire bâtard, de produire des imaginations,

ginations, qui ne reposent sur rien, & qui n'aboutissent à rien. L'Art de trouver conduit à sa perfection expliqueroit ce qui appartient à ce faux art, en rendant raison des diverses aberrations par lesquelles on peut s'écarter des régles, & qui viennent en partie du non-usage, en partie de l'abus des facultés de notre ame requises pour découvrir la vérité.

Les êtres imaginaires sont des fruits de l'*Ars comminiscendi*, & jettent dans l'erreur ceux qui voulant tout subordonner à l'imagination, les confondent avec les êtres réels. Les Savans font des efforts aussi continuels qu'inutiles pour expliquer d'une maniere imaginable ce qui ne peut & ne doit être expliqué que d'une maniere intelligible. Prenons-en pour exemple la maniere dont les corps naissent & se forment de l'assemblage des substances simples, la maniere de l'union au moyen de laquelle ils forment l'être qu'on peut appeller un malgré sa composition. L'imagination s'épuise ici à concevoir comment des substances véritablement simples, qui sont entierement destituées de parties, peuvent être jointes ensemble de façon qu'il y ait une

cohérence & qu'il en résulte un vrai tout. Ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre pour déduire les dernieres raisons des phénomenes qui sont encore imaginables, des substances simples où elles se trouvent, & où elles peuvent être conçuës par la seule force de l'entendement. On ne sauroit arriver que par cette route à une raison suffisante réelle, qui ne se trouvera jamais dans les choses qui sont du ressort de l'imagination.

C'EST encore changer les phénomenes en êtres imaginaires, que de supposer qu'il existe hors de nous des choses semblables à celles que les sens nous font appercevoir. Le rapport de nos sens est nécessairement confus puisqu'il résulte des actions réunies d'un nombre innombrable de particules insensibles. Quand je vois la couleur, je suis assuré d'avoir cette perception, & qu'elle représente quelque chose qui est hors de moi. Je puis donc affirmer qu'il existe dans la Nature un phénomene qui répond à l'idée que j'ai de la couleur rouge, & ce phénomene n'est point une fausse invention, un *commentum*. Mais, si je vais plus loin, & que je conçoive hors de mon ame un

être

être que j'appelle *le rouge*, & que je me représente tout pareil à l'image de cette couleur qui existe dans mon ame, je me livre à une pure imagination, qui n'a aucun fonds de réalité. Et c'est là le passage du phénomene à l'être imaginaire. *Descartes* est, comme on sçait, le premier qui a combattu ouvertement & détruit sans retour la réalité des qualités sensibles; par où il a répandu un très grand jour dans la Physique. Ce jour auroit été complet, si ce Restaurateur de la Philosophie avoit compris les qualités générales des corps, telles que l'étendue & la force motrices, parmi les fantômes qu'il bannissoit, & qu'il n'eut pas, contre ses propres principes, persisté à confondre ces *phénomenes substantiés* avec les êtres réels. Il est assez surprenant que *Locke*, dans son *Essai sur l'Entendement humain*, ait abandonné la lumiere pour rentrer dans les ténébres, & que convertissant de nouveau les phénomenes en êtres réels, il ait enseigné que les idées des qualités sensibles sont des idées simples, des notions irrésolubles. Quoiqu'en pensent ses admirateurs, il a montré ici un défaut considérable de péné-

tration, & s'eſt beaucoup plus abandonné à l'imagination qu'il ne convient à un Philoſophe. Mais c'eſt là préciſément ce qui a cauſé la grande vogue de ſon Ouvrage, le gros des Lecteurs n'accordant leur attention qu'aux choſes qu'ils peuvent imaginer.

IL y a un grand nombre d'idées imaginaires qui doivent leur origine à ce défaut dans les Expériences qu'on appelle *vitium ſubreptionis*, c'eſt à dire, à ce qui arrive lorſque nous croyons obſerver, & quelquefois même éprouver par un ſentiment intérieur, ce qui n'exiſte point. Toutes les forces d'attraction & de répulſion dont la Phyſique eſt remplie, ſont dans le cas; on les conſidére comme autant d'êtres réels, autant de qualités inhérentes à la matiere, tandis que ce ſont de pures fictions, diamétralement oppoſées au principe de la raiſon ſuffiſante. Deux globules de vif-argent, par exemple, placés dans une grande proximité, ſe réuniſſent en un. Tout ce que l'Obſervation peut découvrir dans ce fait, c'eſt le mouvement du plus petit globule vers le plus grand, & leur jonction. Celui donc qui ſe perſuade qu'il a vû le plus

plus grand globule attirer le moindre, commet le *vitium ſubreptionis*, puiſqu'il n'a apperçu aucune action réelle, & qu'aucun raiſonnement legitime ne l'a conduit à cette conſéquence. L'action d'un globule ſur l'autre eſt donc une imagination toute pure ; & il en eſt de même d'une foule d'autres actions qu'on a introduites dans l'explication des phénomenes. Une erreur conduit à une autre; & cela même d'une Science à l'autre. Des forces de cet ordre ne pouvant être déduites de la notion de la matiere, on ſuppoſe que c'eſt Dieu qui les imprime; & cette ſuppoſition ſe fait au détriment de la vraye notion de la Toute-puiſſance Divine, telle que la Théologie naturelle la fournit. *Bacon* a bien vû tout le danger de ces fictions, tout le dommage qu'elles cauſent aux Sciences, qui, ſuivant ce grand Homme, ne ſauroient recevoir aucun accroiſſement qu'on n'ait détruit ces idoles. Mais les Philoſophes ſont dans le cas de l'ancien Peuple Juif, qui de ſiècle en ſiècle abattoit des idoles, & en relevoit de nouvelles.

Enfin il ne faut pas confondre l'art de feindre avec l'art de former les no-

tions d'êtres imaginaires. L'art de feindre est une faculté de l'ame, dont on traite dans la *Psychologie*, & qui consiste à diviser ou à composer les idées des choses que l'imagination a reçues par la voye des sens, pour en tirer des fictions qui ont une utilité réelle dans les découvertes & dans les démonstrations. Il y a donc fiction & fiction; & ce que nous avons appellé *ars comminiscendi*, n'est qu'une espece de l'*ars fingendi*. Quiconque n'est pas au fait de toutes ces distinctions, ne pourra jamais marcher d'un pas assuré dans la route des Sciences, dont l'état imparfait vient principalement de l'étrange chaos de vérités & d'erreurs, de découvertes vrayes, fausses, ou défectueuses, de notions réelles, feintes, ou imaginaires, qu'on entasse pêle-mêle dans les Cours ordinaires des différentes Sciences, & qu'on ose souvent décorer du nom de Systèmes. C'est sans doute ce qui a engagé M. l'Abbé *de Condillac* a donner le *Traité des Systèmes*, dont nous avons déja fait mention, Ouvrage qui lui a fait beaucoup d'honneur, & qui devoit lui en faire; mais où il a trop prouvé, & fait mal à pro-

pos.

pos main basse sur les Systèmes en général, comme s'il y avoit quelque autre moyen de proposer la Vérité d'une maniere évidente, qu'en le faisant systèmatiquement. Si l'entreprise est impossible, on ne connoit donc encore aucune Vérité; & il faut se jetter tête baissée dans le gouffre du Pyrrhonisme.

CHAPITRE VIII.

Des Vertus intellectuelles matérielles; & d'abord de l'intelligence.

Ce sont les seules Vertus que les Aristoteliciens ont considérées dans la Morale. Ils ont mis à la tête l'intelligence qu'ils ont appellé l'entendement ou *mens*. Mais le nom d'entendement appartient à la faculté supérieure de connoître en général; & malgré l'inconstance du langage, c'est le sens le plus commun qu'on attache à ce mot dans l'usage ordinaire. Quant au nom de *mens*, (νοῦς) il présente l'ame sous l'idée de sa spiritualité, & peut encore jetter dans quelque équivoque. C'est donc pour

employer un terme dont la ſignification ſoit déterminée, & qui puiſſe être employé dans toutes les parties de la Philoſophie, qu'on préfere ici le mot d'*intelligence*, & qu'on l'exprime même en Latin par celui d'*intelligentia*, ſans ſe mettre en peine ſi l'ancienne Latinité avoue ce terme. Comme il eſt conſtant que la plûpart des mots dans les Auteurs Latins n'ont qu'un ſens vague & indéterminé, dont la méthode démonſtrative ne ſauroit s'accommoder, & que d'ailleurs il s'eſt préſenté depuis dans les matieres philoſophiques des idées entierement nouvelles, il faut, ou renoncer à traiter la Philoſophie en Latin, ou y admettre des mots inconnus aux Anciens.

QUOIQU'IL en ſoit, nous entendons ici par intelligence l'habitude de connoître les premiers principes des démonſtrations, & de les employer en qualité de prémiſſes dans les raiſonnemens pour en tirer des conſéquences legitimes. On peut dire en moins de mots, que c'eſt l'habitude de bien uſer de ſon entendement dans la connoiſſance de la vérité. Ce qui en fait une vertu intellectuelle à laquelle l'épithete de matérielle convient, c'eſt d'être

d'être reſtrainte à un certain ordre de connoiſſances, qui en font l'objet.

Les *premiers* principes des démonſtrations ſont ceux qui n'en ſuppoſent point d'autres, & qui peuvent par conſéquent être employés dans les démonſtrations ſans être précédemment démontrés. Les principes *ſecondaires* découlent des premiers qui ſervent à les démontrer, ſoit immédiatement, ſoit par une chaîne de conſéquences plus ou moins longue.

On peut compter au nombre des premiers principes les définitions, les propoſitions fondées ſur l'expérience, & les axiomes. Quant aux définitions, il eſt à propos de remarquer qu'il n'y a que celles qu'on nomme *réelles*, qui puiſſent être regardées comme des principes, puiſque ce ſont les ſeules qui découvrent la poſſibilité du ſujet, & par conſéquent la réalité de l'idée qu'on s'en forme. Il y a pourtant des définitions nominales dont la poſſibilité eſt manifeſte ſans démonſtration, comme celle du triangle en général, entant qu'on rapporte ſa formation à la maniere dont un eſpace ſe trouve renfermé par trois lignes. On n'a pas beſoin de prouver qu'effectivement

trois lignes peuvent renfermer une espace; la chose saute aux yeux. Il est incontestable que des définitions de cet ordre peuvent être employées dans les démonstrations sans aucune preuve. A l'égard de celles dont la possibilité n'est évidente, ni par soi-même, ni *a posteriori*, comme quand on définit le triangle équilatéral, celui qui a trois côtés égaux; on peut les considérer en deux manieres. Ou elles servent à reconnoitre le défini, lorsqu'il se présente, & à le distinguer de tout autre être; ou bien par leur moyen nous affirmons quelque attribut du défini. Dans le premier cas la définition se convertit en une proposition, dont les marques constituent la notion du sujet, & le défini prend la place du prédicat, comme quand je dis: *Une figure formée par trois lignes droites égales est un triangle équilatéral.* Ne pouvant me servir de cette proposition comme d'une prémisse, à moins qu'il ne s'offre un être auquel conviennent les marques comprises dans la définition, on peut néanmoins le faire entrer comme prémisse dans un raisonnement sans démonstration précédente, parce que, dès qu'un semblable

être

être se présente, il est manifeste par cela même qu'il est possible. Dans le second cas, la définition elle-même se prend comme une proposition, dont le sujet est le défini, & le prédicat est exprimé par les marques contenues dans la définition, comme quand on dit: *Un triangle équilatéral est celui qui a les trois côtés égaux;* mais alors ce qu'on en infére n'est conçu que comme hypothetiquement vrai, c'est à dire supposé qu'un pareil être soit possible, ou jusqu'à ce qu'on en ait fourni la démonstration. Ainsi, quand de la définition du triangle équilatéral, je conclus que les angles d'un semblable triangle sont égaux entr'eux, c'est une proposition hypothetique, qui revient à celle-ci; *S'il y a un triangle qui ait trois côtés égaux, ses angles seront aussi égaux.*

Il résulte de ces considérations que, pour acquérir de l'intelligence, il faut se rendre aussi familiers qu'il est possible les premiers principes de nos connoissances, c'est à dire, les définitions, les propositions connues par l'expérience; & les axiomes. Cela fait que l'intelligence précéde la science, & y peut seule con-

duire. Comme ensuite chaque Science a ses principes à part, il est manifeste que ceux qui veulent former leur intelligence, doivent l'appliquer principalement à la connoissance des principes dont on a le plus de besoin dans le cours de la vie, ou dans les Sciences à la possession desquelles ils aspirent. De même, s'il s'agit de Sciences dont les définitions se résolvent dans celles d'autres Sciences antérieures, il n'est pas besoin de dire qu'il faut commencer par les plus universelles pour arriver à celles qui en découlent.

LES Arts de l'observation & de l'expérience, dont nous avons parlé au long dans le Chapitre précédent, sont les fondemens indispensables d'une vraye intelligence; on doit acquérir ces arts, & les perfectionner soigneusement dans cette vuë. Il est incroyable à quel point l'intelligence s'accroit dans ceux qui apportent de la diligence & de l'exactitude en faisant des observations & des expériences. Il arrive souvent de là que des gens sans lettres, mais attentifs & accoûtumés à tourner à leur profit les choses qu'ils sont à portée d'observer ou d'expérimenter, parviennent à une étendue & à une

force

force de connoiſſance que de longues & pénibles études ne procureroient pas à d'autres. On voit des Négocians qui à tout autre égard paroiſſent les hommes les plus bornés du monde, mais qui ont pour leur commerce une intelligence inconcevable à des perſonnes incomparablement plus éclairées & plus ſpirituelles. Les grands Jouëurs ſont pour la plûpart dans le même cas; on dit d'eux qu'ils ont l'*eſprit du jeu*, & il eſt aſſez rare qu'ils en ayent d'autre; cet eſprit, c'eſt l'intelligence dont nous parlons, née d'obſervations & d'expériences qu'une longue & forte attention leur a fait faire ſur les diverſes combinaiſons des Jeux dans leſquels ils excellent. Nous donnons par ces remarques une étendue beaucoup plus grande à la notion de l'Intelligence qu'on n'a coûtume de le faire, & que les Ariſtotéliciens en particulier ne l'avoient fait; car ils la reſtraignoient à la ſeule connoiſſance des principes néceſſaires pour les Sciences. Elle emporte au contraire ſelon nous la connoiſſance de toutes les choſes, qui de leur nature ſont telles qu'elles peuvent être ſçues, ſoit que nous puiſſions en donner

la démonstration, soit que l'expérience seule nous en ait procuré la certitude. Ainsi toutes les choses de fait & faisables deviennent l'objet de l'intelligence, en-tant qu'elles peuvent être connues certainement sans le secours de la démonstration, & que nous faisons un droit usage de nos facultés dans l'acquisition de cette connoissance. Si ces discussions paroissent trop abstraites, & par là même séches, à bien des Lecteurs, nous les prions de ne pas se laisser rebuter par cette sécheresse apparente: un peu d'attention & de réflexion la fera bientôt disparoître, & convaincra de l'utilité qui revient d'un semblable dévelopement d'idées.

LA pénétration sert beaucoup à l'intelligence; elle en est l'ame, ou du moins l'œil. En général toutes les vertus intellectuelles formelles, dont nous avons traité si au long, ne doivent être acquises & cultivées que pour les faire servir aux vertus intellectuelles matérielles, c'est à dire, que pour les réduire en pratique, & les appliquer aux objets qu'il nous importe de connoître. Il convient donc, à mesure qu'on traite de quelque

vertu

vertu matérielle, d'indiquer quelles ſont les vertus formelles qui nous la procurent, & d'expliquer comment elles le ſont. Les vertus matérielles ont leurs degrés comme les vertus formelles; mais on ſe méprend pour l'ordinaire, quand on eſtime ces degrés d'après le nombre des objets connus, en faiſant conſiſter, par exemple, une vaſte intelligence à embraſſer une multitude d'idées; c'eſt proprement, ou du moins principalement, du degré des vertus formelles que dépend le degré des vertus matérielles; plus on fait de progrès dans la culture de celles-là, plus on a de ſuccès dans l'exercice de celles-ci. Que deux hommes ayent eu les mêmes occaſions de connoître, & en ayent également profité du côté de l'attention & de l'application, celui qui s'étoit préalablement élevé à un plus grand degré de pénétration, tirera un tout autre parti de ſon attention & de ſon application. Cela fait qu'il eſt bien difficile de juger de la capacité des hommes autrement que par ſes effets: ceux qui paſſent pour les plus habiles échouent ſouvent où d'autres dont on n'avoit pas une grande idée réuſſiſſent, mais on ne con-

connoissoit pas leur pénétration & l'habitude qu'ils avoient contractée d'en faire usage.

Nous pouvons dire à peu près la même chose de la profondeur. L'intelligence a la sienne; & cette assertion ne peut surprendre que ceux qui sont accoûtumés à parler sans avoir de notions distinctes des choses qu'ils disent. En particulier, dans les matieres que nous traitons ici, on ne sçauroit s'exprimer avec précision, ni juger avec solidité, sans une exacte connoissance de la Psychologie & de la Logique, non telles qu'elles ont été enseignées dans les anciennes Ecoles, mais proposées suivant la méthode démonstrative. Il n'est donc pas surprenant que des Auteurs à qui ces Sciences n'étoient presque connues que de nom, se soyent exprimés d'une maniere si peu satisfaisante au sujet des vertus intellectuelles. Un Philosophe qui propose des vérités, dont la certitude lui est connue, ne doit pas se mettre en peine si elles ont l'air paradoxe. Il en est comme du Christianisme, lorsqu'il vint s'établir sur les ruines de l'Idolatrie Payenne. Il étoit *une folie aux Grecs*; les Philosophes d'Athenes se mo-

moquoient de *St. Paul.* Cependant ce saint Apôtre & tous ses Collegues n'en prêchoient pas avec moins de confiance une doctrine dont ils avoient la plus entiere conviction. Les Apôtres de la Raison doivent imiter ceux de l'Evangile.

L'ESPRIT aide & augmente l'intelligence. Plus un homme est ingénieux, plus cela le met en état d'acquérir les notions des choses *a posteriori*, & d'arriver à un plus grand nombre de notions universelles. De là vient que des gens ingénieux peuvent procurer aussi des accroissemens à l'intelligence des autres, entant qu'au moyen des exemples frappans & variés qu'ils mettent sous leurs yeux, ils font naître dans leur esprit des notions abstraites de ces exemples, que leur propre génie n'auroit pû leur fournir. Et c'est la destination véritable & complette des dons & des facultés dont Dieu a enrichi notre ame, que de les rendre utiles à soi-même & aux autres.

QUAND on parvient à prouver *a posteriori* des choses qui avoient été découvertes *a priori*, ces notions réduites à l'expérience servent beaucoup à étendre l'intel-

telligence des personnes qui ne sont pas en état d'acquérir les Sciences mêmes. L'Optique en fournit divers exemples: les choses qu'on démontre, peuvent être communiquées par la voye de l'expérience à ceux qui ne sont pas capables de comprendre ces démonstrations, de façon que de simples Artisans excellent dans la construction des Instrumens d'Optique, & surpassent de beaucoup ceux qui ont acquis la connoissance des théoremes & des problèmes de cette Science. La même chose a lieu dans les autres parties des Mathématiques mixtes, surtout dans la Méchanique. Aussi ceux qui enseignent ces Sciences par la voye des Expériences & des Observations n'ont-ils pas tort, s'ils n'ont en vue que de former promptement d'habiles Ouvriers; mais ils se trompent, s'ils croyent qu'on puisse obtenir par là une connoissance philosophique de l'Optique, de la Méchanique, &c.

Ce ne sont pas les seules notions des choses qu'on démontre dans les Mathématiques mixtes qui peuvent être réduites à l'expérience: il en est de même des autres doctrines philosophiques, & en

en particulier de la Morale & de la Politique. Ainsi, vû le petit nombre de Génies qui se trouvent propres à saisir des démonstrations, c'est encore une route fort convenable que celle de l'Expérience pour former la plûpart de ceux qui doivent être instruits dans ces matieres. De cette façon la connoissance des choses utiles devient aussi répandue qu'elle peut l'être; & l'intelligence des personnes, qui ne sont pas capables d'acquérir la Science proprement dite, ou auxquelles les circonstances ne permettent pas de s'y appliquer, ne laisse pas de se développer d'une maniere qu'on peut appeller merveilleuse. Les notions ontologiques sont sans contredit les plus universelles de toutes, puisqu'elles se rapportent à l'être abstrait, ou pris dans sa plus grande généralité; & en même tems elles ont un usage très étendu, car ce sont les seules notions directrices qui puissent prévenir la précipitation de nos jugemens, & nous empêcher de tomber dans l'erreur. Néanmoins il est certain que ces notions peuvent être pour la plûpart déduites des choses les plus communes, les plus familieres, d'une obser-

vation

vation quotidienne, & dont chacun porte au dedans de ſoi des preuves d'expérience convainquantes; de ſorte qu'il n'y a point d'homme dans l'eſprit duquel on ne puiſſe les faire naître: ce qui ouvriroit un accès facile à la Philoſophie pour les perſonnes ſans Lettres des deux ſexes, ſans qu'il fut beſoin de ſuppoſer d'autres choſes que celles que l'Expérience nous enſeigne. On peut donc exhorter ceux qui ſont bien intentionnés pour le genre-humain, & qui voudroient lui rendre des ſervices importans, de réfléchir ſur cette matiere, & d'exercer leur induſtrie ſur les moyens d'étendre & de propager l'intelligence humaine.

ICI l'on doit de nouveau ſe tenir ſur ſes gardes contre les effets du *vitium ſubreptionis*. En vain on ſe fonde ſur l'expérience, ſi cette expérience eſt illuſoire; & une Intelligence qui repoſe ſur de pareils fondemens, eſt un bâtiment en l'air. Surtout, quand on veut arriver par le moyen de l'intelligence à la Science, il faut être doublement circonſpect, de peur d'introduire dans les Sciences ces vaines fictions, ces êtres imaginaires, dont nous avons parlé plus haut. Quand

on

on n'a pas eu ſoin de les écarter, tous les efforts de l'application, tout le concours des vertus intellectuelles les plus parfaites, n'aboutit qu'à dire ſçavamment des choſes fauſſes, & même folles. C'eſt là la clef de ces écarts ſinguliers dans leſquels on voit ſouvent tomber des gens qui tiennent les premiers rangs dans la République des Lettres, & qui ont la réputation de grands Philoſophes. Plus ils ſont habiles, ingénieux, pénétrans, profonds, plus ils débitent des choſes extraordinaires, des paradoxes outrés, plus ils ſavent leur donner un air ſpécieux, & en tirer une longue ſuite de conſéquences, qui ne ſont que des erreurs nées d'autres erreurs. Le plus grand ſervice donc qu'on puiſſe rendre aux Sciences, c'eſt d'en bannir ces monſtres plus dangereux que l'Hydre de *Lerne*, & tous ceux qui tomberent autrefois ſous les coups de *Théſée* & d'*Hercule*. Sans cela les jeunes gens ſurtout, en entrant dans la carrière des études ſupérieures, donnent aiſément dans ces brillantes chimères, qui occupent agréablement leur eſprit, flattent leur imagination, & leur perſuadent qu'ils ont acquis

la

la connoiſſance des choſes les plus difficiles, des ſecrets de la Nature les plus impénétrables, des profondeurs des Sciences les plus inacceſſibles. Cela leur plaît beaucoup plus que la marche lente des Sciences proprement dites, & l'appareil ſevere des démonſtrations.

QUOIQUE l'intelligence puiſſe être ſéparée de la Science, elle ſuppoſe toujours la certitude des choſes qui en ſont l'objet; & elle la ſuppoſe d'autant plus qu'elle eſt la connoiſſance des principes mêmes d'où dérivent toutes les autres notions que nous poſſédons, & que nous réduiſons en pratique. Tout homme donc qui veut devenir intelligent, doit travailler à ſe procurer une certitude ſuffiſante de la poſſibilité des notions qui répondent aux définitions qu'il admet, à moins qu'il ne veuille les employer ſur le pied de ſimples définitions nominales: & pour s'aſſurer de cette poſſibilité, il faut qu'il voye manifeſtement que le *prédicat*, affirmatif ou négatif, qu'on attribue à un *ſujet* d'une maniere abſolue, lui convient en effet abſolument, & que celui qui n'eſt attribué que ſous une certaine condition, convient ſous cette condition.

dition. C'eſt ce que les Scholaſtiques avoient déja preſcrit avec beaucoup de raiſon, en diſant qu'on doit toujours joindre à la définition l'examen de la queſtion qui concerne l'exiſtence de la choſe définie, avant que de paſſer aux choſes qui doivent en être démontrées, puiſqu'il eſt inutile de s'enfoncer dans des diſcuſſions ſur un ſujet de l'exiſtence duquel on n'eſt pas aſſuré.

Ceux qui ſe bornent à connoître par la voye de l'intelligence, peuvent bien, & doivent même avoir la certitude de ce qu'ils connoiſſent; mais ils n'apperçoivent pourtant pas la vérité même de la propoſition, entant que cette vérité eſt fondée ſur la démonſtration. On ne doit point confondre les limites de ces deux eſpeces de connoiſſances, en attribuant à la premiere ce qui eſt réſervé à la ſeconde. La Vérité conſiſte dans *la déterminabilité du prédicat par la notion du ſujet.* Ce n'eſt pas voir cette déterminabilité, que d'obſerver ſimplement l'exiſtence d'un fait d'ailleurs inconteſtable. Pour exprimer ceci plus clairement, diſons que l'intelligence ne va pas au delà de la connoiſſance hiſtorique, au lieu que la Scien-

ce

ce consiste dans la connoissance philosophique. Mais il y a encore ici une distinction importante à faire; c'est que la connoissance historique est beaucoup plus étendue que l'intelligence; puisque celle-ci n'a lieu que quand on est certain d'une chose par voye d'intuition, au lieu que l'autre embrasse tout ce que nous savons de maniere à n'en pouvoir douter, quoique nous n'en ayons pas une conviction intuitive. Celui, par exemple, qui sait que tous les Mathématiciens s'accordent à reconnoitre que le quarré de l'hypothenuse dans un triangle rectangle est égal aux quarrés des deux autres côtés, n'a aucun doute là dessus; mais il n'en voit point la preuve. Si tout ce qui passe pour vrai, l'étoit effectivement, & que tant d'opinions absurdes ne fussent pas mises au rang des vérités, il seroit indifférent de voir ou de croire; & la connoissance historique seroit aussi utile à l'intelligence, que la connoissance philosophique, ou mathématique, l'est à ceux qui la possédent. Mais rien n'étant plus commun que le contraire, il faut être fort attentif à ne pas rapporter à l'intelligence les choses que nous croyons simplement,

plement. De là vient aussi qu'on accorde plus de confiance aux Mathématiciens qui ne disent que ce qu'ils voyent & font voir, qu'aux Philosophes, & en général à ceux qui professent des Sciences, où l'on propose des vérités découvertes par la voye du raisonnement.

C'est quelquefois l'effet d'une simple curiosité que de vouloir connoitre ce que d'autres ont pensé & dit sur certaines matieres, surtout quand on ne se met pas en peine, si leurs opinions sont vrayes, ou fausses. Mais il y a des cas où l'on tire une utilité réelle de cette connoissance, qui devient alors recommandable. Quantité de gens qui ne sauroient comprendre les démonstrations, sont intéressés à savoir qu'on a trouvé tels ou tels théorèmes, telles ou telles solutions de problèmes. Il n'y a, par exemple, presque rien dont l'utilité soit plus universelle que l'Arithmétique pratique. Cependant ceux en général qui l'apprennent, le font sans s'initier aux démonstrations, & par conséquent ils ne peuvent avoir qu'une connoissance historique de l'Arithmétique pratique, qui supplée au défaut de l'intelligence. Il en est de

 mê-

même de la Géométrie pratique, dans la plûpart de ses parties, comme l'Arpentage, l'Architecture militaire, &c. Ceux qui cultivent & pratiquent ces opérations, s'en tiennent ordinairement à la connoissance historique des Problèmes de Géométrie; à laquelle ils ne feroient pourtant pas mal d'ajoûter celle des principaux théorèmes de la Géométrie élementaire.

Le talent de celui qui possède une vraye intelligence, consiste à appliquer par la voye du raisonnement aux objets qui se présentent les définitions & les propositions qui lui sont connues par la voye de l'expérience, aussi bien que les axiomes. En effet nous n'acquérons, ou du moins, nous ne devons acquérir la connoissance des choses que pour l'employer utilement, & l'appliquer à nos besoins. Cet usage est même si naturel, qu'à moins que l'homme ne le trouble par sa propre faute, il se fait de lui-même; & c'est le fonds du caractère de l'homme que de rapporter d'abord à son avantage ce qu'il s'est trouvé à portée d'observer. Mais cette disposition naturelle est puissamment secondée par l'intelligence qui four-

fournit à ceux qui l'ont acquiſe des notions aſſurées & diſtinctes, dans l'application deſquelles ils ne courent pas riſque de ſe tromper.

On peut connoitre ſi une perſonne eſt douée d'intelligence par la facilité & le ſuccès avec leſquels elle applique les premiers principes qui lui ſont connus, & qu'il faut diſtinguer des vérités qui ne pouvant être ſaiſies que par la voye de la démonſtration, appartiennent au domaine des Sciences. Ce ſigne de l'intelligence n'eſt point trompeur, ſurtout ſi l'on eſt à portée de vérifier, en s'entretenant avec ceux en qui on l'obſerve, que les jugemens qu'ils portent ſur la certitude des principes qu'ils mettent en œuvre, ſont fondés, non ſur l'autorité des autres, mais ſur leur propre expérience. Quand cette expérience eſt fort étendue, l'intelligence l'eſt à proportion, & tient lieu de théorie, ou de ſcience. C'eſt ainſi qu'au défaut de la théorie des affaires publiques, à laquelle on n'eſt pas encore parvenu, un habile Politique ſe ſert avec preſque autant de fruit de ſa longue & vaſte expérience. Des hommes de cet ordre ont quelquefois une intelligen-

ce vrayement ſupérieure, lorſque les qualités de leur eſprit, & les forces de leur entendement, ont concouru à leur faire tirer des connoiſſances expérimentales tout le parti dont elles ſont ſuſceptibles. Il s'enſuit de là que ceux qui ſe croyent appellés au maniement des grandes affaires, ne ſauroient cultiver leur entendement avec trop de ſoin; & s'ils ne peuvent étudier les Sciences, au moins doivent-ils tâcher de s'inſtruire ſuffiſamment des régles d'une ſaine Logique, & des premiers élémens des Mathématiques. Il eſt très fâcheux que ces études ſoyent auſſi négligées qu'elles le ſont, ſurtout par les jeunes gens de condition qui fréquentent les Académies; ou bien que pluſieurs des guides à qui ils s'adreſſent pour recevoir de ſemblables inſtructions, ſoyent plus propres à leur gâter l'eſprit qu'à le former.

L'INTELLIGENCE ne peut faire de fort grands progrès, à moins qu'on ne ſe ſerve de termes dont le ſens ſoit fixe & déterminé. La certitude requiſe dans la connoiſſance des principes ſur leſquels l'intelligence ſe fonde, n'aura en effet jamais lieu, tant que les termes dont on ſe

ſert

ſert pour déſigner les *ſujets*, ou les *prédicats* qu'on leur attribue, demeureront vagues & indéterminés. Alors il arrive aiſément que ceux qui ſe ſervent de définitions, ou de propoſitions qu'ils regardent comme des principes, ne les entendent pas bien eux-mêmes, & que les appliquant d'une maniere qui n'eſt pas convenable, ils viennent à former de faux jugemens ſur les objets, ou ſur les cas qui ſe préſentent. Toute confuſion ou ambiguité dans les termes expoſe néceſſairement au riſque de confondre enſemble des choſes qui doivent être diſtinguées; confuſion qui eſt une erreur, & devient la ſource d'autres erreurs. Mais il faut recourir à la Logique pour ſe mettre pleinement au fait de cette matiere.

A l'intelligence ſont oppoſées l'ignorance des premiers principes & les erreurs où l'on tombe à l'égard de ces mêmes principes. Perſonne ne diſconviendra que l'ignorance & l'erreur ſont des vices ou défauts de l'Entendement. Ils ne concernent que les premiers principes, dans l'oppoſition où nous les mettons ici avec l'intelligence. Mais nous

donnons plus d'étendue à la dénomination de premiers principes, qu'on ne le fait communément ; parce qu'attribuant à cette vertu intellectuelle toute l'amplitude qu'elle peut avoir, il convient d'en donner une égale aux vices qui lui répugnent. Quant au reste, il paroit superflu d'insister fort au long sur les effets nuisibles qui résultent de l'ignorance des premiers principes, ou des erreurs qui s'y rapportent. Il ne faut pas moins de circonspection dans ceux qui veulent acquérir de l'intelligence que dans ceux qui tendent à la Science, pour discerner les principes dont on fait usage.

QUAND on est destitué d'intelligence, on ne sçauroit juger des choses par leurs notions, puisqu'on ne connoit ni les définitions, ni les proportions fondées sur l'expérience, ni les autres vérités axiomatiques, qui servent à former des jugemens solides. Mais on ne sçauroit dire réciproquement, que ceux qui ne jugent pas des choses par leurs notions, manquent d'intelligence. Car il y a bien des occasions où des personnes très intelligentes, & à qui la connoissance des premiers principes est tout à fait familiere, n'en

n'en font point d'uſage dans les jugemens qu'elles portent, par un effet des préjugés qui les aveuglent, ou des paſſions qui les entraînent. Le vulgaire montre ſouvent plus d'intelligence que les gens de lettres, & ſait mieux tirer parti des notions qu'il a tirées de l'Expérience. Les Savans, c'eſt à dire, les ſimples Erudits, n'apprennent point à diſtinguer les premiers principes d'avec les propoſitions qui en dérivent, ils ne ſont point accoutumés à déduire les preuves des propoſitions de leurs legitimes principes; & lorſqu'il faut rendre les raiſons des choſes, ils ne les tirent point de leurs notions, mais ils vont les chercher de côté & d'autre, dans les ſources les plus éloignées; comme on peut s'en convaincre en liſant tant de compilations dont les Auteurs traitent des ſujets dont ils n'ont point d'idée, & croyent les avoir mis dans un grand jour, lorſqu'ils ont couſu, à la prétendue définition qu'ils en donnent, une longue bigarrure de citations. On ne ſauroit accorder d'intelligence à quiconque confond les principes avec les conſéquences, ne ſe met point en peine de la certitude dans les objets qu'il cher-

che à connoître, & mêle indistinctement le faux avec le vrai. Toute connoissance d'un certain nombre de premiers principes ne suffit pas même pour rendre intelligent, il faut que cette connoissance soit lumineuse, & rendue si familiere par l'usage, qu'elle se présente d'elle-même au besoin pour être appliquée à tous les cas sur lesquels elle peut influer. Dès qu'on voit des gens qui hésitent & tâtonnent dans ces applications, c'est un signe sinon certain, du moins probable, que l'intelligence leur manque.

LES Sciences nuisent quelquefois à l'intelligence, de façon qu'un homme qui les a étudiées eut été beaucoup plus intelligent sans cette étude. La raison en est facile à donner. Quand on s'y prend mal dans l'étude des Sciences, & qu'on néglige de s'affermir d'abord dans la connoissance de leurs vrais principes, il se forme un chaos dans l'esprit qui surcharge les facultés de l'ame, bien loin d'en faciliter l'exercice, & qui offusque en particulier l'intelligence. De là vient la supériorité réelle de bien des gens qui ne possedent que la routine & l'expériences, sur d'autres qui ont consacré un long espa-

eſpace de tems à l'étude. Une des principales cauſes de ce renverſement apparent dans l'ordre des choſes, c'eſt que ceux qui étudient les Sciences, paſſent rapidement ſur leurs premiers principes, & n'y apportent aucune attention, à cauſe de la ſimplicité & de la facilité de ces principes. Mais, tout ſimples & faciles qu'ils paroiſſent, il convient de les approfondir; & ſi on néglige de le faire, on tombe ſouvent dans des mépriſes honteuſes ſur les choſes qu'on croit le mieux ſçavoir. Quand ces mépriſes arrivent à des gens qui ont déja acquis un nom & un rang dans la République des Lettres, elles les couvrent d'un ridicule ineffaçable. Sans déroger au reſpect que mérite la mémoire de *Deſcartes*, on ne ſçauroit diſconvenir qu'il avoit négligé de perfectionner ſon intelligence, & que cela a tourné au détriment de ſa Science. En acquieſçant, comme il l'a fait, aux notions confuſes des termes ontologiques, il n'a point remonté aux premiers principes de cette Science fondamentale, qui lui auroient fourni des directions dont il ne pouvoit ſe paſſer.

UN excellent moyen d'augmenter ſon

intelligence, en acquérant plusieurs principes expérimentaux, c'est d'être attentif à tout ce qui arrive, & d'en faire l'objet de ses réflexions. On ne sçauroit croire avec quelle rapidité l'intelligence s'accroit dans ceux qui tiennent cette conduite, & qui ne laissent rien échaper sans y réfléchir. On remarque aisément ces progrès dans les enfans; ceux qui ont une indifférence stupide, ne deviennent bons à rien, à moins qu'il n'arrive quelque révolution avantageuse dans leur tempérament; tandis que ceux qui veulent voir, examiner, qui interrogent, & ne sont contens que quand on leur a rendu des raisons satisfaisantes des choses, parviennent aisément, pour peu qu'ils soyent bien conduits, à un dévelopement considérable de leurs facultés, & en particulier à un grand degré d'intelligence.

PARMI une foule d'autres exemples plus considérables, de la maniere dont la réflexion ouvre notre esprit & découvre de nouveaux objets à notre intelligence, indiquons ce qui a lieu dans l'Arithmétique, où l'on trouve des cas, en particulier dans la Régle de trois, qui per-

permettent de négliger entierement des fractions si petites qu'elles sont réputées égales à zero. En faisant attention à ces cas, on en a tiré cette notion générale, que dans le calcul il ne faut pas faire attention à une quantité qui ne sçauroit être assignée, parce que l'erreur qui en résulte n'est d'aucune conséquence. Les inventeurs des Logarithmes ont conclu de là, qu'un nombre qui ne différe d'un autre nombre donné que par une particule, ou fraction décimale, à laquelle on ne doit pas prendre garde dans les cas où le calcul trigonométrique a lieu, peut être pris pour ce nombre.

Toutes choses ont leur commencement. On fraye les voyes à l'intelligence en acquérant les notions confuses des choses, au défaut des notions distinctes, ou en attendant qu'on puisse y parvenir. C'est l'effet que produit la lecture sur bien des gens à qui leur état ne permet pas de faire des études suivies. Elle jette dans leur esprit plusieurs idées, plusieurs germes de connoissance, pourvû que les Ouvrages qu'on lit ayent un certain fonds de clarté & de solidité; car, quand malheureusement les qualités con-

traires s'y trouvent, l'esprit se gâte au lieu de s'améliorer, quelquefois même le cerveau s'embarrasse, s'échauffe, & produit des écarts de conduite. Ce sont les effets qui ont tant de fois résulté de la lecture des Romans, des Livres de Chevalerie, des Ouvrages de dévotion mystique, d'Alchymie, &c. Comme notre esprit est naturellement disposé à connoître, pour peu qu'il trouve de secours, il acquiert assez aisément les idées confuses des choses, parce qu'elles ne demandent qu'un degré d'attention que tout le monde est capable de donner; au lieu que les idées distinctes sont le fruit de la réflexion, qui n'est pas si commune chez les hommes; & même, si l'on veut les pousser un peu loin, il faut le concours des différentes vertus intellectuelles, perfectionnées & dirigées conformément aux régles que nous avons données sur leur sujet. En général, comme il faut toujours commencer par les choses les plus faciles pour s'élever par degré aux plus difficiles; ceux qui aspirent à l'intelligence, ne doivent laisser échaper aucune occasion d'acquérir du moins les notions confuses des choses

qu'ils

qu'ils ne font pas encore en état de connoître diſtinctement, ou qui ſe refuſent à la diſtinction dans le cas donné. En effet, quoiqu'on ne doive pas s'arrêter aux idées confuſes, il vaut mieux les avoir proviſionellement que de n'en avoir point du tout; d'autant plus que dans la pratique, en faveur de laquelle nous travaillons ſurtout à former notre intelligence, ces idées confuſes rendent ſouvent les mêmes ſervices qu'on pourroit ſe promettre des idées diſtinctes.

Ainsi, quand nous nous ſervons de termes, auxquels répondent des notions confuſes à la vérité, mais pourtant aſſez déterminées & fixes, cela ne nuit point à l'intelligence. Tels ſont les noms appellatifs des ſubſtances que nous n'avons pas coûtume de définir, ou dont nous ne pourrions donner de définitions; mais que nous reconnoiſſons à quelques ſignes diagnoſtiques, comme le chien à l'aboyement, le bœuf au mugiſſement, l'oiſeau à ſon chant. Tels ſont encore les noms de toutes les qualités ſenſibles, comme les couleurs, les ſaveurs, les odeurs, qui, bien que leur confuſion ſoit

telle qu'on ne puisse les ramener à des idées distinctes, n'ont pourtant aucun mêlange qui puisse les rendre indéterminées & vagues. La richesse ou la pauvreté des Langues influe sur le nombre plus ou moins grand, des termes synonimes, entre lesquels il ne laisse pas d'y avoir des différences que tout le monde n'est pas en état de sentir. Il seroit bien à souhaiter qu'on eut rendu à la Langue Latine du tems de *Ciceron* le service que l'Abbé *Girard* a rendu à la nôtre dans son excellent Traité des Synonimes François. L'Orateur Romain entasse, accumule, des termes dont il est à peu près impossible aujourd'hui de découvrir les différences. La Langue Greque & la Langue Allemande qui abondent en mots composés, trouvent dans cette composition les moyens de distinguer plus exactement les choses qui ont une grande affinité.

CHAPITRE IX.

De la Science.

PASSONS de l'intelligence à la Science, conſidérée comme la ſeconde vertu intellectuelle matérielle. La Logique enſeigne que la Science conſiſte dans l'habitude de démontrer les choſes qu'on affirme, ou qu'on nie. La démonſtration eſt une ſuite de raiſonnemens exacts & bien liés, à la formation & à l'enchaînement deſquels concourent toutes les opérations de l'entendement. Pour que la Science devienne une vertu intellectuelle matérielle, il faut qu'elle ſoit appliquée à la connoiſſance démonſtrative de certains objets donnés; car nous ne ſommes cenſés ſçavoir, que ce que nous pouvons démontrer. C'eſt ainſi que le Géométre ſçait les vérités géométriques, l'Aſtronome les vérités aſtronomiques, & ainſi du reſte. Ceux qui s'irritent de ce qu'on refuſe le nom de Sciences à des connoiſſances qui leur ont coûté beaucoup de tems & de peine à acquérir,

rir, mais qui ne ſont pourtant pas d'un ordre démonſtratif, montrent leur amour propre & leur ignorance. S'ils ſe fondent ſur l'uſage vulgaire, qui décore du titre de Savans ceux qui ont chargé leur mémoire d'une certaine quantité de connoiſſances hiſtoriques, à la bonne heure, qu'ils demeurent en poſſeſſion de ce titre parmi ce même vulgaire; mais qu'ils ne s'arrogent pas un rang ſupérieur auquel ils n'ont aucun droit. Les Traités de Morale des Scholaſtiques ont déja mis unanimement la Science au nombre des vertus intellectuelles, & l'ont définie par l'habitude des concluſions, c'eſt à dire, des propoſitions que le raiſonnement déduit de propoſitions antérieures, comme de leurs principes; l'intelligence de ces principes étant, comme nous l'avons vû, un préalable à la Science.

IL eſt hors de doute que les conſéquences auxquelles on arrive par la voye du raiſonnement, doivent non ſeulement être vrayes, mais qu'il faut que celui qui les a déduites en apperçoive diſtinctement la vérité, & en ait une pleine certitude. Or nous ne ſaurions jamais être certains de la vérité d'une concluſion, à

moins

moins que nous ne possédions l'art de la démonstration, par lequel seul se manifeste la convenance d'un *prédicat* avec son *sujet*, fondée sur la notion même de ce sujet. Ainsi, à moins que de vouloir s'écarter sans nécessité de la précision philosophique, il faut conserver indissolublement unies entr'elles la notion de la Science & celle de l'habitude de démontrer; sans se mettre en peine des murmures & des plaintes de ceux qui croyent qu'on veut leur faire tort, & se donner des airs de hauteur déplacés. Il reste pour eux des titres honorables, qu'ils peuvent faire valoir sans préjudicier aux droits de la Vérité.

Nous ne rentrerons pas dans de nouveaux détails pour prouver que l'intelligence est une disposition essentiellement préalable à la Science; & qu'on ne peut arriver à celle-ci par d'autre route que par celle-la. La Science n'entre point dans notre esprit, ne tombe point dans notre cerveau, comme un héritage ou quelque autre don de la Fortune nous écheoit. Quand on parle de savoir héréditaire, on parle d'une chimère, ou bien l'on veut dire par là qu'un Père habile

bile ayant trouvé d'heureuses dispositions dans un enfant, les a soigneusement cultivées, & l'a engagé à suivre fidèlement ses traces. Un semblable Père, ou en général un habile Maître, commencent par ouvrir l'intelligence de leurs éleves, avant que de leur enseigner des Sciences proprement ainsi dites. S'ils s'y prenoient autrement, ils échoueroient; & au bout de la plus longue carrière d'application, il ne se trouveroit, ni intelligence, ni Science, dans ceux qui l'auroient fournie. La méthode d'*Euclide* peut servir de modele & de méthode générale. Ce Géométre a mis à la tête de ses Elémens les définitions, les axiomes, & les demandes, pour en faire les premiers objets de l'intelligence de ceux qu'il vouloit conduire à la Science. Ajoûtons ici que plus on a perfectionné son entendement, avec toutes les facultés inférieures & intermédiaires, & les vertus intellectuelles formelles qui concourent à ses opérations, plus on est en état de tirer parti de la méditation des premiers principes. Mais c'est ce que l'on ne comprend bien que quand on en fait soi-même l'expérience: & l'entiere expli-

explication de cette doctrine appartient proprement à l'art de trouver.

L'ÉTUDE des Mathématiques & celle d'une saine Logique sont les deux plus efficaces pour nous former à l'habitude de la démonstration. Il est bien fâcheux que plusieurs Auteurs qui ont voulu donner des Cours de Logique, les ayent remplis de choses vagues, qui détournent l'esprit de la voye de la démonstration, & qui n'apprennent qu'à débiter quelques lieux communs, dont on ne peut tirer aucun fruit dans la suite de ses études. Telles sont en particulier les Logiques de Mrs. *le Clerc & de Crousaz.* Le premier étoit un Erudit, qui prétendoit être un Critique du premier ordre, & qui rapportoit tout aux régles de cet Art, sur lequel il a publié en effet un fort bon Ouvrage. Sa Logique n'est qu'une combinaison de ce qu'il avoit recueilli dans l'*Art de Penser*, & dans l'*Essai sur l'Entendement*; combinaison où les idées, bien loin d'être démontrées, n'ont pas entr'elles une véritable liaison. Le second étoit un Bel-Esprit Philosophe, qui noyoit les idées de la Science dans un déluge de paroles, d'exemples, de

de comparaiſons, & d'autres écarts auſſi contraires à la préciſion & au ſtyle philoſophique qu'un Ciel couvert de nuages l'eſt à la clarté du Soleil. Lire & relire de ſemblables Ouvrages, conſeil que donnent quelquefois aux jeunes gens des perſonnes qui ont vieilli dans les emplois académiques & eccléſiaſtiques, ſans y avoir perfectionné leur entendement, s'occuper, dis-je, de ces lectures c'eſt plutôt desapprendre qu'apprendre la Logique. Les voyes qui menent à la Science ſont à peu près auſſi mal entretenues que les grands chemins dans bien des contrées.

AVANT que d'aſpirer à la Science des choſes qui ne ſont pas compriſes dans l'enceinte des Mathématiques, il faut exercer longtems ſon induſtrie à faire des analyſes des démonſtrations mathématiques, & ramener à la forme de ces démonſtrations les preuves des propoſitions philoſophiques, ou de celles qui appartiennent à d'autres Sciences dans leſquelles les Mathématiques n'entrent pour rien. La néceſſité d'être verſé dans les démonſtrations géométriques avant que de paſſer à d'autres eſt fondée ſur la maxime générale d'aller des choſes plus faciles,

les, aux choſes plus difficiles, & ſur l'efficace des habitudes. Aujourd'hui les Mathématiques n'offrent pas des ſecours auſſi aſſurés, parce que ceux qui aſpirent à la Géométrie ſublime, paſſent legèrement ſur les Elémens d'*Euclide*, & ſans ſe mettre fort en peine de la méthode de démontrer des Anciens, ils n'ont rien de plus preſſé à faire que de courir à l'Algèbre, qui abrége les difficultés, & rend plus propre à réſoudre les problèmes mathématiques. Et il eſt vrai que, dès qu'ils n'ont point d'autre but, ce ſeroit, à ce qu'il ſemble, une peine perduë pour eux que de s'arrêter longtems aux analyſes des démonſtrations: cependant elle ſeroit moins perduë qu'ils ne le penſent, parce que connoiſſant une fois à fonds la forme legitime des démonſtrations, ils ne s'expoſeroient pas aux bevuës groſſieres dans leſquelles ils tombent quelquefois lorſqu'ils s'ingerent à donner quelque démonſtration à la façon des Anciens, & ſe tromperoient auſſi beaucoup moins dans les ſuppoſitions auxquelles ils ont recours pour réſoudre les problèmes. Mais c'eſt ſurtout à ceux qui ne rapportent l'étude des

les Mathématiques qu'à la perfection de leur entendement, & aux progrès qu'ils veulent faire dans d'autres Sciences, que ces précautions doivent être recommandées, s'ils ne veulent pas rester confondus dans la foule de ces faux Savans, qui produisent avec confiance les plus foibles preuves, comme autant de démonstrations invincibles. Si jamais il arrive que tous les Cours élémentaires des Sciences ayent la forme de celui d'*Euclide*, les études deviendront bien plus faciles & plus sûres. Quel inconvénient en effet plus grand que celui qu'éprouvent encore actuellement ceux qui s'appliquent à toute autre Science qu'aux Mathématiques, de lire successivement les divers Auteurs, même les plus célébres & les meilleurs, qui ont traité ces Sciences, & de trouver dans chacun d'eux une méthode différente, des définitions, souvent même des principes, qui ne s'accordent point, & enfin toutes les variétés que le génie & le stile de chaque Auteur répand dans son Ouvrage. Il faudroit des yeux de lynx pour démêler le vrai au milieu de tous ces accompagnemens, ou plutôt de ces travestissemens;

aussi n'apprend-on que les opinions des Auteurs, pour les répéter ensuite de nouveau soit de vive voix, ou par écrit, avec de nouvelles modifications, qui de siécle en siécle augmentent les embarras attachés à cette maniere d'étudier & d'enseigner.

QUAND on pousse les exercices rélatifs aux analyses des démonstrations aussi loin qu'ils doivent aller pour procurer l'habitude de démontrer, on parvient enfin à connoître l'identité de la méthode démonstrative avec la maniere naturelle de penser. Cet accord est la pierre de touche de la vérité, & le sceau de l'évidence. Les facultés de l'ame ont leurs loix, conformément auxquelles se dévelope leur usage naturel, c'est à dire, l'ordre & l'enchaînement de nos pensées. Ainsi, tant qu'elles se suivent d'une maniere qui répond à ces loix, l'ame est dite dans son état naturel; au lieu que, dès que cet ordre vient à être troublé, l'état de l'ame est contraire à la nature, & ses facultés ne remplissent pas les fonctions auxquelles elles sont destinées. Ces états de l'ame ressemblent à ceux du corps qu'on nomme santé & maladie. Un enten-

tendement parfaitement ſain, c'eſt celui dans lequel la façon de penſer ne s'écarte en rien de la nature; toute eſpèce d'écart eſt au contraire une maladie. Il eſt fort important de conſerver cette façon de penſer naturelle & ſaine dans l'acquiſition & dans le progrès de nos connoiſſances, depuis celles que l'expérience nous donne des objets individuels juſqu'aux notions les plus univerſelles auxquelles nous ſoyions capables de nous élever.

Nous avons eu ci-deſſus occaſion de prouver que la Science ne peut être puiſée que dans les Ouvrages écrits ſuivant la méthode de démonſtration; & que, quand il y en a dont l'intelligence en préſuppoſe d'autres, ce n'eſt qu'après s'être ſuffiſamment appropriés ceux-ci qu'on peut paſſer à ceux-là. Cela ne ſouffre aucune difficulté dans les Sciences mathématiques, dont la ſubordination eſt inconteſtablement décidée. Elle n'eſt pas moins réelle dans les autres Sciences; mais on ne daigne ſouvent pas y faire la moindre attention. On n'eſt point ſurpris de voir des gens qui ſe donnent pour grands Philoſophes ſans Logique, ni On-

tologie; des Jurifconfultes, des Théologiens, des Médecins, qui s'arrogent la fupériorité dans leurs Sciences fans être Philofophes; des Auteurs qui traitent du Droit Public, ou Civil, fans entendre le Droit Naturel, & ainfi du refte. Les Théologiens furtout ont crû être affranchis du joug important des Sciences profanes, difons mieux, de l'obligation de raifonner fous prétexte qu'ils profeffoient une Science divine, & que toutes les propofitions qu'ils mettent en œuvre ont été dictées par la fageffe fuprême. Mais la Bible n'eft point un Corps de Doctrine, où les notions foyent placées dans l'ordre fyftématique; & l'on ne parvient à déterminer exactement les propofitions, qu'en comparant & réuniffant les principaux paffages où elles font contenues. Or c'eft ce qu'on ne fauroit faire, fans pofféder d'un côté les régles de la méthode, c'eft à dire, une bonne Logique, & de l'autre fans emprunter le fecours de plufieurs propofitions qui font du reffort de la Raifon, & non de la Révélation. Cela ne fait aucun tort à la fublimité de cette Science, qui repofe fur une certitude de foi divine, fur

l'autorité de Dieu qui a fait connoître aux hommes la doctrine salutaire par des voyes surnaturelles. Les propositions révélées demeurent autant d'axiomes, & peuvent être employées par les Théologiens en cette qualité. Mais, dès que les Théologiens méprisent la Raison & renoncent à la Philosophie, ils n'ont plus aucun moyen de convaincre les Chrêtiens auxquels ils proposent l'Evangile pour régle de leur foi, que cet Evangile est préférable à l'Alcoran.

CE n'est donc encore une fois que quand l'entreprise que M. *de Wolff* avoit formée à l'égard de la Philosophie, aura été exécutée avec succès par rapport à toutes les autres connoissances humaines qui sont susceptibles de démonstration, qu'on pourra dire que la Science se trouve dans les Livres, & que chacun peut l'y puiser. On a eu beau tourner en ridicule cette entreprise, l'utilité s'en montre tous les jours d'une maniere plus évidente aux bons esprits, & en général à tous ceux que d'injustes passions poussées à leur comble par un fol orgueil n'aveuglent pas. Mais, si la méthode scientifique demeure ensévelie

avec son Auteur, il n'y a point de progrès réels à espèrer pour toutes les Sciences qui ne sont pas mathématiques.

Si ceux qui veulent sincèrement profiter de la lecture des Livres où les Sciences sont solidement traitées, souhaitent quelques directions, nous leur dirons qu'ils doivent commencer par se faire un systême abrégé de la Science qu'ils étudient, où toutes les propositions essentielles à cette Science soyent contenues; & qu'ensuite ils peuvent lire successivement les Ouvrages qui la concernent, pour en extraire toutes les propositions qui leur étoient encore inconnues, & qui pouvant être déduites des principes qu'ils ont posés dans leur abrégé, servent à grossir & enrichir leur systême. Par ce moyen l'Edifice s'étend, s'éleve, s'embellit; & ce qui est le principal prend une consistance plus forte, jusqu'à ce qu'il devienne inébranlable. Et comme tous ceux qui étudient ne sont pas d'abord en état de se faire à eux-mêmes de semblables abrégés, il est très utile qu'il en existe de bons tout faits, qui servent de guide aux Commençans. C'est dans cette vuë que l'Empereur *Justinien* fit

 com-

composer les *Institutions* qui portent son nom, & qui renferment un canevas, au moyen duquel on peut se mettre à l'étude des Pandectes. On a de pareils secours pour se préparer à la lecture des grands Ouvrages de M. *de Wolff*. L'Abrégé de *Thumming* est une fort bonne Introduction à la Philosophie Wolfienne; & il y a de semblables Abrégés pour le Droit Naturel, & pour les Oeuvres Mathématiques, faits par M. *de Wolff* lui-même. L'estime universelle qu'on en fait prouve assez combien l'usage en a été goûté. Il seroit difficile de trouver un Livre plus répandu & mieux fait que celui qui porte en Allemand le titre d'*Anfangs-gründe*, ou premiers Principes des Mathématiques; & pour ne rien laisser desirer à cet égard, il y a même un Abrégé de cet Abrégé.

Une précaution judicieuse à prendre dans la composition de semblables Abrégés, c'est d'y éviter la trop grande rigueur des démonstrations. Ou plutôt cette rigueur est incompatible avec un Abrégé parce qu'elle suppose les plus grands détails, & les derniers dévelopemens. Les Commençans seroient rebu-

tés

tés par là, & pourroient perdre pour jamais le goût de semblables études. Il n'y a pas à craindre que cette complaisance qu'on a pour eux, & qui leur est justement due, porte préjudice à la science. Il y a divers degrés dans celle-ci; & il vaut mieux être au dernier, dût-on ne pas s'élever plus haut, que de n'avoir absolument aucune teinture de science. Il vaut mieux pouvoir rendre raison des choses, en indiquant les principes qui servent à les prouver, quoiqu'on ne puisse pas en donner une démonstration complette, & déveloper tous les raisonnemens dont la chaîne forme cette démonstration, que de tâtonner dans les ténébres, & saisir avidement les premieres opinions que le hazard présente.

La Science est le résultat de toutes les facultés intellectuelles, cultivées & perfectionnées autant qu'elles peuvent l'être; la pénétration, la profondeur, le génie, la solidité concourent à la former; & toutes les régles de l'art de trouver servent à l'étendre. Il seroit aisé de prouver ce que nous avançons ici, en rappellant les notions que nous avons déja données de toutes les facultés, & en

expliquant ce en quoi chacune d'elles contribuë à produire une véritable Science. La pénétration saisit les idées, & les rend distinctes; le génie, ou l'esprit, apperçoit les ressemblances des choses d'où se forment les notions génériques & specifiques; la profondeur pousse l'analyse des notions de façon qu'elle remonte aux plus simples, & qu'elle découvre les premiers principes; la solidité enfin est, pour ainsi dire, le bon sens de l'Entendement, elle acheve de démêler & de fixer ce qui mérite de porter le nom de Science. Dès que quelcune de ces qualités manque, la Science manque aussi, ou du moins elle est très imparfaite: & toute autre voye substituée à celle où elles nous conduisent, tend à l'erreur.

TELLE étant la nécessité du concours de toutes les vertus intellectuelles pour former la Science, il s'ensuit qu'on ne sauroit exceller en fait de Science sans posséder ces vertus dans un degré éminent; desorte que ceux qui se mettent à l'étude de quelque Science, ne peuvent espérer de s'y distinguer par des progrès réels, (car la réputation s'acquiert souvent par d'autres moyens,) qu'en con-

ſacrant auparavant toute leur application à former leur Entendement. Malgré les apparences favorables aux Sciences dans notre Siècle, malgré le ton de Philoſophie qui y régne, & qui eſt devenu ſi commun, on ne ſçauroit fonder l'eſpérance de voir la véritable Science devenir plus étendue que ſur la culture des vertus intellectuelles. Si ceux qui paſſent pour Savans, quoiqu'ils ayent négligé cette culture, veulent mettre la main ſur la conſcience, & parler ſincérement, ils conviendront qu'on leur fait plus d'honneur qu'ils n'en méritent, & que le vulgaire eſt la dupe de quelques qualités ſuperficielles qui déguiſent leur inſuffiſance réelle.

POUR rendre la Science plus ſolide, & arriver à une connoiſſance plus intime de la vérité, il faut s'accoûtumer à chercher les démonſtrations des propoſitions, que d'autres avancent ſans les prouver, & déduire de notions *a priori* ce qui n'a encore été appuyé que ſur des argumens *a poſteriori*. En ſuivant cette voye juſqu'au bout, on arrive aux notions irréſolubles, ou du moins aux propoſitions dont l'eſprit humain ne ſauroit trouver de preu-

ves ultérieures, de façon qu'il eſt obligé de s'y arrêter, & d'en faire les principes de ſes connoiſſances. Ce travail à la vérité n'eſt pas fait pour tout le monde, & n'appartient qu'aux Logiciens conſommés dans l'étude & dans la pratique d'une ſaine Logique. Ceux qui s'imaginent que la prétention la plus rigoureuſe qu'on puiſſe former en faveur de la Science, c'eſt qu'elle ſoit fondée ſur la certitude, & qu'ainſi dès qu'on a trouvé cette certitude, on peut s'y borner, ſans ſe mettre en peine ſi elle eſt réſoluble en principes antérieurs, & par là même plus certains encore; ceux, dis-je, qui penſent ainſi, ne connoiſſent, ni la légitime deſtination de notre Entendement, ni la véritable étendue de la Science. L'*Entendement* eſt fait pour connoitre, la Science eſt l'unique objet auquel il puiſſe acquieſcer. Mais il ne doit y acquieſcer, c'eſt à dire, la regarder comme complette, comme une véritable théorie où ſe trouvent les premiers principes de la connoiſſance dont il s'agit, qu'autant qu'il eſt aſſuré qu'on ne ſçauroit la pouſſer plus loin; car s'il apperçoit quelque poſſibilité de l'étendre, & de l'élever à des no-

tions

tions plus universelles, il péche contre la loi perfective, contre l'obligation naturelle de ne pas se contenter du bien, tant qu'on voit le mieux. L'amour de la vérité doit rendre cette obligation efficace; il doit enflammer l'ame du desir de s'éclairer, & de ne rien négliger de tout ce qui peut augmenter la lumiere dont elle jouït. Ceux qui agissent par d'autres motifs, peuvent tenir une conduite différente, mais qui sera vicieuse, comme les motifs qui la suggèrent. Un intérêt sordide dicte à celui qui en est possedé qu'il suffit d'apprendre ce qui rapporte du profit, & que tout le reste, malgré sa perfection & sa sublimité, ne mérite pas un moment d'attention. La fausse gloire n'est pas un meilleur guide; elle nous engage à remplir notre esprit des connoissances brillantes, qui éblouïssent le vulgaire, ou à suivre le torrent de quelque mode capricieuse. Les Sciences ne prospéreront & ne fructifieront jamais qu'entre les mains pures de ceux qui ont une véritable ardeur pour elles, parce qu'ils aiment sincérement & fortement la vérité.

L'ERREUR & l'opinion sont opposées à

la Science. Celle-ci démontre tout ce qu'elle affirme, ou nie, & en établit par ce moyen la vérité d'une maniere inébranlable. L'erreur au contraire admet le faux comme s'il étoit vrai, sans preuves, ou sur de fausses preuves. L'opinion est l'assentiment que nous donnons à une proposition qui n'est pas suffisamment démontrée, & qui peut par conséquent se trouver vraye ou fausse, lorsqu'on voudra la soumettre à la rigueur de la démonstration. La vérité intrinseque d'une proposition ne suffit point pour qu'elle appartienne à la Science: elle demeure toujours dans le domaine de l'opinion, tant que celui qui l'admet, n'en sçauroit fournir la démonstration.

Nous pouvons inférer de là que le degré le plus élevé d'une Science particuliere ne sçauroit empêcher celui qui y est arrivé de prendre de simples opinions rélatives à d'autres Sciences pour des vérités, s'il en ignore les démonstrations. C'est une remarque importante, & sur laquelle il est à propos d'insister, parce qu'il n'y a rien de plus commun que l'arrogance avec laquelle des Savans, très distingués, il est vrai, dans la profession

dont

dont ils ont fait leur objet, s'ingérent de juger & de décider de choses qui ne sont point de leur compétence. Leur autorité doit tenir lieu de démonstration; & elle en tient en effet souvent lieu auprès de ceux qui s'en laissent imposer par des airs de confiance & des tons de hauteur. Ce siècle a vû les choses les plus singulieres dans ce genre: tout homme qui a sçu fournir quelques pages à la presse, s'est érigé en Critique, en Philosophe, en appréciateur de tous les talens; de grands Géométres, de grands Poëtes, ont protesté au Public qu'ils étoient de grands Métaphysiciens, & ont été crus sur leur parole. Les jeunes Commençans donnent aveuglement dans le piège; ils lisent, ils consultent avec une aveugle déférence ces prétendus Maîtres, qui déraisonnent pour l'ordinaire dans une Science à proportion du talent qu'ils ont de raisonner dans une autre. Il y a ici une complication singuliere de préjugés, souvent opposés l'un à l'autre. Vous verrez des gens qui, soit qu'ils ayent fait de la Géométrie leur objet, ou qu'on leur en ait fait concevoir une haute idée, s'imaginent que cette Science mene à

tout, qu'elle fournit toutes les explications, toutes les ſolutions qu'on peut deſirer ſur toutes ſortes de ſujets. D'autres au contraire ayant ouï dire que les plus grands Géométres font ſouvent les plus lourdes bévues, lorſqu'ils ſortent de leur ſphère, en concluent que l'étude des Mathématiques n'eſt bonne à rien, qu'elle pervertit l'uſage des facultés intellectuelles plutôt que le perfectionner, & qu'il ſuffit d'être Géométre pour raiſonner de travers, dès qu'il ne s'agit pas de grandeur & de nombres. Il faut rendre une exacte juſtice à chacun. Les Mathématiques, il eſt vrai, bien loin de déterminer par elles-mêmes la juſteſſe & la ſolidité des raiſonnemens qui n'y appartiennent pas, ne donnent pas au Mathématicien qui excelle dans une partie de cette Science la même prérogative dans toutes les autres. Il n'eſt pas rare qu'un homme qui aura fait les plus grands progrès dans l'analyſe moderne des Mathématiciens, & qui pourra réſoudre les problèmes phyſico-méchaniques les plus difficiles, ne ſoit pas en état de juger des choſes qui appartiennent à la Méchanique pratique, à l'Hydraulique, &c. ou s'il

s'il le fait, c'eſt à ſa honte, & il ſe donne un ridicule aux yeux des vrais Connoiſſeurs. Un excellent Aſtronome peut ignorer réciproquement l'Algébre. C'étoit le cas de *Kepler*, auquel on accorde unanimement la prééminence parmi les Aſtronomes modernes; & ce grand homme en a conclu que l'Algébre étoit aſſez inutile, même dans les Mathématiques; ce qu'il faut pardonner à ſon ſiécle, où les découvertes faites depuis n'avoient pas pouſſé l'Algébre au degré de perfection qu'elle a acquis. On doit donc reconnoître le prix de chaque Science en particulier, & le mérite de ceux qui y ont atteint une grande ſupériorité; mais cette eſtime ne doit pas nous ſéduire au point de croire que, parce qu'un homme eſt très capable dans un genre, il eſt capable de tout.

La Science univerſelle n'eſt en effet, & ne peut être, le partage d'aucun mortel. Bien plus; il n'y a point de Science particuliere qui n'abſorbe & n'épuiſe ceux qui s'y livrent entierement. Si quelcun vouloit ſeulement ſçavoir, par exemple, tout ce qui a été découvert par le moyen du calcul algébrique, il vieilli-

roit dans cette étude, sans que la plus longue vie put suffire à l'embrasser toute entiere. Ainsi ceux qui veulent faire des études sages & réglées, ne doivent pas réunir l'étude approfondie de plusieurs Sciences, ni s'attendre à exceller par cette voye en diverses manieres, surtout dans des genres peu compatibles; mais il suffit de tirer des Sciences dont nous ne faisons pas notre objet, le nombre & le degré de connoissances dont nous avons besoin pour la Science que nous cultivons, & pour le genre de vie auquel nous nous sommes destinés. Ceux qui se sentent quelques talens particuliers, & auxquels leur état laisse assez de loisir pour en faire usage, peuvent à la vérité se permettre des excursions hors de leur sphère. On doit, par exemple, sçavoir très bon gré à M. *Schæffer*, savant Ecclesiastique de *Ratisbonne*, des heures qu'il donne à l'examen des Insectes, des Plantes, des Poissons, &c.; ses fonctions n'en souffrent point, & l'Histoire Naturelle en profite.

RIEN ne sert plus à étendre les Sciences & à en propager la connoissance, que de réduire tout ce qu'on y enseigne

aux

aux notions les plus universelles qu'il soit possible d'acquérir. C'est une opération qui n'est pas encore aussi connue qu'elle devroit l'être, & dont tout le monde n'est pas capable; car elle demande autant de pénétration que de profondeur, & exige de plus la science de plusieurs choses. Si l'on veut jetter les yeux sur un des meilleurs Abrégés qui existent, c'est celui que M. *de Wolff* a fait lui-même de son Droit de la Nature & des Gens, on verra un essai très satisfaisant de cette réduction scientifique; les principes généraux, d'où tout le reste dépend, sont exposés avec une parfaite précision, & les citations indiquent exactement tous les rapports qui se trouvent entre les principes & les propositions dont la chaîne forme cet Ouvrage. De semblables réductions conduisent encore à cet insigne avantage, c'est qu'on peut détacher une partie des Sciences ainsi réduites, & la traiter comme une Science à part, à l'aide du tissu de principes & de conséquences, qui lui appartiennent spécialement. Qu'on prenne, par exemple, dans le Droit de la Nature, la matiere des represailles, dans celui des Gens, celle des

des Ambassades, &c. & l'on verra combien il est facile de les mettre dans leur jour en se servant d'un semblable canevas tout tracé. De cette maniere un Abrégé qui renferme une Science étenduë se subdivise comme de lui-même en autant d'Abrégés rélatifs aux Sciences inférieures, ou subordonnées. Mais il ne faut pas croire qu'on puisse se servir de ces Abrégés tout de suite & sans autre préparation; ils ne peuvent être utiles qu'à ceux qui ont formé leur esprit par l'étude d'une saine Logique & par l'habitude d'en réduire les régles en pratique.

MAIS, comme tous les hommes ne sont pas en état de faire cette étude & d'acquérir cette habitude, il y a une autre réduction, qui supplée à celle qui conduit à la Science. Elle consiste à ramener au sens commun les vérités universelles dont la connoissance est nécessaire à ceux qui ne sont pas capables de suivre la route de la démonstration. Deux précautions essentielles sont requises pour la réduction des vérités au sens commun; l'une que la proposition ainsi réduite soit bien comprise; l'autre qu'il ne reste aucun doute sur sa vérité. La premiere de ces conditions a lieu, quand l'idée de l'objet

l'objet fenfible à laquelle on a réduit la notion abftraite renferme en effet quelque chofe qui répond fuffifamment à cette notion, & fe trouve propre à la repréfenter; & l'autre exige que cette idée fenfible renferme le *fujet* dont on veut procurer la connoiffance, avec fon *prédicat*, & les renferme dans la même image. On fe rappellera que nous avons eu occafion d'en fournir des exemples ci-deffus, & que nous les avons tirés des paraboles du Sauveur. Quoique nous nous foyons bornés à affirmer qu'une femblable réduction des vérités univerfelles au fens commun fupplée au défaut de la Science, nous croyons devoir ajouter qu'elle peut auffi beaucoup contribuer à l'avancement des Sciences mêmes, en-tant qu'elle fournit les notions communes qui fervent de principes aux démonftrations, & d'où elles tirent principalement leur évidence. *Euclide* en fournit abondamment des exemples. Et même cette réduction tient un rang confidérable parmi les *artifices heuriftiques*.

Tous les obftacles à la perfection des vertus intellectuelles formelles & de l'entendement, font autant d'obftacles à la Scien-

Science. Mais auſſi en levant ces obſtacles, la route de la Science ſe trouve entierement applanie, & les difficultés qui rebutent, qui épouvantent même un ſi grand nombre de gens ſe réduiſent à rien dès qu'on fait les exercices, dont nous avons parlé, dans l'ordre convenable, & en paſſant toujours des choſes plus faciles aux plus difficiles. Il eſt hors de doute que les démonſtrations embarraſſent non ſeulement les commençans, les apprentifs, qui ſe ſont mis récemment à l'étude des Sciences, mais même ceux dont les connoiſſances ſont déja fort étendues. Ayant acquis ces connoiſſances par des voyes différentes de celles de la démonſtration, ils ont de la répugnance à ſuivre cette derniere, lors même qu'ils en connoiſſent le prix, & qu'ils ſont convaincus du peu de ſolidité de leurs acquiſitions précédentes. Il faut des motifs puiſſans pour vaincre cet éloignement que la pareſſe & des habitudes antérieures rendent ſouvent invincible. L'amour de la vérité & le deſir d'une gloire réelle peuvent ſeuls animer ceux qui en ſont remplis, & leur donner l'application néceſſaire pour faire les premiers pas qui ſont preſque les ſeuls qui coû-

coûtent. Si ceux qui enseignent n'étoient pas les premiers à repaître leurs disciples de connoissances vagues, & à décrier les connoissances solides & les moyens de les acquérir, l'esprit humain se porteroit de lui-même au vrai, il entreroit dans la route qui y conduit, & qui ne différe point de la route naturelle de notre ame dans ses opérations.

Les mêmes motifs qui nous déterminent à procurer la perfection de notre entendement, & des vertus intellectuelles, en particulier de celles qu'on nomme formelles, sont aussi les motifs qui nous portent aux vrayes Sciences. On peut mettre au rang des principaux l'intégrité d'une ame pure & le témoignage d'une bonne conscience. Il y a peu de gens qui s'avisent de penser à ce préalable, tout essentiel qu'il est. En vain cependant des esprits faux, & de mauvais cœurs, se mettent-ils à l'étude des Sciences: ils ne font que les pervertir, & en faire les instrumens de leurs passions. C'est sous ce point de vuë que les Sciences ont pû être envisagées comme nuisibles; mais on voit bien que c'est accidentellement, & non par elles-mêmes. Un esprit droit,

un

un cœur exemt de malice, rapporteront constamment les vérités, qui sont le fruit de leurs recherches, au plus grand bien, & d'eux-mêmes, & des autres. Cela fait voir combien il importe de donner une bonne éducation à ceux en particulier qui montrent un génie propre aux Sciences, & que l'on se propose d'y appliquer. Si l'on commence par leur inspirer de l'orgueil, de l'envie, de la malignité, ou si seulement on néglige d'étouffer en eux les germes naissans de ces vices, c'est le plus funeste présent qu'on puisse faire à la Société que celui d'habiles gens qui ont autant perdu du côté des mœurs, qu'ils ont gagné du côté de la Science. Mais les parens sont ordinairement charmés de voir leurs enfans se distinguer, se pousser, laisser bien loin derriere eux leurs compagnons d'étude; enyvrés des applaudissemens qu'on donne à ces jeunes gens, ils leur communiquent la même yvresse, dont les suites sont toujours funestes.

La Science est inébranlable, & rend tel celui qui la posséde; toutes les difficultés, toutes les contradictions, ne sauroient inspirer le moindre doute sur des

choses

choſes que l'on a une fois compriſes & connues démonſtrativement. Y a-t-il une ſeule propoſition d'*Euclide* contre laquelle on puiſſe propoſer quelque objection raiſonnable? Auroit-on la patience d'écouter un homme qui vous aſſureroit qu'il va prouver qu'un triangle peut avoir deux angles actuellement droits. Cela fit naître, pour le dire en paſſant, une difficulté contre la Géométrie de l'Infini dans ſon origine. On diſoit qu'elle conduiſoit à l'abſurdité d'attribuer deux angles actuellement droits à un triangle, dans lequel on ſuppoſe les côtés qui s'approchent à l'infini, de façon qu'en effet deux angles repoſent ſur une baſe infiniment petite. Mais on ne prenoit pas garde que ces deux angles ne ſont pas actuellement égaux à deux droits, mais qu'on peut ſeulement les regarder comme tels à cauſe de l'erreur infiniment petite qui réſulte de l'angle au ſommet dont la petiteſſe eſt inaſſignable.

Comme le conſentement que nous donnons aux propoſitions démontrées eſt ſucceſſif, & ſe forme à meſure que nous ſaiſiſſons les notions qui entrent dans la démonſtration, & l'évidence de la liaiſon qui

qui régne entr'elles, c'eſt de là principalement que naît la certitude inébranlable dont nous parlons. Une démonſtration eſt un édifice dont les fondemens ont été jettés dans le fonds même de notre ame; c'eſt une plante qui y a pouſſé ſes racines. On ne ſauroit ébranler aucune partie ſéparément, par la force qu'elles ſe prêtent toutes réciproquement; notre ame les apperçoit toutes à la fois, & rien ne ſauroit obſcurcir cette intuition. Ainſi, lorſque quelques perſonnes, après avoir profeſſé une doctrine, ſe laiſſent ſéduire & ſurprendre par ceux qui la combattent, c'eſt une marque qu'elles ne la poſſédoient pas comme Science, mais comme opinion; à moins que des motifs particuliers ne les portent à parler & à agir contre leur conſcience. Sans de pareils motifs on demeureroit invariable dans le cas de la Science; & la variation ſeroit un indice décidé du défaut de Science. Ce qu'il faut ſeulement remarquer, c'eſt que ſouvent des gens qui croyoient être véritablement convaincus, c'eſt à dire, avoir de bonnes démonſtrations de leur créance, n'étoient que perſuadés, ſoit qu'ils ignoraſſent les principes

pes & la forme des vrayes démonstrations, soit qu'ils n'y eussent pas donné une attention suffisante. Alors ils peuvent changer de sentiment, mais ce n'est point au préjudice de la Science, puisqu'ils n'en avoient que l'ombre au lieu de la réalité qu'ils croyoient posséder. Ce n'est qu'en faisant attention à ces divers états de l'esprit humain, qui, malgré leur extrème ressemblance par rapport aux effets, différent essentiellement quant au fonds, qu'on peut expliquer les révolutions d'idées continuelles dont ce Monde n'est pas moins le Théatre qu'il est celui des révolutions politiques auxquelles le sort dès Etats est attaché. L'opiniâtreté, ou même la bonne foi, ont souvent l'air de la certitude & de la conviction; mais la pierre de touche qui les distingue, c'est l'immutabilité intrinseque des propositions démontrées, qui paroitront toujours vrayes à ceux qui les ont une fois connues comme telles, au moins tant que leur ame en conservera le souvenir, & qu'elle ne perdra pas les facultés, ou forces nécessaires, pour connoitre en quoi consiste une véritable démonstration. Si quelquefois d'un autre côté les meilleu-

res

tes raiſons ne ſauroient détromper un homme fortement perſuadé, ce n'eſt pas l'effet naturel de la perſuaſion; cela vient de ſes diſpoſitions particulieres, & de l'aſſiette préſente de ſon eſprit.

CEUX qui ont de juſtes idées de la véritable Science s'apperçoivent aiſément de ſon exiſtence, ou de ſon défaut, dans les diſcours & dans les écrits des autres. Dès qu'ils y trouvent des propoſitions avancées comme certaines, quoiqu'elles ne ſoyent pas encore ſuffiſamment prouvées, ils ſont aſſurés que la Science n'eſt pas le partage de celui qui les employe de cette maniere. La forme apparente des démonſtrations ne doit pas en impoſer; on peut la donner à de ſimples preuves inſuffiſantes, liées entr'elles conformément aux régles ſyllogiſtiques. Ce qui fait la démonſtration, c'eſt outre la forme la matiere même des propoſitions qui ſervent à la compoſition des raiſonnemens, & qui doivent être, comme nous avons eu ſouvent occaſion de le dire, des axiomes, ou des vérités déja démontrées, ſoit par le raiſonnement, ſoit par l'expérience. Remarquons cependant qu'il y auroit de l'injuſtice à précipiter ſon jugement

gement ſur la ſcience des autres, en ſe fondant ſur ce qu'ils avancent des propoſitions dont ils ne juſtifient pas démonſtrativement la vérité. Ils peuvent avoir de bonnes raiſons d'agir ainſi, priſes de la nature des Ouvrages qu'ils compoſent, & du but auquel ils les rapportent. Ce ſeroit une vraye manie que celle de vouloir toujours démontrer ; & d'injuſtes Adverſaires de la Philoſophie Wolfienne ont crû la tourner pleinement en ridicule, en lui attribuant le deſſein d'introduire dans toutes ſortes d'Ouvrages la forme démonſtrative, ou en ſe prévalant des productions de quelques mauvais Auteurs qui ont voulu s'exercer dans ce genre, les uns ſans y être propres, les autres en choiſiſſant des ſujets peu convenables. Tout ce que l'on affirme à cet égard, & qui eſt inconteſtablement vrai, c'eſt que les Livres deſtinés à enſeigner les Sciences, n'y peuvent ſervir qu'autant que la méthode démonſtrative y régne dans toute ſa rigueur : & voilà pourquoi M. *de Wolff* s'y eſt aſtreint, voulant donner à l'Univers, & laiſſer aux ſiècles à venir un Cours de Philoſophie démontrée ; en quoi il a fait de nos jours, par rapport

aux vérités Philosophiques, ce qu'*Euclide* avoit fait autrefois par rapport aux vérités Géométriques. Ceux qui veulent ensuite traiter les mêmes matières en prenant un tour différent, en sont pleinement maîtres; & leurs Ouvrages contribueront aussi à l'avantage des Sciences, s'ils n'y mettent que des vérités, dont la démonstration, quoiqu'ils la suppriment, puisse être trouvée par ceux qui sçauront la chercher. Mais, tant qu'il n'existera d'autres Livres que ces derniers, on n'y apprendra jamais les Sciences, à moins que d'en tirer soi-même par un travail très pénible un système entier & démontré.

CE n'est point non plus donner des démonstrations incomplettes que d'y mettre des choses qui peuvent & doivent être supposées connues de tous ceux qui entreprennent de lire & d'étudier ces démonstrations. Autrement il faudroit que les Ouvrages où l'on traite de Sciences qui sont subordonnées à d'autres comprissent celles-ci dans toute leur étendue, ce qui les rendroit également diffus & confus. Mais on ne doit pas supposer trop aisément des choses qui n'étant pas fort com-

communes ne se présentent pas aisément à l'esprit de tout le monde ; & c'est ce qui rend certains Livres d'ailleurs excellens par leur profondeur, beaucoup moins utiles qu'ils ne le seroient, si cette profondeur n'étoit accompagnée d'une obscurité que les Auteurs auroient pû dissiper, en indiquant certaines vérités d'où ils sont partis, & qui demandent quelque effort pour être découvertes. Les mêmes remarques peuvent avoir lieu à l'égard des conséquences. Il y en a de si manifestes qu'on peut laisser le soin de les tirer au lecteur qui naturellement doit être censé intelligent. Mais il y en a d'autres qui demandent un degré moins ordinaire de pénétration & de sagacité : ce qui exige qu'elles soyent conduites au dévelopement dont elles ont besoin.

Après tout cela, faisons hardiment main basse sur tous les Ouvrages où régnent des défauts réels, & directement contraires à la découverte de la vérité. Tels sont les Livres ordinaires, qui ne fournissent aucunes définitions des choses, ou qui n'y mettent point l'exactitude requise ; où les propositions contien-

nent des termes qui n'ont pas encore été expliqués, ou dont le ſens n'a pas été déterminé d'une maniere fixe; où la détermination des propoſitions mêmes a été négligée, de façon que le *prédicat* n'eſt point expliquable par la notion du *ſujet*, & que les preuves ſur lesquelles on fonde la vérité des propoſitions ne dérivent point de la notion des ſujets mêmes par de légitimes raiſonnemens, ou ne ſont pas fondées ſur des expériences inconteſtables. De ſemblables Ecrits où rien n'eſt prouvé, ni lié, ſont non ſeulement incapables de contribuer au progrès des Sciences, mais ils s'y oppoſent directement, & le tems qu'on employe à les lire, dans la vue de s'inſtruire ſolidement, eſt un tems perdu pendant lequel on recule au lieu d'avancer. La liberté d'écrire trop génée auroit aſſurément de fâcheux inconvéniens; mais cette même liberté, dégénérée en licence, en a-t-elle de moindres? Je ne parle pas ici des mœurs, qui en ſouffrent tant: je n'ai en vuë que les Sciences.

Il y a divers degrés qui peuvent ſervir à régler les jugemens que nous portons du ſçavoir des autres. Ceux qui appuyent

yent ce qu'ils avancent ſur des raiſons qu'on peut regarder comme ſuffiſantes, quoiqu'ils ne les accompagnent pas de leur démonſtration, poſſèdent la Science, & on ne peut la leur refuſer, mais elle eſt à ſon plus bas degré. Ceux qui n'allèguent pas des raiſons pleinement ſuffiſantes, mais qui tirent pourtant leurs preuves de la notion même des ſujets auxquels elles ſe rapportent, auront, ſi l'on veut, une Science imparfaite. Mais la complaiſance ne ſçauroit aller plus loin; c'eſt à dire que quiconque ne produit que des raiſons extrinſéques, tout à fait inſuffiſantes, à plus forte raiſon fauſſes, eſt duement atteint d'*inſcience*, ſi je puis m'exprimer ainſi. Après cela je conviens qu'il vaut toujours mieux montrer trop d'indulgence que de ſévérité dans les jugemens que nous portons ſur la Science, pour éviter le ſoupçon de prévention & de paſſion. Il en eſt comme dans la Société, où l'on regarde quelquefois d'un air mépriſant un homme modeſte qui cache ſous un ſilence prudent beaucoup plus de génie & de talens que n'en ont ceux qui penſent auſſi legèrement ſur ſon compte. On croit ſe faire honneur par

de fortes Critiques, par des décisions magistrales; & le contraire arrive souvent. D'ailleurs, en tolérant l'imperfection de la Science dans certaines personnes dignes de ce support, on les encourage à faire des progrès, au lieu que de mauvais procédés, des Satyres virulentes, les auroient pour jamais dégoûtées de l'étude des Sciences. Je suis persuadé que quantité de bons sujets, dont quelques uns seroient même devenus excellens, ont été rebutés de cette maniere dès l'entrée de la carriere; & ont crû devoir laisser les vastes mers de l'Empire des Sciences à ces Corsaires qui y exercent continuellement leurs brigandages.

L'ADMIRATION est un signe assez décisif de l'ignorance de ceux qui s'y livrent. C'est ce qui fait la grande vogue des Orateurs. Ils parlent au vulgaire; ils lui en imposent par des figures brillantes, par des décisions audacieuses, par des tons éclatans: le stupide Auditeur, grands yeux, bouche béante, se retire pénétré d'admiration. Le succès de plusieurs Ouvrages modernes, très mauvais, très anti-philosophiques, vient de la même

me cause. Il y a du stile, des saillies, une prodigieuse dépense de ce qu'on appelle esprit. Des Lecteurs novices, ou déja gâtés par le commerce d'esprit de la même trempe que ceux qui font ces beaux présens au public, ne sauroient concevoir des choses plus frappantes, des preuves plus victorieuses, que ces sophismes, ces bons mots, ces tirades vives & toutes de feu, qui les ravissent & qui les entraînent. Cette espece d'incendie fait de rapides progrès; on meurt d'envie de lire un Livre qui a tant de vogue; on auroit honte de ne pas joindre son suffrage à celui des gens d'esprit & de goût, avec qui l'on a d'étroites liaisons, & à la fin le ton est donné sans appel. De bons esprits se laissent tous les jours aller à cette contagion la plus funeste de toutes. Toute indulgence seroit donc dangereuse ici: il faut traiter impitoyablement ces *petits Philosophes*, comme on les a fort bien nommés, & les replonger dans le néant d'idées ténébreuses & de fausse Science, dont ils cherchent inutilement à se tirer. *Despréaux*, parlant d'un mauvais Poëte, l'appelle un *Poëte étouffé*: si tous les vrais

Philoſophes, les défenſeurs éclairés de la Vérité & de la Religion, vouloient ſe réunir, leurs Adverſaires deviendroient bientôt autant de *Philoſophes étouffés*.

L'EFFET de la Science dans ceux qui la poſſédent eſt d'y exciter un ſentiment de plaiſir, dont la vivacité eſt proportionnée à l'évidence & à l'importance des vérités connues. Ce plaiſir, comme tous les autres, attache à l'objet qui le cauſe; de ſorte qu'on peut parvenir à aimer la Science avec cette ardeur que l'on ne reſſent ordinairement que pour les objets qui affectent les ſens & l'imagination; ardeur néanmoins bien plus pure, & par là même plus durable. Quand on parle de gens dégoûtés des Etudes, & des Sciences, qui ſe plaignant du tems qu'elles leur ont coûté, & de l'inutilité de leurs efforts, veulent paſſer le reſte de leur vie à oublier ce qu'ils avoient appris, on peut compter qu'ils avoient mal étudié, qu'ils s'étoient occupés de fauſſes Sciences, ou qu'ils n'avoient pas pris la route de la Science réelle. Il y a un plaiſir infiniment ſupérieur à tous les autres, conſtamment attaché à la recherche de la vérité, lors même qu'elle ne ſert qu'à nous convain-

cre

ce des bornes de la raiſon humaine; il eſt auſſi intéreſſant d'être exactement inſtruit de ce que nous ne pouvons pas connoître, que de ce qui appartient à la ſphère de nos connoiſſances. Ceux qui mépriſent ce plaiſir ne l'ont jamais goûté, & n'ont jamais été en état de le goûter. La Science ſe fait aimer, dès qu'elle ſe fait connoître.

Le propre de l'amour en général, c'eſt de chercher à embellir, à perfectionner ce qu'on aime, de s'occuper de ſes intérêts, & d'y veiller ſoigneuſement. L'amour de la Science tend donc de lui-même & par lui-même à l'avancement, & aux progrès des connoiſſances qui ont les caractères de la vraye Science: de ſorte que ſi, depuis l'origine des Sciences, elles n'avoient jamais été cultivées que par des perſonnes qui euſſent été remplies d'un véritable amour pour elles, elles n'auroient pas ſouffert les altérations, & les retardemens auxquelles on les a vû expoſées. Mais prenons garde cependant de ne pas conclurre des ſoins empreſſés, & même efficaces, que quelcun prend pour l'avancement des Sciences, qu'il les aime ſincèrement: pluſieurs

motifs étrangers peuvent être la cause de ces soins, le desir de la réputation, l'envie de plaire à ceux dont on dépend, des vuës d'intérêt, produisent des effets qu'on ne sçauroit distinguer de ceux dont la source est dans le cœur. Cependant les Sciences en profitent: & il seroit à souhaiter pour elles qu'il se trouvât souvent des personnes d'un rang éminent, qui, soit par goût, soit par ostentation, les favorisassent, & accordassent de puissans encouragemens à ceux qui les cultivent. Combien la seule famille de *Médicis* n'a-t-elle pas contribué à faire renaître & fleurir les Lettres en Italie? Et le Siècle de Louïs XIV. porteroit-il son nom, s'il n'avoit été le Protecteur des talens & le Bienfaiteur des gens de Lettres? On doit accorder une mesure de louanges à tous ceux qui, de quelque maniere que ce soit, procurent aux Sciences, aux Arts, à tous les genres d'étude, des moyens de s'étendre & de devenir plus solides. Un examen trop scrupuleux des principes de leur conduite seroit deplacé, & nuisible dans bien dès occasions. Si c'est un foible plutôt qu'une vertu qui les détermine, ce foible

ble est du nombre de ceux qui méritent des égards. Il n'y a que les écarts d'une vanité ridicule qu'il soit expédient de réprimer.

Ceux qui aiment les Sciences, aiment conséquemment les Livres, mais ce n'est qu'autant que ces Livres peuvent les guider, les éclairer, les instruire, leur procurer une connoissance réelle de la Science dont ils font leur objet. Tout autre amour des Livres tient à quelque manie: c'est ou un goût vague, un pur amusement, une habitude inutile, ou la simple envie de paroitre, & d'étaler quelque collection de Volumes rassemblés pour orner un Cabinet. Les Livres les plus utiles sont ordinairement ceux auxquels les Amateurs vulgaires font le moins d'attention, sous prétexte qu'ils renferment des choses trop simples, trop communes, & qu'on n'y trouve pas les agrémens du stile, les charmes de l'éloquence, & d'autres prérogatives indifférentes, ou même souvent nuisibles aux progrès des Sciences; par là on fait aisément perdre à la jeunesse le goût des bons Ouvrages, de ceux dans la lecture desquels seuls elle pourroit s'instruire &

se former. Il résulte encore de cette façon de penser frivole que ceux qui auroient des talens pour les compositions didactiques, ou en général pour traiter les matieres avec une simplicité lumineuse, ne se soucient pas de donner le tems à un semblable travail auquel on n'attache aucun mérite; ils aimeroient mieux avoir fait quelque bagatelle brillante que l'Ecrit le plus solide qui n'est recherché que d'un petit nombre de connoisseurs. Voilà pourquoi tant d'Auteurs travaillent pour le Théatre; la gloire ne s'y fait pas attendre; une Pièce applaudie fait voler le nom de l'Auteur de bouche en bouche, & le tire comme en un instant de l'obscurité où le Livre le plus profond auroit pû le laisser toute sa vie. On ne peut donc guères acquérir d'indice bien assuré de la Science de quelcun, & de son amour pour elle, en remarquant l'empressement qu'il témoigne pour connoitre & acquérir les Livres qui paroissent: il faut examiner de plus près, & pendant assez longtems, ses lectures & ses acquisitions, pour asseoir à cet égard un jugement sur lequel on puisse faire quelques fonds. Il est plus ordinaire de

de trouver un Savant diſtingué dans quelque réduit poudreux, entouré d'un petit nombre de Volumes mal en ordre, que dans des appartemens commodes, & au milieu d'une Bibliotheque dont l'étalage ſoit éblouïſſant. Il en eſt comme de la Vertu, qui ſe loge plus fréquemment dans les cabanes que dans les Palais.

Mais voici quelque choſe de plus important. Si tous ceux qui cultivent les Sciences aimoient ſincérement, & comme elles méritent de l'être, il en réſulteroit une conſéquence bien heureuſe, mais que l'Expérience ne ceſſe de démentir, c'eſt qu'ils s'entr'aimeroient les uns les autres, & feroient diſpoſés à ſe donner dans toutes les occaſions des témoignages de la bienveillance la plus réelle, des ſecours promts & efficaces. Au lieu de ces aimables diſpoſitions, l'Empire des Sciences, la République des Lettres, ont preſque toujours été le Théatre des plus ſcandaleuſes diſcordes. On cite comme des exemples rares les Savans contemporains & concitoyens qui ont enſemble des liaiſons cordiales. L'envie ronge ſecrétement ceux non ſeulement

ment qui courent la même carrière, mais ceux qui aspirent en général aux distinctions dont les travaux des gens de Lettres peuvent être récompensés. Jamais on n'entend sortir d'approbation franche, d'éloge sans restriction, de la bouche d'un Savant qui voit les succès d'un de ses Confrères. C'est beaucoup quand les concurrens demeurent du moins dans les bornes de ces jalousies cachées, de ces mauvais offices déguisés, dans lesquels les bienséances ne sont pas encore violées. Mais la passion, toujours plus forte dans ceux qui ont éclairé leur esprit sans rectifier leur cœur, qu'elle ne l'est dans le simple vulgaire, la passion dis-je franchit bientôt ces barrières; on affiche la rivalité, & l'on se croit autorisé à décrier hautement, à persécuter vivement ceux qui nous font ombrage par leurs talens, ou ne paroissent pas faire assez de cas de nôtres. Peut-on lire la vie de *Pope* sans être touché des amertumes qui y ont été répandues par les procédés de ses Antagonistes, mais beaucoup plus encore par l'imprudence qu'il a eue d'y opposer une sensibilité poussée jusqu'à la fureur.

La

La *Dunciade* est un monument aussi flétrissant pour celui qui l'a érigé que pour ceux qu'il a voulu y couvrir d'un opprobre éternel. M. *de Fontenelle* a été bien plus sage & plus heureux. Il a sû vivre un siècle, sans répondre à ses Critiques; & les ayant réduits au silence par cette voye la seule efficace, & fort supérieure aux réponses les plus victorieuses, il a vu l'envie se rendre enfin; & tous les pas qu'il a faits pendant les dernieres années de sa riante carrière, il a pû les faire dans une route jonchée des fleurs qu'on s'empressoit à y répandre. De si beaux modeles ne produiront-ils jamais sur l'esprit des hommes l'impression qu'ils devroient naturellement y produire? On a tout lieu de craindre à cet égard, puisque le progrès des lumières dans notre siècle ne paroit pas avoir rendu ceux qui les possédent beaucoup meilleurs. Les injures grossieres ont disparu, il est vrai; elles appartenoient à la rudesse des siècles précédens: mais la redoutable ironie, armée du glaive le plus tranchant, fait des playes plus profondes & dont on se ressent plus longtems

que

que des coups de massue assenés par nos agrestes devanciers.

ON ne sçauroit accorder une connoissance réelle, ni un amour sincère des Sciences, à ceux qui veulent que les démonstrations, confinées dans l'enceinte des Mathématiques, ne soyent point appliquées ailleurs, prétextant les prétendues difficultés qui en naîtroient dans le cours des études, & prétendant même que cette exactitude scrupuleuse, cette rigueur démonstrative, ne sert qu'à énerver la force des raisonnemens. Il suffit d'entendre proposer de pareilles objections pour sentir que ceux qui les font n'ont point d'idées distinctes des choses dont ils parlent, ou qu'ils ont des raisons particulieres de s'opposer aux progrès de la méthode mathématique. Ceux qui auroient la patience de lire tous les Ecrits dont l'Allemagne a été inondée pendant la publication des premiers Volumes Latins de la Philosophie de M. *de Wolff*, pour combattre l'ordre géométrique qui y régne, verroient, tantôt avec pitié, tantôt & plus souvent avec indignation, dequoi l'aveuglement & l'achar-

charnement ſont capables. Et comment veut-on donc que les idées ſoyent utiles, ſi elles ne ſont pas diſtinctes, les termes s'ils ne ſont pas définis, les propoſitions ſi elles ne ſont pas déterminées, & ſuffiſamment prouvées, les raiſonnemens s'ils ne ſont pas exacts & concluans, les démonſtrations ſi la chaîne qui les forme n'eſt pas indiſſoluble? Contempteurs de cette méthode, daignez donc en aſſigner une autre plus naturelle & plus ſûre! Etoit-ce dans l'*Urim* & *Thummim* de M. *Lange*, qu'il faloit chercher l'évidence plutôt que dans la Logique, & l'Ontologie, &c. de M. *de Wolff*? Mais tirons le rideau ſur ces noirceurs dont le ſouvenir mérite d'être à jamais effacé.



CHA-

CHAPITRE X.

De la sagesse.

UN objet plus attrayant s'offre à nos yeux. Une nouvelle vertu intellectuelle matérielle attire nos regards, & en est infiniment digne. C'est la sagesse; nom respectable, qualité divine, qui n'appartient éminemment qu'à l'Etre souverainement parfait. Nous la définissons la Science de donner à ses notions libres les fins les plus convenables à la nature, de choisir les moyens les plus propres à y conduire, & de subordonner tellement les fins particulieres les unes aux autres, que les plus prochaines soyent toujours des moyens pour arriver aux plus éloignées. Il s'ensuit de cette définition que la sagesse est une espece de Science. Mais, dans le sens où nous prenons ce terme, il emporte une perfection particuliere de l'ame, ou de l'entendement humain; tout comme, quand on parle de Dieu, on fait de la sagesse un attribut séparé, qui se distingue parmi

mi tous les autres, qui brille dans le bel arrangement de ce vaste Univers, & qui nous remplit d'une vive admiration & d'un profond respect pour son divin Auteur. *Leibnitz* a appellé la sagesse *la Science du bonheur*; définition qui revient à celle que nous avons donnée, mais qui n'est, ni aussi claire, ni aussi utile pour démontrer les caractères & les effets de la sagesse.

Le Sage agit toujours pour quelque fin, il préfére constamment celle qui est la meilleure, & il ne cesse d'y subordonner les fins particulieres. Ce sont les principes généraux de la sagesse, qui nous mettent en état de concevoir quelque idée de la sagesse suprème elle-même, en combinant & épurant les traits de cette vertu qui sont observables dans les Intelligences finies. Le propre de toute Intelligence c'est d'avoir quelque fin à laquelle ses actions se rapportent; mais ce n'est pas encore en cela que consiste la sagesse, sans quoi il n'y auroit point d'homme qui ne fut sage, & ne le fut même en tout tems, n'y ayant point de cas, où en agissant on n'ait quelque idée confuse du rapport & de la dépen-
dance

dance qui se trouve entre l'action donnée, & quelque fin qu'on s'y propose. Les bêtes elles-mêmes agissent convenablement à leur nature, & rélativement à certaines fins qui semblent être l'objet de leurs intentions; & si l'on veut pousser la chose plus loin, les machines que les hommes construisent, moulins, horloges, &c. ont une action, qui tend à une fin que ces machines à la vérité ne peuvent, ni connoître, ni vouloir. Mais, pour rentrer dans notre sujet, les hommes les plus méchans ont des fins, auxquelles ils sçavent rapporter & subordonner avec beaucoup d'art les démarches qu'ils font; mais la sagesse n'y préside point, parce que ces fins sont contraires à la grande & derniere fin de *toutes* les actions humaines, qui est de travailler à sa propre perfection & à celle des autres.

Posons donc pour régle qu'il répugne à la sagesse d'agir pour une fin contraire à la loi naturelle. Celui qui boit & mange avec excès, parce que les sensations de la bonne chere l'y engagent, peut trouver habilement les moyens de raffiner encore sur les plaisirs de la table, & deve-

devenir Profès dans l'ordre des Coteaux; mais cette sagesse Epicurienne combat les principes de la sagesse réelle, qui prescrit à l'homme les régles de la tempérance & de la sobriété, comme des moyens de conserver les forces de notre corps & de notre esprit. Celui qui parvient à une extrème opulence en s'appropriant par des voyes obliques le bien d'autrui, a mis beaucoup d'art & de finesse dans les moyens qui l'ont enrichi; mais il n'y a mis aucune sagesse, puisque celle-ci nous prescrit de ne pas nous intéresser moins au bonheur de nos semblables qu'au nôtre.

Le choix des moyens caractèrise le Sage aussi bien que celui de la fin. C'est sans contredit une grande avance, un préalable essentiel, que d'avoir en vuë un but légitime & louable. Mais il peut arriver qu'on le manque en péchant dans le choix des moyens, & même qu'on parvienne à un but directement opposé. Persécuter les hommes & violenter les consciences pour la plus grande gloire de Dieu, c'est le comble de la folie, bien qu'il soit vrai que cette gloire doit être l'objet de nos actions. En général les hom-

hommes se trompent fréquemment dans le choix des moyens, & surtout ils leur attribuent un degré de certitude, qui ne s'y trouve point, & qui les fait échouer dans la plûpart des projets. Le projét perpétuel, par exemple, est celui d'acquérir le Bonheur; & toute la vie se passe à employer successivement des moyens dont nous appercevons successivement l'insuffisance. De là ces plaintes contre le Monde, contre les Amis, contre les plaisirs, contre toutes les sources de satisfaction, dans lesquelles nous allons puiser. Mais pourquoi prêter gratuitement à ces choses une efficace qu'elles n'ont point? Pourquoi l'amant s'imagine-t-il que quand sa destinée sera unie à celle de l'objet qu'il adore, ses jours couleront dans une suite de délices non interrompue? Pourquoi l'ambitieux se repaît-il de la même chimère, lorsqu'il obtient le poste auquel il aspiroit avec tant d'ardeur? Est-ce la sagesse qui leur a fait voir dans l'examen détaillé des avantages attachés à de semblables jouissances, un principe de bonheur suffisant & constant? Il est donc essentiel de s'assurer avec la plus scrupuleuse exactitude de la certitu-

de

de des moyens par lesquels on se propose d'arriver à une fin; ou ne pas s'étonner, lorsqu'on a négligé de s'en assurer s'il faut essuyer le désagrément & la mortification qui marchent à la suite d'entreprises mal concertées. Rien ne peut mieux convaincre du peu de sagesse des hommes que de les voir, non seulement choisir les moyens presque au hazard, mais encore ne pas revenir de la surprise où les jette le mauvais succès de semblables moyens.

La sagesse réunit dans les moyens qu'elle met en œuvre la certitude & la conformité avec la Loi naturelle. Les méprises des hommes à ce second égard ne sont pas moins fréquentes qu'au premier; mais, ce qui mérite une attention particulière, c'est que la certitude des moyens leur en impose souvent sur leur légitimité, & leur persuade que certaines choses sont permises, quoiqu'elles soyent défendues. Quand on a en main des moyens infaillibles de s'aggrandir, de s'enrichir, on est fortement disposé à croire qu'il n'y a rien d'illicite dans leur usage. Il s'ensuit de là que, pour éviter le danger de ces illusions, & ne point s'écarter de la vraye sagesse, on doit, a-

vant

vant que de réfléchir ſur la certitude des moyens, ſe convaincre de leur rectitude. Un Général mettroit plutôt fin à une Guerre, s'il faiſoit empoiſonner, ou aſſaſſiner le Général de l'Armée ennemie; & il ne tient qu'à lui de le faire, il s'en préſente une occaſion immanquable. S'enſuit-il de là qu'il le fera, s'il eſt honnête homme?

MAIS, pour fixer la notion des moyens, on doit encore, avant toute délibération qui les concerne, s'occuper de la notion de la fin, afin de la rendre diſtincte & ſuffiſamment déterminée, pour choiſir enſuite les moyens qui conviennent préciſément à cette fin. C'eſt encore ſur quoi les hommes ont coûtume de prendre le change. Vous voulez donner une bonne éducation à votre fils. La fin eſt louable ſans contredit. Vous allez donc lui donner tels & tels Maîtres, lui faire apprendre tels & tels exercices, &c. Cela peut être bon auſſi, mais je n'en ſuis pas encore convaincu, parce que je ne ſais à quoi vous deſtinez ce fils? C'eſt, dites vous, à conduire après vous un grand Négoce qui proſpère entre vos mains. Alors je crains que vous ne l'a-

viez

yiez mal élevé rélativement à ce but, en lui donnant l'éducation d'un jeune Gentilhomme qu'on deſtineroit à la Cour, ou à l'Armée. Vous lui avez fait prendre par ce moyen un eſſor d'où il vous ſera impoſſible de le ramener à ce Négoce qu'il regarde comme ignoble. Ainſi, au lieu de l'avoir préparé à conſerver & à groſſir le patrimoine que vous amaſſez, vous lui avez appris à le diſſiper & à ſe ruiner. C'eſt ainſi qu'échouent journellement pluſieurs démarches ou entrepriſes, qui avoient l'air le plus ſpécieux, mais où l'on n'avoit pas aſſez ſaiſi la véritable notion de la fin propoſée. Tout ce que la ſuperſtition fait en vuë d'obtenir le ſalut, eſt pleinement dans ce cas.

Il réſulte des conſidérations précédentes que le choix de la fin & des moyens ne ſauroit être un choix précipité; mais que la ſageſſe n'agit qu'après une mûre délibération, ou du moins une délibération proportionnée à l'importance du ſujet: car il y a des lenteurs qui ne ſont pas le fruit de la ſageſſe. L'étourderie paſſe avec raiſon pour les antipodes de la ſageſſe. Celui qui ne ſçait, ou ne veut

jamais réfléchir, ne peut avoir que des succès fortuits; & il éprouvera toujours beaucoup plus de contre-tems que de succès. Il en est comme des jeux, où il entre un mêlange de hazard & de prudence. Le hazard peut quelques fois favoriser ceux qui manquent de prudence; ils auront des coups heureux, des jours de gain; mais cela ne va pas loin, & ils ne tardent pas à reperdre tout ce qu'ils avoient gagné, & fort au delà.

Il y a donc une double délibération, qui doit précéder toute action; celle qui concerne la fin, & celle qui concerne les moyens. On ne sauroit les séparer sans manquer son but. La vie humaine en fournit l'exemple. On en sépare les diverses parties, les différens âges, comme si chacun de ces intervalles avoit une fin qui lui fut propre, & des moyens uniquement rélatifs à cette fin. Il faut s'amuser dans l'enfance, se divertir quand on est jeune, employer l'âge viril à amasser, & la vieillesse à se reposer. Ce beau partage fait-il donc une vie bien ordonnée; ou plutôt renferme-t-il la moindre ombre de la vie morale, par laquelle tout homme doit tendre continuellement

ment à une plus grande perfection? Ces parties elles-mêmes sont-elles subordonnées l'une à l'autre, de façon que celle qui précéde serve de moyen pour arriver à la suivante? Rien moins que cela. Un jeune homme qui se sera laissé aller au torrent des plaisirs qui conviennent à son âge, ne sera point en état de faire divorce tout d'un coup avec eux, pour donner à son établissement & à son avancement dans le monde l'activité & la vigilance qu'ils exigent. Au bout d'une vie passée dans le tourbillon des affaires, le repos ne se présente pas aussi naturellement qu'on se l'imagine. Et d'ailleurs quel est donc ce repos, dont peut jouir un vieillard qui a passé la vie dans le monde, & n'a vêcu que pour le monde? D'où lui viendront la tranquillité & le contentement d'esprit? C'est ainsi que les vuës humaines qui passent pour les plus sages, considérées de près, s'évanouissent en fumée.

La sagesse exige la Science des loix naturelles, des actions humaines, & des affaires de la vie tant publiques que particulieres. Sans la Science des loix naturelles on pourroit se tromper dans le

choix de la fin, ou des moyens, & prendre un parti contraire aux obligations que la Nature nous impose. Sans la Science des actions humaines on ne pourroit s'assurer de la certitude des moyens mis en œuvre, puisque ces moyens ne sont autre chose que des suites d'actions accommodées à la fin. Enfin, sans un degré considérable d'expérience dans les affaires du monde, on ne sauroit procurer la réussite d'aucune entreprise un peu considérable. Aussi est-ce presque uniquement à ce dernier talent que se borne ce qu'on appelle le plus souvent Sagesse, ou Politique. Cependant cette Politique est très imparfaite & sujette à l'erreur, quand les deux premieres conditions lui manquent. La théorie des affaires publiques est une Science très étenduë, & très compliquée. M. *de Wolff* a donné un essai intéressant sur ce sujet dans ses *Horæ subsecivæ Marburgenses*.

L'IMITATION dans les cas semblables, fondée sur une expérience suffisante, tient lieu de la Science, lorsqu'on ne peut se procurer celle-ci, & fait arriver au but auquel d'autres sont parvenus ceux qui se trouvant dans les mêmes circonstances sui-

ſuivent exactement la même voye. Rien n'eſt plus rare que la Science, & ſurtout une Science complette: ainſi comme ce ſeroit une folie de croire poſſeder une Science dont on eſt privé, c'eſt une ſageſſe de profiter des ſecours de l'expérience. Cependant, à parler rigoureuſement, la ſimple imitation ne ſauroit jamais porter le nom de ſageſſe, à moins qu'elle n'ait pour baſe la certitude que le cas dans lequel nous nous trouvons ne différe abſolument en rien de celui que nous imitons. Or comment avoir cette certitude? Ou même peut-on l'avoir, & y a-t-il des cas parfaitement ſemblables? Dans les choſes les plus ſimples nous pouvons obſerver le contraire. Quelcun paſſe à nos yeux un foſſé ſur une planche; nous le ſuivons, mais la planche manque ſous nous, ou le pied nous gliſſe. Notre eſprit, nos ſaillies ingénieuſes, nous ont bien ſervi, il y a quelque tems, auprès d'un Grand dont nous ambitionnons la faveur; la même occaſion renaît, mais elle ne ſera point la même, ſoit que notre eſprit ne ſe trouve pas auſſi bien monté, ou que le Mecene ne ſoit pas auſſi diſpoſé à nous écouter. A plus for-

te raison dans des choses fort compliquées, comme le plan des opérations militaires d'une campagne, le moyen de faire fortune dans quelque négoce, où d'autres l'ont faite, &c. il y a des calculs & des combinaisons qui ne donneront jamais une parfaite identité de cas.

LES détails historiques exacts & sûrs, les Mémoires particuliers de la vie des grands Capitaines, Ministres d'Etat, & autres personnages qui ont joué un rôle distingué dans le monde, peuvent instruire & former aux affaires ceux qui les lisent, en leur mettant sous les yeux la maniere dont les affaires importantes ont été conduites, les moyens par lesquels on les a fait réussir, & surtout ce que chaque moyen a contribué au succès. Car, faute de cette derniere connoissance, toutes les autres ne servent de rien. Les moyens doivent être évalués avec toute la précision possible, pour ne point leur attribuer ou leur ôter arbitrairement la force dont ils sont doués. On doit, par exemple, dans l'éducation des enfans, joindre les récréations aux instructions & aux travaux. Mais le succès dépend de la proportion que l'on met entre ces deux

deux choses. Dans les cas où l'événement a été contraire, on ne s'instruit pas moins efficacement, en approfondissant les raisons qui ont fait échouer un projet, avorter une entreprise; & l'on peut même dire que le Sage s'instruit plus encore par les fautes des autres que par leurs succès. En faisant donc de toutes ces choses l'objet d'une attention soutenue, & d'une réflexion approfondie, les talens naturels & acquis étant d'ailleurs supposés, on parvient à une habilité digne du nom de Sagesse. Elle peut se trouver en un très grand nombre de dégrés différens; ceux qui constituent la supériorité sont fort rares. Qu'on parcoure tous les Cabinets des Princes, on n'y trouvera guères de preuves d'une Politique vrayement sage. Il est rare qu'il y ait une Politique de l'Etat proprement dite; c'est toujours celle du Prince, ou du premier Ministre qui régit les affaires, de sorte que le systême change, non avec les intérêts de la Nation, mais avec le Regne, ou le Ministère. Les effets préjudiciables au genre-humain qui en résultent, sautent aux yeux, & sont journellement la cause de ces calamités af-

freuſes, ſous le poids deſquelles les peuples ſont écraſés.

LA fineſſe, le talent, la dextérité, l'expérience qui procurent aux méchans des moyens certains pour la réuſſite de deſſeins iniques n'appartiennent point à la ſageſſe; mais comme l'art du Sage ne laiſſe pas de s'y trouver, quoique mal employé, on peut tirer du fruit de l'examen & de la diſcuſſion de ſemblables projets. Un Politique integre peut & doit lire *Hobbes* & *Machiavel*; il n'en adoptera pas les principes; mais il y trouvera bien des vues qu'il peut épurer en les rapportant à de meilleures fins. Il y trouvera auſſi des directions négatives, pour m'exprimer ainſi, en ſe convainquant par l'examen des maximes odieuſes de la fauſſe Politique qu'elles doivent être conſtamment rejettées dans la pratique. Ce ſeroit d'ailleurs un défaut dans un homme appellé au maniment des grandes affaires, que d'ignorer toutes les ruſes & les obliquités dont les autres peuvent ſe ſervir en traitant avec lui. Leur connoiſſance le met en état d'éclairer les démarches de ces fourbes, & lui donne en même tems une véritable ſupériorité

ſur

fur eux; parce qu'en les convainquant de mauvaife foi, il leur ôte tout moyen de récriminer.

La fource intariffable, le modele accompli de la fageffe par excellence fe trouve dans l'Etre fuprême. Nos foibles yeux font incapables de la faifir dans toute fon étendue; nos facultés bornées ne fauroient fuffire à la repréfenter & à l'imiter dans nos actions. Mais il n'en eft pas moins utile, ou plutôt moins indifpenfablement néceffaire à ceux qui afpirent à la véritable fageffe, de fixer leurs regards fur la fageffe Divine, de chercher à s'élever aux notions les plus diftinctes que nous foyons capables de nous en former, en méditant fur les preuves & les exemples auffi frappans qu'inconteftables de cette fageffe que nous offrent la Nature & la Providence. Tous ceux qui refufent leur attention à ces objets, à plus forte raifon tous ceux qui par le plus facrilège de tous les attentats veulent ôter à Dieu les rênes de l'univers pour les confier à une néceffité fatale, ou à un Hazard aveugle, ne fauroient arriver à la fageffe; la route en eft inacceffible pour eux, & celle qu'ils

suivent les conduit droit au précipice le plus affreux. Celui qui ne voit pas Dieu dans ses œuvres, n'y voit rien; & de quelque pénétration qu'il puisse se vanter, & qu'il soit effectivement doué à certains égards, elle ne l'empêche point d'être un insensé, dont la folie ne sauroit être, ni plus complette, ni plus funeste. Ce Monde visible, l'assemblage de tous les êtres qui le composent, la liaison merveilleuse qui unit tous ces êtres tant successifs que coëxistens, forment un Tableau admirable, un miroir éclatant de la sagesse Divine. Il n'y a aucun être qui, considéré dans la rélation qu'il a avec tous les autres, ne serve à nous représenter Dieu comme infiniment sage; ce qui nous conduit d'un côté à l'adorer, & de l'autre à l'imiter, autant que nous en sommes capables. C'est dans la Théologie naturelle qu'on doit chercher un plus grand dévelopement de ces matieres.

L'ART de trouver contribue & conduit à la sagesse, puisqu'elle est appellée à choisir, & par conséquent à découvrir les moyens les plus conveaables au but qu'elle se propose. Cette découverte est un résul-

résultat de la notion distincte de la fin. Si *Pyrrhus* avoit eu, par exemple, une juste idée du repos auquel il aspiroit, il n'auroit pas choisi de longues & dangereuses Guerres pour y arriver. Il faut donc faire usage du raisonnement & de la démonstration pour déduire de la notion de la fin suffisamment connue, des notions inconnues, sçavoir celles des moyens qui conviennent à cette fin. Or nous avons vû ci-dessus que c'est dans de semblables opérations que consiste l'art de trouver. Celui qui en est destitué n'a d'autre parti à prendre, que de se désister de son entreprise, ou de la confier à la direction d'autrui, ou de l'abandonner au caprice de la fortune.

Cependant remarquons que la théorie de l'art de trouver ne sert pas de grand' chose à ceux qui n'ont pas les connoissances pratiques & expérimentales, qui se rapportent directement aux affaires de la vie. Cette théorie dégénerera en spéculations creuses, en rafinemens inutiles, qui tiendront longtems l'esprit en suspens, ou n'aboutiront même à rien; tandis que d'autres avec une médiocre routine, iront beaucoup plutôt & plus droit au but.

C'eſt à cet égard qu'on a eu raiſon de dire que le ſçavoir-faire vaut ſouvent mieux que le ſçavoir. Toute l'analyſe géométrique du monde, par exemple, ne tirera pas celui qui y excelle des moindres embarras de la vie, ne le rendra pas plus capable de la moindre geſtion d'affaires, ne lui fera pas éviter les écueils les plus palpables, s'il n'a pas d'ailleurs ce bon ſens pratique, ſi je puis l'appeller ainſi, qui vaut l'inſtinct des Animaux.

QUOIQU'IL y ait des cas où la lenteur eſt préjudiciable, le caractère général de la ſageſſe, c'eſt de meſurer toutes ſes démarches, & d'éviter la précipitation. Ceci regarde à la vérité plus directement le choix des moyens, qui ne ſauroient être mal-choiſis, ſans qu'il en réſulte, ou une aberration totale du but, ou du moins une maniere de l'obtenir incomplette & défectueuſe. Car d'ailleurs, quand une fois on eſt aſſuré des moyens, la rapidité des opérations entre ſouvent pour beaucoup dans la réuſſite qu'ils procurent. C'eſt aux circonſtances à régler ici les déciſions & les actions. Le Sage y cede, lorſqu'elles ſont inévitables, &

s'y

s'y accommode, ou les accommode à son plan, suivant qu'elles en sont susceptibles.

Qu'EST-CE qui donne un si haut prix à la vraye sagesse? C'est qu'elle conduit au vrai bonheur. L'art de régler sagement ses actions, c'est l'art de se rendre heureux. En vain l'homme consume sa vie à chercher celui-ci, tant qu'il néglige de s'instruire de celui-là. Ainsi, après avoir détaillé les caractères de la sagesse par la voye d'une définition exacte, on peut en revenir à la définition sus-mentionnée de *Leibnitz*, & appeller avec ce grand homme la sagesse, la science du bonheur.

L'IDÉE du bonheur emporte celle du plaisir, & suppose l'absence des chagrins qui pourroient empoisonner ce plaisir. La sagesse procure ce double avantage à l'ame qui la possede. Elle commence par la débarrasser de toutes ces sollicitudes, qui ne viennent que de l'illegitimité des fins, que les hommes se proposent, ou de l'incertitude des moyens, auxquels ils ont recours. Un homme sage, ayant pris le meilleur parti, suit tranquillement le plan le plus convenable à la réussite de

ses vues. Mais cette félicité privative, cette exemption des traverses volontaires que les mortels s'attirent, est accompagnée d'une félicité positive, de la jouissance de plaisirs actuels très purs, que goûte nécessairement tout homme qui peut se rendre témoignage à lui-même de la droiture de ses intentions, & s'applaudir du succès des moyens qu'il met en œuvre. Ce succès est toujours réel, lors même qu'il ne paroit pas tel aux yeux de ceux qui prennent les passions pour guides. De deux concurrens au même poste, celui qui l'obtient n'est pas toujours celui qui réussit véritablement; s'il a employé de mauvais moyens, il ne peut le remplir qu'avec une mortification intérieure, ou avec une sécurité qui est le principe ordinaire des plus grands écarts. Au lieu que celui à qui on a refusé ce qu'il demandoit avec raison, ne laisse pas d'être content, puisqu'il a fait tout ce qu'il se devoit à lui-même, sans blesser en quoique ce soit ce qu'il devoit aux autres. Le Sage est aussi heureux dans la privation que dans la possession; tandis que l'homme dépourvû de sagesse ne peut l'être ni dans l'une ni dans l'autre.

Cela

Cela vient de ce que le premier a toujours tout ce qui est véritablement digne de ses desirs; tandis que l'autre ne sçait ni régler, ni borner les siens. Au reste nous reconnoissons toujours l'imperfection de la sagesse humaine, & nous n'avons garde de donner dans la chimère du Sage accompli. Mais il n'est pas moins dangereux de décrier toute sagesse & toute prudence; comme si l'homme, en voulant acquérir ces excellentes qualités, couroit après de vains fantômes, & qu'il lui fut plus expédient de s'abandonner aux caprices du sort.

Il est contre la sagesse de juger de la sagesse par l'événement. Quand on ne connoit point la fin qu'un Etre intelligent se propose, il n'est pas possible d'apprécier les moyens dont il se sert. La guerre est remplie de stratagèmes, où la sagesse du Général qui les employe ne se manifeste qu'au moment du succès. Et c'est même en cela que consiste la sagesse de semblables mesures; car, si elles ne paroissoient pas contraires au but qu'on se propose, l'ennemi découvriroit ce but, & déconcerteroit ses mesures. Les hommes étant capables de tenir une con-

conduite impénétrable à d'autres hommes, on ne sçauroit trop s'étonner après cela de la témérité de ceux qui s'ingèrent à juger des arrangemens de la sagesse divine, à censurer les moyens qu'elle met en œuvre, & à lui attribuer des fins qu'ils décident les seules dignes d'elle. Comment surtout des gens qui n'ont fait aucune étude, du moins approfondie, de la Cosmologie & de la Théologie naturelle, peuvent-ils s'imaginer qu'il leur appartient de régler le plan de l'Univers, & de prescrire aux perfections de l'Etre suprème les bornes jusqu'où leurs opérations doivent s'étendre, sans pouvoir s'arrêter en deçà, ni passer au delà ? Les raisonnemens, les objections, les sophismes dont fourmillent tant de livres prétendus philosophiques, sont non seulement ce qu'il y a de plus pitoyable, mais en même tems ce qu'il y a de plus scandaleux & de plus sacrilège.

LA folie est l'opposé de la sagesse, & peut par conséquent être définie, l'habitude de se déterminer avec précipitation sur la fin à laquelle on tend, & sur les moyens par lesquels on y tend. Le Fou est donc un homme qui a des fins illici-

licites, ou qui en ayant de licites, choisit de mauvais moyens pour y arriver. On doit pareillement regarder comme tel, celui qui n'agissant pour aucune fin, suit un aveugle caprice, ou fait ce qu'il voit faire aux autres, sans examiner s'il se trouve dans le cas de l'imitation. Mais la même dénomination ne convient pas à ceux qui se trouvant dans la nécessité d'agir, & dans l'impossibilité de trouver des moyens certains, acquiescent aux probabilités, & les suivent dans leurs actions. C'est même le cas le plus ordinaire des entreprises humaines : il n'y en a aucune dans laquelle on puisse compter sur des moyens infaillibles, & qui en rendent l'exécution immanquable. Il faut d'autant plus d'habileté, pour démêler & évaluer ces probabilités; & il n'y a pas moins de sagesse à saisir la plus grande, qu'à se déterminer pour la certitude dans les cas où on peut l'avoir.

Les hommes sont malheureux, parce qu'ils sont fous, & à proportion de la grandeur & du nombre de leurs folies. Il est vrai qu'il y a des folies réjouïssantes, qui font passer un tems agréable à ceux qui s'y livrent. Un étourdi qui dissipe

son

son patrimoine, se divertit à merveille jusqu'à ce qu'il en ait trouvé le bout; mais les suites en sont d'autant plus déplorables, & le Sauveur lui-même les a dépeintes aussi fidèlement qu'énergiquement dans sa Parabole de l'Enfant prodigue. On a raison de dire que les plus courtes folies sont les meilleures; cependant il ne faut quelquefois qu'un moment pour faire quelque démarche insensée dont on se ressent toute sa vie. Combien de fois le ouï conjugal ne se trouve-t-il pas dans ce cas par l'inconsidération de ceux qui contractent une union, qui auroit pu faire le bonheur de la vie, & qui en fait le supplice?

POUR détourner les hommes de la folie, il n'y a point de meilleur moyen que de les bien convaincre qu'elle cause le malheur des hommes; & comme la conviction est un effet de la démonstration, qui n'est pas du ressort de tout le monde, il suffit d'opérer dans l'esprit du vulgaire une persuasion qui est aussi efficace pour le déterminer. Il semble qu'il ne seroit pas même besoin d'employer les raisonnemens & les livres pour établir une vérité que l'expérience démon-

tre suffisamment & continuellement. Cette expérience est même domestique pour presque tous les hommes : où sont ceux qui n'ayent jamais eu occasion de devenir sages à leurs propres dépens, & de payer leurs folies par la perte de quelque partie de leur bonheur ? Mais les leçons les plus fortes & les plus réitérées ne sauroient vaincre la violence de certaines passions. Y en a-t-il une plus folle, par exemple, & plus furieuse que le jeu ? Est-il bien concevable qu'un homme qui de chaque séance ne remporte que fureurs & desespoir, n'ait de repos & de satisfaction qu'autant que ces séances se renouvellent, & consente à se dépouiller ainsi de tout ce qu'il possede ?

Un simple défaut de sagesse n'est pas une folie. Il jette seulement dans un état de doute, & oblige à s'en fier aux lumieres des autres. C'est même un équivalent considérable de la sagesse que de savoir se laisser conduire, & de choisir de bons guides. Plusieurs Princes ont deshonoré le Thrône par leurs égaremens, pour n'avoir eu d'autres guides & d'autres conseillers qu'eux-mêmes. Les meil-

meilleurs & les plus ſages ont preſque toujours été ceux qui ont bien placé leur confiance. Rien n'eſt plus fâcheux que de joindre au rang ſuprème cette bonne opinion exceſſive de ſoi-même, qui fait qu'on veut tout régir immédiatement. Un Prince n'eſt ſage qu'autant qu'il reconnoit que ſa ſageſſe ne s'étend pas juſques là, & qu'elle ne ſauroit embraſſer les détails du Gouvernement, ſans en perdre de vuë les objets principaux. Il en eſt de même dans les conditions inférieures. On peut avancer ſans paradoxe que les choſes iroient moins bien, ſi tous les particuliers ſe piquant de ſageſſe, la poſſedant même, vouloient tout approfondir & tout régler par leurs propres idées. La ſageſſe d'un Peuple bien gouverné, d'une Armée bien commandée, conſiſte à bien obéir. Ceux qui voudroient exciter des mouvemens inquiets parmi la multitude, en l'invitant à faire proviſion d'une ſageſſe dont elle n'a pas beſoin, ſont non ſeulement de fort mauvais Philoſophes, mais même de fort dangereux Citoyens.

QUAND on forme de jeunes ſujets à la ſageſſe, quand on veut les préſerver de

de la folie, il faut les accoûtumer de bonne heure à examiner soigneusement toutes les suites de leurs actions. Un jeune homme a pris deux ou trois jours de divertissemens consécutifs qui l'ont enchanté. Mais, quand il faut revenir à ses leçons, à son travail accoûtumé, il y sent de la répugnance, & ne s'y remet qu'avec effort. Faites-lui donc sentir, combien il seroit préjudiciable à ses progrès & à son établissement de prendre trop fréquemment des récréations qui le déroutent de la sorte. Un autre est applaudi pour sa vivacité & ses saillies. Mais, parmi celles-ci, il y en a qui portent sur le prochain, & qui lui attirent des ennemis. Mettez-lui fortement devant les yeux toutes les amertumes dont il remplira sa vie, s'il ne se hâte pas de réprimer une fougue aussi pernicieuse. Au risque de paroître un Censeur importun, on ne sauroit trop répéter de semblables avertissemens; & il ne faut même les discontinuer que quand ils ont produit leur effet. La plûpart des hommes ne sont aussi fous qu'ils se le montrent jusqu'au bout de leur carrière, que parce qu'on a applaudi à leurs premieres folies, ou du moins

moins qu'on ne les a pas assez réprimées. Il y a communément en nous un fonds de raison & de sagesse suffisant pour nous préserver de l'égarement, ou pour nous empêcher d'y croupir, pourvû seulement que ce fonds ait été cultivé de bonne heure.

CHAPITRE XI.

De la Prudence.

On peut distinguer de la sagesse la Prudence qui est aussi une vertu intellectuelle matérielle. Nous la définissons l'habitude d'avoir égard dans la détermination de ses actions aux circonstances externes actuelles, pour ne rien faire qui ne s'accorde avec les régles de la sagesse. En effet, dès là qu'il peut survenir des circonstances, qui empêchent la réussite de moyens qui sans elles auroient été convenables à la fin, il faut commencer par détruire ces obstacles, ou, ce qui revient au même, empêcher qu'ils ne nous nuisent. Réciproquement il y a des cir-

circonſtances favorables, qui peuvent nous faire accélérer l'uſage des moyens, ou nous procurer des avantages plus conſidérables que ceux auxquels nous nous attendions : & alors la Prudence nous engage à mettre à profit ces ſecours ineſpérés ; ce qui ſuffit pour ne pas la confondre avec la ſageſſe, & en faire une vertu intellectuelle ſéparée.

SON utilité eſt aſſez manifeſte ; c'eſt elle qui, ſuivant les occurrences, fait éviter les dangers & les dommages auxquels on ſe trouve expoſé, ou recueillir les biens & les commodités qui naiſſent comme accidentellement ſous nos pas. L'Expérience quotidienne ſuffit pour vérifier ce que nous avançons ici ; & ceux même qui n'ont pas une idée diſtincte de la prudence, ne laiſſent pas d'appercevoir les cas où, ſoit eux, ſoit d'autres, n'ont pas évité les maux, ou profité des biens qui ſe préſentoient, & de convenir de l'imprudence d'une ſemblable conduite. Ceci remonte aux notions communes, & découle du penchant naturel & invincible qui porte les hommes à éviter tout ce qui leur eſt dommageable, & à rechercher tout ce qui leur eſt avan-

avantageux. C'eſt le motif qui détermine les prudens à agir comme ils le font, puiſque ſans ce motif ce ne ſeroit pas la peine de régler ſa conduite ſur les circonſtances. L'effet de ces circonſtances, bon ou mauvais, ſeroit indifférent à des êtres qui n'aimeroient pas le bien & ne craindroient pas le mal. La prudence eſt néceſſaire à l'homme dans tout le cours de ſa vie, & dans la détermination de toutes ſes actions. Ce n'eſt pas aſſez de faire des choſes licites, bonnes, honnêtes; il faut les faire avec prudence, ſans quoi il peut arriver, & il arrive ſouvent qu'elles produiſent des effets tout oppoſés à ceux qu'on s'en étoit promis. C'eſt là un écueil contre lequel le gros des hommes ne ceſſe de donner. Ils alleguent avec confiance la bonté intrinſeque de leurs démarches, & prétendent qu'elle doit les diſculper de toute imprudence. Dire la vérité, par exemple, ne ſuffit pas; il faut la dire à propos, ſans quoi mille inconvéniens naiſſent de vérités imprudemment lâchées dans des lieux & dans des circonſtances où l'on étoit appellé à les taire. Ceux qui traitent leurs enfans avec trop d'indulgence, & ceux qui pouſ-

ſent

ſent trop loin à la ſévérité à leur égard, alléguent les uns les autres des intentions louables; & n'en ſont pas moins coupables les uns & les autres d'une imprudence dont les ſuites ſont très funeſtes.

La circonſpection fait une partie eſſentielle de la prudence. Elle conſiſte, ſuivant l'étymologie de ce mot, à conſidérer attentivement tout ce qui nous environne dans les cas où nous voulons agir, afin d'en tirer parti, s'il eſt avantageux, ou d'en décliner les effets, s'il eſt nuiſible. La prudence ne peut exercer ſes fonctions qu'après que la circonſpection lui a fait, pour ainſi dire, ſon rapport. Afin qu'un Général prenne une route ſans imprudence, il faut que cette route & tout ce qui en eſt à quelque diſtance de côté & d'autre ait été ſuffiſamment reconnu, pour s'aſſurer qu'on peut la ſuivre ſans danger, ou du moins qu'elle eſt préférable à toutes les autres. Il ſe préſente à toute heure des cas ſemblables dans le cours ordinaire de la vie.

C'est ordinairement l'expérience qui donne la prudence. Quand on a été longtems employé dans des affaires d'un

certain ordre, on remarque à quoi tiennent les bons & les mauvais succès; & l'on prend les mesures les plus propres à obtenir les uns & à détourner les autres. L'incertitude des événemens nous oblige à ces précautions; & cette incertitude vient des bornes de nos connoissances. Il y a des choses fortuites pour nous, & pour tout être dont la Science a des limites. Dieu seul n'a besoin, ni de circonspection, ni de prudence, parce que tout est continuellement présent à ses yeux de la maniere la plus distincte, & qu'il apperçoit tous les effets qui peuvent résulter de toutes les combinaisons possibles. Quand nous faisons une chose, il est certain que vû le concours des circonstances elle ne peut arriver que d'une maniere; mais nous ne voyons, ni toutes ces circonstances, ni les détails de leur concours. Un Médecin donne un remède qu'il juge convenable à l'état du malade, & qui le seroit effectivement sans une circonstance qu'il n'a pû découvrir, ou qui même n'existoit pas encore, & n'a eu lieu que dans le tems où le remède exerçoit son action. On ne sçauroit le taxer d'imprudence; & il n'en est coupable

pable que dans les cas où il a négligé de s'informer des circonſtances qui pouvoient être connues, ou de réfléchir ſur celles qui pouvoient être prévuës. Il y auroit donc de l'injuſtice à le rendre reſponſable d'événemens qui ſuppoſoient des connoiſſances qui n'étoient pas de ſon reſſort.

On comprend aiſément que l'art d'obſerver réduit en pratique contribue beaucoup à la prudence; deſorte que ceux qui veulent acquérir cette vertu, doivent pouſſer leurs progrès dans l'obſervation auſſi loin qu'il leur eſt poſſible. Il faut convenir que la diverſité des talens naturels fait beaucoup ici; & que de deux perſonnes qui tendront au même but par la même route, l'une pourra devancer conſidérablement l'autre, ſi elle a été fort avantagée par la Nature.

La prudence eſt ordinairement, & doit être, toutes choſes égales, le partage des vieillards, qui en ſont redevables à l'expérience, & dont les conſeils ſont par là-même plus utiles que ceux des jeunes gens, comme le fils de *Salomon*, parvenu au Thrône, en fut convaincu à ſes dépens. Il y a ſans contredit des gens à

qui la sageſſe ni la prudence ne viennent jamais; mais c'eſt le plus petit nombre: au lieu que parmi les jeunes gens une ſageſſe & une prudence précoces ſont le partage d'un beaucoup moindre nombre encore. Rien n'eſt plus utile aux jeunes gens que de ſe lier de bonne heure avec des perſonnes d'un âge mur & d'une prudence reconnue: c'eſt preſque l'unique moyen d'éviter des écarts immanquables pour ceux qui ne ſuivent que leur premier feu, ou qui n'ont pour guides que des gens qui leur reſſemblent.

La lecture attentive des événemens paſſés, l'examen approfondi des circonſtances qui ont fait réuſſir ou échouër, eſt une eſpece d'expérience anticipée qui peut former l'eſprit de bonne heure, & fournir au beſoin des ſecours pour agir avec prudence. On peut même, en faiſant de ſemblables lectures, s'exercer à prévoir l'iſſue de telle ou telle conduite; ces exercices réitérés deviennent aiſément appliquables à des cas actuels. S'il y a des choſes difficiles ou même impoſſibles à prévoir, il y en a d'autres qui ſautent, pour ainſi dire, aux yeux. Quand on n'a que des amis de fortune & de table,

ble, on doit s'attendre à en être abandonné dans l'adversité; & ceux qui y placent leur confiance, sont d'une imprudence impardonnable. Les Romans & les Ouvrages dramatiques, écrits avec génie & dans un but moral, peuvent tenir la place de l'Histoire, & même produire des impressions plus efficaces qu'elle, par l'agrément qu'on y goûte. Celui qui aura fait attention à ce qui arriva à *Gil-Blas*, pour avoir dit franchement à l'Archevêque de *Grenade* ce qu'il pensoit de ses Homelies, ne sera pas assez niais pour donner dans le même panneau, s'il se présente à lui. L'*Ecole des Pères* de *Piron* est bien propre à engager ceux qui ont des enfans à ne pas se dépouiller de ce qu'ils possedent en leur faveur, dans la pensée qu'ils en seront reconnoissans.

A l'égard des choses prévues, les probabilités suffisent ordinairement, & quelquefois les simples possibilités. Un homme ne sçait absolument où donner de la tête; il s'embarque pour les Indes; peut-être qu'il y fera fortune, du moins la chose n'est-elle pas impossible. Cela suffit pour ne point le blâmer, quoiqu'il arrive. Ne

pouvant être pis, il cherchoit à être mieux. Mais dans tous les cas où il s'agit de comparer les probabilités entr'elles, la prudence doit pousser cette comparaison aussi loin qu'elle peut aller; & c'est ici que la Logique des probables seroit bien nécessaire. Elle montreroit jusqu'où peuvent aller raisonnablement nos espérances dans tous les cas donnés, & régleroit nos démarches sur la valeur de ces espérances. Il ne faut jamais s'attendre à une certitude parfaite dans les entreprises humaines. Ceux qui y comptent, & voyent avec surprise avorter des projets qu'ils regardoient comme démontrés, sont les plus imprudens de tous les hommes, & par là même les moins propres aux affaires. Les habiles Politiques, les grands Généraux, sçavent qu'une bagatelle peut en un instant déconcerter toutes leurs mesures. De là vient qu'ils ne se bornent pas pour l'ordinaire à un seul parti, à une seule ressource; ils font provision d'expédiens pour les cas inopinés, & ont, comme on parle, plusieurs cordes à leur arc.

LES délibérations précédent ordinairement toutes les grandes affaires, tant publi-

bliques que particulieres. Elles ſont en effet un indice de prudence; mais quelquefois la trop longue durée de ces délibérations devient elle-même une imprudence très dommageable. Lorſque deux Puiſſances ſont en guerre, toutes choſes d'ailleurs égales, celle dont les Généraux ſont dépendans des lenteurs du Cabinet, a du deſſous. Ici donc l'expérience doit ſervir de guide, & faire connoitre que la véritable prudence conſiſte à agir à tems, à n'être pas prévenu, & à confier plutôt les opérations d'une campagne à de bons Généraux qui les réglent ſur les circonſtances, qu'à des Miniſtres moins au fait de la théorie & de la pratique de ces opérations.

Il y a divers Ouvrages qui contiennent des leçons de ſageſſe, des conſeils de prudence, des régles & des maximes pour déterminer ſes actions d'une maniere convenable aux principes de la raiſon, & à la nature des circonſtances. Tous ces Ouvrages n'étant pas également bons, il y a quelquefois de l'imprudence à y chercher des directions pour devenir prudent. Le Machiavelliſme, par exemple, une fois introduit & autoriſé par

l'usage, est de tous les systèmes de Politique le plus imprudent, puisqu'en bannissant la probité & la bonne foi, qui sont les uniques fondemens de l'estime que les Princes ont les uns pour les autres, & des liaisons qu'ils contractent ensemble, il les expose à des disgraces, à des surprises, à des dommages, dont une Politique saine & droite les mettroit presque toujours à couvert. Cependant, en lisant avec un esprit éclairé & des intentions droites ces Auteurs dangereux, on peut en tirer des motifs à prendre le contrepied de leurs principes. C'est ainsi qu'un homme vertueux & pieux s'affermit dans la vertu & dans la piété, en voyant les déréglemens des scélérats & des impies.

On peut juger de la prudence d'un homme par sa conduite. A la vérité les succès seuls sont une preuve équivoque. Il n'est pourtant guères à présumer qu'une suite de succès soit l'effet d'une suite de démarches imprudentes. Il y a d'heureuses témérités, mais ce n'est guères que dans des cas particuliers. Ceux qui en hazardent de nouvelles, parce que les premieres ont réussi, ne doivent pas tou-

jours

jours être censés imprudens. Ils se fondent souvent, & avec raison, sur l'impression que leurs actions précédentes ont causée, & profitent de leurs avantages. Un Joueur qui risque toujours, perdra beaucoup plus qu'il ne gagnera; mais, celui qui voit que la chance vient de se déclarer en sa faveur, peut se livrer pendant quelque tems à des hazards qu'il n'auroit pas voulu éprouver étant en perte. Quantité de grands Capitaines ont mieux sçu vaincre que profiter de leurs victoires, parce qu'ils ont voulu employer la circonspection où il ne faloit que de la vigueur. Mais, quand on voit une longue suite de démarches vives & hardies, placées à propos, cela donne la plus haute idée de ceux qui jouent un si beau rôle. *Scipion* & *Fabius*, *Turenne* & *Condé*, n'étoient pas moins prudens l'un que l'autre, quoique la hardiesse prédominât dans les uns, & la circonspection dans les autres. Il n'appartient pas à tout le monde de juger d'aussi grands hommes: souvent on condamne leurs démarches avant l'issue, & les éloges ne viennent qu'à la suite des censures; ils sont comme arrachés par l'évidence.

IL feroit fuperflu de nous arrêter préfentement à tracer le caractère de l'homme imprudent, puifqu'il fuffit de prendre le contrepied de ce que nous venons d'établir pour connoître en quoi confifte l'imprudence, & quels peuvent être fes divers degrés. Les exemples perpétuels de ce défaut que la fcène du monde offre à nos yeux, font extrèmement inftructifs pour tous ceux qui veulent en profiter. *Ex aliene cafu difcequæ vites.* On trouve pour l'ordinaire dans ces exemples à s'inftruire non feulement des démarches dont il faut s'abftenir, mais encore par la raifon des contraires de celles dont on peut fe promettre un heureux fuccès. Malheureufement on ne profite pas autant des fautes des autres qu'on le pourroit & qu'on le devroit, parce qu'on ne les obferve que dans un efprit de critique & de malignité; plutôt pour en faire tomber le blâme fur ceux qui les commettent, que pour apprendre à l'éviter foi-même.

LE plus haut degré d'imprudence, la conduite d'un homme qui néglige tout ce qu'il lui importeroit de faire, & commet tout ce qu'il lui importeroit de ne pas

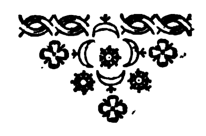
faire, porte le nom de démence, ou folie. *Ciceron* dit que c'est l'état d'une ame privée de toute lumiere. En effet il faut une semblable privation, pour méconnoitre les circonstances qui se présentent, ou pour s'y méprendre de façon à prendre pour favorables celles qui sont contraires, & pour contraires celles qui sont favorables. Cependant il y a outre celà dans le fonds même de l'ame des fous de cet ordre, (qu'il ne faut pas confondre avec les fous entierement alienés,) un principe d'irrégularité, qui les fait toujours donner à gauche, & qui semble un mauvais génie attaché à leur ame, pour la séduire & l'égarer. Quand on perce cependant au travers des singularités d'un semblable caractère, on voit qu'une crasse ignorance en est la plus ordinaire base; & que s'il y a quelque moyen de ramener ceux qui sont dans cet état, c'est de leur ouvrir les yeux, & de les instruire solidement. On ne verroit pas tant de jeunes gens, dès les premiers pas qu'ils font dans le monde, se jetter à bride abattue dans une carrière de desordres où la plûpart trouvent leur perte, si l'éducation n'étoit pas aussi défectueu-

tueuſe qu'elle a coûtume de l'être. Les bons principes ſoigneuſement inculqués ne préſervent pas de tout écart; mais ils diminuent beaucoup la force de ceux où l'on tombe, & ſervent à en ramener plutôt; tandis que ceux à qui ces principes manquent continuent à voguer ſans bouſſole ſur des mers inconnues, & au milieu des plus redoutables écueils.

Il y a une fauſſe prudence; c'eſt celle des méchans qui employent le même art que les bons, & qui en pouſſent même pour l'ordinaire l'exercice à un plus grand degré de perfection, ſuivant ce mot du Sauveur: *Les enfans du ſiècle ſont plus prudens que les enfans de lumiere.* Pour ne pas confondre cependant deux caractères ſi oppoſés dans leurs vuës & dans la nature des moyens qu'ils employent, il faut ſe contenter de donner à la conduite artificieuſe des hommes dépravés les noms de ruſe & de fineſſe. Le défaut de cette conduite n'eſt point dans la maniere d'agir, puiſque nous la ſuppoſons ſemblable à celle qui eſt le fruit d'une véritable prudence. Ce n'eſt qu'en remontant au but, en découvrant la fin pour laquelle l'homme ruſé & frauduleux

agit,

agit, qu'on le démêle & le distingue de l'homme sage & prudent. Deux Officiers servent également bien leurs Princes; tous deux apportent le même soin à exécuter ses ordres, à entrer dans ses idées, à mériter sa confiance; mais l'un fait amour de son devoir, & par attachement pour son Maître, tandis que l'autre n'a que des vuës d'intérêt ou d'ambition. Il faut quelque moment critique où celui-ci soit démasqué pour cesser de les confondre ensemble. Mais dans le cours d'une longue suite d'actions & de démarches, les faux prudens, ou pour les nommer par leur nom, les fourbes ne manquent guères de se trahir.



CHAPITRE XII.

De l'Art en général.

FINISSONS cet Ouvrage par quelques discussions sur ce qu'on nomme l'Art en général, & sur les diverses acceptions de ce terme. L'Art est une vertu intellectuelle matérielle. C'est l'habitude de déterminer l'action de quelque être, & cette habitude suppose qu'on connoit suffisamment cet être, pour savoir comment l'usage de nos facultés & de nos forces peut le déterminer. L'Art de l'équitation exige la connoissance des chevaux, & de tous les mouvemens dont ils sont susceptibles, lorsqu'on les forme & les dirige convenablement dans l'exécution de ces mouvemens. Il en est de même en tout autre cas. Il n'y a point d'Art qui n'exige un sujet connu, & une application de notre capacité à ce sujet. L'Art n'est pas la Science; mais il est toujours subordonné à quelque théorie, ou Science; & c'est ce qui prouve qu'il doit

doit être rangé dans la classe des vertus intellectuelles matérielles. Mais on doit bien prendre garde que la Science ne suffit pas pour l'Art, malgré le penchant qu'ont tant de gens à croire qu'ils seroient capables d'exécuter les choses parce qu'ils les sçavent. Les connoissances acquises dans le Cabinet n'empêchent presque jamais un homme d'être aussi neuf & aussi maladroit dans les choses de pratique, que s'il en ignoroit la théorie. Il y a tel Géométre consommé qui ne construiroit pas un Moulin à vent, ou le construiroit fort mal; tel Capitaine qui, pour savoir son *Polybe* par cœur, n'en rangeroit pas mieux sa Compagnie dans un jour d'action, si c'étoit pour la premiere fois qu'il vit l'ennemi. Qu'on se mette à peindre, ou à sculpter, après avoir lû & compris les meilleurs Traités sur ces Arts, & l'on se convaincra bientôt par soi-même de ce que nous venons d'avancer.

Il y en a qui ont voulu restreindre les Arts à l'exécution des seules choses nécessaires à la vie; mais cette restriction n'est pas bien fondée. Les Arts utiles méri-

méritent ſans contredit la préférence ; & ſi les hommes ne ſuffiſoient pas à embraſſer l'univerſalité des Arts, il faudroit donner l'excluſion à tous ceux dont on peut ſe paſſer. Mais dans l'état où ſe trouve la Société, quantité de perſonnes peuvent diſpoſer de leur loiſir, ſans préjudice du bien public, & s'occuper d'arts, où il y a beaucoup d'adreſſe, avec très peu d'utilité. Je citerai ici l'exemple d'un de mes Amis, homme de mérite, bon Antiquaire & Médailliſte, qui, pour s'amuſer, grave des figures très élégantes ſur des cailloux d'onyx qu'on trouve dans la riviere d'*Aygue* en Provence. Ces cailloux ont un fonds & des veines. M. le Conſeiller *Chapat*, (c'eſt le nom de cet habile homme,) ſe ſert avec une dextérité ſinguliere, des veines pour le relief de la figure qu'il veut graver, d'une tête de *Ciceron*, par exemple; & le fonds de la pierre ſervant de fonds à la gravure produit un très bel effet. On pourroit aſſurément ſe paſſer de ce travail; mais en eſt-il moins eſtimable pour cela, & ne fera-t-on pas plus de cas de ce talent que de celui du Maſſon, ou du

Char-

Charpentier, quoiqu'on ne puiſſe ſe paſſer de ces derniers?

Il y a des Arts qui ſe rapportent principalement à l'exercice des facultés de l'ame; tandis que d'autres demandent les forces du corps & l'uſage de la faculté locomotive. Nous tenons des Anciens la diſtinction par laquelle les premiers ſont nommés *Arts libéraux*, (*Ciceron* a dit *Artes ingenuas*,) comme convenables à des hommes libres, & d'une condition relevée; tandis que les autres dits *illibéraux*, ou *ſordides*, ſont le partage du bas peuple. Il y en a que *Quintilien* appelle Arts *moyens*, & qui tiennent une eſpece de milieu entre les deux claſſes, qu'on vient d'indiquer. Les Anciens n'ont donné aucun traité où la matiere des Arts fut traitée *ex professo*, & même ils ont négligé de nous tranſmettre des définitions qui fiſſent bien connoître à quels actes des facultés de l'ame, ou de celles du corps, ſe rapportoient les noms, ou termes d'Art, qu'ils employoient. De là vient que la Critique trouve encore aujourd'hui un vaſte champ dans les paſſages qui concernent ces matieres, & qu'il y demeu-

meurera toujours des difficultés insolubles.

On a disputé, si la Logique, la Medecine, &c. devoient être appellées des Arts, ou des Sciences. C'est une dispute de mots. Il y a une *Logique Science*, pour parler ainsi, & une *Logique Art*: mais celle-ci n'est que l'application de celle-là, entant qu'on possede l'habitude de faire cette application avec succès. Et de cette maniere il n'y a point, comme nous l'avons déja insinué, d'Art qui n'ait sa Science, ni de Science qui n'ait son Art. Ainsi, non seulement les Arts *libéraux* appartiennent tout naturellement aux vertus intellectuelles, entant qu'ils concernent l'usage des facultés de l'ame; mais les Arts *illibéraux* supposent également les mêmes vertus, puisqu'ils ne peuvent être exercés sans la connoissance des régles, qui déterminent les actes de la faculté locomotive, à plus forte raison cette assertion convient-elle aux Arts moyens, tels que l'Arithmétique, la Musique, la Chirurgie, la Peinture, la Sculpture. Donc l'encyclopédie des Arts est une dépendance des vertus intellectuelles.

PER-

PERSONNE n'ignore que l'acquisition & la perfection des arts dépend de l'exercice. Quant à l'acquisition, cela ne peut souffrir aucune difficulté; & nous avons déja vû que toutes les théories du monde ne sauroient y suppléer. Mais, par rapport à la perfection, il convient de remarquer qu'on ne l'obtient que par une simple routine, où l'on est d'autant plus négligent que cette routine est ancienne. A force de faire certaines choses, on les desapprend plutôt que de les apprendre, parce qu'à la fin on agit si machinalement qu'une foule de défauts échapent. L'exercice qui perfectionne les Arts, est donc un exercice attentif & réfléchi, par lequel on se propose non seulement de faire toujours bien, mais d'aller du bien au mieux, autant qu'on en est capable, & que le sujet le permet. Mille petites perfections de détail s'offrent à ceux qui ont de semblables attentions, & concourent à augmenter la perfection totale. C'est ainsi que des Arts informes dans leur origine, & dont les manœuvres imparfaites étoient incommodes, sont parvenus à un point de délicatesse & d'aisance qu'on n'auroit osé espérer. Il en est de

de même de ceux qui ont pour objet la culture de l'esprit. Quoiqu'en disent les partisans outrés de l'Antiquité, il y a bien loin de *Sophocle* à *Racine*, de *Phèdre* à la *Fontaine*, d'*Aristophane* à *Moliere*, de *Théophraste* à la *Bruyere*, de *Demosthene* même & de *Ciceron* à *Bourdaloue* & à *Massillon*; car je suis obligé de comparer ces Orateurs, non par la nature, mais par l'importance des sujets qu'ils ont eus à manier. Les plus grandes affaires d'Athénes & de Rome; la destinée même de ces Etats, faisoient alors l'objet de l'Eloquence: aujourd'hui le Barreau ne peut plus s'exercer sur de semblables matieres; mais celles qu'on porte dans les Chaires l'emportent infiniment en dignité; & si l'on dit que cela donne un avantage naturel aux Orateurs Chrêtiens sur les Orateurs profanes, je réponds qu'il est bien compensé par la difficulté de s'élever à des vérités aussi sublimes, & d'en parler convenablement. Dans le tems où j'écris ceci, je viens de lire un Recueil excellent dans le même Art: c'est celui des Discours de l'illustre Chancelier *Daguesseau*. Qu'un Lecteur éclairé, & impartial sur la dispute au sujet des Anciens

&

& des Modernes, lise ces Discours, & les compare à ceux d'*Isocrate*; je me persuade qu'il prendra ces derniers pour des Chries d'Ecolier, en comparaison des premiers. Je voudrois bien qu'on me montrât dans toute l'Antiquité un morceau qui pour la force des pensées, & la finesse, ou plutôt l'aptitude des expressions, puisse entrer en quelque comparaison avec celui de ces Discours, qui a pour titre, *de la nécessité de la Science.*

Tout Art suppose des dispositions naturelles préalables aux actes requis pour l'exercer, & un penchant à faire valoir ces dispositions. L'expérience prouve que tous les hommes ne sont pas également propres à apprendre toutes sortes d'arts. Ceux qui s'y appliquent en dépit de la Nature, ne réussissent jamais; & ceux qui, doués d'un heureux naturel, négligent de le cultiver, n'ont que des succès imparfaits. Le Proverbe Latin, *Non ex quovis ligno fit Mercurius*, exprime fort bien ces idées. L'homme, qui doit devenir Artiste, ressemble au bloc que le Statuaire travaille. L'excès de dureté ou de mollesse seroit un obstacle invincible

cible aux coups de ciſeau qui forment la ſtatue. Or l'excès de dureté repréſente le défaut des diſpoſitions naturelles; & l'excès de molleſſe le défaut de volonté ou la négligence. Celui-ci eſt beaucoup plus rare que celui-là; on voit des gens, qui à force d'efforts réitérés viennent à bout de rendre fertile un fonds dont la ſtérilité paroiſſoit décidée.

ON appelle Ouvrages de l'Art toutes les choſes dont l'exécution ne ſçauroit avoir lieu ſans le ſecours de l'art, de quelque nature qu'elles puiſſent être, un Poëme, une Harangue, le calcul d'une Eclipſe, un édifice, une machine, &c. La collection des Ouvrages de l'Art eſt immenſe, & s'accroit tous les jours. C'eſt une des études les plus curieuſes & les plus intéreſſantes que de paſſer en revue toute l'hiſtoire des Arts depuis leur berceau dans les ſiécles les plus reculés juſqu'au degré de dévelopement où nous les voyons parvenus aujourd'hui. Si quelque choſe peut rehauſſer le prix de l'Encyclopédie, c'eſt la partie des Arts, qui eſt excellemment traitée dans ce Dictionnaire. Ces objets ſont infiniment plus utiles que mille ſpéculations creuſes & chimériques,

aux

auxquelles les Philoſophes ſe livrent aujourd'hui, & dont nous produirions ſans peine une foule d'exemples, ſi nous ne voulions pas éviter le ton de controverſe dans cet Ouvrage.

L'ART peut être poſſédé ſans la Science à laquelle il eſt ſubordonné; & réciproquement la Science ne ſuppoſe pas l'Art. Il n'y a point entre ces deux choſes de lien indiſſoluble, au contraire nous voyons continuellement que preſque tous les Arts ſont exercés ſans Science. Il y a même des Arts dont la Science eſt très rare, ou n'exiſte point: on n'a pris la peine de former des théories que pour un petit nombre d'Arts libéraux. Y a-t-il beaucoup de gens qui ſe mettent en peine des démonſtrations de l'Arithmétique pratique; & ne ſe borne-t-on pas à l'habitude du calcul? d'un autre côté on apprend certaines Sciences, comme ſi elles étoient de pures théories, ou que leur pratique n'eut rien d'intéreſſant, tandis que c'eſt cette pratique qui en fait l'eſſentiel. C'eſt le cas ordinaire de la Logique: on ſe met au fait de ſes principes & des régles des Syllogiſmes, comme d'une affaire de curioſité; & l'on eſt

ainſi Logicien pendant ſix mois, pour ne l'être plus le reſte de ſa vie. On pourroit laiſſer paſſer cela aux arpenteurs, qui en effet peuvent exécuter leurs meſures ſans recourir aux démonſtrations de la Géométrie; mais il n'en eſt pas de même des raiſonneurs; leurs raiſonnemens ne vaudront qu'autant qu'ils ſeront démontrés.

C'EST à l'œuvre, dit-on, qu'on reconnoit l'ouvrier; & cela eſt vrai. Mais il faut diſtinguer les ſimples imitations des ouvrages d'invention, où dans leſquels du moins l'invention entre pour quelque choſe. Un Imitateur eſt eſtimable quand il finit ſon travail au point de le rendre égal à celui qui a été fait d'après des idées originales. Mais, quiconque eſt créateur, & enfante des réalités, des choſes utiles, ſe fait connoitre pour un génie par la nature & par la force de ſes inventions. Dans les ouvrages d'eſprit, il y a toujours quelque choſe de mixte. La troupe ſervile des Copiſtes, ou la bande plus mépriſable encore des Plagiaires ne mérite aucune attention. Mais un Poëte, un Orateur, qui tout en prenant des modèles, joûte avec eux, ſuivant l'expreſ-

pression de *Desfpréaux*, peut parvenir à les égaler, & transmettre avec autant de gloire qu'eux son nom à la postérité.

QUELS sont les Juges compétens des Ouvrages de l'Art? Ce sont assurément les Connoisseurs, ceux qui possedent l'Art dont il s'agit; & leur jugement ne pourroit jamais être recusé, si la rivalité ne s'en mêloit; jamais, si la passion & l'envie ne le rendoient suspect. Hors de là les Connoisseurs ont droit de mépriser le jugement du vulgaire, & de prétendre qu'on doit s'adresser à eux, & les en croire: Il seroit à souhaiter, ou que les hommes ne s'arrogeassent pas aussi témérairement qu'ils le font des droits qui ne leur conviennent pas, ou que les connoissances qui pourroient fonder de semblables droits, devinssent plus communes. L'histoire technique n'est pas encore assez connue; & cela vient en bonne partie de ce que pendant longtems les Artistes, jaloux de leurs secrets, les ont cachés, ou n'en ont parlé que d'une maniere mystérieuse.

TELLES sont les observations que nous avons jugé propres à former ce Traité des moyens de perfectionner l'Entende-

ment humain; nous n'ambitionnons d'autre succès que de les voir réduites en pratique d'une maniere qui tourne aux progrès de la Vérité, & à la gloire du Dieu vivant & vrai.

F I N.

FAUTES À CORRIGER

Pour le Tome premier.

Pag. 62. ligne 23. *attachée*, lisez *attaché*.
- - 96. - - 11. *Dynamiques*, lis. *Dynamique*.
- - 102. - - 12. *action*, lis. *notion*.
- - 131. - - 13. Courtier, lis. Coursier.
- - 136. - - 1. *non seulement*, lis. *seulement*.
- - 145. - - 8. *cette figure*, lis. *cette lettre*.
- - 156. - - 12. *il ne doute*, lis. *elle ne doute*.
- - 188. - - 21 & 23. *Ania* trois fois pour *Arria*.
- - 189. - - 16. *Hennimius*, lis. *Henninius*.
- - 205. - - 4. *fause*, lis. *fausse*.
- - 220. - - 13. *presenté*, lis. *presentée*.
- - 223. - - 4. av. la fin *Europe*, lis. *Eutrope*.
- - 232. - - 4 *par la force*, lis. *par sa force*.
- - 234. - - 12. *le font*, lis. *les font*.
- - 259. - - 16, 17. *C'est ce que ne font pas*, lis. *C'est que ce ne font pas*.
- - 266. - - 17. *de la*, ôtez, *la*.
- - 268. - - 6. *n'est*, lis. *n'y est*.
- - 271. - - penult. *Idolatribus*, lis. *Idololatribus*.
- - 280. - - 11. *Cameade*, lis. *Carneade*.
- - 281. - - 2 & 10. de même.
- - - - - - 11. *overrimus*, lis. *acerrimus*.

